LETTRES

DE

BÉ H. PERREYVE

1850-1865

Avec une Lettre de Mgr DUPANLOUP, Évêque d'Orléans

Dixième édition

PARIS

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1916

LETTRES

DE

L'ABBÉ HENRI PERREYVE

1850-1865

LETTRES

DE

L'ABBÉ H. PERREYVE

1850-1865

Avec une Lettre de Mgr DUPANLOUP, Évêque d'Orléans

Dixième édition

PARIS
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1916



L'accueil empressé fait aux premières éditions des lettres de l'abbé Henri Perreyve témoigne de la fidélité gardée à sa mémoire, en même temps qu'il montre une véritable sympathie pour les motifs qui ont déterminé cette publication.

En réunissant ces lettres, on s'est proposé de ranimer une chère existence trop tôt brisée, et de reproduire, faite par lui-même, comme une vivante biographie de l'auteur. On retrouve ici, en effet, non seulement les principaux événements de sa vie et le souvenir de ses travaux, mais encore tout ce qui fit si noblement cortège à sa jeunesse : ses saintes amitiés, les grâces de sa vocation, son zélé apostolat; il semble surtout qu'on le retrouve lui-même avec les dons qu'il avait reçus du Ciel et l'ardeur qui devait le consumer...

Ces pages intimes sont aussi comme un héritage de bons exemples, d'encouragements et de consolations laissés aux âmes par sa grande

charité, principalement à ceux qu'il recherchait le plus, les affligés et les jeunes gens.

Malgré la tristesse des temps, ce livre, publié avec le concours des amis de l'abbé Perreyve, en faisant encore le bien qu'il eût voulu faire lui-même, pourra donc répondre au vœu le plus cher de son cœur.

Août 1886.

NOTA. — Si dans ce livre, que l'auteur n'a pas revu, quelque inexactitude s'était glissée sur les choses de la foi, le lecteur est prié de ne pas l'imputer à la volonté de l'abbé Perreyve qui, dès qu'il l'eût découverte, se fût empressé de la désavouer. Toutes ces lettres montrent assez son attachement à l'Église et au Saint-Siège. (Voir, par exemple, aux pages 222 et 223; 231 et 232; 298 et 299; 396 et 397, 471.)

NOTICE

SUR

L'ABBÉ HENRI PERREYVE (1)

✝

L'abbé Henri Perreyve naquit à Paris, le 11 avril 1831. L'éducation religieuse lui fut donnée dans sa famille et aux catéchismes de Saint-Sulpice, où il se fit tout d'abord remarquer de ses maîtres par son zèle et son intelligence. Le jour de sa première Communion, il connut sa vocation sacerdotale et n'hésita pas à consacrer sa vie au service de Dieu.

Il suivit, externe, les classes du lycée Saint-Louis, dont les leçons assidues de son père (2) complétaient l'enseignement. En rhétorique, à Louis-le-Grand, il eut de grands succès. Il fit ensuite sa philosophie à la maison paternelle (3); l'attrait qu'eut pour lui cette science lui en fit prolonger l'étude pendant deux ans; la seconde année, il commençait aussi son droit, pour répondre au vœu de son père.

(1) Cette notice pourra servir de sommaire pour la lecture des Lettres.

(2) M. Henry Perreyve, professeur à la Faculté de droit de Paris.

(3) Avec M. Nourrisson, alors professeur de philosophie au collège Stanislas.

Avec quelques jeunes gens charitables, membres comme lui de la société de Saint-Vincent de Paul, il organisa, en 1848, des écoles du soir pour les apprentis du quartier Saint-Victor. On l'y chargea du cours d'instruction religieuse; ses habitudes de piété justifiaient ce choix : depuis qu'il n'allait plus au catéchisme de persévérance, il était, à Notre-Dame, un auditeur très zélé du R. Père Lacordaire et du R. Père de Ravignan, et ne manquait jamais à la communion générale des hommes le jour de Pâques.

A ce moment de son adolescence, des circonstances providentielles le rapprochèrent souvent de Frédéric Ozanam, dont le mérite et les vertus firent sur lui une grande impression.

En 1850, après un vomissement de sang qui mit tout à coup sa vie en danger, il alla passer quelques mois en Italie avec l'un de ses amis, le docteur Charles Ozanam. Les deux voyageurs se rendirent d'abord à Gaëte, où Sa Sainteté Pie IX était en exil. Introduits par le cardinal Dupont auprès du Pape, ils en reçurent un accueil très paternel; ils le suivirent ensuite dans son retour et assistèrent à sa rentrée à Rome.

La Providence, qui le favorisait, voulut mettre de nouveau sa jeunesse sous une influence supérieure. A la fin de cette même année 1850, par l'intermédiaire de son ami M. Eugène Bernard, il entra en relations avec le R. P. Lacordaire. Un instant suffit au Père pour distinguer Henri Perreyve entre beaucoup d'autres et pour lui donner sa sainte

amitié. Après que le P. Lacordaire eut quitté Paris, il recevait presque chaque année son jeune ami, soit à Flavigny, soit à Sorèze, et, dans l'intervalle de ces courtes réunions, une correspondance intime s'établit entre eux.

Malgré plusieurs maladies et de fréquents voyages de santé, ayant achevé son droit, selon le désir de son père, et libre de suivre sa vocation, au mois de novembre 1853, il entra à l'Oratoire avec M. Charles Perraud, son ami; MM. Adolphe Perraud et Lescœur les y avaient précédés. Il y étudia la théologie sous le R. P. Gilet et le R. P. de Valroger. La philosophie le captiva de nouveau et d'autant plus qu'elle était professée par le R. P. Gratry. Une vive sympathie le lia bien vite à ce maître éminent, dont la tendre affection devait lui survivre

Dix-huit mois après, repris de nouveaux crachements de sang, il dut quitter l'Oratoire et revenir dans sa famille. Il passa à Rome deux hivers successifs pendant lesquels, ne perdant pas de vue le but de sa vie, il suivit régulièrement les cours du Collège romain. Après une retraite faite à Saint-Eusèbe, maison du noviciat des RR. PP. Jésuites, il eut le bonheur d'être ordonné sous-diacre, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, par le cardinal Patrizzi. C'est alors que Sa Sainteté Pie IX daigna lui accorder plusieurs audiences particulières, l'accueillant chaque fois avec une grande bonté et, à la fin, bénissant toute sa vie ecclésiastique.

La maladie reparut l'année suivante pendant sa retraite au séminaire de Saint-Sulpice. A la cérémonie

même de l'Ordination, il était en proie à de vives souffrances, mais il cacha son mal pour pouvoir être ordonné diacre.

Après une autre saison passée à Hyères, dans la société du R. P. Gratry, sa santé ayant semblé se raffermir, il rentra temporairement à l'Oratoire pour s'y préparer au sacerdoce sous la direction du R. P. Pététot (1), dont il connaissait l'inaltérable affection.

Il fut ordonné prêtre par Son Éminence le cardinal Morlot, le 29 mai 1858, dans l'église de Saint-Sulpice, qui lui rappelait sa première Communion et sa première résolution d'appartenir à Dieu. Le lendemain, il disait sa première messe dans la chapelle des Oratoriens, entouré de sa famille, de ses maîtres, de nombreux amis, et assisté à l'autel par le R. P. Lacordaire, venu exprès de Sorèze.

Après son ordination sacerdotale, l'abbé Perreyve fut attaché, en qualité de catéchiste, à la paroisse Sainte-Clotilde, et l'année suivante, nommé vicaire à Saint-Thomas d'Aquin, où il s'occupa surtout des catéchismes.

Étant à l'Oratoire et sans rien négliger de ses études théologiques, il avait commencé à se faire connaître comme écrivain. Un travail sur *l'Immaculée-Conception*, composé quelques jours avant la définition dogmatique de ce mystère; la biographie de *Frédéric Ozanam*, et une étude publiée dans *le Correspondant*, sous ce titre : *Du progrès par le*

(1) Supérieur de l'Oratoire.

christianisme, avaient marqué ses premiers essais. En 1858, 1859, 1860, il faisait successivement son premier livre : *Méditations sur le chemin de la croix;* les trois éloges funèbres d'*Herman de Jouffroy*, de *Rosa Ferrucci*, d'*Alfred Tonnellé*, et un nouvel article pour *le Correspondant : Souvenirs de Notre-Dame*, expression de sa filiale admiration pour le P. Lacordaire. Il donnait aussi des soins à la publication des *Entretiens spirituels* du R. P. de Ravignan, recueillis par les Enfants de Marie. Enfin, en 1860, paraissait *la Journée des Malades*, son second livre, écrit au prix de ses souffrances, que le R. P. Pététot voulut bien honorer d'une importante introduction.

Ses débuts dans la chaire sacrée n'avaient pas été moins heureux. Son premier sermon, prononcé en 1859, dans l'église des Carmes (1), à la fête de *saint Thomas d'Aquin*, et déjà très remarqué, fut suivi des panégyriques de *sainte Clotilde* et de *saint Louis;* d'une allocution à Notre-Dame, *la Vocation des arts*, pour l'association des artistes, et d'un éloquent discours *sur l'Histoire de France*, au Cercle catholique des jeunes étudiants.

Pendant la retraite ecclésiastique de 1859, une commission des membres les plus distingués du clergé de Paris ayant été formée pour rédiger une adresse (la première de celles qui partirent de France) à Sa Sainteté Pie IX, après l'invasion des

(1) L'église des Carmes était alors desservie par les PP. Dominicains.

Marches et de l'Ombrie, Son Éminence le cardinal Morlot fit à l'abbé Perreyve l'honneur de l'y adjoindre.

Au mois d'octobre 1860, il fut nommé aumônier au lycée Saint-Louis avec M. l'abbé Bernard, son ami.

Il y fit aux élèves des classes supérieures une suite de Conférences soigneusement préparées sur *l'Église catholique.*

Après une année passée au collège Saint-Louis, on jeta les yeux sur lui pour remplacer, dans la chaire d'Histoire ecclésiastique à la Sorbonne (1), M. l'abbé Lavigerie, qui venait d'être nommé auditeur de Rote (2).

Les nouvelles alarmantes qu'il reçut alors de Sorèze, l'obligèrent à partir pour voir une dernière fois son illustre ami. Le R. P. Lacordaire, par le legs de ses manuscrits et correspondances, remontant à 1857, avait donné à l'abbé Perreyve une marque de confiance dans « l'élévation de son esprit et de grati-« tude pour une amitié qui n'avait failli en aucun « temps ».

A la fin de 1861, l'abbé Perreyve fut officiellement chargé du cours d'Histoire ecclésiastique à la Sorbonne; il venait de soutenir sa thèse de docteur en théologie composée de ses études antérieures et intitulée : *Des caractères de la véritable Église.*

Il continua dans son cours, de 1861 à 1862, ces mêmes études dont il fit une introduction à ses futurs

(1) Faculté de théologie.

(2) Depuis évêque de Nancy, archevêque de Carthage et d'Alger.

travaux historiques. Les deux années suivantes, 1862-1863, il prit pour sujet : *les Temps apostoliques* et *le Martyre chrétien;* les deux leçons d'ouverture seules ont été rédigées, *l'Attente des nations*, *le Témoignage des martyrs*, cette dernière, publiée dans *le Correspondant*.

Le succès de son ministère à Saint-Louis fit alors choisir l'abbé Perreyve pour les prédications du Carême, qui ont lieu tous les quinze jours au collège Sainte-Barbe. Les élèves du grand collège et de l'École préparatoire exprimèrent bientôt le désir de l'entendre chaque dimanche. Pendant trois ans, chargé de cette station, il eut la joie de voir un grand nombre d'élèves revenir à Dieu et s'approcher des sacrements.

Ses grands dons naturels et surnaturels entraînaient les cœurs, et de précieuses distinctions lui venaient de tous côtés.

En 1862, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, après l'avoir nommé chanoine honoraire de sa cathédrale, l'invitait à prêcher le panégyrique de *Jeanne d'Arc*, à la fête anniversaire du 8 mai. Peu de temps après cette belle solennité, rehaussée par sa patriotique éloquence, il prononçait un pathétique discours, *la Justice et la Paix*, au service annuel des Polonais morts en exil (1).

Cependant, il n'oubliait pas que le P. Lacordaire lui avait confié le soin d'écrire sa vie. En attendant le moment de réaliser un tel vœu, voulant faire

(1) Dans l'église de Montmorency.

quelque chose pour cette grande mémoire, il réunit en un volume les *Lettres du Père Lacordaire à des jeunes gens* (1), qu'il fit précéder, comme introduction, d'un très bel éloge du saint religieux. Ce livre lui valut les approbations de plusieurs de NN. SS. les archevêques et évêques de France et une honorable lettre de Mgr Sottovia, secrétaire de Sa Sainteté Pie IX.

La mort d'un maître et d'un ami, Mgr Baudry, évêque de Périgueux, vint encore le frapper douloureusement en 1863. Il écrivit sur lui quelques pages émues, tribut de sa reconnaissance : Mgr Baudry, lorsqu'il était professeur au séminaire de Saint-Sulpice, ayant daigné l'admettre à ses savantes conférences d'anciens élèves.

A la fin de cette même année, l'abbé Perreyve fut nommé professeur titulaire de la chaire qu'il occupait avec tant d'éclat à la Sorbonne, depuis deux ans comme chargé de cours.

De plus en plus aimé et recherché des jeunes gens qui se portaient en grand nombre partout où l'on pouvait l'entendre, il offrait chez lui, à quelques-uns d'entre eux et sous sa direction, des conférences religieuses et philosophiques. Il écrivait fréquemment dans les revues, entretenait une vaste correspondance et se livrait en même temps, avec une activité extrême, aux travaux du saint ministère, principalement auprès des pauvres et des affligés.

Mais tant d'œuvres, tant d'efforts et surtout l'ar-

(1) Une partie de ces lettres lui avaient été adressées.

deur de son zèle, dépassèrent ses forces. Sa santé s'altéra gravement; il ne voulut pas néanmoins s'arrêter, se chargea, comme les années précédentes, du Carême à Sainte-Barbe et parla dans diverses églises de Paris.

Les sollicitations de ses amis l'ayant enfin décidé à demander un congé pour le second semestre de son cours, il ne put se résoudre à une complète inaction, et prêcha la station de mai dans l'église de la Sorbonne, devant un auditoire plus que jamais empressé et nombreux : cet effort acheva de le briser.

Forcé de quitter Paris aux approches de l'hiver, il publia auparavant sous ce titre : *Une station à la Sorbonne*, ses cinq derniers sermons (1), et *les Entretiens sur l'Église catholique*, le plus important de tous ses ouvrages (2), « qui n'est point un traité « de théologie, mais un éclaircissement sérieux « offert à un homme du monde sur les origines, la « constitution et l'avenir de l'Église ».

A Pau, au milieu de ses continuelles souffrances, il fit beaucoup de bien autour de lui; il écrivit son dernier livre : *la Pologne*, vendu au profit des pauvres polonais; enfin, il parla pour la dernière fois, la nuit de Noël, à la messe de minuit.

Lorsqu'il revint à Paris, le 9 avril 1865, il était dans un état désespéré...

(1) *Marie, reine des Sciences, la Vie future, les Dons de l'Esprit-Saint, l'Histoire de la parole, l'Amour de Dieu et des hommes*: trois de ces sermons avaient paru dans *le Contemporain*, revue d'*Economie chrétienne*.

(2) Composé des leçons de la première année de son cours.

Il traça encore, d'une main défaillante, le plan d'un ouvrage destiné aux jeunes gens *sur la vie religieuse et sociale.*

Jusqu'au 26 juin, sa vie ne fut plus qu'une langueur douloureuse pendant laquelle il reçut avec une fervente humilité les sacrements de la sainte Église, et se préoccupa entièrement d'unir son sacrifice, comme chrétien et comme prêtre, à celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Consommatus in brevi, explevit tempora multa. (1)



Les plus profonds regrets accompagnèrent sa mort, et les hommages, rendus à sa mémoire, furent nombreux et éclatants. Sa Grandeur Mgr Darboy, archevêque de Paris, et Mgr Maret, évêque de Sura, doyen de la Faculté de théologie, en l'église de la Sorbonne, déplorèrent publiquement sa perte prématurée (2); et le R. P. Gratry, après avoir, dans la même séance, (3) prononcé son éloge funèbre, le proposa en modèle

(1) Sap. IV, 13.
(2) Il n'avait que trente-quatre ans.
(3) Séance de l'ouverture du Cours de théologie, 5 déc 1865.

à la jeunesse, dans un livre dont on connaît le succès (1).

Ses amis intimes s'étaient empressés de lui payer le tribut de leur douleur : M. l'abbé Bernard, dans le récit de ses derniers jours; le R. P. Adolphe Perraud, en lui succédant à la chaire d'Histoire ecclésiastique; le R. P. Charles Perraud, dans la cathédrale d'Orléans; M. Augustin Cochin et M. Beluze, au Cercle catholique.

On a pu recueillir, dans les journaux et les revues d'alors, l'expression d'un sentiment unanime (2).

Enfin, l'année suivante, l'Académie française a entendu M. Guizot parler de l'abbé Henri Perreyve, « mort dans la fleur de la foi, de la jeunesse et de la « vertu (3) ».

(1) *Henri Perreyve*, par A. Gratry.

(2) Les articles, entre autres, du vicomte de Melun. (*Contemporain* de juillet et d'octobre 1865.)

(3) Séance publique de l'Académie française du 8 mars 1866.

ANNÉE 1850

I

Notes de voyage.

LYON

Les sensations de l'enfance sont précieuses, elles ont un parfum qu'aucune plus tard ne peut égaler. Elles acquièrent plus de valeur à mesure qu'elles s'éloignent, à l'inverse des autres sentiments des hommes. J'avais souvent habité Lyon dans mon enfance ; j'y avais été heureux au milieu d'une nombreuse famille... je la revis seul cette année (1); rien ne peut rendre la mélancolie qui m'accompagna durant tous les jours que je passai dans ses murs. Je me promenais toujours en face des coteaux de Fourvière (2). J'attachais mon regard sur la tour de mon aïeul, sur le clocher de Notre-Dame, sur les verts coteaux qui nous avaient appartenu et que j'avais fait retentir du bruit de ma joyeuse enfance... tant de souvenirs se présentaient à moi, que sans le moindre effort j'oubliais le présent, pour ne vivre que de la vie passée. Il me semblait toujours que la main

(1) Après une maladie grave, Henri Perreyve partait pour l'Italie avec l'un de ses amis, le docteur C. Ozanam; il était alors âgé de dix-neuf ans.

(2) Sa famille paternelle était originaire de Lyon.

de ma mère ou de ma sœur allait me guider vers les hauts escaliers de la montagne; je croyais entendre mon grand-père ouvrir la petite porte du jardin, nous traversions le bois Henri, le petit champ où l'on mettait la vache; j'entrais dans les appartements qui avaient vu naître mon père... Mais les illusions ne durent guère, c'est à peine si les gens qui m'aimaient alors me reconnaissent aujourd'hui... J'ai trouvé la maison bouleversée; en bas seulement tout est à sa place, les chaises de peau et le grand fauteuil, comme si le père de famille allait descendre de sa chambre et rendre à ses enfants sa présence chérie... J'ai quitté ces lieux tout attristé et me suis réfugié dans le petit sanctuaire du pèlerinage; la bien-aimée Madone de Fourvière est toujours là, bien la même, avec sa jolie figure de créole et son petit Enfant-Jésus qui nous regarde, nous autres pécheurs, avec un doux sourire... je reconnais cette petite enceinte toute chaude de la quantité des cierges brûlés par les pèlerins, et cette sonnerie argentine et tremblante qui domine le murmure des sons mêlés de la grande ville. Mais on veut agrandir la chapelle, construire un nouveau clocher, enrichir les autels. Les souvenirs aimés s'en vont... adieu, adieu! l'homme change tout, même les monuments qui faisaient le charme de sa vie et le lien de ses souvenirs.

Marseille, 17 mars 1850

Mon bien bon ami,

Me voici à la veille de mettre entre moi et notre France la distance d'une mer. Je groupe autour de moi par la pensée ceux qui tiennent une plus grande place dans mon cœur, et je veux les embrasser tous une dernière fois avant de monter sur le navire. J'ai déjà vu beaucoup de belles choses, cher ami, de vieilles villes toutes pleines encore de la présence du monde romain : Avignon, Arles, et tant de monuments divers jetés çà et là dans la campagne de la Provence. J'ai vu d'autres hommes, une autre nature, un autre ciel... te dirai-je que tout cela a fait fuir le souvenir de mon pays? Non, mille fois non! Je pense à vous, je vous regrette. Dans mes heures de calme et de solitude, mon bonheur n'est pas tant de repasser dans ma mémoire les curiosités du jour, que de revenir en arrière pour converser avec les personnes et de revoir les lieux qui me sont chers. Oui, je dis *converser*, non pas de cette conversation formelle qui interroge et qui répond, mais d'une autre conversation qui est l'éternel accord des âmes unies par l'amitié ou par l'amour. Quant aux objets, tu sais comme notre pauvre cœur s'y attache, si avide qu'il est d'aimer! Je rêve donc à ma petite chambre chez mon père, à ce cher Paris dont je n'ai pu voir sans tristesse disparaître les monuments, à cette partie de la France plus simple, moins bruyante, plus sympathique que l'étourdissante Provence.

Te dirai-je que j'ai souvent pensé à toi? Non, car tu le sais. J'ai confiance que tu connais mon amitié et que tu y comptes pour l'avenir. Ce matin encore, aux pieds de Notre-Dame de la Garde, après avoir demandé un beau ciel et une mer calme pour notre traversée, je te recommandai spécialement à cette merveilleuse Madone qui domine tout l'horizon et que tant de cœurs invoquent. J'ai demandé à la maîtresse des orages, tout entourée dans son petit sanctuaire des images des tempêtes vaincues, de sauver mon ami de la tourmente des passions. Celle-là aussi est redoutable, elle vaudrait bien la peine qu'on suspendît des *ex-voto* aux murailles de celle qui est appelée la *Reine des Vierges*. Mais le monde ne connaît que la vie du corps et il ne redoute que la mort des sens. Pour toi, mon bon ami, tu n'as pas agi si follement. Tu as à peu près fait le vœu du matelot quand il est assailli par l'orage. Seulement ton navire est d'une nature supérieure et tu navigues dans le monde immatériel. Courage donc! Ayons courage! à nous non plus ne manqueront pas les phares qui éclairent la route et les vents favorables qui aident à la franchir Si l'on ne pensait qu'aux écueils et aux tourbillons, on ne tenterait rien, ni en bien ni en mal, et on enterrerait sa vie dans la lâcheté, de peur de mourir en chemin. Tu marcheras résolûment, j'en suis sûr, vers le but où Dieu veut t'amener; tu sais si je désire t'y suivre!... Mais je suis trop tiède et trop pauvre en vertus pour que le divin Maître me donne encore l'entier dévouement à sa cause. Prie-le donc pour moi, mon cher Eugène, demande-lui seulement de m'accorder les plus sim-

ples, les premières vertus du christianisme, car il ne faut pas se le dissimuler, j'en suis encore là; que de choses païennes dans mon cœur! Toutefois, j'espère tant de la grâce divine que, malgré tout, malgré moi-même, j'ai foi dans l'avenir.

Je t'écrirai de Naples; alors je me serai reposé, j'aurai recueilli mes idées, je pourrai t'envoyer quelques descriptions. A cette heure, figure-toi que nous sommes tous deux à l'instant de nous séparer pour longtemps : la mer est là, le vaisseau attend; je te donne des embrassements et des serrements de main. Ma lettre n'est que cela.

II

Notes de voyage.

LE BUSTE DE PLATON (1)

AU MUSÉE DE NAPLES

Arrivé devant ce buste, j'ai été saisi d'admiration. Je renonce à le décrire, et puis je n'étais plus artiste, j'avais retrouvé un ami, un maître bien-aimé (2). J'ai contemplé longtemps ces traits sublimes. Quelle âme! quelle vie immatérielle! la force et la pureté de l'intelligence s'y reflètent comme en un miroir. La tête

(1) Trouvé à Herculanum, le 18 avril 1759.

(2) Henri Perreyve étudiait alors la philosophie avec ardeur sous la direction de M. Nourrisson; il était en même temps dans sa première année de droit.

est légèrement inclinée comme celle d'un homme qui sort d'un rêve ou écoute un souvenir. Je ne puis croire que l'artiste n'ait pas pensé en ce moment au divin système de la réminiscence. Il y a sur ce front un effort calme qui dénote la richesse de l'âme et une pureté qui rayonne. Il y a une certaine recherche dans l'arrangement des cheveux et de la barbe : κόσμος, harmonie, beauté; la beauté physique, expression de la beauté morale; l'une revêtant l'autre, ou plutôt toutes deux s'identifiant dans un même être relatif et fini pour y figurer l'éternelle beauté de Dieu. — Dieu! voilà où il faut arriver enfin quand on a vu Platon.

III

Notes de voyage.

NAPLES

Ne semble-t-il pas que la vie doive être plus pure et plus libre sur ces rivages? le sommeil ne doit-il pas y apporter à l'homme de divins rêves? Hélas! il n'y manque que des hommes...

Je suis tenté de ne pas parler des églises de Naples. Ce n'est pas qu'il n'y en ait de fort belles, mais notre gravité gallicane a été blessée par des dehors païens et je n'y ai rien reconnu de l'Évangile. Oui, je suis tenté de dire : Naples est une ville païenne; gardienne des grandes ruines de la Grèce et de Rome, elle s'est inspirée de ces restes et les a ressuscités en elle. Ses

mœurs sont celles des épicuriens, jadis habitants de Baïa et de Sorrente; sa mission semble avoir été celle de conserver le génie de l'ancien monde. Ne lui demandons pas acte d'une religion qu'elle n'a pas comprise. Malheureusement, j'ai habité Naples pendant la semaine sainte. J'ai comparé les cérémonies qui s'y pratiquent aux pieuses et sévères cérémonies de l'Église de France; j'ai vu ce peuple frivole et fainéant courir de tombeaux en tombeaux, d'église en église, plus fou, plus bruyant, plus goguenard mille fois que la foule des badauds parisiens un jour de feu d'artifice.

Naples n'est pas une ville qui inspire des pensées chrétiennes. J'étais arrivé à Naples l'esprit plein de belles théories et d'illusions; j'avais pleuré en France sur le malheur de cette nation opprimée, j'avais rêvé la liberté française sur les bords de ce beau golfe; un jour a suffi pour me dissuader : ces gens-là sont indignes de l'indépendance. Quand l'homme est tombé dans l'esclavage des sens, Dieu y ajoute l'esclavage du despotisme, et cela est juste, bon, miséricordieux. En définitive, il faut que le monde marche, et s'il n'y a pas assez de vigueur dans les âmes pour que la dignité humaine y soit conservée, si le peuple n'est plus qu'un troupeau, il lui faut un pasteur armé du bâton ferré.

... Sortons de cette ville, oublions ces masses si bien nommées *populaces*. Rentrons dans une nature digne de l'homme, digne de Dieu. Quand l'humanité dégoûte, il faut reporter son amour sur le ciel, sur les hautes montagnes, sur la Providence qui soutient toutes ces belles choses.

IV

* *Notes de voyage* (1).

L'AVERNE. — LA GROTTE DE LA SIBYLLE

Avant d'arriver à Baïa, on rencontre un petit sentier qui fuit vers la droite, longeant le *Monte-Nuovo*. A l'entour, les terres sont couvertes de pierres calcinées et de blocs de lave. Ici encore, les feux souterrains de l'Italie se sont frayé un passage, les Romains ne reconnaîtraient plus aujourd'hui cette partie du fameux golfe : tout change, même la terre.

Un quart d'heure suffit pour arriver du lac Averne à la fameuse grotte de la Sibylle. Les approches du lac sont tristes et arides. D'assez hautes collines s'entrecoupent à l'entour, parsemées de bruyères et de pins sombres. On reconnaît la peinture de Virgile :

Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris (2)...

Le lac est formé dans un trou profond, qui fut le cratère d'un volcan. Des joncs touffus s'élèvent sur les bords de ses eaux stagnantes; un petit chemin, encadré de rochers, mène directement à l'antre redoutable de la Pythonisse. Virgile avait certainement visité ces lieux quand il écrivit le VI[e] livre de l'*Énéide*; il le dépeint avec une parfaite fidélité. C'est bien par cette

(1) L'astérique *, placé devant certaines notes ou certaines lettres, indique qu'elles ont été ajoutées à cette édition.

(2) En. l. VI.

descente noire et rapide qu'il introduit Énée dans les Enfers. Disons maintenant que l'obscurité, la profondeur, le mystère de la caverne, les cent échos qui y retentissent,

... Lati ducunt aditus centum, ostia centum;
Unde ruunt totidem voces, responsa Sibyllæ (1)...

le clapottement sinistre de ces marais, les détours et les allées de ces catacombes, et tout cela avec le prestige du miracle, les cérémonies religieuses, l'aveuglement de la foi, pouvaient certainement éveiller les imaginations païennes et faire entrevoir à des esprits effrayés les ondes du Styx ou le bruit de la dernière barque. Nous serions bien fous, nous qui n'avons souvent rien de plus que les anciens, sinon notre froid scepticisme, de sourire à la pensée de la terreur religieuse qui entourait cette grotte, ces eaux, ces rochers que nous parcourons aujourd'hui, curieux et tranquilles, avides d'en scruter tous les replis et tous les mystères.

Après tout, si jamais je croyais aux apparitions, ce serait bien dans la fameuse grotte de l'Enfer. Et je ne pense pas avoir tort en défiant certaines fortes têtes de passer une nuit dans cette solitude, au milieu de ces lugubres corridors, de ces salles retentissantes, sans éprouver une certaine frayeur. Ils pourraient plus d'une fois prêter l'oreille aux murmures du sombre lac, et s'écrier comme jadis la Sibylle effrayée :

Deus, ecce Deus!...

(1) En. l. VI.

V

Notes de voyage.

LE TOMBEAU DE VIRGILE

Mes plus belles impressions à Naples sont celles que j'ai trouvées sur une bien-aimée tombe. Au pied de la montagne du Pausilippe, le long du versant qui regarde la belle ville de Naples dont le profil se dessine gracieusement sur un ciel profond, dans un jardin aujourd'hui la propriété d'un éleveur de chèvres, on rencontre un petit dôme antique entrelacé de lierres et de bruyères, protégé des vents par de hautes roches et du soleil par d'épaisses touffes d'arbres. Une porte basse laisse pénétrer dans l'intérieur du monument, des fenêtres étroites y amènent quelque lumière, le sol est stérile, à peine quelques petites herbes peuvent-elles y éclore, tant de fois il a été foulé aux pieds des pèlerins! oui, en vérité, je dis pèlerinage: sous cette terre vénérée repose le prince des poètes, l'homme de bien qui ne chanta jamais que la vertu, l'âme pure qu mérita l'honneur de guider dans les demeures éternelles le poète de la religion vraie, le seul enfin des génies de l'antiquité qui devina dans ses vers la chaste langue du christianisme, Virgile, digne d'être chrétien.

Une petite tombe, simple pierre arrondie au sommet, s'élève à l'endroit où sont conservées les cendres de ce grand homme. Placée là tout récemment par une main française, elle n'est que la copie fidèle du véritable mausolée de Virgile soustrait par la piété des hommes

aux injures du temps, et déposé dans le musée de Naples. Sur la pierre on lit cette inscription, composée par le poète lui-même, et qui résume si simplement toute sa gloire :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

J'ai cueilli près de ce tombeau quelques petites herbes pour les garder avec amour ou les donner à des amis, comme si elles avaient été cueillies sur la tombe d'un ancêtre. N'est-il pas un cœur sensible, admis dans l'intimité du grand poète, qui ne soit profondément ému devant cette petite tombe du Pausilippe? Nous aurions voulu y suspendre quelques couronnes, offrir au grand homme quelques fleurs symboliques comme il les aimait :

. . . *Manibus date lilia plenis...*

Mais il nous a semblé préférable de ne pas troubler cette magnifique pauvreté du sépulcre, rehaussée de tant de gloire et d'amour dans le souvenir des hommes.

Le lendemain, en quittant ces rivages pour ne plus les revoir peut-être, je sentis une profonde mélancolie s'emparer de mon cœur. — Mais je pleurai en quittant Rome !...

Avril 1850.

Mont-Cassin ! Voici la plus belle journée de mon voyage, et je t'assure, mon bon père, qu'il s'en est peu fallu que votre Henri ne soit resté en route dans quelque cellule de ce magnifique monastère. J'ai été

saisi de l'air de sagesse et de grandeur qui règne dans tout cet édifice; on doit y vivre heureux et savant. Les moines sont de hautes intelligences à qui des travaux d'esprit continuels ont donné cet air libre et indépendant qui marque la véritable élévation. Le bibliothécaire, père dom Sebastiano Kalifati, pour lequel M. l'abbé Hiron m'avait donné une lettre, nous a reçus avec une grande amabilité. Il s'est trouvé heureux de voir des jeunes gens français, et aussitôt, nous jugeant capables de l'entendre, il nous a raconté l'histoire des dernières années du monastère. On croirait à peine, si la vérité des choses n'était ici gravée à chaque pas, on croirait à peine tous les efforts du gouvernement napolitain pour entraver l'essor de ces intelligences. Naturellement, le couvent du Mont-Cassin se trouva sur la route de ces persécuteurs de toute pensée libre, et aussitôt les rigueurs commencèrent. Des soldats vinrent apposer les scellés sur les bibliothèques. On nous a déterré, en secret, d'une petite armoire, les œuvres de Pic de la Mirandole, que j'avais demandées avec un grand désir. Ces écrits ont été jugés dangereux, on les cache comme jadis au moyen âge. Les moines sont surveillés, leur correspondance interrompue, leurs écrits livrés à une censure; quelques-uns d'entre eux ont été arrêtés et sont retenus depuis plusieurs années sans que leur procès ait jamais été instruit (entre autres le vénérable père Luigi Tosti, connu dans le monde catholique par la piété de ses écrits). Leur crime est peut-être d'avoir traduit les œuvres de Platon... l'imprimerie du monastère a été brisée. Que sais-je encore? Nous avons trouvé ces

savants religieux dans une profonde affliction. Leurs livres sont leurs seuls amis dans ce monde; on les leur retire, et on ferme leurs bibliothèques comme autant de foyers de conspiration. « Ils ne s'aperçoivent « pas, nous disait le P. Kalifati, que le plus dange-« reux de nos livres, c'est l'Évangile. » Le P. Kalifati m'a paru une âme forte, intrépide, digne de meilleurs jours, si toutefois les jours de la souffrance et de la lutte ne sont pas les meilleurs pour un cœur comme le sien. J'ai connu aussi au Mont-Cassin un jeune moine, nommé Nicolas d'Orgemont, à peine âgé de vingt-six ans, plein de science, de hauteur intellectuelle et de force sous le voile d'une pieuse humilité. Quelques pensées échangées à la hâte nous avaient fait sentir la conformité de nos cœurs, je lui ressemblais comme un pauvre enfant avide de science et de vertu peut ressembler à une âme qui les a depuis longtemps possédées l'une et l'autre. Je n'ai vécu qu'un jour avec lui, assez pour que son souvenir demeure immortel au fond de mon âme. Qu'est-ce qu'une vie d'homme par rapport à l'éternité? — Infiniment moins qu'un jour. Cependant nous avons foi que nous aimerons dans la vie future ceux-là que nous aurons aimés sur la terre toute notre vie. Moi j'ai foi qu'il y a des affections fécondes et immortelles qu'un seul jour de la terre aura vues naître et s'épanouir.

Je ne voulus pas le quitter sans qu'il me donnât un souvenir. Heureusement, je portais sur moi une petite *Imitation de Jésus-Christ*, dont Charles Perraud m'avait fait présent avant mon départ : je priai le P. d'Orgemont de m'écrire son nom sur une page

blanche; il me le rendit avec ces vers charmants de notre poète Lamartine :

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde
Nautonniers sans étoile, abordez, c'est le port.
Ici l'âme se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est pas la mort...

Comme un homme éveillé longtemps avant l'aurore,
Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour.
Notre rêve est fini, le vôtre dure encore,
Eveillez-vous. Voilà le jour

Cœurs tendres, approchez. Ici, l'on aime encore,
Mais l'amour épuré s'allume sur l'autel,
Tout ce qu'il a d'humain à ce feu s'évapore,
Tout ce qui reste est immortel

Nous nous embrassâmes longtemps sur le seuil du monastère. Dans mes yeux roulaient de grosses larmes, je le quittai... je redescendis la montagne... Pauvre âme de l'homme, combien tu es bien plus féconde pour la souffrance que pour le bonheur!

En m'éloignant, je ne cessais de me retourner et de contempler, si près du ciel, ce bel édifice qu'éclairaient les premiers feux du jour et qui m'apparaissait élevé dans le monde spirituel comme dans le monde de la nature. Adieu... adieu... Je n'ose espérer la grâce du retour!

VI

Notes de voyage.

ROME

. . . .

Au milieu de la nuit, la pensée que j'approchais de Rome par une de ces voies éternelles construites pour la conquête religieuse et politique du monde me jeta dans une inexprimable émotion. Nous entrâmes par Saint-Jean-de-Latran, le Colisée; le soir, nous courûmes à Saint-Pierre... la basilique était fermée Nous nous assîmes sur les degrés du péristyle, nous avions touché au cœur de notre voyage; le lendemain, nous entrions dans la cathédrale du monde catholique avec le Pape, toute une armée et tout un peuple...

Rome, mars 1850

Mon bien cher Stéphen (1),

Tu me jugerais bien mal, si tu croyais que je ne pense pas plus à mes amis que je ne leur écris... Combien de fois, au contraire, en face de tant de belles choses qui m'entourent, ai-je rappelé dans ma mémoire le nom de tous ceux avec qui j'aurais voulu partager mon admiration! Crois bien, mon cher, que

(1) L'un de ses amis d'enfance

parmi ceux-là je ne t'ai pas oublié; tu aurais tant de plaisir, avec le bon goût artistique que nous te connaissons déjà, à étudier ces belles statues, ces tableaux des grands maîtres, ces monuments de l'ancienne et de la nouvelle Rome! Car, en vérité, mon cher Stéphen, c'est l'étude seule qui peut nous faire comprendre les perfections de ces grandes choses. Si l'on s'arrête à la première vue, on ne garde des plus beaux chefs-d'œuvre qu'une impression superficielle et passagère... encore cette impression même tarde-t-elle quelquefois à venir. Les tableaux de Raphaël les plus estimés semblent d'abord rudes à notre sensualité qui aime la fraîcheur des coloris et les compositions faciles à comprendre. De là vient que tant de gens qui ont fait le voyage d'Italie pour s'extasier à leur tour devant les œuvres des grands maîtres, ne peuvent revenir de leur surprise quand, placés devant les plus belles toiles, ils ne trouvent aucun des charmes qu'ils attendaient. C'est qu'il faut revenir sur les premières sensations; il faut avec effort reconstruire en imagination ces ruines d'un nouveau genre, et ne pas s'en prendre à l'homme des fautes du temps. Le temps, cher Stéphen, c'est ici qu'on apprend à connaître cette terrible puissance; tout est plein des ruines qu'il a faites, et depuis le profil presque effacé de l'antique Pompéi jusqu'aux fresques de Raphaël, que chaque jour, chaque heure, chaque moment dégradent davantage, on lit partout l'effet de cette force insaisissable. Par une providence qui a bien sa raison philosophique, il semble que les efforts de ce grand ennemi ne puissent rien contre les restes de l'ancien monde romain.

Ces ruines paraissent éternelles, elles ne peuvent disparaître. C'est qu'elles sont un enseignement bien grand pour l'humanité. Dieu les a placées à côté des monuments radieux de la vraie religion, pour que nous puissions, par une comparaison de chaque jour, choisir entre ce qui est mort et ce qui vit d'une vie impérissable. Oui, le paganisme est resté dans le monde avec ses faux dieux, avec ses vices qui habitaient l'Olympe, et, ce qui est bien pis, avec ses vertus qui étaient d'odieux vices. La philosophie sensualiste est restée dans le monde avec ses dogmes d'égoïsme et de lâcheté; l'ancien orgueil des puissants et des riches est resté dans le monde avec ses folles prétentions d'aristocratie, mais pour qui les considère attentivement, ce sont des ruines! elles ne vivent plus que juste autant qu'il faut pour faire ressortir, par leur contraste, le triomphe de la révolution évangélique, de même qu'un cadavre enseigne merveilleusement l'excellence des phénomènes de la vie. A ce titre, elles sont pour ainsi dire éternelles et Dieu les conservera toujours pour en faire la base et l'élévation de sa religion victorieuse. Cela peut expliquer l'inconcevable solidité de ces murs romains, jadis les temples des hommes ou des dieux, leur destinée qui est finie comme vivante, mais qui s'achève et se prolonge dans leur ruine. Il est encore un autre enseignement que nous donnent les restes du monde païen; celui-là est plus caché, plus sévère encore. Dans ce temps où nous sommes toujours prêts à exalter nos découvertes et la puissance de notre génie, il est bon que nous considérions ces vestiges d'une existence bien autrement

grandiose que la nôtre. Le monde romain est incroyable de grandeur; c'est presque l'idée de l'infini qui, ne pouvant être conçu par un peuple païen comme une existence immatérielle, avait essayé de trouver ici-bas une forme et de s'élever un monument sur la terre. On est saisi, mon cher Stéphen, quand on voit l'idée de force et de puissance qui présidait à la construction des édifices publics; les statues sont, autant qu'il se peut, l'expression du beau idéal, la vie du monde romain est ce qui pouvait le plus ressembler sur la terre à l'éternité. Va, il faut désespérer de faire mieux dans le genre; si ces gens-là n'ont pas pu se passer de Dieu, les modernes le peuvent bien moins; la chute des géants doit au moins effrayer les pygmées.

Il me reste juste le temps de t'embrasser, de présenter mes respects à ta bonne tante; je me recommande toujours à elle.

Florence, 10 juin 1850

Mon bon père,

Je te remercie de la bonne lettre que tu m'as écrite. Je sais combien à cette époque tu es occupé à l'Ecole de Droit, et je suis très touché que tu aies pris le temps de m'écrire ainsi trois pages. Tu m'y donnes des conseils que je te promets de suivre avec exactitude, ce qui ne me sera pas difficile, les ayant moi-même, pour ainsi dire, devinés et devancés. Je te dis cela particulièrement par rapport à l'étude du Droit que j'ai la

résolution de faire complète, tant j'aspire peu au temps où le choix définitif d'une carrière me séparera de vous. Au contraire, je me trouve tellement heureux, ayant quelques loisirs à donner à la littérature et à la philosophie, aidé par toi et facilité dans mon étude principale, demeurant avec vous et libre comme je l'ai toujours été, que pour le présent, je ne demande jamais autre chose à la Providence. Ma vie à venir, reculée de quelques années encore, ne m'est donc jamais apparue autrement que comme la continuation de notre bonheur actuel, pour moi surtout qui ai tant besoin d'apprendre beaucoup encore dans ma petite chambre, avant de rien tenter au dehors.

Quant à ce que tu m'as dit des rapports que je pourrais trouver entre la Philosophie et le Droit, j'avais encore, pour ainsi dire, deviné ce que tu m'écrivais, car j'avais acheté un ouvrage italien que les religieux du Mont-Cassin m'ont beaucoup vanté, et qui n'a pas d'autre titre que celui précisément de *Philosophie du Droit*. L'auteur est l'abbé Rosmini. Tu vois donc, mon bon père, que je me prépare de grand cœur à retrouver d'abord le plus vite possible le temps perdu, et puis à reprendre régulièrement et tranquillement le cours légal de mes inscriptions.

Pendant que nous sommes à l'article du travail, je veux te dire que même ici, ces derniers jours surtout, j'ai un peu recomposé ma vie de Paris. Je suis allé presque tous les jours à la bibliothèque Laurentienne, où je me suis mis à dévorer avec avidité de fort belles pages de Marsile Ficin sur Platon, écrites en bon latin, et aussi écrites à la main sur parchemin, en grosses

lettres, avec les initiales dorées, et de si belles vignettes, que c'était un vrai orgueil pour moi de tenir un aussi beau livre. Je me hâte de te dire que ce précieux manuscrit était un cadeau fait par je ne sais plus quel prince à Laurent de Médicis. La netteté de l'écriture me permettait de lire ou de deviner sans peine, en sorte que j'ai copié de longs fragments. Bien plus (je serais devenu élève de l'Ecole des Chartes si j'eusse continué), j'ai pu déchiffrer un vieux manuscrit de fra Jeronimo Savonarole contre son excommunication. C'est un morceau historique fort curieux, qui aura sans doute été souvent cité et traduit. Il est écrit en italien, d'où il résulte que j'ai eu plus de peine.

Mon bon père, je t'embrasse de tout mon cœur et t'assure que j'ai bien la préoccupation de mon Droit, de mon examen prochain, de mes études à venir. Là, comme partout, il y a quelques épines, mais les bonnes fleurs que ma famille et mes amis jettent sur ma route les font tout à fait disparaître. Aussi ne pensai-je absolument qu'au plaisir de vous revoir tous et bientôt

Ton fils qui t'aime bien tendrement.

ANNÉE 1851

Paris, février 1851.

Figure-toi, mon cher Stéphen, le plus beau soleil, le ciel le plus pur, de petits arbustes déjà tout bourgeonnants, une atmosphère douce comme aux beaux jours du printemps, et, le matin, à l'horizon, ces vapeurs qui présagent les chaudes journées de l'été : voilà notre climat de cet hiver. J'espère qu'il en est de même à Ménat; je l'espère, quoique tu me rassures sur la tristesse que je te supposais, en me faisant la plus sage apologie de l'hiver que j'aie encore vue. Oui, l'hiver a ses sages inspirations de solitude et de travail; l'oisiveté n'y trouve plus d'excuses. Il faut agir, travailler sous peine d'ennui; la tête est plus libre, l'extérieur moins attirant, moins séduisant, et par conséquent la vie de cabinet plus facile. Mais aussi, mon bon Stéphen, rien vaut-il les belles soirées de l'été, et surtout les belles soirées de l'automne? Je t'en parle à l'aise, m'adressant à un amoureux habitant de la montagne. Sais-tu rien de plus beau que les larges ombres bleues s'étendant lentement dans le fond des vallées, et remontant des vallées, peu à peu avec les heures, jusqu'au sommet des hautes cimes, quand le silence d'une nature qui s'apprête au sommeil favorise la méditation, et que l'âme paraît délivrée des obstacles de la vie extérieure,

pour n'être placée qu'en face de Dieu? Pour moi, je ne connais rien au-dessus d'une telle impression. J'aime bien le matin, le réveil des oiseaux, les premiers rayons sur les champs tout brillants de rosée, la lourde chaleur du midi alors que les travailleurs des champs sommeillent près de leurs gerbes et que l'on n'entend plus, au milieu du silence, que cette voix mystérieuse de la vie dans la nature si puissante, si harmonieuse; mais le soir! rien ne me ravit comme le soleil couchant à travers les grands arbres, et les brillants effets de ses feux sur les nuages, ce je ne sais quoi que je trouve le soir dans la campagne, et dans n'importe quelle campagne... cette impression à la fois douce et triste qui semble le sentiment de l'*adieu*... ces accents inconnus qui vont peut-être nous apporter le secret du problème... Mais je t'écris là des rêveries, n'est-ce pas? des rêveries d'artiste avec un grain de rêverie philosophique, et Dieu sait le beau mélange!

Allons, pour ne pas abuser de ton indulgence, je te dirai que je prépare avec assez de peine mon deuxième examen de droit; nous venons de commencer avec Charles à travailler ensemble, et j'espère quelque chose de nos efforts réunis. Dans le temps que je devais travailler la procédure, je me suis pris d'une belle ardeur pour les religions de l'antiquité, mais de la vieille antiquité. Oui, il faut travailler, travailler beaucoup et toujours, non pour ce qu'on fait, mais pour... enfin pour travailler. Celui qui travaille aime moins les folles ardeurs, les folles joies, et tout ce cortège de folies qui dansent autour de nous et crient à nous étourdir. Il faut aimer les livres, les gros livres. Les

livres poudreux, sous peine... de devenir mondain et frivole, ce qui est le plus dangereux. Entre deux naufrages, il faut choisir celui d'où l'on pourra le mieux échapper, la mer étant moins profonde et moins agitée. Tu vois, mon cher, que je suis fidèle à mes traditions sermoneuses...

Pardonne-moi.

Au R. P. Adolphe Perraud (1).

* Paris, 14 juin 1851.

Combien je vais vous manquer de parole, cher Monsieur Adolphe, et comme je répondrai mal à la bonne invitation que vous m'avez faite de passer quelques jours avec vous dans votre ville fleurie. On m'emmène dans les Pyrénées prendre les eaux comme un vieillard! Je suis tenté de rougir, ce qui serait très sot... non, mais je rougis de remords de n'être pas allé avec vous quand vous nous avez quittés. Je m'opiniâtre à espérer pour l'avenir, et en dépit des hommes et des choses, je me vois installé auprès de vous, jouissant de vos campagnes et recueillant vos enseignements archéologiques... Sérieusement, je compte toujours sur vous. « *Conduisez-nous, vous êtes notre Seigneur et Maître* (2). » Vous voyez que je n'ai pas perdu la cita-

(1) Le P. Adolphe Perraud, successeur de l'abbé Perreyve dans la chaire d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie de Paris, et aujourd'hui Mgr Perraud, évêque d'Autun.

(2) *Tu duca, tu signore e tu maestro.* Dante, Inf. c. [illegible]

tion. Songez qu'un de mes plaisirs les plus vifs est de chercher autour de moi des amis qui partagent ma foi religieuse et mes petites espérances. Je cherche, mais je trouve bien peu, car il y a divorce entre le libéralisme et la religion. Pour nous, qui ne sommes pas dévoués au *libéralisme*, mais bien à la *liberté* et à la *liberté chrétienne*, nous devons rester unis dans l'attente, et plus tard, si Dieu le veut, dans l'action. A travers les différences de notre position et de nos projets, je découvre avec bonheur une volonté semblable, un même effort, un seul but. Nous travaillerons différemment à la même œuvre : vous, cher Monsieur Adolphe, par la science, par la controverse, par l'exemple surtout; moi, par... ce que Dieu voudra. Que je sois évêque ou vicaire dans une cure de campagne, vous me trouverez toujours votre ami dévoué.

Au R. P. Adolphe Perraud.

Eaux-Bonnes, 16 juillet 1851.

Mon cher Monsieur Adolphe,

Je ne puis rester discret. La nouvelle qu'Heinrich m'a apprise, ou plutôt que j'ai devinée au premier mot, m'a rempli de joie. Je ne sais si j'ai le droit de vous parler de tout cela avant d'en avoir reçu la confidence de vous-même. N'importe, pardonnez-moi ou condamnez-moi, comme vous voudrez. Je vous embrasse comme un frère en Notre-Seigneur, c'est-à-dire avec toute la tendresse et l'effusion qu'il est possible. Je ne puis assez admirer les conseils de

Dieu : il nous a groupés par l'amitié avant de nous confier son œuvre, nous avions un même cœur avant de porter le même sacerdoce. Par là, nous serons véritablement une famille, même d'après le langage des hommes, et la volonté de Dieu n'a eu qu'à se manifester en un seul de nous pour que la même lumière éclatât en des cœurs si fortement unis. Je n'ai le droit de vous rien donner; j'ai toujours reçu de vous des conseils, des encouragements; je suis presque un néophyte auprès de vous. Mes exhortations s'adresseraient à une âme que la grâce de Dieu a déjà élevée bien haut et qui a fait ses preuves dans le combat. Mais toujours, vous accepterez mes prières : de tous temps, les faibles et les petits priaient pendant que leurs aînés dans la vie spirituelle s'avançaient parmi les hommes avec la parole de Dieu. Nous continuerons les traditions de l'Église et, raffermis par votre exemple, tandis que nous vous verrons faire sitôt et si bravement le premier pas dans la voie sainte, nous formerons autour de vous comme le chœur qui soutient le héros et qui chante ses victoires.

Courage donc, bienheureux ami, vous portez nos vocations avec la vôtre ! Vous n'êtes que le premier d'une phalange qui, chaque jour, voit grossir ses rangs. Nous vous félicitons comme on félicite celui qui a devancé tous les autres et qui, le premier, a posé la main sur le but. Nous vous entourons de notre joie, et nous vous suivons avec orgueil, parce que, encore un coup, votre victoire est la nôtre et que nous serons consacrés avec vous. Vous devez trembler, vous devez éprouver de mortelles tristesses, vous pleurez peut-

être dans la solitude de votre cœur. Il en est toujours ainsi, et le combat de l'homme contre Dieu n'est pas d'hier. Cependant ne prenez pas ces effets pour des hésitations. Je suis persuadé que vous n'hésitez pas. Je connais votre esprit; il me semble que la fermeté n'y fait pas défaut et que l'irrésolution doit y trouver peu de prise. Je veux voir dans cet état de l'âme abattue et triste l'effet singulier qui se manifeste toujours en nous à la veille d'un événement considérable de notre vie. Je ne sais pourquoi il en est ainsi, mais vous l'aurez éprouvé. Rappelez vos souvenirs, et vous verrez qu'avant d'entrer dans une heure solennelle, quelle que soit d'ailleurs la raison de son importance, nous éprouvons au fond de nous-mêmes comme un tremblement intérieur qui secoue les assises de notre âme et la rend accessible à une sorte de peur. Le bonheur même n'est pas exempt de ces craintes. Hélas! que de fois, un moment désiré pendant de longues semaines, préparé par tant de soins, appelé par tant de vœux et qui semblait devoir être pour nous le moment parfait de la vie... que de fois, dis-je, ce moment, quand il approche, nous trouve remplis de troubles! Nous l'écarterions loin de nous, s'il nous était possible. Laissez-moi tout vous dire... Nous n'avons plus de secrets : c'est le propre de l'amour; et l'approche de l'âme bien-aimée, le son de sa voix nous fait quelquefois fuir d'une fuite involontaire, tandis que tout notre cœur voudrait se donner à elle, se jeter tout en elle. Il en est ainsi de nous : notre pauvre nature craint les secousses et pleure de faiblesse, même quand c'est la main de Dieu qui la

touche. Animez-vous de courage, et ne prenez pas pour des incertitudes sérieuses ce qui n'est que la défaillance d'un cœur surpris de sa propre gloire et succombant sous le poids de son bonheur. Non, des rois ont pleuré au jour de leur sacre; et vous, au moment que vous faites votre premier pas « dans la voie royale », vous devez éprouver les mêmes brisements de l'âme. Allez, notre orgueil et notre joie doivent vous rassurer sur vous-même; nous vous saluons de loin, et nous prions le Seigneur de vous donner à l'intérieur une puissance suffisante pour le fardeau d'un aussi grand honneur.

Adieu... tout notre cœur et toute notre confiance sont maintenant à vous. Un jour, quand le triste ordinaire de la vie sera revenu, nous vous demanderons du courage pour nos faiblesses. Il n'y a place aujourd'hui qu'aux actions de grâces. Je suis votre tout dévoué serviteur en Jésus-Christ.

A l'abbé de la Boissière (1).

Herblay, octobre 1851.

Monsieur l'abbé et excellent ami,

Je ne sais si j'aurai le temps aujourd'hui de prolonger notre entretien ; aussi je commence tout d'abord,

(1) M. l'abbé de la Boissière, prêtre du diocèse de Tulle, aussi distingué par sa piété que par son esprit, avec lequel Henri Perreyve s'était lié aux Eaux-Bonnes, et qui mourut aussi en 1865.

de peur d'être trop pressé à la fin, par vous embrasser de mon cœur d'enfant et d'ami. Je vous remercie des charmants détails que vous me donnez sur votre vie, sur votre presbytère. J'y vois les moindres choses : vos livres, votre crucifix, votre bureau, votre petit jardin, si vous en avez, et jusqu'à votre chien et votre chat. J'aime tout cela, à cause de vous. Je vous charge de mille tendresses pour eux, je rêve de les voir un jour d'*un peu plus près* qu'aujourd'hui, sinon plus clairement et plus amicalement. Ce que vous me dites de la dignité du sacerdoce m'a frappé et est entré profondément dans mon cœur. J'ai lu et relu votre lettre. Je ne puis vous dire combien elle m'a fait de bien, à cause des sentiments vraiment apostoliques dont elle est remplie. Oh! oui, j'ai reconnu l'âme du prêtre dans cet abandon de toute votre vie à l'œuvre de la prédication et de l'administration ecclésiastique, dût tout cet abandon ne faire éviter qu'*un seul péché mortel.* Cette pensée m'a confondu; voilà la vraie hauteur, et, à côté d'elle, nos grandes idées ne sont que des misères. Cette vague largeur de vues et de sentiments qui remplit mon âme n'est rien auprès de la réalité et de l'exactitude du dévouement que vous avez. Je sens très bien qu'il faut penser ainsi, vouloir ainsi, ramener ses facultés ambitieuses et errantes à un petit nombre d'efforts bien simples, bien humbles. Que voulez-vous? Mon imagination m'entraîne toujours. Grondez-moi, humiliez-moi, riez de ces impatiences d'un esprit qui se sent dans une triste disproportion avec ses désirs... tout cela existe cependant et je vous le livre.

Étant allé aujourd'hui à Paris, je suis entré faire

une petite prière aux Carmes. Le P. Lacordaire m'y a vu, et croiriez-vous qu'il est venu chez moi, une demi-heure après, me gronder de mes infidélités? Voyez si je suis gâté de ce bon Père! Hélas! je m'effraye de toutes ces joies que m'envoie le Seigneur. Car enfin chacun a sa part de larmes amères, et jusqu'à présent je n'ai connu que des larmes de joie. Quel fardeau s'accumule donc? Quelquefois je me prends à considérer que cette pensée est mauvaise, que c'est me défier de Dieu si indulgent, si bon pour moi. Alors je me lance dans de grands espoirs. Mais non, cela ne dure pas longtemps; il me semble, et je le crois même d'une persuasion réfléchie, que l'avenir est gros de souffrances. Les temps préparent de terribles orages, et il se peut que la croix quitte les ornements de triomphe pour revêtir, comme aux premiers siècles, la pourpre du combat. Allons, cela ne me fait pas trop trembler, cette pensée ne me trouve pas trop lâche...

A l'abbé Germain (1).

Paris, 15 novembre 1851.

Monsieur et excellent ami,

J'ai trouvé à mon retour à Paris une bonne lettre de vous. Je l'ai lue et relue. Vos conseils et vos exhorta-

(1) M. l'abbé Germain, du diocèse de Metz, qui, étant séminariste, s'occupa des catéchismes de Saint-Sulpice, l'année même où Henri Perreyve fit sa première communion.

tions sont entrés bien avant dans mon cœur, et j'ai facilement reconnu, à la joie qu'elle me causait, cette voix tant aimée qui m'avait appris à bénir Dieu dans mon enfance et que je retrouve fidèle après beaucoup de temps. Je voudrais vous exprimer, cher Monsieur, combien la pensée de vous être resté uni préférablement à tant d'autres qui vous ont quitté, me remplit de reconnaissance. Avec vous je retrouve tout un passé très beau et très pur, sur lequel je repose mon âme quand elle est trop fatiguée des luttes du présent ou des prévisions de l'avenir, et je puise dans ces souvenirs assez de force pour ne pas désespérer de cette grande œuvre du sacerdoce que j'avais rêvée au pied de l'autel de ma première communion, sous l'influence de votre chère parole. Je vous l'ai dit, ce qui m'effraye et me repousse, c'est la faiblesse vraiment étonnante que je trouve dans mon âme à l'endroit de certaines vertus nécessaires au prêtre.

Vous m'assurez que Dieu veille et qu'il saura créer en moi un cœur pur, quand le jour sera venu ; j'attends et je prie. Cependant, j'ai fait dans ces derniers temps un grand pas vers ce but. J'ai confié à mes parents le secret de ma vocation. Je redoutais la tristesse de mon père : il m'avait paru se flatter de me voir continuer mes études de droit, et je craignais l'effet d'une si grande désillusion. J'ai prié Dieu par l'entremise de Notre-Dame des Victoires, et après cela, j'ai agi avec simplicité. Mon père a reçu ma confidence religieusement, il m'a seulement demandé, comme garantie et comme épreuve, l'achèvement de mes études juridiques jusqu'à la licence. C'est une affaire d'un an. Je ne vous

dis pas comment ma mère a appris et goûté cette nouvelle : elle s'est réjouie qu'un si grand honneur fût accordé à notre famille. Ma sœur connaissait tout cela depuis longtemps. Vous me demandez des nouvelles de ma santé ; elle est meilleure, mais les froids me font toujours une fâcheuse impression, et je n'ai plus du tout cette voix sonore dont j'abusais un peu, ce me semble, sous les voûtes de la chapelle basse (1). Non, c'est fini, elle est brisée. Pourtant je voudrais retenir assez de force de poitrine pour pouvoir parler en public, et je me détermine dans ce but à un sacrifice bien pénible pour mes parents et pour moi. J'irai passer l'hiver dans le Midi ; le lieu fixé est Pau.

Je ne sais si je vous ai raconté que, par un concours de circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté, j'ai fait la connaissance du P. Lacordaire. Je ne l'avais pas cherché, et dans le commencement de notre liaison, j'ai pris peur de lui, et j'ai voulu le fuir. Cela l'a étonné. Il a voulu avoir le dernier mot d'un éloignement si étrange. Il m'a écrit et poursuivi comme la brebis égarée, jusque dans ma petite chambre. J'ai été tout à fait vaincu par tant de bonté, et depuis un an il me traite comme son fils. Ne trouvez-vous pas étonnant, bien cher Monsieur, que je vous parle avec tant de familiarité d'un homme dont je vous donnais de vagues nouvelles de célébrité et que je suivais avec tant d'admiration à travers les impénétrables foules de Notre-Dame? Dieu l'a ainsi voulu, et je m'étonne de

(1) Chapelle souterraine à Saint-Sulpice, où se faisait le catéchisme des garçons.

l'extrême degré d'amitié que le Père me porte. Il vient me voir comme un de mes camarades, et se fâche quand je me confonds. Je ne trouve à tout cela de raison possible que dans la Providence qui a créé les forts pour les faibles, le chêne pour le frêle brin de lierre.

Pau, 24 décembre 1851.

Mon cher Eugène,

Je vais aller à la messe de minuit : onze heures sonnent, je suis dans le silence le plus harmonieux que j'aie jamais entendu ; il me semble que tout est plein à l'entour de cette lumineuse parole tout à coup donnée à la terre : *Hodie natus est Salvator... natus est parvulus...* Je ne puis résister, mon ami, mon frère, au bonheur de t'embrasser en ce moment, pour ainsi dire, sur le berceau du Seigneur Jésus. Ah ! serrons-nous autour de ce berceau, entourons-le de nos serments, de nos amours, de nos vies, il porte plus que jamais le salut du monde.

Je ne doute pas que tu ne pries beaucoup pour moi, si ce n'est ce soir à cause de ta poitrine, au moins demain. Comment m'oublierais-tu ? Non, cela est impossible. Je prierai beaucoup pour toi cette nuit, pour ta santé, pour ton apostolat, pour que Dieu te conserve à notre affection et *à la sainte œuvre du martyre sacerdotal.* On aura besoin bientôt d'âmes dévouées, et, si tu dois mourir jeune, ami, attends encore un peu : l'heure de donner sa vie n'est peut-être pas loin. Cette

pensée habite en moi ; elle peut seule égaler la joie que mon cœur ressent quand apparaît la bien-aimée espérance d'une vie longue passée ensemble dans les mêmes travaux et les mêmes peines. Donnons tout cela aujourd'hui au Seigneur Jésus, et abandonnons-lui le gouvernement de nos vies et de nos âmes.

J'ai reçu ta lettre, mais je veux te parler plus longuement demain. Je m'arrête ce soir sur un long et tendre embrassement à l'instant de communier, car voici la petite cloche qui tinte, et j'ai été prévenu du signal.

Adieu donc, ou plutôt au revoir... non, même pas au revoir, je ne te quitte pas.

Au R. P. Lacordaire.

Pau, 27 décembre 1851.

Très cher et Révérend Père,

Mes retards seraient impardonnables, et il faudrait ne point espérer d'excuse, si j'avais été maître de mes heures. Mais vous aurez appris par mes amis que je suis tout absorbé dans la préparation de ce terrible examen et que j'y consacre tout mon temps. Je vous prie donc, bien cher Père, de vouloir encore attendre quelques jours. Je pars d'ici pour Toulouse le 12 ou 13 janvier, et je comparaîtrai devant la Faculté vers le 20 du même mois. Après cela, j'espère prendre ma revanche et commencer, s'il vous plaît, à vous donner de longues lettres. Tout cela est dans l'avenir. Mais,

en attendant, j'ai voulu vous dire, si brièvement que ce fût, combien votre souvenir était toujours présent à mon cœur Dieu m'est témoin que je ne lui nomme jamais des noms aimés sans que le vôtre ne soit au premier rang, et j'ai tout particulièrement prié pour vous et pour vos grandes œuvres au pied du berceau du Seigneur enfant, l'avant-dernière nuit. Je ne prétends pas, bien cher Père, que vous ayez de moi un souvenir particulier dans les heures où tous ont droit à vos prières; mais je me réfugie dans le petit coin le plus innoccupé de vos journées, et je m'y présente à vous. Il me semble que vous m'accueillez par la pensée avec autant de bonté que lorsque je frappe réellement à votre porte... et que vous me permettez de loin comme de près ce filial embrassement. Cette confiance me rend heureux. Vous savez, bien-aimé Père, que je suis à vous maintenant. C'est un point dont nous sommes convenus le jour de mon départ, et je vous demanderais pardon d'avoir senti si longtemps je ne sais quelle crainte et quel désir de fuite en votre présence, si tout cela n'était racheté aujourd'hui par ma sincère affection et une véritable tristesse de cet éloignement. J'espère que vous voudrez croire toutes ces choses que je vous livre à mesure que je les sens battre dans mon cœur, et que vous ne confondrez pas, dans le nombre si grand des paroles banales que vous recevez en ces jours, l'accent d'une âme que vous avez choisie, ce me semble, et que vous avez aimée.

Votre dernière lettre m'a fait un peu de peine. Elle était triste, inquiète et presque sévère à mon sens. Ce que j'avais résolu de faire eût été noble et généreux si

beaucoup d'autres l'eussent fait et que le mouvement eût triomphé (1).

Mais tous ces efforts ont été stériles, et de là au ridicule il n'y a qu'un pas. Je le savais et je ne m'en défendrai plus. Permettez-moi cependant de vous dire, bien cher Père, que vous aussi vous avez ressenti de semblables ardeurs, et que, si vous voulez bien remonter le cours des années jusqu'au temps où vous aviez mon âge, vous rencontrerez des jours où votre cœur de vingt ans eût éprouvé de terribles impatiences à la nouvelle d'une semblable honte... aujourd'hui tout est rentré dans le calme au dedans comme au dehors. Les hommes que je croyais dévoués à la liberté et que je voyais dans une auréole de courage et de martyre ont épouvanté mon âme d'enfant et de chrétien par ces hideux emportements que vous savez. Alors je suis rentré dans le silence de ma petite obscurité, et ballotté entre tant de dégoûts, j'ai résolu de ne plus partager cette politique. C'est être sage avant le temps; aussi je me défie beaucoup de ma sagesse, et il ne faudrait guère plus qu'un roulement de tambour... Mais non, je suis vraiment sage, mon Père, et je me suis fait doux comme l'un de ces petits agneaux qu'on a placés à notre paroisse aux pieds de la crèche... je m'y garde et m'y tiens devant le Seigneur Jésus, et à côté de vous, mon bien aimé pasteur.

Je vous embrasse tendrement comme votre fils.

(1) On voit par la lettre du Père, du 11 décembre 1851 (p. 192, des *Lettres à des jeunes gens*, 10e édit.), que Henri Perreyve avait eu l'idée de protester contre le 2 décembre.

ANNÉE 1852

Pau, 2 janvier 1852.

Ma chère cousine,

Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir à cause des détails qu'elle contenait sur la bienheureuse réussite de notre entreprise. Les remerciements et les louanges que vous me donnez à cet égard m'ont bien touché, mais je serais coupable si je les acceptais sans protester. Il n'y a que Dieu qui ait la puissance de changer les âmes, et vous seriez injuste d'attribuer à ce peu de paroles que je vous ai dites à de rares intervalles, et comme en passant, le bienfait immense d'une conversion aussi sincère que me paraît être la vôtre.

Remerciez donc avant tout sa miséricorde infinie, remercions-le tous, et oublions la part d'action que chacun peut avoir eue dans ce bel événement pour tout perdre et tout confondre dans un grand sentiment de reconnaissance envers Dieu.

Vous me demandez des avis, des consolations intérieures? Permettez-moi, ma chère cousine, de vous dire que mon rôle est fini à cet égard. De tout mon cœur, je partagerai toujours les joies de votre foi nouvelle et je m'associerai à vos actions de grâces; mais, quant à la parole chrétienne, je ne veux pas usurper

une autorité que je n'ai pas Je vous ai indiqué l'homme le plus éclairé et le cœur le plus sensible que j'aie pu trouver parmi les prêtres de ma connaissance ; je m'en rapporte en toute soumission à ce qu'il saura faire, et je ne puis que vous exhorter à lui remettre entièrement une confiance et un abandon qui m'ont beaucoup honoré dans le principe, mais auxquels je ne pourrais plus suffire. J'ai été très ému de l'assurance qu'il vous a donnée de faire pénitence pour vous. J'ai bien reconnu là ces saintes vertus auxquelles m'a habitué le bonheur d'approcher souvent les religieux de ce petit couvent (1). Que sommes-nous à côté d'eux? Que sont nos œuvres auprès de leur dévouement? Je ne veux pas ajouter un grain de sable à l'édifice que ce saint homme saura élever en vous avec la grâce de Dieu, si votre âme s'abandonne à son influence.

Je veux seulement vous dire d'approcher facilement et souvent des sacrements. Quand l'homme a cédé à l'appel de Dieu, il s'établit entre eux comme un pacte dans lequel Dieu s'engage à donner beaucoup d'amour et de joie à l'âme fidèle. Il faut croire cela sans défiance. Vous serez donc heureuse en communiant souvent. Si pendant les premiers temps votre nature, déshabituée de la présence voilée et presque énigmatique du Seigneur, se révoltait ou demeurait insensible devant lui, acceptez humblement cette épreuve. Croyez qu'elle ne durera pas et qu'en vous donnant le mérite d'une affection désintéressée et d'un effort pénible sur votre sens propre, elle contribuera à assurer votre re-

(1) Le couvent des PP. Dominicains.

tour. Approchez-vous souvent de la Sainte-Table (sauf ce que le Père vous dira), et souvenez-vous que « le Seigneur est venu pour les souffrants et les malades. » C'est bien nous que le Seigneur désigne. Ainsi ce serait donc une humilité mal entendue que de fuir le seul remède à nos maux, la seule consolation de nos souffrances, sous prétexte d'une indignité qui s'augmente en raison de l'éloignement que nous mettons entre nous et l'Eucharistie. Ne croyez pas présumer de la bonté de Dieu; le tout est de *vouloir croire* et d'aimer un peu, au moins par raison. Les joies de la foi et les vivacités de l'amour divin sont déjà des récompenses; mais Dieu, qui peut seul les donner, ne les exige pas de nous. Si l'un de vos enfants, après vous avoir désobéi, revient à vous avec douleur et se jette à vos genoux, le repoussez-vous et lui refusez-vous vos embrassements? Que sera-ce donc de Dieu, qui est l'infini de la bonté et le père par excellence? Ainsi, beaucoup de confiance, pas de craintes, et le plus de gaieté possible, voilà ce que je vous souhaite. C'est mon dernier sermon, j'ai honte de vous en faire encore. A votre tour, priez pour moi, de peur que je ne tombe tout à coup, moi qui me mêle de redresser les autres.

Toulouse, le 19 janvier 1852.

Mon bon père et ma chère mère,

Je sors à peine de la salle d'examen, je ne prends pas le temps de déposer ma robe et ma toque pour vous embrasser de tout mon cœur et aussi vivement que mon émotion le comporte. J'ai eu presque un beau succès. Après mes deux premières interrogations de Code civil, mon cher père, il y a eu une petite suspension, et l'on m'a adressé des compliments très flatteurs, en insistant sur ce que je n'avais pas démenti mon origine et sur ce que j'avais soutenu ton nom; figure-toi que j'ai argumenté un peu à la méridionale, et, le bon Dieu aidant, je m'en suis tiré sans trop de peine.

Je n'avais cependant pas de chance pour les examinateurs, c'étaient presque tous des hommes spéciaux. Mais sur tous les points, j'ai été fort heureux et moins ignorant que je ne le croyais. Je m'en réjouis un peu par vanité... et beaucoup pour le plaisir que cela pourra vous faire.

J'ai deux boules blanches pour le Code civil, et une rouge pour la procédure. Ces petites boules, je les dépose humblement au pied de ta chaire, mon bon père (1). Tu es pour beaucoup plus que moitié dans

(1) M. Perreyve était professeur de Code civil à la Faculté de droit de Paris, qui a gardé de son enseignement et de son rare mérite d'ineffaçables souvenirs. Latiniste distingué, autant que savant jurisconsulte, M. Perreyve surveilla et dirigea toutes les études de son fils avec la plus tendre sollicitude.

mon succès, je serais injuste de ne pas le reconnaître, et je me priverais d'ailleurs d'une pensée bien douce Mettons que mon bon ange y soit pour l'autre moitié, et ainsi je pourrai me réjouir à mon aise sans orgueil.

Adieu, je pars immédiatement pour aller retrouver ma sœur à Pau (1). Ne vous inquiétez pas. Je suis content et infiniment plus pour vous que pour moi.

Votre fils respectueux.

Au R. P. Adolphe Perraud.

Pau, 30 janvier 1852.

Bien cher monsieur Adolphe,

J'ai partagé bien vivement les pensées et les sentiments que la dureté de ces jours avait inspirés à votre âme. Comme vous, j'ai appelé de mes vœux et de mes désirs ce jour tant aimé dont nous sommes les citoyens et qui doit, si Dieu lui permet de luire sur nos fronts, nous rapporter tant de grandes choses perdues... Mais j'ai quelque peine à vaincre mes découragements, il me semble que la liberté est morte (2). Trop d'applaudissements, trop de hourras ont accueilli, de toutes les extrémités de notre malheureuse France, ce que j'oserais appeler le viol de la patrie. Il semble qu'il n'y ait plus rien à faire, rien à espérer.

(1) Sa santé l'avait obligé de passer l'hiver dans le Midi.
(2) Cette lettre a été écrite deux mois après le coup d'Etat.

mais que la honte seule et l'humiliation soient permises en de tels abaissements. L'abandon subit de tant d'espérances ne se peut faire sans de grands déchirements, et surtout il est trop pénible de voir que les idées généreuses n'ont pas même trouvé de refuge auprès des âmes honnêtes, amies de Dieu. Dites-moi si, depuis plus de quinze jours, chaque feuille publique n'apporte pas des dégoûts insurmontables?... Hélas! et la contagion du servilisme n'a-t-elle pas pénétré partout? Cela passe la mesure. Après que j'aurai encore attendu quelque temps, mon cher ami, si rien ne paraît au ciel de cette sainte aurore que nous appelons, je quitterai, autant qu'il me sera possible, les affections de cette politique terrestre où rien ne dure et où la démence des hommes apparaît si tristement. Je chercherai plus haut une foi, une patrie, un maître, et je ne perdrai plus mes ardeurs autour d'un fantôme qui s'est nié lui-même. Après tout, une pensée me console : ce qui est bon, ce qui est bien, cela seul *est*; le reste n'est que manque, vide, négation, néant, *n'est pas*. Après que ces terribles intervalles, durant lesquels la main sévère de Dieu exige et pèse les expiations, se sont écoulés, l'histoire de la vérité reprend sa marche calme et forte avec le règne de la justice contre lequel toutes les infamies du monde ne sauraient prescrire. Toutes les horreurs du Bas-Empire n'ont rien pu contre ce petit fil de la justice et de la vérité qui s'est caché dans les entrailles de la société romaine et qui a fini par étreindre le monde. Après tout cet effort des hommes, le jour de Dieu a lui, et, d'un seul rayon, le nouveau soleil de justice

a annihilé pour jamais les crimes et les criminels des siècles morts.

Tant de tyrannies et de folles erreurs n'ont pas empêché l'existence et le développement des vérités qui ont conduit l'humanité des premiers sages à Platon et de Platon à l'Évangile; et depuis, le triomphe du progrès né de l Évangile est à la fois de l'histoire et du dogme.

Les violences d'aujourd'hui n'ajoutent donc ni ne retranchent rien à la véritable vie de l'humanité : il y a cessation d'action, il y a *arrêt*, mais le mouvement que Dieu a imprimé au monde n'a pas perdu sa vertu, et si nous ne sommes pas dignes d'un tel bienfait, nos descendants reverront les grandeurs d'où nous sommes tombés. Nous leur mériterons de les retrouver plus brillantes si nous nous humilions comme il convient à nos bassesses, et il y aura quelque gloire pour nous à avoir abrité dans nos cœurs, aux jours de l'orage, cette fleur fragile de la liberté chrétienne pour laquelle le sol de notre patrie est encore trop dur, et l'âme de ses fils trop ingrate.

Pardon, je suis avec mes rêveries, cher monsieur Adolphe; mais n'est-il pas bon de se consoler par la pensée, et m'en voudrez-vous pour m'être oublié une fois de plus à ce seul bonheur qui nous soit resté de tant de riches espérances? Vous êtes d'ailleurs très indulgent avec moi, et c'est pour cela que j'ose vous donner mes pensées hardiment, sans mesure et sans soins; recevez-les, cher ami, avec le renouvellement de mon affection dévouée.

Pau, 6 février 1852.

Mon bon Eugène

Je regretterais la pensée que tu as eue de m'appeler vers toi, si elle ne servait à me témoigner que ton âme correspond à mes désirs et à mes impatiences. Je ne réponds pas cependant à ta douce et pressante invitation, tu comprendras facilement que tes combinaisons ne concordent pas avec les miennes. Encore une fois, mon ami, je regrette que la pensée de nous embrasser bientôt ait pu flatter ton espérance. Ce qui est beau est insaisissable ici-bas. Nous devrions le savoir, mais en fait d'illusions, nous sommes d'éternels *recommenceurs*. Le mythe grec d'Ixion roulant toujours, avec de nouveaux efforts, le lourd rocher qui l'accable, vers un sommet qui fuit sans cesse, me semble une juste expression de cette attente toujours trompée, de cette ardeur toujours impuissante. Il faut nous accoutumer à vivre dans l'intermédiaire, dans la médiocrité des choses de l'esprit comme des choses du cœur. La médiocrité, c'est notre loi, et de là vient que nous souffrons toujours, parce que nous ne pouvons nous plier à ce joug, ambitieux que nous sommes de beaucoup de science et de beaucoup d'amour! Nous nous consolons du présent qui est froid et décoloré en revêtant l'avenir de mille splendeurs, mais le voile se déchire bien vite, et nous retombons sur ce roc impitoyable et dur de la vie terrestre. Le vrai bonheur comme je l'avais rêvé, comme nous le rêvions ensemble étant enfants, comme tous l'ont rêvé et le rêveront, le bonheur parfait est un effet

d'optique, il suffit d'approcher... Je savais le discours du Père Lacordaire, et le Père Lacordaire faisant un discours, je savais les conséquences. Quand on a reçu de Dieu une certaine énergie d'honneur et un peu de patriotisme, il n'est pas aussi facile qu'on le croit de les étouffer en soi pour ne laisser paraître au dehors que l'indifférence et le calme. Il ne l'a pas pu; il ne fera pas ses conférences cette année... Ainsi, de tout ce qui était libre et pur, rien ne nous reste. Ce n'est pas sans quelque consolation que je pense à la colère dont mon âme a été remplie, aux premiers jours où j'ai pressenti toutes ces hontes... d'autres ont été trompés... Tout cela est, *philosophiquement parlant, du désordre*, et le plus épouvantable des désordres, puisqu'il n'est que l'annonce extérieure et le symptôme du désordre moral de notre pauvre France : *quo-usque tandem?* Je t'embrasse tristement, cher Eugène. Aussi bien, le vent n'est pas à la joie et je m'étourdis quand je veux rire. Prions Dieu qui nous a réservés pour de grandes choses. Adieu. Que le Seigneur conserve ton âme élevée vers lui et bien séparée de ce monde qui est mauvais.

Ton frère et ami.

Pau, 12 février 1852.

Mon bon Stéphen,

Puisque me voici délivré des embarras de mon examen (1), d'un voyage à Toulouse et des langueurs

(1) Son second examen de droit.

de plusieurs petites indispositions qui sont venues occuper mes dernières journées, je reviens à mon aise vers mes bons et anciens amis..., vers toi, mon cher Stéphen, parmi les premiers. Je pense à toi devant nos belles montagnes. Tu es montagnard, ce me semble, de cœur et d'enthousiasme. Quel plaisir tu aurais à contempler avec moi ces hautes neiges et les torrents qui s'échappent de leurs sommets ! Je ne trouve rien d'aussi frappant dans la nature que les lieux que j'oserai appeler de *transition*, et où l'on sent par avance qu'un grand spectacle, un grand fait se prépare. C'est ainsi que d'ordinaire on pressent de bien loin les approches de l'Océan : la végétation est appauvrie, les arbres sont couchés du côté des terres comme pour fuir les terribles vents dont l'immense espace ne brise pas l'effort.

Les terres sont arides, remplies de coquillages; de grandes plaines semblent vouloir préparer l'œil à la vue des horizons maritimes. Enfin, ce n'est pas une illusion, on pressent la mer, et ceux qui ont l'habitude de ces pays ne s'y trompent pas. Il en est de même des hautes chaînes de montagnes : avant d'arriver au pied de nos chères Pyrénées, on traverse les longues solitudes des Landes parsemées de quelques pins sauvages et de bruyères. Peu à peu, le terrain s'élève; de légères ondulations se font sentir, semblables aux premiers soulèvements du flot, précurseurs des grandes agitations lointaines. Puis les collines s'élèvent, les croupes de tous ces mamelons dispersés se réunissent, se groupent; encore quelques pas, et ce sont de petites montagnes; mais nous touchons aux grandes roches, et ce sont elles que nous rencontrons une ou deux

lieues plus loin. Il y a donc une sorte de gradation et comme une gamme harmonieuse entre la cime, le glacier, le pic, et les plus doux coteaux qui en sont le premier degré. Les effets de la lumière sur ces différents plans sont merveilleux. J'estime fort heureux ceux qui, comme moi, peuvent contempler tous les jours le coucher du soleil derrière cette magnifique chaîne des Pyrénées qui se déroule ici dans toute sa longueur.

Les premiers coteaux sont noirs, le soleil s'en est déjà retiré; les petites montagnes, brumeuses à leur base, gardent encore à leur sommet quelques rayons épars... enfin les hautes cimes resplendissent de feux empourprés. Il faudrait des couleurs de flamme et une âme céleste pour en retracer le tableau; mais du moins l'image affaiblie en demeure profondément gravée dans des cœurs sensibles et artistes comme le tien. Pardonne-moi ces longueurs, cher Stéphen. Je n'ai pas comme toi la plume de Mme de Sévigné, et, quand je me mets à admirer un coin de terre, je m'y traîne péniblement, fidèlement, lentement. Pardonne-moi, j'ai fini avec les descriptions!

Certes, mon bon ami, tu n'es pas le seul qui puisse se vanter d'avoir à ses examens trois blanches et une rouge. C'est justement mon lot. J'ai passé à Toulouse une triste semaine dans l'attente de mon sort, travaillant beaucoup mon deuxième examen de droit, loin de ma sœur restée à Pau. Je n'avais donc nullement l'esprit libre, mais le bon Dieu a eu pitié de moi et je suis bachelier :

Que n'ai-je, hélas! d'un brillant chevalier
A vous offrir le rang et la fortune!

Mais vraiment j'ai fait la chose avec assez de poésie. Figure-toi un pauvre garçon voyageant avec le sac sur le dos, portant dans ce sac un peu de linge et quelques livres, une paire de souliers attachée en travers par les courroies, un bâton, et tu auras le portrait de ton ami Henri Perreyve. Le retour a été moins brillant : nous avons failli être tués par nos chevaux qui se sont emportés près de Tarbes, et j'ai passé la nuit dans un coupé dont les vitres étaient brisées par les ruades de ces bêtes farouches. Tu vois que je suis toujours protégé au milieu de mes accidents.

Tu me parles fort spirituellement de politique. Je t'avoue, cher Stéphen, qu'il m'est impossible de plaisanter avec un aussi triste sujet. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu, moi enfant de vingt ans, bercé de grandes et radieuses espérances, d'avoir vu, dis-je, tout un peuple, toute la France, sanctionner de ses vœux, de ses suffrages... ce que tout cœur ami de la liberté doit détester! Je n'aime pas à parler de ces choses; elles m'ont blessé profondément... Que faire? Que dire? Que croire? Mon ami, ce que je croyais, je le crois toujours : si le bonheur de l'humanité est dans l'application de la plus large forme démocratique, la forme démocratique n'est possible que fondée sur les vertus chrétiennes. Nous ne sommes pas chrétiens, nous serons esclaves, voilà tout. Mais, malgré les faits, ceux-là n'auront pas eu tort qui ont gardé la religion du principe. — Pour le moment, se taire, détourner de ces honteux spectacles un visage libre et indigné, concentrer en soi des forces impuissantes au dehors, s'appliquer à aimer le bien, à aimer Dieu, à haïr le mal, et se

préparer à résister, s'il le faut, *aux méchants*... voilà, à mon sens, le devoir d'un ami de la France, de la religion et de la liberté.

Adieu, je t'embrasse tendrement, en bon camarade.

Paris, 22 avril 1852.

Mon bon ami,

Je savais bien que le plaisir du retour passe vite. Je regrette quelquefois tout bas la solitude de ma petite chambre, et mes bonnes longues heures d'étude. Ce que j'aime à Paris (abstraction faite des personnes), c'est le mouvement intellectuel, la vie de la discussion, le passionnement politique et littéraire. Or, rien de tout cela ne subsiste. Je n'imaginais pas un changement si radical dans les mœurs publiques ; en si peu de temps, le sommeil de l'indifférence a tout engourdi, et on parle de la liberté comme d'une chose vendue. — Soit. Après tout, c'est folie de vouloir fonder une démocratie quand il n'y a plus de peuple...

Mon cher ami, je ne fais plus du tout de politique. D'abord, tu dois comprendre que toute discussion est absolument impossible... Les deux adversaires arrivent au bout de cinq minutes aux conclusions suivantes : « Monsieur, vous avez perdu le sens moral; toute dis-« tinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste, « est effacée de votre esprit. Votre droit n'est que de « la violence. — Monsieur, notre patrie et l'Europe « n'auront un peu de tranquillité que quand les gens « professant vos opinions auront disparu. »

J'affirme que toutes les discussions dont j'ai pu être témoin depuis mon retour ont abouti très vite, et à quelques termes près, à ces aimables résumés. Voilà pourquoi je dis que toute discussion est impossible.

Je quitte cette triste politique et j'arrive à quelque chose de bon. M. Nourrisson a subi sa thèse, elle est belle et forte. Elle a pour titre : *Essai sur la philosophie de Bossuet*, avec les fragments inédits que nous avons cherchés et trouvés, l'année dernière, au séminaire de Meaux. L'événement a eu son importance ; il a été curieux de voir MM. Cousin et Saisset forcés d'admirer la théologie catholique revêtue d'une belle robe philosophique et de s'incliner devant la foi, passant maîtresse et reine, appuyée sur une droite raison ; l'effet a été des plus heureux, l'apostolat se déplace.

Autre bonne nouvelle : l'abbé Gratry a publié, il y a quelque temps, une réplique à la réponse de M. Vacherot; c'est ce qu'il y a de mieux contre le rationalisme hégélien. On éprouve une indicible jouissance d'esprit en parcourant ces pages d'une métaphysique à la fois profonde et claire. Je ne veux pas quitter le nom de l'abbé Gratry sans t'indiquer quelque chose de nos desseins à venir. Peut-être t'en ai-je déjà parlé. Il s'agit d'une grande œuvre que nous entreprenons. Trois ou quatre évêques sont dans la conspiration, l'abbé Gratry est à la tête. On voudrait relever l'ancienne congrégation de l'Oratoire ; le but est religieux d'abord, scientifique ensuite. On ferait cinq années d'études, plus un an de doctorat théologique à Rome : voilà la base. L'enseignement des séminaires, la parole des conférences, et surtout une espèce de Sorbonne catho-

lique où l'on ouvrirait des cours de haut enseignement religieux, voilà le but désiré, proposé. C'est beaucoup, c'est énorme. Mais nous sommes si petits, si faibles, qu'il y a de quoi tenter la miséricorde de Dieu !

A l'abbé de la Boissière.

Paris, 8 mai 1852.

Bien cher monsieur l'abbé,

Je suis à vos yeux l'homme le plus coupable du monde pour le retard que j'ai mis à vous répondre. Eh bien! je ne le suis pas du tout aux yeux du bon Dieu, qui sait que j'ai gardé le lit toute une grande semaine, souffrant beaucoup, m'ennuyant encore plus, ne me sanctifiant nullement dans mes petites douleurs et n'ayant même pas la ressource de me consoler avec des amis. Car vous saurez, cher monsieur l'abbé, que mon mal n'est plus à la poitrine, mais bien au larynx, en sorte que je suis puni par où j'ai péché. Je ne puis presque plus bavarder. Le médecin a donné le mot d'ordre à mes connaissances, de telle manière qu'à toutes mes questions, positives ou négatives, on répond par un *chut* éternel, une fin de non-recevoir. Me voilà donc cloué en moi-même. Veuillez cependant, cher monsieur, ne point vous inquiéter pour cette indisposition. Je vais tout vous conter, pour vous amuser au coin de votre grande cheminée de presbytère.

Figurez-vous donc que, dimanche dernier, nous don-

nions, au profit d'une œuvre d'écoles gratuites (1) dont je crois vous avoir parlé, *un grand concert*. Je fus jadis membre fondateur de l'œuvre, aujourd'hui j'y ai donc quelques droits et de petits honneurs... un de ces honneurs est de quêter avec une dame pour les frais de l'entreprise. Or, notre concert se donnait dans la salle Sainte-Cécile, une des plus grandes de Paris; il y avait près de quinze cents personnes, beaucoup de chaleur; je pouvais passer à d'autres la besogne, il ne manquait pas d'amateurs... mais le désir d'être *en vue*, de paraître, de faire le joli cavalier, etc., etc. Je pris donc la main d'une dame, non pas telle ou telle au moins, et, galamment toujours, je fis ma quête... En avant l'habit noir, les souliers fins, les gants azur! — oui, — et puis, le lendemain, le joli cœur était au lit, jaune de fièvre, un grand bonnet de coton enfoncé jusqu'aux oreilles, le nez rouge de rhume et la gorge prise. Au milieu de mes coquetteries, je n'avais pas senti la caresse d'un petit courant d'air, et c'en était assez pour jeter le héros à l'hôpital. *Vanitas vanitatum!* Je vais mieux, quoique ma première levée ne date que d'hier; cependant j'ai perdu la voix et je souffre extrêmement quand j'avale : deux gourmandises dont il faut faire mon deuil.

Je reprends mon sérieux, pour vous dire que je recommande très spécialement et instamment à vos prières M. Frédéric Ozanam, le professeur. Il est dans un état d'affaiblissement subit et de dépérissement qui

(1) Les écoles du soir pour les jeunes apprentis, qu'il avait fondées, avec quelques amis, dans le quartier Saint-Victor.

désole tous ses amis. On consulte, on essaye, on invente; rien ne fait. Vous savez combien une telle perte serait cruelle pour nous qui nous sentons tant honorés de son nom et affermis par sa science : je suis certain que vous m'entendez quoique je n'insiste pas. Ce que vous me dites de votre propre état ne m'a point rassuré. D'abord vous toussez, puis vous n'êtes pas sûr d'aller aux eaux. Il le faut, cher monsieur, il le faut absolument. J'ai de bien petites épargnes, mais je les offre à votre service de joyeux cœur; j'ai le temps d'y ajouter encore, et cela pourrait faire 100 francs au mois d'août. Vous m'avez assez souvent appelé votre ami pour me traiter *généreusement* en cette occurrence. Répondez-moi donc simplement comme je vous parle.

Pardonnez-moi le décousu de cette lettre. Mon idée est tremblante comme mes genoux et ma voix. Priez Dieu pour que tout ceci revienne, je prierai pour vous, je vous embrasse comme un frère en Notre-Seigneur.

A l'abbé de la Boissière.

Paris, juillet 1852.

Vous comptez trop sans la protection du bon Dieu, cher monsieur l'abbé, et sans l'amitié de votre Henri. Remettez-vous donc, *nous irons aux Eaux-Bonnes.* Votre lettre m'a jeté en colère. Je trouve honteux de ne pouvoir obtenir 300 francs pour la santé d'un hon-

nête homme. J'ai aussitôt fait grande toilette et me suis rendu chez une personne de notre connaissance qui remplit une fonction importante à l'archevêché de Paris. J'ai su de lui que toute l'affaire dépendait d'un directeur de l'administration des cultes, au ministère de la justice.

J'y ai couru, c'était un peu tard déjà. Je ne vous dis pas les démarches qu'il faut faire pour arriver à un personnage pareil : après deux heures de travail, j'y suis.

Il a été impossible, dites-vous, de trouver la demande adressée cette année par votre évêque. En revanche, on a retrouvé celle de l'année dernière, et cela s'est aussitôt transformé en un obstacle presque insurmontable. J'ai discuté, raconté, exposé. Rien! On trouvait la somme trop forte, la demande trop réitérée; surtout, je crois, la protection bien faible. Cher monsieur l'abbé, le rouge m'est monté au visage, je me suis levé et j'ai *prié* mon impassible directeur. Je ne me rappelle plus bien ce que j'ai dit, étant un peu excité par la tristesse de ses refus... Le grand monsieur me regardait; tout à coup il m'a dit : « Allons, monsieur, je n'ai plus le « courage de résister. » Il s'est levé, m'a remmené chez son secrétaire, et lui a commandé de rédiger sur-le-champ l'allocation de la somme demandée. Comme celui-ci remettait à plus tard de le faire : « Non, lui « a-t-il dit, je veux que ce soit fait maintenant, signé « demain par le ministre et expédié aussitôt; j'y tiens. »

Maintenant, cher monsieur, que vous dirai-je, sinon que je suis bien heureux que cette pétition bénie de Celui duquel vient toute grâce porte le nom de votre jeune ami, car elle est faite pour vous en mon nom; bien heureux surtout de ce que la première demande

un peu importante que j'aie faite dans ma vie soit faite pour un ami, pour vous.

Après cela, il faut tout rendre au Seigneur. Je l'ai prié de bénir ma démarche, vous voyez comme il l'a fait. Adieu, non, *au revoir. Au revoir*, cher monsieur, voilà un mot qu'il m'est réellement doux de prononcer aujourd'hui.

Je vous embrasse avec joie, avec gaieté; il est si rare de pouvoir montrer aux amis qu'on les aime vraiment! C'est une faveur d'en haut. Adieu, adieu, il faut que je travaille ce soir pour réparer ce temps si bienheureusement perdu

Tout à vous.

Les Eaux-Bonnes, 26 juillet 1852.

Mon cher Charles,

Je ne puis penser sans un grand ennui et une extrême fatigue que dans ce moment tu traînes péniblement ton esprit sur du grimoire juridique. Pauvre enfant! cela fait regretter les temps où nos pères vivaient du gland des chênes. Cependant, comme de pareilles condoléances t'affaibliraient au lieu de te donner du courage, et que d'ailleurs parler d'amour à un amoureux c'est retourner le fer dans la plaie, je quitterai dès le début le sujet désespérant de ton idée fixe, et je t'entraînerai bien loin de toi jusque dans le fond de nos ombreuses vallées. Donc, mon bon Charles, oublie Paris. Tu es, s'il te plaît, dans les hautes touf-

fes de buis de nos montagnes, ou, si tu préfères les saintes horreurs de la vallée de Gabas, partons ensemble et causons en route.

Voilà huit jours que j'ai quitté Paris. Comme on vit beaucoup en peu de temps lorsqu'on voyage! Figure-toi, mon cher ami, que ces huit jours m'ont semblé un mois. J'ai revu tant de choses et de personnes que les heures se sont vraiment dédoublées. Ajoute à cela que je me suis trouvé comme rejeté dans ma vie de l'année dernière, au milieu des mêmes gens, sous le même ciel, au sein de la même nature, pour les mêmes causes; et que, l'intermédiaire s'étant comme effacé, il en est résulté une très singulière illusion d'optique. Au fait, la vie de l'homme est bien curieuse. Vois donc, en un an, j'ai trois fois été jeté d'un bout de la France à l'autre. Trois fois, ce pauvre petit vermisseau a quitté le point géométrique autour duquel il se remue dans la petite circonférence de ce qu'ils appellent la grande ville. Il a traversé bien des pays, des montagnes, des fleuves, pour aller toucher trois fois à l'autre bout de son pays un autre point géométrique, caché dans de hautes montagnes, sous des blocs de pierre dont la plus petite, détachée par plusieurs gouttes de pluie, suffirait cent fois à l'écraser. Or, mon bon ami, pendant que chemine ce vermisseau, cent millions d'affaires importantes s'agitent sur la terre. Ce grand et long pays qu'il parcourt est si petit qu'il est impossible de le marquer sur une mappemonde un peu réduite; la terre elle-même, auprès de laquelle ce grand pays disparaît, n'est qu'un petit grain de sable dans l'univers; l'univers que nous voyons n'est absolu-

ment rien auprès de l'univers intelligible dont le type éternel est entrevu par l'esprit de la foi, et notre conception, si brillante qu'elle puisse être, est un ridicule atome à côté de la pensée divine qui est le suprême univers. Quelle petitesse! quelle réduction! quelle infinité de misères! nous nous lasserions d'en imaginer l'abaissement... Or, cependant, la moindre prière que cet imperceptible vermisseau adresse au Seigneur Dieu tout-puissant franchit dans un temps incalculable toutes ces distances. Celui qui se joue aux grandes révolutions des hommes, aux plus grandes révolutions des astres, aux sublimes révolutions des existences métaphysiques, enfin au grand mouvement immobile de la Sagesse éternelle, Dieu, soutient de la même main les pas de ce pauvre petit misérable, et protège sa marche contre le caillou qui peut le réduire en poudre. Il entend les prières que les compagnons du voyageur, aussi petits qu'il est lui-même, envoient vers son trône, et tous ensemble, si invisibles que nous soyons, emportés dans la grande course harmonieuse du monde, nous reposons, enfants bien-aimés, sur le sein du Seigneur. Voilà pourquoi, malgré le sentiment d'une si excessive chétiveté, nous avons raison d'avoir confiance et de jeter, devant les jours incertains et menacés de notre frêle existence, des pensées d'espoir et des désirs que Dieu recueille avec amour et qu'il réalisera. Ah! tiens, mon bon ami, n'y pensons plus. Loin de nous les inquiétudes, et que sa volonté soit faite!...

---

* Pensée.

L'homme s'avance dans la vie par les voies d'une double existence : il vit par son corps, lequel grandit péniblement à travers bien des souffrances, puis décroît, puis meurt; et il vit par son âme qui est immortelle. Or il faut savoir que la première de ces deux vies souffre seule la caducité des âges. Car pour l'âme, semblable à l'enfant caché dans les entrailles de sa mère, elle grandit et se dégage toujours pendant que son enveloppe s'en va mourir. Les cheveux blancs qui menacent nos pauvres membres du tombeau, présagent à la partie éthérée de notre être le commencement d'une éternité. Nous ne pouvons faire un pas dans le temps, sans avancer d'autant vers Dieu, qui est l'essence même de la jeunesse et de la perfection. O corps, que tu es frêle et que ton déclin est rapide; mais, ô âme, que ta destinée est belle et que brillante est ta carrière! Que regretter donc? Comme l'humanité n'est antique que dans les jours de son enfance, ainsi notre âme ne connaît d'autre vieillesse que celle de nos premières années de la terre... *Vieillir* par le corps, c'est donc *rajeunir* pour l'homme; *mourir*, c'est commencer de vivre.

Il n'y a que les choses mortelles qui suivent le cours du temps : les immortelles le remontent.

Au R. P. Adolphe Perraud.

Les Eaux-Bonnes, 5 août 1852.

Mon bien cher Adolphe,

Je connais une belle promenade, tout près de ma demeure; elle suit longtemps un joli torrent assez grondeur et mousseux aujourd'hui à cause des pluies d'hier; insensiblement elle monte sur le flanc de la montagne et conduit sur la cascade du gros hêtre. Là se trouvent de beaux tapis de gazon, des ombres épaisses; une agréable fraîcheur même à midi, à cause de la fine vapeur de l'eau; et surtout cette sonore et grave harmonie de la cascade qui, embellie de mille façons par les chants des oiseaux et des insectes, semble une belle basse d'orgue émaillée du contrepoint fleuri. J'ai réservé cette promenade pour la faire avec vous. Prenez donc votre chapeau de paille, laissez vos livres, oubliez les compositions de vos élèves, et mettons-nous en route. On cause bien agréablement au milieu d'une aussi belle nature.

Croiriez-vous une chose, mon cher Adolphe? C'est que je trouve cette nature toute changée depuis l'année dernière. J'ai beau me dire que ce sont bien les mêmes choses, les mêmes accidents, les mêmes aspects; je trouve qu'ils m'impressionnent fort différemment, et je ne les reconnais point. Tout un ordre de sentiments qu'ils avaient coutume de réveiller en moi a disparu pour faire place à de nouvelles idées; il me semble que tout ce qui m'environne a vieilli d'un

siècle. Cela m'a démontré avec quelle réserve nous devons juger les choses extérieures. Le monde n'est pour nous que ce que notre âme veut bien en recevoir, et, pour si peu que nos dispositions intérieures soient changées, tout le visage extérieur des choses change avec elles. Qu'est-ce donc que ces brillantes apparences? Quelle réalité pouvons-nous accorder à leurs attributs en dehors de notre esprit qui les conçoit? Aujourd'hui je trouve la tristesse dans ce même vallon, devant ces mêmes jeux du ruisseau qui jetaient hier une douce joie dans mon âme. La même brise peut élever vers Dieu et emporter à son trône un sentiment d'amour, comme tout à coup elle ne fera que me jeter en de profanes langueurs. La nature n'est donc rien par elle-même. C'est un souffle qui n'a point ici son harmonie; il est dur et grinçant s'il rencontre les branches des arbres dépouillés par l'hiver, doux et mélodieux parmi les épais feuillages. Quittons donc, s'il vous plaît, mon cher ami, ce monde extérieur qui est indifférent par soi, et entrons dans l'intime conversation des âmes. Vous verrez mieux nos montagnes à travers les sentiments que je vous dirai, que dans le miroir terne et voilé d'une inutile description.

Je n'ai pas cessé un seul jour, mon cher Adolphe, de penser aux grandes choses pour lesquelles la miséricorde du Seigneur nous a faits. Bénissons-la tous ensemble; les jours approchent où nous allons entrer dans notre véritable vie; car jusqu'à présent, semblables à ces bateaux pêcheurs qui attendent dans de vaines évolutions que la marée les pousse au port,

nous attendons que la grande grâce de Dieu nous porte à ses autels.

A l'abbé de la Boissière.

Saint-Sébastien, 14 août 1852

Bien cher abbé,

Bonne route, bonne santé, beau temps. Un petit voyage beaucoup plus joli et plus intéressant que je ne l'avais même imaginé ; ici, tout en fêtes, et pour demain, les plus brillantes promesses. Après cela, je ne puis vous dire par quelles heureuses, bienheureuses et miraculeuses bonnes chances j'ai passé pour être, ce soir, *logé* à Saint-Sébastien. Savez-vous qu'hier il n'y avait plus une seule place dans les voitures pour l'Espagne? que les moindres se payaient 30 et 40 francs, prises hors de ville et *sous la bâche des diligences?* J'y avais renoncé quand le bon Dieu m'a conduit par la main vers de bonnes personnes auxquelles il avait probablement raconté ma misère... car ces excellentes personnes m'ont *offert*, oui, *donné* enfin, une place dans une voiture qu'elles venaient de louer 150 francs. Enfin, cher monsieur l'abbé, je suis aujourd'hui du parti des aristocrates ; ils sont quelquefois bons à quelque chose.

Je vous dis : un délicieux petit voyage, de belles vues tout le long de la route, et des montagnes jusqu'au bord de la mer, ce qui est toujours admirable. Et puis toutes sortes de choses mille fois plus drôles

et plus originales que je ne l'avais cru. Figurez-vous donc que c'est même beaucoup trop original, car il n'y a pas moyen de se tirer d'affaire avec du français. Parler espagnol m'est très difficile et pour cause; — aussi en suis-je réduit au langage naturel.

Ce soir, il y avait illumination de toute la ville, musique et danses publiques sur les places, pétards, feu d'artifice... la cathédrale illuminée avec les chiffres de la Vierge en bel éclat de lumière, et dans l'église un office fort curieux : le chant du *Regina cœli*, je crois, ou du *Salve Regina* en grand orchestre, sans oublier les pétards de la place pour marquer la mesure.

Je compte rester ici deux ou trois jours; j'irai un jour à Irun, et à Fontarabie où je trouve de jolies vues à dessiner; puis un ou deux jours à Saint-Jean-de Luz. Je serai à Bayonne le 21 ou 22.

Combien je pense à vous! Je vous cherche à chaque instant pour vous dire : « Voyez donc par ici, quelle « belle vue de mer! quelle jolie église là-bas! quels sin-« guliers costumes! » et puis comme les enfants : « Pour « quoi ceci? Pourquoi cela?... » Je n'ai personne à qui me confier. Il y a cependant la sainte Vierge avec laquelle j'ai conversé une bonne partie de la journée. Ne me trouvez-vous pas bien heureux, bien favorisé, d'avoir pu parler ainsi librement et longuement avec une aussi grande reine, et cela, à la veille de son triomphe? Pauvres petits que nous sommes, combien il faut que l'amour de Dieu soit grand pour que nous puissions atteindre les choses du ciel!

Je vous en dis trop pour un jour de fatigue et un soir de gros sommeil. Adieu. Donnez de mes nouvelles

à M. Ozanam, et veuillez lui dire que, si je vois demain quelque chose qui soit digne de son attention, j'oserai lui écrire une petite lettre. Elle servira tout au moins à le remercier de ses bontés pour moi.

Quand je serai rentré en France et que vous voudrez bien me répondre, parlez-moi de cette chère conférence de Saint-Vincent de Paul que M. Ozanam a fondée aux Eaux-Bonnes et à laquelle je suis si heureux d'avoir apporté ma faible coopération. Marche-t-elle en dépit de ceux qui s'y opposaient ou en désespéraient?

Adieu, cher bon abbé; tout à vous du fond de mon cœur.

A l'abbé de la Boissière.

Herblay, 5 septembre 1852.

Bien cher abbé,

Que vous êtes donc bon de m'écrire d'aussi charmantes lettres! Vous me parlez contre la vanité, et vous faites justement ce qu'il faut pour me donner la plus irrémédiable... car c'est peu de chose que l'orgueil de l'esprit auprès de l'orgueil du cœur. Enfin, le mieux est de croire que Dieu l'a ainsi voulu pour notre bien mutuel. Vous m'assurez que je vous poursuis de votre chambre au jardin et du jardin à l'église. Mais encore une fois, monsieur l'abbé, je suis plus fier que vous ne le dites, et après que j'ai un moment pensé à vous le

matin, je ne vous revois plus, je vous le jure, de toute la journée : voilà pour répondre à vos plaisanteries. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de ce qu'en pareille occurrence, vous eussiez dit de *votre temps*, de ce fameux temps dont vous me parliez avec une éloquence si héroïque. Ah! la vieille sève gauloise est épuisée parmi nous!

Votre retraite à Tulle s'est donc bien passée? J'en suis content; je jouis beaucoup de vous savoir estimé et aimé de vos confrères. Vous me demandez pourquoi, mais vous en savez mille raisons que je ne vous détaillerai pas, ne pouvant, avec toute la bonne volonté du monde, le faire aussi fidèlement que votre amour-propre. J'ai retenu dans ma mémoire ce que vous disiez de l'amour-propre, et comme quoi les trois quarts des maladresses que l'on fait dans le monde peuvent lui être rapportées. Cela est vrai au merveilleux, vrai *d'expérience*, et à écrire dans un traité de morale. Figurez-vous, cher monsieur l'abbé, que j'en ai reconnu la justesse à bien des bêtises que j'ai déjà eu l'occasion de faire depuis mon retour... Ah! qu'on est sot quand on veut être spirituel! Je n'ai pas reçu de lettre de la personne que vous savez... Eh bien! cela m'a blessé et humilié jusqu'au fond du cœur. Oui, je m'étais imaginé que quelque chose de plus intime m'avait été donné de ce côté-là ; je l'avais accepté vivement comme nous acceptons ce qui nous flatte. Mais, bah! le dos tourné, il n'y a plus ombre de souvenir. Je lui ai cependant écrit, il y a déjà longtemps : voilà pour rabattre ma sotte vanité. Je trouve que c'est bien fait malgré que j'enrage un peu, et vous, méchant abbé, je vous en

veux. Vous connaissez trop bien le monde pour n'avoir pas prévu que cela serait ainsi :

Tu le savais, pourquoi me laissais-tu séduire?

Mon ami Eugène va bien. Hélas! il est à cinq cents lieues de moi; mais que nous sert, pauvres, d'être un peu plus ou un peu moins rapprochés les uns des autres, si enfin nous sommes séparés? La moindre barrière met un monde entre nous. A ce compte, cher abbé, vous êtes à cent mille lieues. Venez donc à Paris cet hiver, venez ici étudier la *civilisation*, et apprendre des loups, pauvre brebis, comment on fait pour se manger. Votre petit presbytère de N... me reste dans le cœur. J'ai presque dit chaque fois que j'y ai sagement pensé : *hoc erat in votis*. Mais non, je suis fait pour le tumulte de la grande ville... Veuille le Seigneur me permettre d'y faire dignement son œuvre! Adieu, je prie pour vous toutes les fois que je prie pour ceux que j'aime.

---

* *A M. Heinrich* (1).

Paris, 10 septembre 1852.

Mon bien cher ami,

Je vous admire et je vous applaudis. Vous avez plus longue haleine que moi, et je suis déjà revenu me blottir dans le nid paternel, que vous volez encore, plus loin que l'horizon, d'un infatigable essor. Les

(1) M. Heinrich, aujourd'hui professeur de littérature étrangère et Doyen de la Faculté des lettres de Lyon.

poétiques émanations de l'Allemagne n'auront pas étouffé, j'en suis sûr, les souvenirs de la patrie, et je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'ils sont tout parfumés pour vous de sympathie, d'amitié et de souhaits heureux. Courez donc, volez, j'en reviens à ma première image, et n'admirez pas tant les belles choses de la terre que vous ne demeuriez au-dessus d'elles, tout près de Dieu.

Je reviens d'Espagne; j'y ai vu les belles fêtes de l'Assomption, à San-Sebastian. J'ai mille souvenirs charmants et de longues histoires pour cet hiver. Je vous redirai la grâce de ce grand pays d'Espagne dont je n'ai malheureusement vu qu'une bien petite partie, la beauté de ses femmes sous la dentelle des mantilles, les chaudes teintes du soleil sur l'énergique visage des hommes, enfin les jeux de ces foules barbares et les flots de sang répandus pour la joie de ces cœurs véritablement fils des Maures. A votre tour, vous chanterez de votre plus douce voix les langoureuses ballades de la blonde Allemagne, et nous nous étonnerons de voir en votre personne ce rude génie gaulois tout apprivoisé.

Au moins, cher Heinrich, n'allez pas abandonner les poétiques espaces dont je vous parle, pour les stériles déserts de la discussion philosophique. Laissez là les ambages du néo-athéisme, et ne fatiguez pas votre esprit, bien plus à l'aise au milieu des gracieux tableaux de la nature et des mœurs, à faire une pénible collection de ces *savantes ignorances*. Oui, faites comme moi, voyagez en artiste, comme j'ai fait en Espagne, à pied, avec un bâton, le carton à dessins

sous le bras, couchant quand vient la fatigue, mangeant quand vient la faim, accueilli par des gens que Dieu a intérieurement prévenus de vous accueillir, et n'ayant guère pour prière que l'action de grâces au Seigneur, qui a fait, pour nous donner une idée de la terre du ciel, une si belle terre périssable, une si éclatante lumière pour l'éclairer, et en nous, un cœur si vif et si chaud pour battre en l'admirant!

Adieu, cher ami, je vous souhaite du plaisir, de la santé, du beau temps, de l'argent, de la liberté : ce sont tous les dons du voyage.

Herblay, 22 septembre 1852.

Mon cher ami,

Béni soit Dieu qui t'a protégé durant ce long voyage et qui, te soutenant lui-même par son bras, a permis que tu vinsses, fortuné pèlerin, jusque dans la sainte cité de Jérusalem! Je ne veux pas que les premières paroles apportées de la patrie soient autre chose, mon Eugène, qu'une action de grâces au Seigneur. Inclinons donc nos fronts et nos cœurs devant lui. La terre que tu foules de tes pas est proprement son royaume. Ah! permets-moi de rendre tout d'abord hommage à ce bien-aimé souverain. Jette-toi à genoux, Eugène, et baise pour moi, avec autant d'amour que ton cœur en pourra contenir, cette terre sacrée qui a porté le Sauveur!

Le rêve de ton passage à Paris est déjà loin de nous; il doit être surtout bien loin de toi. Le temps est long quand il est rempli de nouveautés, et, encore qu'il

s'écoule rapidement dans l'heure présente, il éloigne beaucoup et très vite le point de départ. Depuis que tu as quitté la France, tu as vu tant de choses! Sais-tu bien que tu n'es plus le même homme et que l'heure où l'on voit Rome, l'Italie (que dis-je? l'Orient!), que cette heure-là apporte une grande révolution dans la vie? Jouis de ton bonheur. Fais effort pour en bien comprendre l'importance. Je sais, pour l'avoir éprouvé souvent, que les réalités les plus belles contiennent presque toujours quelque misère par où la sainte illusion tombe... Il faut malgré soi revenir sur la terre, et sentir sa pauvre humanité. Mais il n'en est pas ainsi des souvenirs. Tout s'y conserve grand, beau, pur de tout nuage. Fais donc, pendant ces heures bénies qui sont comme l'été de ta vie, une riche moisson pour les jours d'hiver. Quand, après de grandes espérances, d'impatientes attentes, arrivé devant le but de tes recherches, saisissant l'objet de ton désir, tu éprouveras cet amer sentiment de la désillusion, inséparable compagnon des âmes ardentes, ne t'abandonne pas à la tristesse ou au découragement. Si donc, dans ce moment-là, quelque misère impossible à éviter ici-bas altère la joie que tu avais rêvée, songe que cette misère ne demeurera pas dans ton souvenir. Tu n'y conserveras que le sentiment heureux dont la jouissance t'était défendue dans le présent, et que l'éloignement du passé te rendra mille fois plus sensible encore. Ah! oui, ami, voyage moins pour jouir que pour amasser, moins pour le présent que pour l'avenir; l'avenir, c'est toute la vie, ce sont de longs jours décolorés qu'il faut réchauffer au soleil des souvenirs

heureux, ce sont tes amis qui réclameront leur part de bonheur dans tes récits, c'est le service de Dieu qui doit s'être enrichi en ta personne, et sa parole sacrée qui devra, au tombeau de Jésus-Christ, avoir reçu sur tes lèvres une plus sainte consécration.

Non, je ne puis te parler d'autre chose que de toi et des saintes contrées où le Seigneur a conduit tes pas. Ami, cela est-il possible? Ma main écrira sur cette lettre le sacré nom de Jérusalem. « Jérusalem, la cité « par excellence, où les tribus du Seigneur sont mon- « tées pour louer le nom du Seigneur! Jérusalem, la « bien-aimée, dont le souvenir fait verser des larmes « aux exilés sur les rivages de Babylone, dont le nom « est si doux que l'on oublierait plus vite sa main « droite, que la langue se sécherait plutôt dans le « palais, avant que l'on cessât de la chanter! Jérusalem « qui est le principe de toute joie; Jérusalem, qui sait « chanter le Seigneur et louer son Dieu, parce qu'il a « fortifié ses portes et béni les fils qu'elle renferme « dans son sein, parce qu'il n'a pas donné de telles « faveurs aux autres nations, mais qu'il a consommé « pour elle les manifestations de sa gloire! Mais sur- « tout, ô merveilleuse cité de Jérusalem, je te salue et « je t'aime parce que tu es le symbole de l'éternelle « Jérusalem du ciel! »

Ah! mon ami, aide-moi et chantons ensemble; implorons la venue de ce beau jour où, les attaches de la cité terrestre étant rompues, elle s'élèvera, comme l'aigle, vers les régions divines; elle s'avancera, comme un navire, vers le port de son repos et de sa gloire. Appelons l'œuvre de Dieu : « Seigneur, bénissez Sion

« dans la miséricorde de votre amour, et que soient « édifiées les murailles de la sainte Jérusalem; c'est « là que vous accepterez de nos mains l'holocauste « du sacrifice éternel... Ah! Jérusalem, chante ton « Seigneur; Sion, loue ton Dieu; c'est-à-dire, ô mon « âme, ô âme de mon ami, chantez votre Seigneur, « louez votre Dieu... » Tous les psaumes, toutes les voix de la Sainte Écriture se pressent dans mon cœur; je ne puis plus rien dire, ami. Mais tu m'as compris; je le répète, baise pour moi cette terre sacrée et redis-lui les transports d'amour que le seul écho de son nom réveille encore dans les cœurs qu'elle a enfantés.

Adieu, bienheureux ami; prie pour moi au saint sépulcre; donne-moi, esprit, cœur et corps au Seigneur Jésus. Dépose-moi comme un holocauste au pied de sa croix, sur l'autel de son tombeau. Demande pour moi cette mort chrétienne aux joies du monde qui est le commencement de l'éternelle vie. Et toi, enfant bien-aimé, reçois les félicitations que nos cœurs t'envoient. Tu es chargé de nos messages pour ces saintes régions, la vraie patrie des âmes chrétiennes. Porte-les fidèlement; que tous, présents en ta personne, quand tu seras agenouillé devant le sépulcre adorable de Jésus-Christ, nous recevions notre part des grâces et des bénédictions dont ta tête privilégiée sera chargée, et que, quand tu reviendras, fort après ces grandes instructions, saint après ces divines faveurs, nous puissions reconnaître, en t'embrassant dans nos bras amis, ce que nos âmes avaient rêvé des fils de saint Louis et de Pierre l'Ermite. Que la protection d'en haut soit avec toi, *amen!*

Paris, 17 octobre 1852.

Ma bonne cousine,

Je vous annonce une visite. Il s'agit d'une excellente personne dont j'eus l'honneur de faire la connaissance aux Pyrénées, à laquelle j'ai parlé de vous, et qui veut absolument avoir votre amitié. Au moins, ne vous effrayez pas; il est bien entendu d'abord que cette personne n'est pas un monsieur. Non, c'est une belle dame, bonne, douce, aimable, gracieuse, indulgente et simple, bien que jouissant d'une grande fortune, très modeste, quoique lancée dans la plus haute société où elle occupe avec distinction un fort beau rang; enfin, malgré son aristocratie, une charmante personne sous tous les rapports. Si vous m'accusez d'exagération, gardez ma lettre, s'il vous plaît, et après avoir vu vous-même, relisez-la; vous avouerez, je le parie, que mes louanges étaient bien justement méritées. Elle doit se présenter chez vous aujourd'hui mercredi, dans la journée, entre une et deux heures. Il est probable qu'elle sera accompagnée de son petit garçon, âgé d'environ trois ans, et joli comme un ange. Je n'ai pas oublié, dites-le-lui, les gracieux sourires qu'il ne cessait de m'adresser pendant mes visites; j'espère bien qu'il ne les a pas tous laissés aux Pyrénées, et qu'il en aura encore pour vous. Vous pouvez parler beaucoup de lui à sa mère, qui l'adore, en même temps que vous présenterez à cette bonne dame mes respectueux hommages.

Adieu Que cette visite ne vous intimide nullement,

et ne faites pour la recevoir aucun préparatif. On ne peut rencontrer, je vous le répète, un caractère plus parfait que celui de cette dame, et vous serez enchantée, j'en suis certain, d'avoir commencé avec elle des relations qui pourront vous être un jour très précieuses.

Quant à son nom, je ne vous le dis pas; d'abord pour vous en ménager la surprise, et surtout parce qu'il est *beaucoup trop connu dans le monde* pour que vous puissiez hésiter à parfaitement accueillir celle qui le porte, dès qu'elle se sera nommée.

La personne à laquelle cette lettre était adressée recevait au jour et à l'heure indiqués une belle statuette de Notre-Dame de Betharram.

ANNÉE 1853

Au R. P. Gratry.

Paris, 1er mars 1853.

Très révérend et très aimé Père,

Je suis honteux que ma voix soit la dernière à vous apporter son langage de respectueuse et filiale tendresse. J'ai su que vos autres enfants vous ont tous écrit; mais, ce que je sais encore, c'est qu'ils ne m'ont point averti. Je ne suis donc point coupable de n'être pas arrivé aussitôt qu'eux, et je me venge en vous adressant directement ma lettre.

Permettez-moi donc, mon Père, de vous embrasser avec affection et vive joie, comme si j'entrais à l'improviste dans votre cellule, dans cette petite cellule que je me figure triste parce que vous y êtes loin des vôtres; c'est de nous que je parle. Vous avez été fatigué, vous avez souffert? J'espère que ces obstacles sont surmontés maintenant. Je crains cependant pour vous les froides brumes de l'Angleterre, et quand je songe à ce bel amour du soleil dont vous laissiez épanouir la vivacité sous les serres chaudes du Luxembourg, je me demande comment notre bon Père pourra soutenir ce fameux ciel de papier-brouillard et cette

lumière de Londres toute chargée de noir. Je n'en parle du reste que par imagination; il me semble qu'on doit être bien tenté d'avoir des pensées tristes en de telles conditions. La lumière est pour beaucoup, dit-on, dans le caractère des peuples, et, quand on a l'âme *italienne*, on doit souffrir de l'avare rayonnement du soleil du Nord. Nous savons bien, mon Père, que vous n'êtes pas de ces gens sur lesquels peuvent beaucoup « les ténèbres extérieures », et que, s'il fait sombre au dehors, vous trouvez pour vous consoler de vives et chaudes clartés au dedans... Cela suffirait presque à me rassurer contre la peine de vous savoir dans le royaume du *spleen*, et je me figure que vous habitez bien moins souvent le tumulte extérieur de la grande cité que la lumineuse enceinte de ce beau temple de cristal dont vous nous expliquiez, il y a peu de temps, la divine architecture, et dont le centre est tout feu, tout splendeur, tout amour. J'espère même, mon Père, que vous ne parcourez pas longtemps ce beau temple sans y rencontrer le souvenir de quelques-uns qui vous aiment, et je vais jusqu'à croire que vous y aurez au moins une ou deux fois aperçu mon visage... ne fût-ce qu'à la dérobée. Quelle joie pour moi que cette pensée et quel bonheur! car, si toute âme faite par Dieu est une si belle merveille, c'est bien sans doute un grand honneur que d'avoir une petite place assurée en une âme comme la vôtre! Depuis que vous êtes loin de nous, mon Père, je n'ai rien fait avec mon esprit. Je n'ai fait que du droit; j'apprends comme il faut faire pour placer sur hypothèques la fortune que je n'aurai jamais, et pour construire un contrat de mariage, tan-

dis que je puis dire à cet égard le mot fameux de l'Empereur : « Le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. »

Enfin ! c'est une œuvre de carême, et je me reproche de ne pas la faire avec plus de résignation. J'éprouve vraiment une grande peine à tenir mon attention fixée sur les articles du Code; je n'ai pas assez appris pour embrasser les généralités de la science, et je n'y vois que de petits détails; encore ne les regardé-je que d'en bas. Aussi je suis peu maître de mes pensées quand je suis jurisconsulte; la moindre mouche qui vole, la moindre mouche littéraire, le moindre petit moucheron philosophique qui me traverse l'esprit, m'emportent avec eux, et c'est à peine si je puis m'échapper après cela des célestes tourbillons où ils m'entraînent.

Je ne vous donnerai pas de nouvelles, mon Père, de vos enfants de l'Oratoire; vous devez en recevoir fréquemment. Je vous dirai seulement ce qu'ils n'oseront pas avouer, à savoir, qu'ils sont des modèles de sagesse et de travail. Quels exemples pour moi, paresseux et très peu sage ! Aussi espéré-je bien en profiter. C'est une joie douce, malgré quelques regrets sensibles, et une forte espérance, malgré de secrets effrois, que la pensée dont mon âme se nourrit souvent de faire bientôt partie de cette petite congrégation tant aimée. Je vous assure, mon Père, que, parmi les attaches nombreuses qui ont lié mon cœur à cette nouvelle famille, votre bienveillante indulgence a été l'une des plus fortes. J'espère vous prouver un jour ce que je puis seulement vous promettre ici, je veux dire le

dévouement respectueux de votre serviteur et fils en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A Frédéric Ozanam (1).

Flavigny, au couvent des Dominicains, 29 mai 1853.

Cher Monsieur,

N'allez pas croire que je sois déjà revêtu de l'habit blanc et que je n'aie plus autour de la tête qu'une mince couronne de cheveux... Non. Je suis resté fidèle à saint Philippe de Néri, bien que j'aie passé d'heureuses journées aux pieds de saint Dominique, et si je suis dans cette pieuse maison de Flavigny, s'il est vrai que j'habite une cellule et que je mange la maigre cuisine des Pères, il faut bien que je l'avoue : je retourne dans deux jours à Babylone. Cette chère Babylone a de bien grands attraits pour moi. A mesure que le moment approche où je dois quitter mes parents, ma liberté, ma petite chambre et les gâteries de la maison paternelle, j'éprouve comme un serrement de cœur que je n'avais pas encore senti. Aussi regrettai-je bien vivement de ne pouvoir tout de suite faire le dernier sacrifice, tant je redoute la longueur

(1) Henri Perreyve, ayant habité quelques années avec ses parents la même maison que Frédéric Ozanam, avait été frappé, tout jeune, de son talent et de ses vertus; un séjour commun aux Eaux-Bonnes, en 1852, avait achevé de l'attacher tendrement à lui.

des jours qui vont venir et les tristesses de la prochaine séparation. Pardonnez-moi de vous entretenir si longtemps de ces choses intimes. Le bienveillant intérêt que vous voulez bien me témoigner m'y a autorisé, ce me semble, et après vous avoir annoncé une résolution qui fait supposer beaucoup de force, j'ai cru devoir vous dire aussi les faiblesses qui s'emparent souvent de mon cœur. La dernière lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire m'a surpris dans un de ces mauvais moments, et elle m'a rappelé à moi-même. Combien je vous remercie! Vous vous excusez de ne m'avoir pas écrit plus tôt; mais je vous savais souffrant, j'avais eu de vos nouvelles par notre bon ami Charles (1), et je n'attendais rien de vous directement. D'ailleurs, je lis souvent vos lettres, la dernière, par exemple, que j'ai bien déjà lue une dizaine de fois. Voilà donc comme dix bonnes lettres que j'ai reçues de vous en moins d'un mois, et je n'imagine pas qu'il puisse y avoir au monde une correspondance plus suivie.

Je suis venu à Flavigny pour voir les solennités de la Fête-Dieu dans la campagne. Toutes les fois qu'arrive la Fête-Dieu, j'éprouve un si vif désir de voir la procession dans les champs, qu'il faut que je me sauve de Paris. Il me semble que les fleurs, les prés, les arbres, le ciel ont leurs droits à cette joyeuse fête, et que tous les plus beaux ornements du monde ne remplacent pas de verts feuillages autour du saint Sacrement. J'ai donc été bien content à Flavigny, le plus brillant soleil a éclairé la procession jeudi dernier. Je

(1) Le docteur Charles Ozanam.

ne sais si vous connaissez Flavigny : c'est une vieille petite cité italienne du temps de saint François d'Assise. Il semble impossible que cela soit en France. Ses grands murs gris, ses tourelles, ses portes à meurtrières, enfin son ensemble bien ramassé autour d'une très ancienne église, tout cela, sombre et noir, contraste d'une manière piquante avec une riante vallée qui repose à ses pieds, fraîche et calme, arrosée par la petite rivière de l'Ozerain, et dominée par des rochers qui servaient de fondements à l'antique ville d'Alésia. Le P. Lacordaire m'a promis de me conduire sur ce terrain célèbre. Nous emporterons les *Commentaires de César* et nous évoquerons la grande ombre de Vercingétorix. Le Père avait une belle idée — il a bien souvent de belles idées! — Il voulait faire élever sur les rochers d'Alise une statue colossale du héros gaulois défiant encore, à travers les siècles, les armées romaines; mais cela est trop beau pour être fait (1). Eh bien, c'est sur une longue terrasse qui domine ce grand panorama que s'est faite notre procession. Après la cérémonie, notre très aimé Père a fait les honneurs de son *Marquisat* de Flavigny avec toutes les grâces et l'esprit que vous lui savez. On a servi deux grosses brioches, du vin blanc, et tout le couvent a bu à la santé de M. le Maire, présent à l'office, lequel a bravement répondu en portant un toast à l'Ordre de Saint-Dominique. Mais que la vie de ces religieux est donc sévère! C'est la seule fois que j'ai

(1) Ce projet a été réalisé. Du chemin de fer de Paris à Lyon, vers la station des Laumes, on peut voir la statue de Vercingétorix, dominant tout le pays.

vu un peu de gaieté générale et de liberté parmi eux. Tout le reste de leur vie est d'une austérité qui a effrayé ma faiblesse. Le Père m'a fait dîner avec le couvent le jour de la fête, je m'attendais à être bien gaiement; mais on a commencé par chanter le *De profundis* (1); puis un coup de sonnette du Père a fait prosterner jusqu'à terre les frères qui devaient nous servir. Personne n'a soufflé mot pendant le repas, et pour dessert nous avons psalmodié le *Miserere*. Le Père me dit que c'est la chose la plus simple du monde, moi, je trouve cela très compliqué. Il y a quelque chose de bien séduisant dans l'Ordre de Saint-Dominique, c'est le Père Lacordaire. Je ne prétends rien vous apprendre sur ce sujet, cher Monsieur, mais comment vous parler du couvent de Flavigny sans vous dire que la bonté du Père, son indulgence, sa conversation, la générosité avec laquelle il paraît prendre plaisir à être avec moi, me rendent plus beaux encore les moments que je passe ici, et me préparent de précieux souvenirs? Je suis bien gâté, cher Monsieur, et je sais à qui je le dis, car vous aussi, vous m'avez fait cet accueil que je ne pourrai jamais oublier, vous m'avez traité comme un ami, sans que j'aie aucun titre à votre affection. Aussi, dès que le calme se fait autour de moi, et que je retrouve la liberté de mes souvenirs, ceux que j'aime à me rappeler, ceux du temps passé avec vous me reviennent. Je n'avais pas médité de faire ici une retraite. J'y

(1) C'est en effet, l'usage, chez les Dominicains, de réciter le *De profundis* avant les repas, pour les bienfaiteurs défunts de l'Ordre.

étais venu pour me reposer du travail de mon dernier examen ; mais dès le lendemain, je me suis trouvé comme en retraite malgré moi. Je n'ai même pas pu travailler, même pas lire. J'ai repassé ma vie devant Dieu, j'ai fait la bonne et la mauvaise part. Et je n'ai pu m'empêcher de vous écrire sous ces impressions, parce que vous avez marqué dans la bonne part de ma vie, et que, cette part étant de beaucoup la plus petite, je dois une grande reconnaissance aux âmes qui y ont apporté le poids de leur affection.

J'ai transmis, à mes frères de l'Oratoire, le témoignage de votre sympathie, auquel ils ont été très sensibles. Tout va bien ; je parle du spirituel, car pour l'extérieur, c'est presque inquiétant. Il y a si peu d'argent, qu'ils n'ont pas même de caisse ; ils seront forcés de faire des dettes pour acheter une maison.

Combien tous nos amis s'intéressent à votre santé ! Quelle joie ce serait pour eux d'apprendre votre complète guérison. Ah ! cher Monsieur, que nous attendons ce jour ! Recevez l'assurance de mon affection aussi profonde que respectueuse.

A l'abbé de la Boissière.

Paris, 8 août 1853.

Bien cher abbé,

Je suis en retard avec vous. Mais j'ai tant travaillé ! J'ai tout quitté depuis deux semaines en fait de rela-

tions... Enfin me voici libre... Je suis avocat, n'en parlons plus.

Et puis, cher Monsieur, je me reprocherais de vous parler de moi, tandis que j'ai des choses fort importantes et fort tristes à vous mander. Les dernières nouvelles de M. Ozanam sont désolantes, Charles a reçu, il y a quatre jours de Mme Ozanam, une dépêche télégraphique portant qu'une extrême faiblesse s'est emparée du cher malade... Ce pauvre Charles est parti, arrivera-t-il à temps? Cela même est un doute. Je ne puis vous dire la profonde tristesse que cette dépêche a jetée dans le cœur de tous ceux qui ont connu et aimé M. Ozanam. C'est une telle perte pour tout ce qui est bien, religion, vérité! Mais combien surtout pour nous qu'il aimait! Je vous assure, cher Monsieur, que la nouvelle de cette mort sera pour moi un grand chagrin, et que je donnerais bien des jours de ma vie pour la racheter. Que nos prières sont donc faibles! Il n'y a donc plus de saints? Et quel homme était plus digne d'un miracle? Je ne veux pourtant point laisser échapper de mon cœur certains murmures que j'entends résonner en son fond : Dieu a ses desseins sur les âmes, peut-être veut-il faire de celles-là de grandes saintes, et alors il leur faut les grandes douleurs. Mais tout cela est triste et digne de larmes! Priez pour lui à votre messe, peut-être faut-il encore demander sa vie. Qui sait? Dieu attend-il le dernier effort pour accorder ses grâces? Pour moi, je l'avoue, je n'ai pu demander hier au Seigneur que de lui faire le don d'une mort calme, sans luttes violentes, avec les espérances du céleste repos. Ce mot seul de

repos me touche et me frappe appliqué à cette âme si sensible, si impressionnable. Combien elle jouira, si Dieu lui en fait la grâce, de cette sérénité de bonheur dont le fondement est l'immutabilité même de Dieu!

Je commence à annoncer à nos amis et connaissances la nouvelle de mon entrée à l'Oratoire; que vous dirai-je? Je suis vraiment fatigué de toutes les dissuasions et observations que j'entends... Peu s'en faut qu'ils ne lèvent les mains au ciel en s'écriant avec le poète :

Heu, miserande puer, si qua fata aspera rumpas, etc.

Mais je ne le pardonne que mal aux gens religieux; je ne sais pas du tout comprendre comment, quand on estime la grandeur sacerdotale, on se désespère de voir un jeune homme en avoir reçu la faveur. Il y a là toute une inconséquence et toute une faiblesse bien tristes. Aimez-vous à être plaint, cher Monsieur l'abbé? pour moi, j'ai horreur de cela. Toutes les fois qu'on me pose en victime, j'ai envie de regimber. Eh bien! ils me plaignent, les malheureux, et c'est là surtout ce que je ne saurais leur pardonner. Vous m'invitez à aller vous voir. Merci, bien cher Monsieur, cela est aimable de votre part, et j'accepte, mais pour une autre année. Il est convenable que je ne quitte pas mes parents à la veille d'une séparation qui est la première et la définitive. Merci encore, vous êtes bon pour moi et vous m'aimez toujours.

Paris, 27 août 1853.

Mon bon Stéphen,

Je te donne ma parole d'honneur que ta lettre du premier courant m'a fait tant de plaisir que j'ai cru y répondre sur l'heure... Un mois s'est cependant écoulé. Comment cela est-il possible? Je n'en reviens pas moi-même. Le temps est un trompeur comme on ne peut en imaginer de plus adroit, et il vole notre vie sans même nous laisser la faculté de nous en apercevoir. C'est affreux, c'est indigne! je suis en rage contre ces absurdes *rien du tout* qui occupent les heures que je voudrais consacrer à mes amis, mais j'ai beau faire : avant d'arriver à une chose désirée, agréable, il faut passer par vingt choses indifférentes. Tu vois que je suis plus à plaindre qu'à blâmer, et pour employer une locution proverbiale : *plus bête que méchant.* Non, je ne suis pas méchant, au contraire; il me semble que, si j'ai quelque chose de fixe quelque part, c'est le sentiment de l'amitié dans mon cœur. Crois-le, je le crois aussi de toi; oui, je le crois, et j'ose dire : je *nous crois bon cœur.* Nous pourrons faire cent mille sottises, mais nous aimerons toujours, et nous aurons toujours un moyen de nous sauver par ce côté-là. Ah! je te connais si bien, je sais si bien, mon cher, que toutes les petites taches qui gâtent un peu ta bonne nature sont dans ton cerveau et non autre part, je le sais si bien, que je te verrais devenir un vilain diable, je ne désespérerais pas de toi, et je saurais réveiller, dans une faculté plus belle que la faculté de l'esprit, des souvenirs et des émotions qui triompheraient de tous

tes ennemis. Aie donc confiance en Dieu qui t'a donné un bon cœur, et ne t'effraye pas de l'avenir comme tu le fais ; il y a cent choses chrétiennes dans la lettre que tu m'as écrite, et tu es fidèle à *notre enfance*, mon cher, même sans t'en apercevoir.

Combien je partage tes tristesses au sujet de ta bonne mère ! et que tu as raison de la considérer comme une sainte martyre dans le monde ! Si quelque chose peut adoucir ses souffrances, c'est bien assurément de te voir à côté d'elle, si affectueux et si tendre, qu'en vérité je connais peu de fils aussi dignes d'être imités que toi. Mais j'aurais l'air de te faire des éloges, mon cher ami, et je m'arrête. Rappelle mon nom à ta bonne mère, dis-lui que je l'aime comme autrefois et que je n'oublie pas ses indulgentes bontés.

Maintenant deux mots de sérieux : tu me permets les sermons et je me les permets aussi, parce que je me sens moi-même si misérable que je ne cours pas le danger de les faire avec orgueil. Tu me dis à la fin de ta lettre que tu avances toujours dans le chemin de l'indifférence religieuse, tu te sers même d'une comparaison frappante : « L'engrenage a accroché le coin de « mon habit », et tu ajoutes : « Il faut se laisser aller. » Ici, mon ami, je ne te comprends plus, je te le dis avec cette franchise de vieil ami qui dictera mes paroles tant que tu me feras l'honneur de vouloir bien les écouter : je trouve cette dernière pensée mauvaise, lâche et indigne de toi. Que tu dises : « J'ai fait telle « faute, j'ai eu des doutes sur la foi... j'ai cessé de « prier Dieu... j'ai douté de Dieu... » je pleurerai avec toi sur ces fautes, j'attendrai avec toi leur pardon

de l'inépuisable miséricorde de Dieu. Mais t'entendre dire non plus : « J'ai fait », mais : « Je ferai »; non plus : « J'ai été faible et je suis faible », mais : « Je « serai faible »; voilà ce que je ne pourrai souffrir sans que cela me fasse mal, et sans une espèce de remords qui me pèserait à moi-même. Ah! mon bon ami, qu'est-ce donc que nous si, mauvais que nous sommes déjà par nos actions et par nos faiblesses, nous perdons encore les seules bonnes choses que nous ayons, à savoir, l'espérance, le désir et l'amour du bien? Non, il ne faut pas se laisser aller; il faut savoir que nous sommes fragiles à l'excès, à la folie, qu'il n'y a rien de si sot et de si mal dont nous ne soyons capables; mais croire en même temps et tenir pour certain que Dieu pardonne tout au repentir sincère qui *promet de lutter*, et qu'il communique aux humbles une partie de sa propre force.

Je t'embrasse bien vivement et bien affectueusement, je prendrai l'habit le jour de la Toussaint; *prie pour moi*, j'en ai très grand besoin, étant très faible et très souvent saisi par l'engrenage. Adieu, très cher, je suis ton vieil ami.

Saint-Valery-en-Caux, septembre 1853.

Mon pauvre ami,

Je n'ai pas besoin de te dire combien ta lettre nous a apporté de peines et de regrets. Je voudrais dans ce moment être auprès de toi pour te donner quelques-uns de ces témoignages d'ami qui adoucissent les cha-

grins trop douloureux. Tu as raison de le dire, Stéphen, ceux qui restent sont plus à plaindre; et bien assurément, si l'on doit abandonner son âme à une forte et sainte espérance, c'est après la mort de chrétiennes telles que ta bonne mère. Elle recueille maintenant les fruits de cette vie pieuse, douce, bienfaisante comme tu la voyais depuis ton enfance, comme nous l'avons tous connue, et, si Dieu lui permet de tourner encore quelque chose de son cœur vers la terre, tu sais, mon ami, que c'est vers toi, autour de toi et pour toi que ce cœur vit et veille avec amour. Ne dis donc pas, Stéphen, que tu es maintenant sans famille : ta famille, tes parents, ton père et ta mère sont plus haut que la terre, mais ils vivent, ils t'aiment, ils te voient. Quand tu leur parles, avec la permission de Dieu, ils t'entendent, et leur cœur dépense pour toi plus d'amour que s'ils avaient vécu plus longtemps ici-bas. La cité de la terre est la cité de l'illusion, du rêve, du doute; les *réalités* vraiment dignes de ce nom sont dans un monde meilleur... On ne perd donc pas ceux qu'on aime quand ils se sont endormis dans le Seigneur, et le nom d'*orphelin* n'est pas un mot chrétien. A Dieu ne plaise, ami, que je prétende te donner dans ces faibles paroles ce que le monde a coutume d'appeler des consolations. Non, je sais qu'il n'en est pas pour de telles douleurs, et que le temps seul avec la main de la Providence peuvent y apporter quelque remède. J'ai seulement voulu faire dans cette petite lettre ce que j'aurais fait si j'eusse été près de toi; t'embrasser comme un vieil ami, te montrer celle qui n'est plus ici-bas, heureuse et récompensée là-haut; te la montrer comme un ange

gardien, chargé par Dieu de protéger cette jeunesse et cette vie qu'elle a tant aimées; te persuader qu'elle te parle encore, et t'encourager à écouter cette voix, vraiment semblable dans le fond de ton âme à celle même de Dieu. Oui, mon bon ami, laisse-moi te le dire : quand tu entendras dans ton âme l'écho d'un bon désir, d'une bonne inspiration, d'une résolution généreuse, écoute-le : c'est la voix que tu aimais. Quand tu seras tenté de mal faire, de jouir des choses défendues, si un reproche, si une religieuse crainte s'élève en toi, écoute-la : c'est la voix que tu aimais. Si un jour, cette voix te disait de revenir plus tendrement à ce Dieu qui a béni ton enfance, si elle te reprochait de t'éloigner un peu de l'autel de ta première communion, si elle te rappelait ces souvenirs qui font pleurer et qui triomphent toujours des beaux et bons cœurs, alors, Stéphen, alors surtout écoute cette voix... Oh! tu sais bien quelle voix te dirait ces choses! Pour moi, ami, je n'oublierai jamais ta bonne mère, je sais qu'elle m'a aimé et qu'elle a souvent prié pour moi. Je suis tenu envers elle d'une dette de reconnaissance, et je veux la lui payer par la perpétuité de mon souvenir. Je t'embrasse. Quand tu seras à Paris, viens vite me voir; tu verras que Dieu a su placer près de toi des cœurs capables de t'aimer. Je suis ton vieil ami.

Saint-Valery-en-Caux, 22 septembre 1853.

Madame (1),

J'oserai venir, parmi les derniers, déposer aux pieds de cette tombe si chère ma part de regrets et de douleur. Je ne vous dirai pas si ces regrets sont profonds, si cette douleur est sincère; vous ne pourriez en douter sans me croire bien ingrat. Dieu sait, Madame, que je lui ai demandé du fond de mon cœur d'accepter les jours inutiles de ma vie en échange de quelques jours de plus d'une vie si précieuse. Cette pensée m'avait rempli de foi; j'avais cru qu'une destinée soutenue par de telles prières ne pourrait s'évanouir... la Providence avait ses desseins.

Hélas! Madame, je me sens très incapable de vous rien dire; mes paroles ne seraient que des plaintes, des exhortations indignes de votre courage, des consolations là où elles sont impossibles. Non, je ne toucherai pas à cette grande souffrance; une seule pensée me sera permise : c'est que, parmi les âmes dont la Providence a voulu entourer ma jeunesse, celle-là était ardemment aimée. Le jour où je l'avais approchée, où j'avais senti en elle quelque amitié pour moi, j'en avais remercié Dieu comme un des plus beaux présents qu'il pût me faire. Dès ce jour, j'en avais connu la valeur et je n'ai jamais passé une heure en sa chère compagnie sans prendre bien soin d'en jouir, comme si j'avais prévu le

(1) Cette lettre a été écrite quinze jours après la mort d'Ozanam.

petit nombre de ces jours et leur rapide fin. Quelle affection profonde était née dans mon cœur pour lui après ce beau soir où, en échange du secret de mon avenir, j'en reçus des paroles et des embrassements que je sens vivre encore en moi! Sa sympathie m'avait rempli d'un transport de joie et d'espérance; j'en avais pleuré une grande partie de la nuit. Ce sont là de ces heures qu'on ne peut oublier, non plus que les cœurs choisis de Dieu pour les rendre si belles!

Oui, je l'aimais beaucoup; mais encore je sens que la mort n'a rien fait à cet égard. Elle a pu briser bien des joies, bien des projets, bien des espérances... elle n'a pu rompre les liens qui unissent une âme immortelle aux âmes qu'elle aime immortellement. Les élans de nos cœurs la suivront où elle vit maintenant, aux pieds de Dieu. C'est là que nous la consulterons encore et qu'elle nous parlera un langage plus fort et plus pénétrant que dans les jours de sa douloureuse éloquence; c'est là que nous apprendrons d'elle les secrets d'une charité puissante et modeste, que nous irons lui demander les inspirations de cette science chrétienne qui cherche et qui aime Dieu jusqu'au martyre. Puisse ma prière être entendue! Puissé-je, dans ma vie de prêtre, retrouver seulement quelques-unes des vertus de son apostolat!

Voilà mes désirs, voilà le tribut de douleur, de reconnaissance et d'affection que je vous prie, Madame, d'ajouter, sur cette tombe, à tant d'autres plus dignes qu'elle a déjà reçus.

Au R. P. Lescœur (1).

Saint-Valery-en-Caux, 25 septembre 1853.

Vous êtes bien aimable d'avoir pensé à moi, cher Monsieur Lescœur, et de m'avoir envoyé cette jolie lettre que j'ai déjà relue plusieurs fois et avec laquelle j'ai causé faute de pouvoir causer avec vous. Ah! heureux mortel, vous avez vu la grande Chartreuse! vous avez profité de la sainte édification que vous ont donnée les Pères et aussi la grande et belle nature de ce pays. Je vous loue et je vous envie. Nous sommes si faibles et si lourds à traîner, que nous devons toujours bien prendre garde de ne rien oublier dans nos excursions. Il faut voir les choses pendant qu'on est près d'elles, autrement on ne les voit jamais. Pour moi, je suis au bord de la mer, dans un petit port pêcheur où il y a peu de belles dames et point de bals, circonstance rare en cette saison. Tout y est au sérieux et au grave, ce qui permet de recueillir les bonnes impressions et les enseignements de la mer. Voilà qui vous paraîtra prétentieux. J'en suis fâché, mais je soutiens qu'il y a mille choses à apprendre au bord de la mer, et c'est de celles-là que je parle; mais pour bien les entendre, il ne faut pas être dans un endroit trop gai, trop riant, *trop bien habité.* Trouville est trop en toilette, et Biarritz trop joyeux sous son beau soleil. Je crois qu'un petit port pauvre et en guenille des côtes

(1) Le R. P. Lescœur, actuellement supérieur de l'Oratoire de Paris.

de Bretagne serait bien l'idéal. Saint-Valery en approche un peu; il vous laisse assez de tristesse, je dirais *assez d'ennui*, si vous me promettiez de le prendre en bonne part, pour que l'on puisse se pénétrer de la grande leçon. Rien n'est propre à ramener aux idées sérieuses comme cette vie à la fois monotone et périlleuse, mélancolique et pleine de travail des gens de mer : Toujours quitter le port, toujours compter sur l'incertitude, toujours courir les hasards et ne gagner sa vie qu'en l'exposant chaque jour, et puis si peu de gain!... Quelques pauvres poissons, les filets qu'il faut raccommoder; les vieilles cordes et les vieilles pièces de toile qu'il faut remplacer au besoin; cette méchante mer qui tend toujours à tout détruire et contre laquelle il faut lutter à tout moment; et enfin la chance des mauvais coups de vent et le calcul des marées qui ne permet de se réfugier au port qu'à certaines heures : tout cela fait des vies sérieuses, où la peine tient beaucoup de place, et où le principal rôle est bien laissé à la Providence. Mais oublions les hommes. Imaginons qu'il n'y a que les falaises, la plage, la mer, et nous deux tout seuls, cher Monsieur, pour les voir et les entendre. Pensez-vous qu'elles ne vous parleront pas? Ah! que la mer parle en effet un plus fort et plus grand langage que les montagnes elles-mêmes! Les pics couverts de nuages n'ont rien de si menaçant et de si vague que l'horizon brumeux d'une mer un peu houleuse sous un ciel grisâtre; là, tout paraît confondu. Où finit l'horizon? où commence le ciel? Nul ne le pourrait dire; c'est bien l'image de ces jours de fatigue morale et de découragement où nous

perdons de vue les lignes de notre vie, et avec elles les saintes espérances du ciel... Je ne vous parlerai pas des mouvements immenses d'une grosse mer : témoignage de notre faiblesse si vous voulez, puisque nous sommes aussi faibles contre elle qu'un brin de paille ou un débris de coquillage; témoignage aussi de notre grandeur, puisque tout ce fracas peut nous trouver intrépides, même quand notre vie est le plus menacée.

Je préfère cependant, mon cher poétique Oratorien, monter avec vous sur cette falaise qui domine l'horizon. Ce sera par un beau jour un peu voilé; il faut bien quelques nuages au ciel : les plus pures joies de l'âme sont celles où se mêlent je ne sais quelles teintes de tristesse. Asseyons-nous donc et causons. Causons de tout ce que vous voudrez. Mais nous comptons bien sans notre hôte qui réclamera ses droits et commencera de mêler son langage à notre causerie, ses enseignements à nos rires, ses impressions profondes à nos amusements. Alors peu à peu, notre âme cédera... Nous partirons, d'un même vol, vers la dernière limite du lointain. La dernière petite voile visible à l'horizon, la dernière ligne d'oiseaux pêcheurs, le dernier petit point blanc, qui est sans doute une grosse lame repliée et retombée sur elle-même, sera précisément le point où nous voudrons atteindre... Vous savez bien que nous passerons outre... Nous traverserons des espaces bien autrement vastes que ce petit horizon de douze lieues. Bientôt nous trouverons gênant de penser que les côtes d'Angleterre sont en face de nous, et nous tournerons nos voiles, et nous nous lancerons vers la

gauche, vers l'Océan... Dites-moi donc, après cela, qui pourrait nous arrêter? Nous sentirons de l'ennui à admirer cette pauvre immensité de la terre. De grands désirs, un grand manque, quelque chose d'indéfinissable qui n'est pas de la tristesse, mais qui y ressemble, s'emparera de nos cœurs... Or, je crois que c'est le signe sensible de la présence de l'amour dans les âmes, car l'amour est le sentiment même de l'infini, et c'est le propre de l'amour qu'il cherche et qu'il souffre quand, une fois réveillé par une qualité de beauté sur la terre, il s'est envolé à la recherche de la beauté infinie qui est son dernier but et le lieu de son repos... Ah! que nous voilà loin! mais que nous sommes aussi plus près l'un de l'autre parce que nous sommes plus près de Dieu qui est le centre de toutes les âmes! C'est là que je veux vous entretenir encore dans quelque temps, plus que je ne puis le faire dans cette lettre après que je vous aurai embrassé, mon cher et bon frère, avec un vrai sentiment d'amitié.

PENSÉES

Tréport, septembre 1853, minuit.

Une des plus profondes et des plus belles émotions de ma vie : une promenade, la nuit, au pied des falaises du Tréport; — la solitude; — les reflets de la lune sur les longues lignes d'écume qui viennent se briser sur la plage; — la voix rauque de la mer sur les galets; — derrière moi, les hautes falaises, brillantes

comme de l'argent, éclairées qu'elles sont par l'astre vierge; — devant moi, l'horizon indécis, vague, sans limite de la mer par le sombre effet de la nuit; — tout autour, de grands rochers, des pierres blanches, l'idée de la mort. Je récite à haute voix le *De profundis* pour les matelots dont c'est ici le sépulcre. Le mouvement de la mer attriste la vie de la nature et le grand Esprit qui la soutient. Mais bientôt cette idée de mort s'évanouit : *Flabit spiritus ejus et fluent aquæ* (1). Le scintillement des étoiles dans le ciel me montre que tout est autour de moi; un coup de vent gémit dans le creux du rocher, les herbes s'inclinent, un léger nuage répandu dans le ciel se déchire, s'enfuit et laisse les blancs rayons s'étendre plus vifs sur les flots... Il y a donc un mouvement en toutes ces choses, une vie puissante. Un secret sentiment d'effroi s'empare de mon cœur; ces vies grandissant autour de moi m'effraient par leur puissance; je m'apparais dans ma frêle et chétive existence; une seule de ces vagues peut m'engloutir, une seule de ces pierres détachée des blocs perdus dans les nuages peut m'écraser... je ne sais quoi de très petit peut m'anéantir... je me sens si faible au milieu de ces grands mondes! j'ai peur!... Mais en même temps une confiance extraordinaire entre dans mon âme : je connais et j'aime Dieu! D'un seul bond, je m'élance par-delà ces eaux et ces montagnes, par-delà ces mondes étoilés, au pied du trône de Dieu... Je nomme Jésus. Jésus est au dedans de moi... en son nom je commande à la mer et je me

(1) Ps. CXLVII, 8, 7.

déclare maître de toute cette terre puissante. Je me sens porté par l'esprit de Dieu, et je suis tenté de dire, dans un langage chrétien, le mot du poète :

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ (1).

O mon Dieu, que vous êtes beau dans les œuvres de votre puissance! Vous vous enseignez à nous par deux grandes voix : la voix sensible et extérieure par laquelle

« Jérusalem loue son Seigneur et Sion chante son Dieu, ce Dieu qui envoie sa parole à la terre et la parole vole à ses extrémités,

« Qui répand la neige comme la laine, les nuages comme la cendre,

« Qui gèle les glaciers et les dissout aussitôt,

« Qui souffle son esprit et les eaux s'écoulent... (2) »

« O Cieux, racontez les gloires de Dieu... jours, redites-les aux jours... nuits, redites-les aux nuits... (3) »

Mais est-ce tout, ô Jésus? — Non, car

« Vous annoncez encore votre parole à Jacob et vos enseignements à Israël... (4) »

Et c'est la seconde voix dont vous vous servez pour vous faire entendre à nos cœurs. C'est là que vous nous parlez de l'infini. O Dieu, je vous crains et je vous admire dans l'éloquence de cette première prédication extérieure, dans cette beauté de l'univers par laquelle vous vous révélez à nous; mais je vous aime

(1) Hor., l. III, od. III.
(2) Ps. CXLVII, v. 1, 4, 5, 6, 7.
(3) Ps. XVIII, v. 1, 2.
(4) Ps. CXLVII, V, 8.

dans cette prédication intime où vous vous donnez vous même à nous dans le désir et le sentiment d'un infini qui est vous... Parlez-moi, conduisez-moi, je ne suis plus rien, je m'abandonne... O Seigneur, que vos voix sont belles!... j'écoute... Après que mon âme a joui de ces grandes choses, je me suis mis à genoux. J'ai dit très haut et comme dans le temple :

Adjutorium nostrum in nomine Domini.

Les flots et les cieux ont répondu :

— *Qui fecit cœlum et terram.*

Sit nomen Domini benedictum.

— *Ex hoc nunc et usque in sæculum.*

Benedictio Patris et Filii et Spiritus Sancti descendat super vos et maneat semper...

— *Amen, amen.*

Paris, 8 novembre 1853

Mon bon Stéphen,

Je réponds courrier par courrier à ta lettre; je désire que tu comprennes combien elle m'a été profondément sensible. Tu me fais le plus grand honneur qu'on puisse faire ici-bas à un homme, tu me donnes ta confiance; et cela, sans que je l'aie autrement mérité que par l'affection d'enfance que je te garde dans mon cœur. Je t'en remercie mille fois. Peut-être Dieu, qui se sert des âmes les plus petites pour faire de grandes choses, me réserve-t-il la joie de pouvoir me dire un jour : « J'aimais beaucoup cette âme, et je lui ai fait un peu de bien. »

Tu as bien fait, Stéphen, de penser que la nouvelle carrière dans laquelle j'entrerai bientôt ne diminuera rien des sentiments bien vifs que Dieu m'a donnés depuis si longtemps pour toi (1). Je renonce vraiment à toutes les ambitions qui viennent à notre âge caresser nos âmes; j'en garde une cependant, c'est d'être aimé. C'est beaucoup, je le sais; mais il me semble que ce sacrifice-là ne m'a pas été demandé. C'est pourquoi la pensée que je pourrais perdre de vieux amis parce que je commence à servir Dieu plus directement, cette pensée, dis-je, m'est insupportable et impossible. Sois donc tranquille à cet égard, mon bon ami, et compte que tu me trouveras toujours.

Le bon et cordial accueil de la famille G... ne m'étonne pas. Bien que nous ne soyons pas liés ensemble par des rapports intimes, je sais qu'ils sont capables de beaucoup de bien. Après cela, mon cher ami, je les trouve heureux et je les envie pour la grâce qu'ils ont eue de te recevoir et de te consoler les premiers. Je t'assure que j'aurais voulu être là.

Je ne puis te dire combien je suis heureux de te voir abandonner les sottes et malheureuses idées du monde sur le mariage et chercher, comme Dieu le veut, autour de toi, la femme que tu dois aimer. Il doit y avoir une malédiction sur ces hommes qui repoussent les joies graves et souvent douloureuses du mariage dans un avenir lointain, réservant leur jeunesse à un plaisir égoïste et mauvais. Ces hommes-là, s'ils parviennent à triompher parmi nous, et à faire préva-

(1) Il était à l'Oratoire depuis huit jours.

loir leurs mensonges, ruineront ce qui nous reste de mœurs et nous prépareront des générations perdues d'avance. Ah! mon ami, après le bonheur et la joie de servir Dieu dans la virginité, qu'y a-t-il de plus beau que de lier sa vie à la vie d'une femme aimée, de partager toute son âme, c'est-à-dire toutes ses douleurs, de commencer avec elle ce pèlerinage si court où, entre quelques joies et beaucoup de larmes, on a le temps à peine de faire un peu de bien? Qu'y a-t-il de plus digne d'une âme chrétienne et immortelle que de donner son amour, dès sa jeunesse, à l'âme que l'on doit aimer toujours, et de purifier devant Dieu les ardeurs de ses voluptés en les soumettant aux devoirs sérieux de la fidélité conjugale et de la paternité? Ah! Stéphen, je t'en conjure, ne ris pas de l'amour comme ces sottes âmes qui en sont incapables; il n'y a pas de mot plus grand parmi les hommes. L'amour n'est pas le plaisir, ce n'est pas l'égoïsme de la jouissance, ce n'est pas l'illusion d'une passion brutale. Celui qui aime se donne avant tout; le dernier terme de l'amour, c'est le sacrifice. Voilà pourquoi celui-là seulement sait aimer qui immole son repos, ses joies, sa fortune, s'il le faut, sa vie même à l'être qu'il doit aimer sur la terre ou dans le ciel. Car il faut savoir se donner dans le mariage comme le prêtre se donne dans le sacerdoce, avec dévouement, avec abandon, avec joie, si tu veux, mais avec une joie grave qui est sœur de la résignation et qui accepte d'avance toutes les douleurs. Mon ami, voilà la vraie dignité de l'homme. voilà sa grandeur. Oui, je te le jure, je pardonne tout aux jeunes gens, tout. Mais il y a une chose que je ne

pardonne jamais et qui éloigne pour toujours une âme de la mienne; c'est quand je vois cette âme, encore jeune, rire de l'amour, tuer en elle cette faiblesse divine et tout abandonner aux désirs d'une vie purement animale. Je savais bien, Stéphen, que tu ne serais jamais de ceux-là. Tu es tourmenté par ce réveil des passions qui est la souffrance de notre âge; je compatis à tes peines, je pleure avec toi tes misères, je t'adjure de prendre courage et de te conserver pour la joie des noces chrétiennes.

Jetons-nous pleins de honte aux pieds de Dieu. Nous sommes tous devant lui de pauvres coupables; mais, enfin, n'aie jamais honte devant moi, mon pauvre ami. Prends courage; je t'embrasse vivement comme un frère.

A l'abbé Germain.

Paris, à l'Oratoire, novembre 1853.

Bien cher Monsieur,

J'espère que vous n'aurez pas appris par d'autres, avant que je vous l'aie appris moi-même, mon entrée à la congrégation de l'Oratoire. Je suis fort en retard cependant, mais je veux croire que Dieu m'a réservé de venir encore vous surprendre en vous sautant au cou comme un de vos enfants d'autrefois, revêtu maintenant de la douce livrée du Seigneur. Vous savez, cher Monsieur, que ce projet était ancien dans mon cœur.

Je ne sais si je vous ai dit quelles circonstances avaient contribué à le rendre sacré pour moi. Il se rattachait au plus pur et au plus radieux jour de ma vie, celui de ma première communion. Je me suis toujours rappelé qu'en revenant de la Sainte-Table, l'idée de me consacrer au service de Dieu s'était présentée si forte et si vive que je n'avais pu résister.

Depuis ce moment, il m'a toujours semblé que j'appartenais à Dieu, et cela est si vrai qu'en 1850, lorsque j'eus le bonheur de m'agenouiller au tombeau des saints Apôtres, je ne pensai pas tant à faire une promesse qu'à renouveler celle de ma première communion. Je ne saurais dire quelle influence ce souvenir a exercé sur ma vie. L'idée d'être donné à Dieu par avance m'a gardé au milieu des périls de la première jeunesse. Je me suis senti comme marqué au front, et cette marque invisible m'a retenu quand j'étais emporté par tant de désirs et de pénibles circonstances. Au milieu de la tentation, une voix intérieure s'élevait dans mon âme qui disait : « Je ne puis pas. » C'est ainsi que j'ai été conduit par la miséricorde divine jusqu'au seuil de cette maison où j'ai déposé les habits et les espérances du monde pour revêtir le vêtement de Jésus-Christ. Notre congrégation aura pour buts principaux : l'éducation des jeunes gens destinés à l'Eglise dans les petits séminaires, la prédication pour ceux d'entre nous qui en auront reçu le don, enfin l'étude de la science chrétienne. Vous savez que nous avons à notre tête le R. P. Pététot, qui a quitté la cure de Saint-Roch pour fonder cette œuvre ; à lui se sont adjoints le P. Gratry et le P. de Valroger, connus tous

deux par leurs ouvrages, trois autres pères et six frères étudiants desquels je suis l'un et le plus jeune.

Par une très singulière disposition des choses, il se trouve que les frères, moins l'un d'eux, se connaissaient tous dans le monde et s'aimaient avant même de penser à l'Oratoire ou qu'il en fût question. Deux d'entre eux étaient élèves de l'École normale et en sont sortis dans de très beaux rangs (1). Ces deux premiers en connaissaient deux autres qui étaient étudiants en droit (2), et vous savez quel est l'un de ces deux. Jamais nous n'avions parlé ensemble de nous consacrer à Dieu, lorsqu'il y a deux ou trois ans, à notre parfaite surprise et à notre grand contentement, le premier qui se déclara fit déclarer tous les autres. On se groupa autour de l'abbé Gratry. On cherchait à fonder quelque chose. Nous voyions bien qu'il fallait s'occuper d'études, mais sous quelle forme? dans quelles conditions? Nous n'avions pas la vocation religieuse, et cependant nous voulions la vie commune. Le premier mot d'*Oratoire* fut une révélation. L'abbé Pététot, qui était dans les confidences, en avait grand'peur à cause des précédents. On alla droit à Rome, et on convint d'accepter tout de sa main. Rome accorda le titre de l'Oratoire, mais en changeant la fin du titre, et au lieu de l'Oratoire de Jésus, nous sommes l'Oratoire de Jésus et de Marie-Immaculée. Vous avouerez que c'est un titre plein d'espérance. Le dogme de l'Immaculée-Con-

(1) M. Cambier, mort missionnaire en Chine, et M. Adolphe Perraud.

(2) M. Ch. Perraud et Henri Perreyve.

ception est sur le point d'être défini complètement par l'Église, et la Sainte Vierge bénira, j'espère, ceux qui, devançant le commandement de la doctrine, seront revêtus de ce beau titre (1).

Tout cela n'empêche pas, cher Monsieur et ami, que je ne sois un pauvre novice, très peu digne de l'œuvre à laquelle Dieu l'a appelé, lâche, inquiet sur bien des choses qui devraient être abandonnées à la volonté divine, et peu généreux envers Notre-Seigneur. Je commence à sentir le poids qu'il faut soulever pour être un bon prêtre, et je m'effraye quelquefois. Je me trouble, j'ai des moments de tristesse. J'étais si peu habitué à cette vie de silence et de dépendance! Quand il fait vilain temps, je suis trop sombre, et quand il fait beau soleil, je suis comme un oiseau en cage qui sent frémir ses ailes... cher Monsieur, priez toujours pour moi.

PENSÉES

Paris, à l'Oratoire, novembre 1853.

A peine sorti du monde et revêtu de la sainte livrée de votre service, j'ai reçu une pierre à cause de vous, Seigneur. C'était hier, dans la rue. Cette pierre venait d'une main très forte, car le coup détermina un petit éboulement dans le mur près duquel je passais. Je ne puis dire quel sentiment de fierté et de reconnaissance

(1) L'année suivante, l'abbé Perreyve écrivit une étude sur l'Immaculée-Conception de la très sainte Vierge : ce fut l'une de ses premières publications.

s'éleva dans mon âme. O Seigneur, souffrir déjà pour vous! je n'en suis pas digne, je n'ai rien fait pour mériter cet honneur.

Dans le service de Dieu, tout l'honneur est pour nous. Loin de faire grand cas de notre soumission, nous devons y voir seulement l'indulgence de Dieu qui nous accepte.

Il faut savoir que, dans l'ordre des choses divines, nous faisons toujours plus que nous ne croyons faire.

Le bonheur ne consiste pas à vivre dans tel coin de terre, à jouir de tel ou tel bien périssable. Le bonheur est un état de l'âme indépendant des choses extérieures. Dieu le donne quand il veut; les pauvres et les affligés peuvent le connaître; il est tout entier dans un seul acte d'amour. Aussi, malgré la magie du souvenir qui me montre, comme à travers un prisme, tout un trésor perdu de jeunesse et de liberté, j'y renonce et j'attends le bonheur d'une autre lumière et d'une autre vie.

Que sert de pleurer le passé? Ceux-là seuls ont du courage qui acceptent l'avenir sans crainte et ne regrettent du temps d'autrefois que leurs fautes.

Il arrive quelquefois dans une existence un moment solennel où il faut préférer le Ciel à tout ce qui est sur la terre. Heureuse l'âme qui sait alors quitter tout pour Dieu. Mais sachons-le : dans l'intime de l'âme, ces moments sont plus fréquents qu'on ne pense, et il faut beaucoup prier pour être toujours prêt au sacrifice.

Paris, à l'Oratoire, 20 novembre 1853.

Cher Monsieur d'E... (1),

Non, je ne vous oublie pas. Votre dernière lettre m'a vivement impressionné. Je l'ai reçue le jour même où j'entrais à l'Oratoire. C'est la première qui soit venue me trouver dans cette petite solitude où la voix de Dieu m'a conduit. Certaines choses que vous m'avez dites, certains encouragements, vos éloges même plus ou moins mérités, tout cela m'a été doux et précieux à recevoir ce jour-là; car j'étais triste, un peu découragé, un peu lâche, et j'avais besoin que quelqu'un vînt m'aider à franchir le seuil de cette vie nouvelle. Le bon Dieu vous a choisi, et c'est tant mieux. Voyez-vous comme la Providence sait bien faire les choses? Vous me disiez quelquefois que vous ne pourriez rien faire pour moi, et voilà que vous avez fait peut-être beaucoup. Soyez sûr que nous avons tous besoin les uns des autres et qu'à moins d'être fou, il est impossible de dire : « Cet homme ne me rendra jamais aucun service. »

Me voici donc, cher Monsieur d'E..., prisonnier comme vous, ni plus ni moins, car nos supérieurs nous ont supprimé les sorties. J'ai donc les ailes coupées; ce qui me fait un peu souffrir, parce que, s'il y a une chose que j'ai aimée dans ma vie, c'est la liberté — en théorie et en pratique. — J'ai une nature très vive, très avide de mouvement et d'activité, et au lieu

(1) Prisonnier à Sainte-Pélagie, qu'il avait visité quelquefois par charité.

de cette indépendance absolue dont je jouissais dans la maison de mon père, me voici comme vous *coffré* avec une porte et un portier, lequel laisserait bien encore sortir et courir; mais nous sommes gardés par des gardes bien autrement sévères que les vôtres, par notre conscience : on ne trompe pas sa conscience. Eh bien! Monsieur d'E..., oui, j'ai été triste, j'ai eu des journées de *spleen*, mais je puis vous assurer que j'ai eu en même temps de grandes joies, et voilà surtout ce que je voudrais vous faire partager. Vous êtes, à cet égard, presque aussi avancé que moi, car avant ces jours-ci, quoique j'eusse souvent éprouvé des peines et des tristesses intérieures, j'avais rarement, peut-être jamais, souffert *pour Dieu*, par amour pour Dieu, avec un véritable sentiment d'abandon à sa volonté. Maintenant, quoique je n'aie pas le droit de dire que je sois plus avancé dans cette voie, néanmoins je commence à comprendre ce que c'est que souffrir dans un sincère esprit d'abandon et de douceur, ce que c'est que sentir sa nature, cette pauvre nature si amoureuse de liberté, comprimée, arrêtée, réduite; je le comprends, et aussi combien est grande la consolation qui accompagne l'acte d'obéissance et d'abandon que l'on fait alors de soi-même entre les mains de Dieu. Vous avez la foi, Monsieur d'E..., je crois même que vous la pratiquez : eh bien! n'ayez pas peur de Dieu. Allez jusqu'*au bout de votre foi*, *profitez*, *tirez parti* du don de Dieu. Vous pouvez très certainement trouver dans la piété des trésors incroyables de consolation. Quand vous souffrez, ne jetez pas les yeux sur le monde. Ce pauvre monde se croit libre, et pendant que vous enviez sa liberté, il

est plus esclave que vous. Jetez les yeux sur le véritable esclave, votre type et votre modèle, celui qui, en se livrant à la servitude, a délivré pour toujours nos âmes captives et a créé la seule et durable indépendance qu'il y ait sur la terre, l'indépendance des cœurs purs. Allez aux pieds de la croix. Vous souffrez? mais voyez donc comme Jésus a voulu souffrir, et pour vous! — Vous êtes comme écrasé, comme anéanti sous un fardeau si lourd qu'il semble que vous allez mourir? Suivez Jésus au jardin des Oliviers, comptez les gouttes de sa sueur, et ce sont des gouttes de sang! Enfin vous êtes comme dans une agonie morale? Voyez-le couché sur la croix, imitez-le; étendez-vous dans votre souffrance comme sur une croix, et là, considérant que la main de Dieu, qui vous frappe justement à cause de vos fautes et de vos péchés, est aussi la main de la miséricorde qui tire le bien du mal, le salut de la souffrance, abandonnez-vous à ses coups. Dites comme Job : « Frappez, « Seigneur, frappez; quand vous me tueriez vous-même, « j'espérerais encore en vous. » Ne vous lassez pas de bénir Dieu, ne vous lassez pas de rendre grâces de vos malheurs, et si un moment ne vient pas où tout à coup des sources étonnantes de consolation s'ouvriront pour vous, si vous ne sentez pas, après l'acceptation de vos douleurs, comme un ciel d'espérances et de joies intérieures s'épanouir au-dessus de votre âme, si vous n'êtes pas étonné vous-même de votre bonheur jusqu'à vous dire : « Mais d'où vient, mon Dieu, que mes « larmes se sont changées en sourires, et que je suis « comme heureux? » si ce moment-là ne vient pas, je veux bien avouer que je ne connais pas mon Dieu et

que je n'ai jamais rien entendu à ses promesses. Si, je vous l'assure. Allez, mais n'allez pas à demi, faites-vous au fond de votre cœur une cité à laquelle rien au dehors ne puisse porter atteinte. Dans cette cité. élevez un temple, et dans ce temple un tabernacle Placez là votre Dieu, l'objet de votre recherche et désormais de votre bonheur. Retirez-vous souvent dans ce temple, dans ce tabernacle; parlez à votre consolateur, parlez-lui comme la pécheresse, en pleurant, en baisant ses pieds; oui, baisez les pieds de votre crucifix. Notre pauvre nature a besoin de témoigner son amour par des signes sensibles. Oubliez le monde qui vous environne, oubliez la terre; vous êtes aux pieds de Dieu. Ah! dites-moi, connaissez-vous dans tout l'univers un potentat qui soit maintenant plus grand que vous? Adieu, je vous envoie ces pensées, je tâcherai de le faire encore à l'avenir. Je suis très pressé, j'écris à la hâte, pardonnez-moi la forme.

Je suis votre frère en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Paris, à l'Oratoire, 23 novembre 1853.

Madame (1),

J'ai pris la liberté de vous faire parvenir quelques pages, dont je vous avais parlé, sur la vie de notre très cher M. Ozanam. Vous verrez facilement que ce petit travail n'a rien de commun avec une œuvre littéraire.

(1) Cette lettre est adressée à une dame protestante.

Ce sont des souvenirs de cœur, médités dans la tristesse d'une perte récente, et tout simplement exprimés. Cela ne serait point digne de votre attention, Madame, si la personne dont il est parlé n'était si digne par elle-même d'attirer vos regrets. Mais j'ai pensé que les traits touchants recueillis entre mille dans cette vie pieuse et forte sauraient vous plaire; et que vous ne refuseriez pas de reconnaître dans ce caractère l'alliance, dont nous avons quelquefois parlé, d'une foi constante avec une douce tolérance.

Combien je voudrais vous faire croire aussi, Madame, que la plupart d'entre nous partagent ces sentiments, et que la charité de l'esprit, d'où peut et doit venir la paix, est au moins en germe dans nos cœurs! Vous savez quels désirs j'entretiens à cet égard, et quelle estime je fais des âmes élevées en lesquelles une sage tolérance a mis ce quelque chose d'accessible et de pacifique, où l'on peut, ce semble, reconnaître l'âme elle-même de Notre-Seigneur! Mais ce que vous ne savez point, Madame, c'est la joie que j'ai ressentie de vous voir accepter ces espérances. Dans le peu d'heures que j'ai eu l'honneur de passer en votre compagnie, nous avons quelquefois touché la question religieuse, timidement, il est vrai, et comme par le dehors, mais assez déjà pour me prouver que tout sentiment d'amertume était absent de nos âmes, et que les différences de la foi y subsistaient sans les éloigner. Ce n'est pas encore le rapprochement, mais c'est le commencement de cette marche qui doit amener au bercail les âmes droites, désireuses de la sainte unité, plus ardentes à chercher Dieu dans sa véritable Église, qu'à se main-

tenir dans leur propre opinion. Sans doute, Madame, je crois posséder la vérité dans la foi et dans la pratique de notre bien-aimée religion catholique; mais ce dont je suis bien assuré, c'est que le jour où nous apporterons tous aux pieds de Dieu des âmes dociles, dégagées de passions, dépouillées d'elles-mêmes, ce jour verra la consommation de l'unité désirée.

La lumière, qui est une, luira d'un même rayon pour tous, et nous nous retrouverons groupés dans l'harmonie d'une même foi autour du même pasteur. Oui, ce jour-là, Dieu fera un miracle plutôt que de laisser la division dans la famille. Mais il faut savoir que la bonne foi de l'esprit, la charité intellectuelle et le généreux effort des cœurs sont les conditions de cette grande œuvre. Ah! qui ne la désirerait? Combien je sens à cet endroit de vifs et impatients désirs, maintenant surtout que la miséricorde de Dieu m'a placé plus près du sanctuaire et du tabernacle de la vérité! Madame, laissez-moi vous dire que j'y suis bien heureux. Je comprends que cela puisse vous trouver étonnée et un peu défiante, parce que ma nature semble comporter mal al douceur du repos et de la piété. J'avouerai tout ce que vous voudrez, Madame, mais il me restera toujours que je suis heureux, et que la pensée d'être en la place et au rang où le Seigneur me voulait, pose mon âme comme sur un solide fondement de calme et de paix chrétienne. Cela n'empêche pas quelques teintes un peu nuageuses, des ombres de tristesse, des souvenirs qui ne sont cependant pas des regrets, non; mais alors même je ne suis point malheureux, car il y a un certain charme très délicat à certaines situations d'âme où l'on a juste

assez de tristesse pour sentir le prix des consolations divines. Ne me plaignez donc pas, je vous en prie! Cela serait bien injuste et bien ingrat envers Dieu qui m'épargne et qui me soutient.

Adieu, permettez-moi de prier quelquefois pour vous; laissez-moi même la liberté de demander pour vous la grâce que je voudrai, et, si vous devinez quelle grâce je veux dire, croyez que j'en demande d'autres encore que je désire pour votre bonheur.

J'ai l'honneur de me dire, Madame, votre très respectueux serviteur.

Paris, à l'Oratoire, 31 décembre 1853.

Mon cher oncle,

Je suis donc très loin de me repentir, et plus je vais, plus je remercie Dieu de m'avoir permis de répondre à son appel. Il me semble que c'est une bonne démonstration, mon cher oncle, de la vérité de notre religion, que l'on y découvre toujours de nouvelles harmonies et de nouvelles beautés à mesure qu'on s'en approche davantage. Si elle était imaginaire, elle devrait produire sur l'esprit l'effet que produit toute chose imaginaire. Elle devrait faire naître la désillusion, le désenchantement. Les choses du monde qui semblent les plus parfaites, si on les voit de très près, laissent bien vite apercevoir leurs côtés faibles; et il faut bien leur pardonner : il n'y a que Dieu qui n'ait pas de côtés faibles. Mais la religion, au contraire, pour être bien comprise

et bien connue, doit être vue de très près; il faut la pratiquer pour savoir ce qu'elle contient de joie et de vérité; il faut la pratiquer davantage pour l'aimer encore plus, et enfin, plus on s'en approche, plus l'horizon au lieu de se rétrécir s'élargit, s'étend et ouvre toujours à nos désirs de nouvelles immensités. Assurément, ce n'est pas là le caractère des choses humaines. Eh bien! c'est précisément l'expérience que je fais en ce moment, et je t'assure que je trouve dans cette nouvelle communauté de vie avec Dieu tant de lumière et de paix que je ne comprends pas, en vérité, l'indifférence du monde à l'égard d'un si sûr bonheur.

ANNÉE 1854

Au R. P. Lacordaire.

Oratoire, dimanche 8 janvier 1854.

Très bon et très vénéré Père,

Me croirez-vous, si je vous dis que j'ai assisté aujourd'hui à votre première conférence? Non. Vous m'accuserez peut-être de vous dire plus de choses que je n'en pense et que je n'en sens... Alors que voulez-vous que je fasse? Je m'en remets au bon Dieu qui m'a envoyé aujourd'hui bien des fois votre souvenir, qui a laissé venir jusqu'à mon cœur, à travers de si grandes distances, des brises aimées que j'ai reconnues, à la joie dont elles m'ont rempli, pour me venir de vous. J'ai bien prié Dieu, bon Père, de vous soutenir, de vous porter, d'être derrière vous et autour de vous... de donner beaucoup d'éclat à votre voix, beaucoup d'énergie à votre éloquence, et d'éloigner de vous enfin toute fatigue pendant cette heure.

Me suis-je trompé? Avez-vous parlé entre une heure et deux? J'étais au jardin, à rire et à causer; mais tout à coup la pensée que vous étiez en chaire m'étant venue, il a fallu que je quitte tout. Je n'ai plus rien pu dire et j'ai passé le reste de mon temps à prier pour notre bon

Père qui recommence si courageusement l'œuvre de Dieu. Ah! heureuse basilique de Saint-Sernin! Combien j'ai envié le bonheur d'être caché parmi les derniers dans la foule et de retrouver là tant de souvenirs et d'émotions qui ont porté ma jeunesse et peut-être décidé de ma vie!... Je ne veux cependant pas me plaindre, mon bien bon Père; je ne vous ai pas perdu tout entier. Vous m'avez envoyé il y a quelque temps une si grande et si douce lettre que j'en suis encore pénétré de reconnaissance... Je me suis même permis à son égard une liberté qu'il faut que je vous confie afin de savoir si vous me l'accorderez pour l'avenir : je l'ai lue dans sa totalité au P. Gratry et à un autre Père auquel elle devait faire du bien. On s'est récrié; on la voulait; on désirait la copier. Pour le coup, j'ai tout refusé. Mais ne pourrais-je pas vous dire combien on l'a trouvée belle? Et s'ils l'ont ainsi jugée, que vous dirais-je de moi? Quand je l'ai lue, elle m'a transporté dans un monde supérieur où je suis demeuré plus d'une heure et demie, plein de pensées et de bonheur, avec vous. Je veux tout vous dire; elle m'a fait méditer sur un grand sujet : sur la beauté des âmes, et sur un sentiment particulier qui y répond, qui n'est pas l'amour profane, puisqu'il n'a rien de ses violences et de ses inquiétudes, et qui est cependant plus que la simple amitié. Il me semble que c'est le propre de la beauté de jeter en nos cœurs cette sorte de ravissement, plein de désirs, qui les creuse et leur fait sentir le manque de l'infini. Le sentiment de la bonté ne produit point en elles ce grand effet, elle les attire doucement, les satisfait par elle-même et laisse en elles l'émotion de la reconnaissance; mais la beauté

jette le cœur sur une projection indéfinie où il ne peut plus s'arrêter qu'en Dieu. J'ai quelquefois éprouvé ce sentiment à la vue d'un beau visage, surtout d'un visage de femme, mais cette jouissance est trop près d'être sensuelle et l'on n'ose s'y abandonner. Je l'ai ressenti avec plus de calme et non moins de force devant une belle nature : je me rappelle certaines matinées dans les montagnes, aux Pyrénées, où la beauté de la nature produisait sur moi cette vive impression. Je n'aurais pas donné pour des trésors les heures trop courtes de cette espèce d'extase qui ne sait où se prendre, mais qui certainement doit être le chemin de Dieu. Je lisais les Méditations de Malebranche, mais le livre tombait toujours de mes mains, et me voyant au sein de cette nature forte et riante, au milieu de ce bourdonnement de la vie, au sein de ces inconcevables existences, je commençais à m'arrêter, j'écoutais toujours comme si quelque chose m'appelait... et puis suivant du regard les crêtes hardies de nos montagnes sur le bleu profond du ciel, et les grands jeux des ombres dans les vallées, je me sentais emporté comme vers une terre nouvelle et des cieux nouveaux. Il fallait alors fermer les yeux; quelquefois je pleurais, — je vous demande de m'expliquer cela? — et je ne pouvais retrouver un peu de paix et de calme qu'en me jetant à genoux et en prononçant et répétant tout haut le nom de Dieu. Ces choses-là ont tenu beaucoup de place dans ma vie et je craignais de les perdre en embrassant la vie sévère d'une communauté religieuse. Mais je vois que ces bien-aimés horizons, lumineux et immenses, peuvent se dérouler et s'étendre dans la plus petite cellule : il ne faut qu'un

peu de silence et un seul mot prononcé par Dieu. Eh bien, mon bon Père, ce mot était dans votre lettre; voilà pourquoi elle a jeté tant de joie dans mon âme. J'ai senti se réveiller en moi cette idée de la beauté, et d'une beauté bien plus belle que les plus beaux visages et les plus riantes natures. J'y ai vu l'image et la ressemblance même de Dieu, elle m'a conduit enfin à ses pieds, et ces petites pages écrites de votre main, lues par mon cœur d'enfant et d'ami, n'ont pu être achevées qu'à genoux, devant l'image de Notre-Seigneur et accompagnées de son nom.

Mais je vous fatigue peut-être. Vous allez dire que je me laisse entraîner trop facilement à mes impressions. Je vous assure, mon bon Père, que cela n'empêche pas le calme de ma vie et de mes travaux. Pourquoi donc n'aurais-je pas quelques rayons plus doux pour m'éclairer? Et enfin pourquoi m'écrivez-vous des choses qui me dégoûtent de la terre et me font répéter avec l'hymne :

Moraris heu! nimis diù,
Moraris, optatus dies!..

Ah! mon Père, qu'il y a de la joie dans la pensée de la mort! Et certes il n'y a rien de découragé dans ce que je vous dis là. J'aime la vie, si vous voulez; j'ai des *montagnes d'espérances*. Je me plais beaucoup dans mes études et dans le désir de les voir fructifier un jour pour Dieu; mais enfin quand on est las du travail, las des luttes intérieures, las d'aimer les hommes plus qu'ils ne vous aiment, las de chercher toujours dans de gros livres ce que *la foi du charbonnier* possède au centuple dans le ciel, las surtout d'aimer, de trop

aimer... car vous savez que c'est mon mal, avec quelle joie on prévoit le jour où de véritables clartés succéderont à nos ombres et où nous nous embrasserons enfin d'un embrassement éternel dans le sein de notre divin Maître!...

Je vous dis toutes ces pauvres pensées, Père, et je vous les rapporte, comme c'est justice. J'ai reçu des grâces bien douces aux pieds de la crèche, ces fêtes dernières : le petit enfant a touché mon cœur de sa faible main et en fait jaillir quelques mouvements d'amour avec quelques chaudes larmes. Je vous les envoie. C'est le cadeau que je le prie de vous porter de ma part, pour le commencement de cette année qui ajoutera encore, s'il se peut, à la tendresse de mon attachement pour vous.

Paris, à l'Oratoire, 25 janvier 1854.

Mon bon ami,

Tu m'as écrit, il y a quelque temps, un petit mot pour m'annoncer ta visite; ce petit mot était plutôt destiné à la remplacer. Cependant tu ne me feras pas croire que, le dimanche, par exemple, tu n'aies pas assez de liberté pour venir une fois en deux mois voir tes deux anciens et *vrais* amis. Serais-tu, Stéphen, du nombre de ceux que ma soutane va éloigner? Il y en a comme cela, mais je n'avais pas compté que tu en ferais partie. Cependant, mon cher, je veux continuer, moi, mes relations avec toi. Je le veux pour mon plaisir;

je le veux parce que je n'aime pas à oublier; parce que la vie n'est pas si peuplée de souvenirs heureux et d'affections anciennes pour qu'on les doive dédaigner; parce que, enfin, te le dirai-je? (mais il me semble que la franchise m'a réussi avec toi jusqu'à présent), parce que je puis te parler un langage que tu n'entends plus guère, et que c'est mon devoir de vieil ami de ne pas t'abandonner quand tu es seul. Il est difficile, je le sens, que nous nous voyions souvent dans les circonstances actuelles; alors je te propose une correspondance. Tu m'écriras tous les quinze jours, moi de même. Je ne montrerai tes lettres à personne, ceci t'indique de quelle nature je comprends cette correspondance.

Je ne te cache pas, cher ami, que j'ai peur de ta solitude; je sais quels étaient mes combats quand j'étais seul, comme il m'est arrivé quelquefois en voyage, et je redoute infiniment ces assauts des passions pour toi, qui n'as pas comme moi le frein d'une vocation religieuse. Me pardonneras-tu de te parler ainsi? Si tu me juges comme on juge dans le monde, tu diras : « De quoi se mêle-t-il? » Mais je te répondrai que, pour parler à ses amis le langage de cette lettre, il faut les aimer plus qu'on ne les aime ordinairement dans le monde, c'est-à-dire les aimer pour eux et non pour soi. Il ne me plaît guère, au fond, de prendre le rôle de faiseur de morale; cependant j'aime mieux m'exposer à tes railleries que de manquer à mon devoir d'ami. Si tu avais ton père et ta mère, il y aurait autour de toi des cœurs qui veilleraient sur ta vie, qui sauraient te dire franchement : « Mon ami, tu fais mal! » Tu n'as plus ces grands et inestimables trésors, et tu es entouré de

gens prêts à te flatter, à te persuader que le mal est le bien, à t'entraîner par leurs conseils et par leurs exemples. Eh bien! je veux essayer avec toi le rôle très rarement apprécié de la franchise. Tu me demandes peut-être ce que je pense de toi? — Dieu sait si je désire me tromper! Mais je me figure ta vie comme je me figurerais la mienne à ta place, si je n'avais pas une sincère religion : je me figure que tu as abandonné Dieu; que, si tu vas encore à la messe, tu ne te confesses plus ni ne communies; je me figure que les doutes sur la vérité de la religion te sont venus, comme aux dix-neuf vingtièmes des jeunes gens, de l'entraînement des sens; je me figure que tu connais des jeunes gens qui se disent tes amis (pauvre mot d'ami!) et qui t'environnent d'une atmosphère de plaisirs, de rires joyeux, de plaisanteries mauvaises; enfin, que tu vis dans ce monde gracieux, séduisant, *spirituel même* (je t'accorde beaucoup), mais au fond corrompu, sensuel, avilissant, des femmes à la mode comme on l'entend, et des jeunes gens frivoles. Réponds-moi. Si je me trompe sur ta vie actuelle, ta réponse me causera une joie indicible; si j'ai raison et que tu veuilles être sincère, je te ferai entendre la vérité; la vérité, c'est-à-dire ce que Dieu pense, ce que Dieu veut, ce qu'il nous montrera peut-être bientôt lui-même et sur quoi il nous jugera. Quel plus grand service peut-on rendre à un homme que de s'engager à lui dire la vérité? Tu as le cœur assez noble pour accepter cette proposition; si tu ne le veux pas, dis-le-moi franchement, je te resterai, malgré tout, dévoué et ami; il est évident que je n'ai aucun droit sur ta conscience. Mais, si tu m'as compris, si tu es las des

mensonges du monde, je m'offre, en acceptant d'avance tout ce qui m'en arrivera. Je ne dis pas que je t'aime, ma lettre le prouve assez.

Au R. P. Lacordaire.

Paris, à l'Oratoire, février 1854.

Cela s'est-il passé? cela est-il vraisemblable? J'ai besoin de réfléchir pour le croire, et quand j'entends votre nom et votre souvenir m'arriver de tous côtés, à propos de mille questions (car on parle beaucoup de vous à l'Oratoire), j'ai des incertitudes sur mes souvenirs, qui me semblent des rêves... Tout cela met mon âme dans un état très singulier, que je connaissais mal autrefois, qui commence à m'être plus ordinaire : l'état de l'attente, l'état du *provisoire*. Il me semble que sur la terre nous n'avons qu'à peine le temps de commencer les choses; tout reste toujours inachevé..., rien ne se termine bien, et alors quelle joie de penser qu'un jour viendra où tous ces préludes seront suivis d'une véritable et pleine harmonie! La pensée de la mort, de ce point de vue, est la plus douce et la plus joyeuse des pensées, et je trouve que les belles heures, les heures des bons souvenirs, sont plus propres à la faire naître que les heures de la tristesse. Ces impressions ont été très vives en moi. Je ne puis vous exprimer avec quelle force, quelle réalité de sentiment, la vie m'est apparue comme une ébauche, comme un essai...; il me semblait voir fuir à droite et à gauche

les choses du temps, et je le voyais avec une sorte de mélancolie très heureuse au fond, et très consolée. Après tout, nous devons désirer notre but; et l'instabilité, le flot de cette vie d'ici-bas, doivent nous inspirer de grands désirs de la cité permanente. J'ai vécu avec ces idées; j'en ai fait l'aliment de mes méditations, j'ai écrit sur ces sujets. *Si je meurs un jour*, et qu'on lise cela, on croira que j'étais très sage à vingt deux ans, et on le dira..., et on se trompera cependant.

Je voudrais bien savoir, mon bon Père, votre opinion sur la guerre qui s'annonce (1). Il me semble que c'est une belle guerre. Combien elle eût été plus belle, faite au nom de la démocratie! Mais maintenant ce sera toujours le triomphe d'une tyrannie et d'un égoïsme. Cependant cet odieux empire russe est si menaçant, il est si près de Constantinople; à Constantinople il est si près de Rome, que la question me semble d'une effrayante gravité au point de vue catholique. Je ne comprends pas, puisque les chances sont si favorables et que tout s'annonce bien, que l'on attende toujours de Nicolas le sort de la paix ou de la guerre, et qu'on n'entreprenne pas de commencer dès maintenant. Qui sait si plus tard les conditions seront aussi bonnes pour soutenir le choc de ces nouveaux barbares? La parole de Napoléon ne devient-elle pas étonnante : « La « France sera républicaine ou cosaque? » Que de Français périront peut-être pour n'avoir pas cru à cette parole! Vous voyez, mon Père, que je voudrais être ministre des affaires étrangères pendant vingt-cinq minutes...

(1) La guerre de Crimée.

Mais il y a si peu d'enthousiasme! tout est si bien mort! En d'autres temps, combien de jeunes gens se fussent préoccupés de ces choses! Enfin, je ne suis pas vieux, eh bien! que d'heures, que de jours n'ai-je point passés, en 1848, à crier à M. de Lamartine, sous les balcons de l'Hôtel de Ville : « La guerre de Pologne! la « délivrance de la Pologne! » et d'autres guerres encore, *bien d'autres!* Nous n'y allions pas à moitié! Il y avait de la vie au moins dans tout cela! Mais aujourd'hui, mais eux...

. . . . *progeniem vitiosiorem!*

Je suis content à l'Oratoire. Ce n'est pas que je n'aie des journées tristes, surtout quand il fait beau, quand le ciel est pur, et qu'il y a de beaux rayons de soleil sur le clocher de vos Carmes que j'ai en face de moi. Alors il me vient des désirs infinis que rien ne peut combler. Je pense au passé, je pense à l'Italie, à Rome, à vous, à M. Ozanam dont le souvenir est mêlé à de beaux jours. Je pense à certaines âmes que je sens bien être insaisissables ici-bas. Je pense à tant d'espérances trompées, à la liberté de cette pauvre France, à l'avenir honteux que nos lâchetés présentes nous réservent; je pense qu'il serait heureux de mourir. Je voudrais sortir de cette prison, ne fût-ce que pour une heure, je voudrais voir un peu au-dessus de nous. Dans ces moments-là, je ne sais plus que faire. L'autre jour j'y ai passé trois heures; une autre fois je n'ai pu en sortir qu'en me raccrochant à vous, bon Père. J'ai pris votre réfutation de M. de Lamennais; cette lecture a détourné mes impressions sur des choses positives et sérieuses, et je

vous en remercie. Vous savez que M. de Lamennais va mieux; c'est une trêve que Dieu lui donne; nous prions Dieu pour lui.

Père, vous m'avez fait une promesse que je garde et que je vous rappellerai la prochaine fois parce que je n'ai plus de place. Sachez seulement que votre parole est engagée sur ce point, et tenez-vous prêt à lui faire honneur.

Adieu, bon Père. J'ai bien ri de l'or que vous buvez (1), je ne m'étonne plus que vous dépassiez saint Jean Chrysostome. S'il pouvait se plaindre, il dirait que vous trichez, et il aurait raison; mais moi, je trouve que vous faites bien de donner plus de force à votre larynx avant même qu'il soit fatigué. Mais serait-il fatigué? Dites-le-moi.

Adieu, bon et cher Père; vous savez combien je vous aime.

A l'abbé de la Boissière.

Oratoire, 28 mars 1854.

Cher abbé,

Votre lettre m'a scandalisé. A-t-on jamais vu un curé de province regretter si peu Paris? C'est-à-dire que j'ai peine à vous croire. Il faut que la province gâte bien le goût! Enfin, c'est égal, c'est drôle... A peine revenu à B..., voilà l'abbé de la Boissière qui m'écrit : « Ouf! « j'en suis hors! Dieu merci! j'en avais mon aise de « votre Paris... etc. », et il veut que j'avale agréable-

(1) Voir les *Lettres à des jeunes gens*, 10e édition. p. 263, lettre LVII.

ment une pareille dose? Je vous soutiens, moi, que Paris est la tête de la France, qui est la tête de l'Europe, qui est la tête du monde... Pensez, dites et écrivez tout ce qui vous plaira contre ceci; vous finiriez par me faire croire que vous êtes jaloux.

Enfin, très cher abbé, nous vous regrettons, nous, voilà comment on gâte les gens. J'ai reparlé souvent de vous avec les miens et ils vous aiment très sincèrement. Je ne sais rien de nouveau sur moi depuis votre départ, si ce n'est précisément qu'il n'y a rien de nouveau, chose étonnante et qui commence à m'inquiéter.

Croiriez-vous, cher abbé, que je deviens calme? *Calme*, entendez-vous! Je fournis tout tranquillement ma journée, et pense à quoi je veux durant le jour... je n'en reviens pas. Je ris — mais au fond, pour que ma lettre soit au moins sérieuse de moitié, — je vous dirai de bonnes choses de ce calme : A y bien regarder, il me semble plus sage de vivre ainsi, abandonné à la volonté de Dieu, acceptant tout ce qu'il voudra donner : les combats, les difficultés, les chagrins dans l'avenir; le calme et la paix, puisqu'il le veut, dans le présent, que de déplacer toutes choses et d'avoir, à propos de toutes, des sentiments violents. Si c'était le sommeil, je m'affligerais et m'en dégoûterais; mais j'espère que c'est la sagesse et la vraie raison. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai tant sacrifié aux préoccupations, aux mouvements trop vifs du cœur et de l'esprit, que cette paix m'étonne et me semble lourde quelquefois. C'est comme un marin, accoutumé aux brises vives et au grand vent, qui ne peut respirer dans les rues de Paris, sous un ciel insignifiant, par un mois d'août. Mais j'espère découvrir dans

ma nouvelle vie où jeter mes désirs et mes ardeurs. Je sais que la vie d'aujourd'hui n'est pas la vie définitive, qu'un jour viendra où je serai chargé d'une œuvre, peut-être difficile, peut-être périlleuse... (Dieu le veuille, s'il doit m'y soutenir)! et que ce jour-là me rendra le grand vent où j'aime à vivre, où j'ai vécu. J'ai besoin d'être entraîné par une pensée dominante, par un désir, par un effort... mon indépendance intérieure me surprend et me fatigue. Quand je serai mené par le bras de Dieu, je crois que je serai mieux comme je dois être. Demandez pour moi l'entier abandon. C'est un sentiment que je commence à connaître, mais peu encore et mal. Je n'aurai pas perdu ces jours de *calme* qui me paraissent quelquefois un peu pesants, je ne les aurai pas perdus, si je m'y établis bien dans la soumission à la volonté de Dieu et à son service.

Adieu, je vous embrasse et vous *regrette*, ceci pour vous faire rougir.

Paris, à l'Oratoire, 19 mai 1854.

Ma chère petite cousine,

J'avais bien espéré pouvoir vous offrir moi-même le petit chapelet que je vous avais promis, et surtout pouvoir assister à la joyeuse fête de votre première communion. Je prévois que cela sera fort difficile, sans doute impossible. Je ne veux pas cependant me priver du bonheur que j'aurais eu de causer avec vous à la veille d'un si beau jour, et je confie à cette petite lettre certaines choses que je tiens à vous dire.

Croiriez-vous, Marie, que je ne pense pas sans une vive émotion au grand bonheur qui va vous être donné? Il y a, il est vrai, plusieurs raisons qui peuvent mettre ce sentiment en moi : d'abord votre première communion me rappelle la mienne, et c'est un souvenir qui ne se présente jamais sans me remplir de reconnaissance; et puis, votre première communion, c'est la fête de deux personnes que j'aime beaucoup : c'est votre fête, Marie, et vous savez que votre bonheur me touche de près; c'est aussi la fête du Seigneur Jésus, et vous comprenez que je dois bien naturellement aussi la partager. C'est votre fête, c'est peut-être, c'est sans doute, la plus belle fête de votre vie. Hélas! quoique tous ceux qui vous entourent vous le disent, vous ne pouvez pas savoir combien ils disent vrai! Plus tard vous pourrez sans doute être pieuse encore, bonne, plaire beaucoup à Notre-Seigneur; mais vous ne serez plus enfant, et il aime tant les enfants! Vous le recevrez, j'espère, très souvent durant votre vie et jusqu'au jour de votre mort dans le saint sacrement de l'Eucharistie; mais bien que vos communions soient pures, tendres, heureuses, je vous le dis, ce ne sera plus votre *première communion*, cette première visite où le Seigneur Jésus est si généreux, où il donne tout ce que l'âme lui demande, où il fait alliance avec elle, et pour toujours.

Savez-vous une chose, Marie, c'est que rien ne ressemble au jour où, après cette vie nous aurons le bonheur de voir Jésus au ciel, autant que le jour de notre première communion. Vous êtes trop bien instruite pour ne pas savoir que notre âme est faite pour posséder Dieu, qu'elle désire cette sainte union, que son

parfait bonheur est de s'unir parfaitement à Dieu ; or, chère enfant, cette union parfaite nous est donnée deux fois : une fois au jour de notre première communion et pour le soutien de toute notre vie, une seconde fois au jour où nous entrons au ciel et pour toute l'éternité. Après le bonheur d'une âme qui entre au ciel et qui aperçoit Jésus, il n'y a pas de bonheur plus grand que celui d'une âme qui le reçoit pour la première fois sur la terre, et rien ne peut davantage ressembler à un ange que l'âme d'un enfant, en ce jour-là. J'avais donc raison de dire que ce saint jour est un jour de fête, votre plus beau jour de fête!

Mais c'est encore la fête du Seigneur Jésus; car, si l'âme est heureuse de s'unir à Dieu, nous savons que Dieu aime s'unir à nos âmes. C'est lui qui prononce cette douce parole si bien faite pour vous : « Je cherche « un cœur pur, et là est le lieu de mon repos. » Croyez donc que le Sauveur se réjouit de venir en vous, qu'il prépare votre âme, qu'il la regarde comme son tabernacle, comme son amie, comme son enfant, qu'il l'embellira lui-même pour se faire honneur, ainsi qu'un roi orne son palais et enrichit son trône; mais surtout, croyez qu'il se réjouit de venir en vous parce qu'il vous aime, et c'est là le plus grand sujet de sa joie. Ah! qu'il aura de joie, ce bon maître, en cette heure bénie, quand il pourra presser votre cœur contre son cœur, et se consoler des ingratitudes et des ignorances des hommes en écoutant le langage de votre foi et de votre amour! Marie, je vous en conjure, parlez-lui avec simplicité, avec abandon. Dites-lui que vous l'aimez et combien vous l'aimez : rien ne peut lui être plus

agréable. Dans le premier moment, oubliez tout pour lui, tout! Restez un peu seule avec lui, parlez-lui et écoutez-le. C'est la première fois qu'il sera dans votre cœur réellement et substantiellement, les premières paroles que vous lui direz ont un grand prix. Demandez-lui, chère enfant, de bénir votre vie, d'en faire ce qu'il voudra, de la rendre tout entière bien pure. Jurez-lui de lui être fidèle. Suivez les mouvements de votre cœur, Jésus vous inspirera lui-même ce qu'il désire que vous lui disiez. Après ce premier moment de silence avec Dieu, pensez à vos parents. Priez-le de bénir votre père, votre mère, vos frères, de leur accorder la grâce de l'aimer et de le servir fidèlement. On dit que Notre-Seigneur accorde presque toujours ce qu'on lui a demandé le jour de sa première communion, si on l'a bien faite. Moi, je l'ai éprouvé. En revenant de la Sainte-Table, dans le premier moment de mon action de grâces, j'eus la pensée de demander à Dieu la grâce d'être prêtre : je n'ai jamais oublié cette prière, et vous voyez qu'elle a été exaucée. Réfléchissez donc à ceci, chère enfant : *il est très probable que la prière de votre cœur, en ce moment bienheureux, sera bénie et exaucée.*

Ah! Marie, que vous êtes heureuse! que je voudrais être à votre place! redevenir, pour ce jour-là, enfant comme vous! Allez donc avec confiance, avec amour, comme un petit enfant qui se jette dans les bras de son père. Notre-Seigneur vous aime tant! Je vous demande une grâce : Vous demanderez à Dieu que je sois un bon prêtre, rien que cela, mais *j'y tiens beaucoup*, et je veux que vous me le promettiez.

Je prie Dieu de vous accorder ses plus précieuses

faveurs, je vous recommande à la bonne Vierge, dont vous portez le nom, et je vous embrasse comme ma petite sœur en Jésus-Christ.

A l'abbé de la Boissière.

Paris, 2 juin 1854.

Très cher abbé,

J'ai lu votre lettre et je l'ai relue avec un intérêt triste et puissant... Oui, cela est vrai, il y a des faiblesses dans notre cœur, dans nos affections, des défaillances dans notre amitié comme dans notre vertu; que je connais bien ces terribles choses! Hélas! si l'on voyait le fond des âmes! Mais enfin, nous pouvons toujours nous relever par le mot de Pascal : *C'est un roseau pensant*, c'est une faiblesse qui se sent faible, qui se prend en pitié, qui s'irrite contre elle-même; il y a là bien de la grandeur. Ne craignez donc pas, bien cher abbé, que cette espèce de confession ait produit sur moi d'autre effet que de me faire mieux connaître à moi-même, et de me faire estimer votre franchise.

Je vous écris à travers les brouillards d'un jour pluvieux : il y a autant de brouillard et de pluie dans mon âme que dans le ciel. Vous me dites vos petites misères, que n'aurais-je pas à vous dire des miennes? J'ai fait cent sottises cette semaine. Vous savez combien je suis maladroit dans certaines occasions : un de mes amis a voulu me présenter à une personne considérable de sa connaissance et m'a remis une lettre

pour elle. Me voilà donc parti hier me dirigeant vers la rue... J'arrive à l'hôtel, je faisais l'homme habitué... Mais bah! je suis resté stupide, ne pouvant rien tirer de ma pauvre tête; en partant, j'ai dit une lourdise; je suis rentré dans mon trou, et avec quel bonheur! Ah! la solitude, cher ami, le plaisir de fermer sa porte, d'ôter la clef, de mettre son verrou, de rire des autres sans trop de méchanceté, et surtout de rire de soi! le plaisir de se trouver *dans le vrai* après cette singulière comédie du monde et de pouvoir se délasser des apprêts, du fard, du masque, des grimaces!

Ne croyez pas cependant que je sois misanthrope, non, mais j'aime les vraies bonnes choses, j'entends les simples et les naturelles : le monde n'est pas absolument peuplé que de dupeurs, il y a des âmes sincères et de vraies beautés. Vous m'en indiquez dans votre lettre et de celles que j'aime le mieux, par exemple, la pureté d'une âme innocente, la beauté d'une première communion. Je crois vous avoir fait connaître cette passion de mon cœur, en tous cas connaissez-la : j'ai la passion des premières communions. Jugez donc si ce que vous me dites de la première communion de vos enfants a pu m'être indifférent. J'ai un si beau et si grand souvenir de ce jour, que la seule vue d'une petite fille en voile blanc ou d'un enfant avec le ruban au bras me fait battre le cœur.

J'en ai *suivi* dans les rues en pleurant, attiré par le seul charme de ce souvenir, et les aimant de toute mon âme. Une de mes petites parentes a fait sa première communion cette année; l'ardente piété de cette enfant rendait encore la cérémonie plus touchante. Croyez-

vous que les vanités et les gloires de ce monde me donneraient autant de bonheur que les joies pures et silencieuses de semblables impressions? Il me semble que la plus grande consolation, le plus grand soutien de la vie sacerdotale, c'est la connaissance intime de certaines âmes pures. Il y a des artistes, cher abbé, qui sont très heureux rien qu'à pouvoir contempler la nature, le beau ciel, les teintes chaudes et les vives lumières répandues par le soleil sur les objets qui les entourent; ils se perdent dans cette contemplation, ils en vivent. Sachons donc être un peu artistes à l'égard des âmes, et trouver un vrai bonheur, une jouissance sérieuse à regarder dans les belles âmes les reflets de Dieu. Hélas! une âme est si belle! toutes les misères de notre commencement ne m'empêchent pas de le dire, il y a tant de puissance, tant de lumière dans ce beau miroir de Dieu! Je vous avoue qu'après l'âme de Notre-Seigneur, ma plus grande espérance est dans l'amour des âmes chastes; il y a là de quoi faire oublier, ce me semble, tous les autres amours, faibles et pauvres près de celui-là

Je reçois la *tonsure* le 10 juin. Priez donc pour moi, cher abbé, et spécialement samedi à votre messe.

Au R. P. Lacordaire.

Paris, fête de saint Dominique, 4 août 1854.

Bon Père et très bon ami,

Je vous souhaite votre fête, avec le plus affectueux embrassement que je puisse donner. Cette fête a été bien belle à votre couvent de Paris, mais combien vous y manquiez! mes yeux, non ceux du dehors, mais ceux du dedans, vous cherchaient toujours... je me suis consolé tant que j'ai pu en priant pour vous et en pensant à l'avenir. Quel avenir? — je ne le sais. Peut-être n'est-ce pas celui de la terre que je veux dire, mais celui du ciel... n'importe! je crois que je saurai vous retrouver, et, à cet égard, je ne craindrais pas même la mort.

J'ai donc entendu la messe au couvent, j'ai reçu la sainte Eucharistie et prié pour vous. Figurez-vous, bon Père, que j'étais invité au repas : voilà un excès d'honneur! mais que penseriez-vous si je vous disais ce qu'il m'est arrivé à la fin de ce repas? L'Archevêque de Paris (1), qui présidait, prononçait un petit discours plein de compliments pour les différents ordres religieux et congrégations représentés; il adressait la parole à notre révérend Père supérieur, lorsque, s'étant mis à me fixer, il commença à parler de moi, de ses espérances à mon égard, etc., etc. Le P. Pététot lui dit : « C'est « un de mes petits. » — « Alors, reprend Monseigneur,

(1) Mgr Sibour.

« laissez-le faire, il deviendra grand... je crois lire sur « son front qu'il sera l'honneur de mon diocèse. » Puis, m'adressant la parole : « Mon enfant, me dit-il, « je vous prie de conserver dans votre cœur ce que je « vous ai dit, jusqu'à ce que la volonté de Dieu sur « vous soit accomplie... » Je vous rapporte ceci, bon Père, simplement et comme en confession; d'ailleurs à peu près, car j'étais si troublé, si pris au dépourvu, si surpris, que le rouge m'a monté au visage, j'entendais à peine. On m'a redit ces paroles, et je vous les rapporte peut-être un peu tronquées. Du reste, je ne crois à rien autre qu'à une amabilité fort extraordinaire de Monseigneur. Si nous étions deux saints, je pourrais m'en préoccuper; mais sommes-nous deux saints? je jure que non, pour l'un du moins.

Faites-moi l'amitié de n'écrire ce petit incident à personne; je vous l'ai raconté pour vous amuser, mais il y aurait de ma part une hideuse fatuité à le redire, et je ne voudrais pas que l'on sût que j'ai eu la faiblesse d'en avoir été content.

— 5 août. Il était trop tard hier pour que je pusse achever ma lettre. Je la reprends aujourd'hui. Je suis encore plein des souvenirs de notre belle journée, mais ce ne sont plus que des souvenirs, déjà même refroidis, mêlés de tristesse, et qui m'ont laissé retomber dans le pauvre ordinaire de la vie. Singulière chose qu'une fête! j'y trouve toujours la pensée de la mort. Oui, il faudrait pouvoir mourir après une belle fête chrétienne, mais on retombe dans les brouillards et dans le gris monotone de ses jours. C'est comme une échappée du

ciel qui fait battre les ailes de l'âme; puis la vision disparaît, le voile se reforme, et à ces grandes lumières intérieures que Notre-Seigneur donne à ses amis, succède l'espèce de clair-obscur dans lequel vivent les petites âmes; je suis de celles-ci, mon bon Père. Aussi les fêtes, quand elles ont été belles, quand j'y ai beaucoup vécu et beaucoup aimé, laissent-elles dans mon cœur un sillon plein de regrets et comme d'amertume. Je m'en plaindrais et je dirais que c'est un leurre, si je ne pensais que cela est la vraie vie, et notre pauvre terre l'illusion, que notre obscurité n'est que le manque de cette éternelle lumière, et qu'un jour viendra, jour sans soir et sans sommeil, où ayant commencé de voir, nous verrons toujours. Il ne s'agit que d'attendre. Je voudrais bien savoir si je ne me fais pas illusion dans l'amour que j'ai pour la pensée de la mort : je trouve dans cette pensée des trésors de joie, et il me semble qu'il n'y a pas un seul moment de ma vie dans lequel, m'étant donné le choix de vivre ou de mourir, je ne préférasse la mort. Cependant je suis si heureux! j'ai peur de me tromper, et si la chose était possible, je voudrais en faire l'essai. Je crains la souffrance parce que je suis lâche, mais par exemple, la mort sur l'échafaud me paraît très sérieusement, quand j'y pense, l'un des dévouements désirables de la vie (1).

Je ne vous parle plus de votre discours, mais je n'y pense pas moins. On voudrait qu'il se vendît à Paris. Pourquoi n'en avez-vous pas envoyé? on me le demande

(1) Voir la réponse du P. Lacordaire, en date du 21 août 1854. (*Lettres à des jeunes gens*, 10e édition, p. 299.)

de tous côtés. Bon Père, j'ai envie de vous dire que je vous aime! mais à quoi cela servira-t-il? Dieu merci, vous le savez. L'autre jour, je suis entré dans votre chambre, je me suis assis à votre table, je crois que j'ai écrit un petit mot que j'ai mis dans votre pupitre et qui vous attend. Mais qu'elle était seule, cette chambre! vous fâcherez-vous de cette grande liberté que j'ai prise? Non, vous seriez impardonnable; si vous saviez combien mon cœur est attaché au vôtre, cela rachète bien mes défiances d'autrefois. Croyez-moi votre enfant, votre ami, avec des sentiments de respect et de tendresse que Dieu seul peut concilier dans les âmes.

Châlais, 24 août 1854.

Mon bon Charles,

Je t'écris d'un beau coin de terre! Voici le troisième jour que je passe au couvent de Châlais, auprès des bons Pères dominicains, traité ainsi que Charles Ozanam, comme un ami de l'Ordre, bien traité aussi par le bon Dieu qui nous donne bonne santé, beau temps et vraies joies du cœur. Je suis donc heureux ici, et je ne puis me rassasier des choses que je vois. Le continuel mélange de religion et de sainteté qui s'ajoute aux magnifiques spectacles de la nature a fini par leur donner un sens divin auquel je ne puis échapper; c'est comme une transfiguration de toutes choses qui laisse facilement voir le visage éternel de Dieu. Aussi, mon cher ami, bien que je pusse te raconter mon voyage et parler d'une foule de petites choses qui t'amuseraient

peut-être, je t'avoue que je n'ai pas le courage de me faire cette violence. Je resterai donc, si tu le veux, dans l'ordre de mes impressions actuelles, et je ne te parlerai que de nos belles montagnes. Je sais que tu te plains parfois de mes dithyrambes et de mes poésies en prose, mais tant pis, je suis incapable ces jours-ci de toute autre chose, et je t'écrirai comme je pense.

Tu connais la route de Lyon à Grenoble. Tu sais combien elle est riante, variée, fraîche; combien ses gracieuses ondulations préparent doucement l'œil aux grands mouvements de la haute montagne. On quitte le chemin à Voreppe pour gravir dans le rocher et gagner les hauteurs de Châlais. Après une heure et demie de marche (quand on a des mulets), on arrive à de vertes pelouses soigneusement étendues sur un plateau. Il faut marcher encore à l'ombre des grands rochers et des forêts de pins qui dominent de toutes parts, et l'on aperçoit bientôt le couvent de Notre-Dame de Châlais.

Quand nous arrivâmes, le soleil se couchait dans ces voiles d'or que nous avons souvent regardés ensemble en Auvergne ou sur le rivage de l'Océan : les profondes vallées de l'Isère étaient pleines de cette atmosphère lumineuse qui rend la terre semblable au ciel, et seulement au loin, quelques lignes bleues hardiment découpées sur le ciel posaient une limite à l'éclat presque divin de toutes choses. Le profond azur du soir avait succédé aux teintes enflammées du couchant, la cloche sonnait l'*Angelus*; nos mules nous arrêtèrent à la porte de la chapelle, parce que c'est l'usage que les arrivants saluent d'abord le vrai maître de la maison.

Nous étions attendus. On avait fait grand repas et grand feu, ces deux formes de l'hospitalité parfaite.

Depuis, les longues conversations avec les Pères et les Frères, les longues promenades sous leur conduite, surtout les heures trop courtes et trop rares de solitude avec Dieu, nous ont appris à connaître ce que valent les rochers de Châlais et combien on peut y être heureux. Quelle retraite sans que ce soit l'isolement! Quelle paix sans que ce soit l'oubli des hommes! Mais quel oubli de ce qui est petit et misérable, comme, par exemple, des empires et des empereurs! On est trop haut pour les distinguer dans les ombres et les vapeurs de la plaine... En revanche, quelle société avec le Roi des rois, Celui-là seul que nous reconnaissons pour notre maître! Quel silence de ce qu'il est vain d'entendre, et quelle harmonie parfaite des œuvres divines! J'en suis transporté. Il y a dans cette nature régénérée et réhabilitée par l'habitation des saints, je ne sais quelle influence de calme, de prière, de chasteté qu'il est rare de ressentir sur la terre. On recommence à croire à l'innocence, à la dignité de l'homme et à sa grandeur, en même temps que l'on s'humilie devant l'immensité des chefs-d'œuvre de Dieu.

Hier, nous étions au sommet d'une des montagnes les plus élevées du Dauphiné; nous apercevions la chaîne des Alpes avec ses glaciers et ses neiges étincelant sur un ciel profondément bleu, et par-dessus toutes les cimes, le mont Blanc entouré de ses pics, comme un monarque au milieu de ses gardes, et présidant l'assemblée de ses seigneurs. Entre nous et lui s'étendait le désert de la Grande-Chartreuse dont nous

apercevions au-dessous de nous les bois au pied du grand Som. J'ai pensé à toi, qui, à cette heure peut-être, contemplais les bien-aimés horizons de la mer, et je me demandais lequel de nous deux avait le plus grand spectacle. Mais j'avais tort : la grandeur de Dieu est dans la mer, et sa grandeur est encore dans les montagnes. Le bruit des fortes houles ressemble au bruit du vent dans les vieux sapins ; les mouvements même des montagnes avec leurs crêtes neigeuses, rappellent les mouvements des grandes lames couronnées d'écume. Tout cela redit le même nom et invite à la même prière ; le même Dieu qui est admirable dans les soulèvements de la mer, est admirable encore dans les hauteurs : *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.*

Pardonne-moi, je t'embrasse tendrement.

Notes de voyage.

Châlais, août 1854.

« Toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu » (Pascal), mais le voile peut être plus ou moins transparent. Quand se montrent les œuvres de l'homme, les voiles sont épais et obscurs. Ce sont les travaux des hommes, leurs cités, leurs édifices. Quand l'œuvre de Dieu se montre seule, le voile est transparent, il ne cache presque rien du visage éternel.

Deux grandes œuvres divines : la mer et les montagnes, deux grands voiles qui couvrent Dieu sans le cacher. Il faut regarder longtemps pour distinguer,

sous les replis du voile, les formes, les traits du modèle divin : *Mirabilis in altis et in minimis mirabilis.*

Chaque chose est individuellement admirable, mais combien le tout harmonieux des choses est plus admirable encore! Il y a entre les choses les plus éloignées, les plus distantes, mille rapports que nous ne savons pas saisir. Dieu les conçoit, parce qu'en dernier ressort, ils sont en Dieu. Quel rapport de cette petite herbe que je tiens dans mes doigts à la plus importante des planètes ou au plus grand des soleils? Je ne le sais, mais ces rapports sont nombreux : cette petite plante a son droit à la lumière, à la chaleur, à la vie commune. Si l'homme pouvait l'anéantir, l'homme pourrait changer l'univers, aussi ne le peut-il pas. Le grain de sable que je jette dans l'Océan change toutes les dimensions de l'Océan. Cela est vrai, d'une vérité mathématique, mais je ne le puis imaginer. Combien doit être belle l'intelligence suprême en laquelle réside la connaissance parfaite de ces grands secrets!

— Beauté de la terre. Un visage d'homme est cependant plus beau que toutes les beautés de la terre, une âme plus belle que tous les univers sensibles. Mais pour être touché de la beauté des âmes, il faut une âme d'une délicatesse extrême qui quitte volontiers le monde du dehors pour le monde intérieur. Il y a dans la nature, même physique, toutes les conditions de la beauté qui charme et qui commande l'amour : il y a la noblesse, la grandeur qui étonnent; la grâce qui séduit; la douceur qui calme. C'est une faiblesse admirablement mêlée de force, et, par-dessus tout, il y a la pureté qui est la couronne de ce qui est vraiment

beau. Les hautes roches des sommets, les cimes et les neiges inaccessibles ont leur expression de virginité vraiment incomparable; mais que le cœur de l'homme, toujours troublé, toujours impur, est mal fait pour la comprendre!

Je ne sais pourquoi, en contemplant les belles montagnes de Châlais, avec un jeune moine de Saint-Dominique, nous avons été induits à admirer la beauté de la Vierge Marie. Il y a peut-être là plus qu'un rapport indirect et de hasard. Si la nature physique est faite à l'image de Dieu et sur les plans éternels de son Verbe, l'âme humaine est de plus sa ressemblance, son miroir, et de toutes les âmes, l'âme de la Vierge Marie est la plus parfaitement semblable à l'âme divine. Il n'y donc rien d'étonnant que les beautés incomplètes et imparfaites des natures inférieures appellent les beautés de la plus parfaite des créatures, et enfin Dieu, qui est le dernier terme de toute beauté.

On dit qu'il y a un certain endroit du monde où des hommes prétendent philosopher sans presque parler de Dieu, ou même pas du tout. Cet endroit devrait être au ban de l'humanité, donné pour résidence aux aliénés ou converti en lieu d'exportation pour les malfaiteurs. Mais on ajoute que cet endroit *est la capitale de la civilisation*...

Paris, 7 septembre 1854.

Mon cher Eugène,

Je suis rentré dans ma famille, et j'ai tout mon temps pour t'envoyer le récit de mon voyage; mais non, j'oublie tous mes enthousiasmes, je remets à sa place chacune des couleurs de ma palette, et je ne veux plus causer que comme tu le voudrais toi-même.

Nous avons eu de bonnes heures avant mon départ et le tien, et il me semble que nous en avons bien profité. Nous avons retrouvé nos conversations d'autrefois, ces illustres conversations *de omni re scibili et quibusdam aliis* qui ont si délicieusement bercé nos dernières années d'enfance. Seulement notre intimité avait grandi : le bon Dieu et le temps lui ont donné quelque chose de plus profond, de plus pénétrant, de plus solide. Nous sommes moins dans les espaces imaginaires et mieux assurés dans le point où la Providence nous a voulus. Certes, c'est avec joie que j'y ai pensé. Hélas! cela même a passé vite. Ce serait si bon d'être maintenant ensemble, de sentir notre jeunesse à deux, de partager richement et généreusement, comme nous avons toujours fait, ce qu'il y a dans nos cœurs! Mes parents pensent aller à Saint-Germain pendant les vacances. Que de souvenirs vont se presser autour de moi! Où ne te retrouverai-je pas avec ce passé qui m'est si cher? Ah! si je pouvais t'avoir encore une semaine auprès de moi! Singulier problème que la vie! je m'habitue très mal à ces alternatives continuelles et brusques de joies et de peines, d'émotions très vives et si diverses. Je fais

encore comme ces enfants qui, voyageant sur un chemin, prétendent s'arrêter à chaque fleur pour en jouir; mais quelqu'un que je ne connais pas, et contre qui je me révolte en vain, m'entraîne par le bras sur cette route poudreuse de la vie. Il faut marcher, il faut courir; les impressions se confondent, se croisent; on n'a pas eu le temps de les sentir qu'on est déjà loin; c'est à en perdre haleine, c'est-à-dire qu'on n'a pas le temps de vivre. Sais-tu, enfant, que cela est un genre de supplice? que de beaux jours qui fuient de la rapidité d'une vision! Si nous étions assez chrétiens, contre cette déplorable fuite des choses, nous nous réfugierions dans la pensée du Ciel : là seulement, les choses quoique multiples ne s'effaceront pas l'une l'autre, parce que le Ciel est le lieu où se résout l'éternel mystère de la multiplicité dans l'unité. Là, deux joies pourront habiter en même temps notre âme, ainsi que deux souvenirs et deux amours, parce que nous verrons, nous penserons et nous sentirons tout dans l'immobile unité du cœur divin. Mais ici-bas, c'est comme le cours d'un misérable ruisseau. Vois les grands lacs, les lacs de la Suisse, dont on peut embrasser du haut d'une cime les contours vaporeux; l'œil se repose sur l'ensemble de leurs eaux. Rien ne disparaît, rien ne passe, tout demeure, et de là vient le calme parfait, le repos profond dans lequel l'âme peut être plongée sur leurs bords. Mais le ruisseau! chaque mouvement y chasse un mouvement, comme dans notre cœur une joie chasse une joie sans qu'on ait le temps de passer de l'une à l'autre. Il faut désirer le séjour du lac éternel...

Adieu, cher Eugène, je t'aime, crois-le.

A l'abbé de la Boissière.

Compiègne, 11 septembre 1854.

Très cher abbé,

Je profite d'une de mes premières heures libres pour vous répondre. Je suis à Compiègne depuis ce matin et pour une huitaine de jours; mais dès que j'ai mis le pied dans cette ville, je me suis senti saisi d'un tel accès de tristesse que si cela dure, je repartirai le plus tôt possible pour Paris. Connaissez-vous cet extrême malaise d'esprit qu'on éprouve quelquefois en arrivant dans un lieu inconnu? Pour moi, je le subis très ordinairement. Il faut que je m'accoutume aux personnes et aux choses, qu'elles cessent de m'être complétement étrangères, alors je m'apprivoise peu à peu. Je me rappelle que cette impression fut si violente il y a trois ans lors de mon arrivée à Pau, que sans un effort extrême de volonté, je repartais par le plus prochain départ de la diligence... Cette tristesse, cher abbé, est ordinairement accompagnée de mauvaises impressions. Il y a comme une tentation dans la nouveauté, dans l'inconnu des choses. On perd tout à coup le bénéfice de ses bonnes habitudes, tout l'entourage honnête, non seulement des personnes, mais je dirai même des objets avec lesquels on a coutume de vivre. Il semble qu'il n'y ait plus là comme ailleurs les mêmes raisons de s'interdire le mal; il devient facile de le faire. Que sais-je? Mille pensées saugrenues, indignes de vous, traversent votre esprit... Il faut alors entrer dans l'église;

c'est le véritable lieu des chrétiens et ce lieu ne change jamais : partout la même Eucharistie, partout le même Dieu, partout le même amour qui nous demande les mêmes sacrifices... Là on se retrempe, on redevient plus fort : c'est ce que je viens de faire et d'éprouver. Hélas! pauvre machine que l'homme!...

Au R. P. Adolphe Perraud.

Pierrefonds, 21 septembre 1854.

Très cher Adolphe,

Je t'ai trop peu écrit : cela est vrai. Je m'en aperçois bien tard. J'ai été pris cette année d'une sorte de paresse, peut-être de fatigue, qui m'a rendu pénible ce que j'aimais tant, ma correspondance. Mais, je t'en prie, ne crois pas que j'aie pour cela moins vécu avec vous et avec toi. Au contraire, je n'ai jamais, je crois, si bien senti qu'en ces jours le besoin de nous serrer les uns contre les autres, de nous unir, de nous fortifier pour faire le chemin et atteindre le but.

Cher ami, je ne sais pourquoi je sens mon âme toute pleine des grandes et belles espérances qui la remplissaient il y a cinq ou six ans, qui avaient disparu en de fatals jours et qui semblent se réveiller. Ce que nous avions rêvé ne me paraît plus impossible, et c'est peut-être pour te le dire que je t'écris. Je suis possédé de cette pensée.

Quelle œuvre que la nôtre, Adolphe! Je le dis sans

orgueil, mais au contraire avec confusion et tremblement : nous sommes un petit nombre choisi parmi tous, qui ont reçu un dépôt sacré, qui ont reçu du Seigneur un *secret divin*. Plus je vois d'âmes nouvelles, d'hommes et de choses, plus je me convaincs que ces grandes idées du progrès politique et social par la rigoureuse application des doctrines évangéliques sont rares et accordées rarement. C'est étonnant combien ces idées saintes ont peu touché les cœurs et peu pénétré dans cette terre sèche et dure de l'égoïsme. Et cependant, elles seules sauveront la France, elles seules sauveront la civilisation chrétienne. Pendant que s'agite la grande question politique de l'Orient, et que l'attention de tous les esprits est portée vers ces signes extérieurs, n'oublions pas que la solution dernière du problème est au dedans, et que tôt ou tard, demain peut-être, après les grands mouvements du dehors, vainqueurs ou vaincus, il faudra y revenir. Dans ce temps-là, cher ami, nous serons des hommes. Ce sera peut-être un devoir absolu de parler, parce qu'il y aura du danger à le faire et que les paroles seront alors des actes... Ce sera plus un devoir pour nous que pour les autres, parce que nous avons reçu de Dieu deux trésors bien rarement réunis dans le même cœur : l'amour de Jésus-Christ et l'amour de la liberté. Or, ce qui m'inquiète un peu, c'est que dans l'inattention momentanée du monde pour ces questions, nous ne venions à nous en distraire nous-mêmes et à laisser diminuer en nous le sentiment de notre fidélité. Je le crains, parce qu'il est facile de céder à l'entraînement général, parce que le repos apparent

des jours actuels décourage de chercher l'avenir, parce que nous sommes blessés dans nos espérances et que nous avons pu nous croire non seulement blessés, mais morts. Cependant, au lieu d'être des morts, nous portons les seuls germes de vie qui puissent ressusciter le monde : je le crois devant Dieu. Je crois plus que jamais que, quand le terrible jour des *dernières explications* sera venu, dans cette suprême audience du procès soutenu par les fils de la terre contre les fils de Dieu, si une voix peut empêcher le divorce absolu et la ruine, ce sera une voix libre en même temps qu'une voix chrétienne; une voix qui, au milieu de la confusion extrême des choses, sans crainte des hommes, quels qu'ils soient, saura crier la justice et la vérité; qui sera pleine d'amour, même pour les méchants, même pour les égarés; qui ne prononcera pas l'anathème mais le pardon; qui appellera la liberté et le progrès social au nom de Jésus-Christ, malgré les menaces des amis exclusifs du passé et les menaces des révolutionnaires impies... Quel cœur alors il faudra montrer! quel grand cœur! Comme il faudra compter pour rien les sacrifices, les mépris, les désertions, les condamnations des uns, les défiances des autres, peut-être les souffrances, peut-être la mort, et la mort de la main même de ceux que nous aurons voulu servir, de la main de nos amis! Hélas! si cela doit-être ainsi, ai-je raison de trembler devant notre faiblesse, devant notre néant, devant le peu que nous pouvons et que nous sommes?

Du moins, cher ami, dévouons-nous, c'est-à-dire donnons-nous, donnons-nous à ce que le Seigneur voudra, corps et âme. Aimons ce qu'il nous a appris

lui-même à aimer; car c'est à ses pieds que nous avons appris ces grands amours du vrai progrès et de la vraie liberté qui sont dans nos âmes, c'est de lui directement que nous les avons reçus. Sera-ce pour rien? les temps venus, ne trouvera-t-on plus un ami de l'avenir? — Si petits et si rien que nous soyons, nous pouvons répondre. Que Dieu prenne seulement nos cœurs et qu'il fasse son œuvre! Pour moi, cher Adolphe, je ne me console que par ces pensées de la lourde inaction de ces jours et des jours qui viennent. Je me dis que, nous aussi, nous aurons nos heures. Puissions-nous y apporter des poitrines au moins aussi braves et aussi dévouées pour le service de Dieu et de la justice que ces pauvres soldats français, nos frères d'Orient, devant les remparts menaçants de la Russie! C'est la même cause, ce sera le même combat. Oui, préparons-nous et vivons de l'avenir.

Je ne sais ce que je t'écris. J'avais besoin de dire ces choses. Adieu, cher ami, ou plutôt au revoir. Je t'embrasse dans le sein de Notre-Seigneur.

Au R. P. Lacordaire.

Paris, 23 octobre 1854.

Très bon et très aimé père,

J'aurais eu tort de ne pas répondre plus tôt à votre bonne et très longue lettre, si je n'en avais été empêché par de graves occupations. Vous riez souvent de

mes graves occupations, mais cette fois je suis sûr que vous en rirez moins. C'est à savoir, mon bon Père, que j'ai failli mourir. Mes terribles accidents de poitrines sont revenus : un matin, il y a une dizaine de jours, dans la rue et sans le moindre signe précurseur, une violente congestion s'est répandue dans les voies de la respiration. J'ai cru étouffer à l'instant. Je ne sais comment j'ai eu la force de regagner le logis de mes parents, seul et croyant tomber à chaque pas. On m'a saigné, soigné et traité comme je l'ai voulu, par l'homéopathie. Aujourd'hui je suis beaucoup mieux, quoique bien affaibli par le sang que j'ai perdu et par celui qu'on m'a tiré. Il ne me reste que des brisements profonds dans la poitrine et une disposition à la défaillance.

Je vous tromperais, mon Père, si je vous disais qu'il ne me reste que cela. Il me reste surtout une grande et amère tristesse. Dès que je me suis senti de nouveau frappé, l'idée d'une vie brisée, impuissante, inutile, s'est présentée à mon esprit; mais j'ai retrouvé dans le danger même où j'étais une sorte de consolation : j'ai cru mourir, je l'ai attendu, je l'ai espéré, je l'ai demandé. J'avais précisément beaucoup médité sur la mort pendant ces derniers temps, une belle et forte lettre reçue de vous m'en avait entretenu en des termes qui s'étaient gravés littéralement dans ma mémoire; j'avais revu mon testament, je venais de faire une bonne retraite pendant laquelle, pour la première fois peut-être, j'avais senti la joie d'un abandon sans bornes à la volonté de Dieu, et l'espérance d'une vie sacrifiée pour le service de la vérité et de la justice. Enfin je

me suis cru prêt, j'ai remercié Notre-Seigneur de m'avoir préparé par ces grâces, et je vous le répète, j'ai attendu la mort, plein de joie et de consolation intérieures. Mais Dieu n'a pas voulu de moi. Il m'a rejeté dans ce monde; il faut que j'y vive maintenant avec les craintes d'un avenir sans force, d'un avenir inutile et désarmé. Ah! combien je suis peu résigné à une telle vie, et combien je refuse l'injure d'une telle résignation!

Vous figurez-vous, mon Père, ce que peut être cette vie pour certaines âmes qui ont espéré agir et combattre? Vie toute de repos et de lâcheté, soutenue facticement sans utilité pour rien et pour personne, et pour le seul plaisir de vivre quelques jours de plus. Cette image-là m'a fait plus de mal que tout le reste, et bien que je veuille m'en distraire, c'est une idée fixe qui me dévore. Vous savez, ou plutôt non, Dieu merci, vous ne savez pas les insupportables impatiences d'une maladie qui réduit le corps à une extrême langueur sans abattre l'esprit en même temps. Ce misérable esprit s'exalte, il se jette en des rêves et des ardeurs extraordinaires. Je ne sais ce que je n'ai pas désiré depuis ma convalescence. Plus je me sens impuissant, plus le désir de l'action est violent en moi; je ne puis entendre raconter ce que nos frères souffrent en Orient sans rougir et sans avoir le cœur gonflé de honte. Si j'étais prêtre, je supplierais mon supérieur de m'envoyer en Crimée. Tout cela me fatigue sans me consoler. Il me semble cependant que j'étais fait pour les travaux de l'apostolat, j'ai cru être appelé de Dieu pour ces travaux et surtout pour la prédication. Maintenant je ne sais plus et je ne vois

plus rien. Que fera-t-on de moi cet hiver? M'enverra-t-on encore dans le Midi? Que deviendront mes études de théologie à peine commencées, déjà interrompues? Je ferai tout pour rester ici; mais je m'entends dire que le travail me fatiguera; on me fait lever à huit heures et boire du lait d'ânesse; on m'arrange, je le vois bien, ma petite vie de phtisique autour de moi, et si tout l'hiver doit se passer ainsi, je préfère encore partir. Priez pour moi, je vous en conjure. Je sais bien qu'il faudrait tout recevoir de la volonté de Notre-Seigneur, mais encore? Suis-je forcé d'accepter une vie contraire à ce qu'il a voulu et à ce qu'il veut de moi? S'il m'a voulu pour son service et pour le service des âmes, m'a-t-il voulu invalide, impuissant, stérile en œuvres et en travaux, inutile enfin, non de cette sainte et féconde inutilité qui fait dire à l'Apôtre : *Servi inutiles sumus*, mais de cette inutilité réelle qui est l'absence des actes et comme le non-être. Je ne puis pas et ne *dois* pas le croire, je ne *dois* pas l'accepter. Je ferai ce que Dieu a voulu que je fasse ou je mourrai, n'est-ce pas, mon Père? c'est la seule consolation que je veuille recevoir. Notre supérieur m'a cité plusieurs personnes atteintes dans leur jeunesse qui ont pu fournir une carrière longue et laborieuse. Cette pensée a mis un peu de calme et de lumière dans mon âme. Mais vous, mon Père, parlez-moi, je vous le demande. Votre parole, quelle qu'elle soit, me sera une puissante consolation et un encouragement (1).

(1) Voir les *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*, lettre LXX, p. 308, 10e édition.

A l'abbé de la Boissière.

Paris, 4 novembre 1854.

Eh bien, mon cher ami, vous avez beau faire et j'ai beau faire aussi, je ne trouve pas qu'il y ait lieu de craindre pour notre amitié. Après tout, qu'avez-vous à me reprocher et qu'ai-je à me reprocher moi-même? Me direz-vous que vous avez été trompé par les apparences, que je suis beaucoup moins intéressant que vous ne l'aviez cru? beaucoup moins spirituel? que vous avez trouvé la corde ou le *fond du sac?* Hélas! cher monsieur, c'est un quart d'heure inévitable! Moi qui vous parle, j'éprouve ce sentiment souvent. Jadis je m'en affligeais et m'en dégoûtais très vite; je tâche aujourd'hui de m'y faire et d'aimer les gens malgré leurs misères et leurs ridicules. Vous auriez dû savoir que j'en avais... Mais, dans le commencement des affections, il y a un entraînement et une sorte de fougue qui empêchent de distinguer les détails. On voit les gens comme on les cherchait, et tout est au mieux. Ensuite on pénètre sous les fleurs et la terre; on trouve les pierres, les racines mortes, les *détritus*, avec les vers qui y vivent et la pourriture... Mais peut-être ne faut-il pas perdre courage. En creusant encore, on peut trouver aussi des sources limpides et pures, et, le travail eût-il coûté bien des sueurs, bien des dégoûts, j'estime qu'on oublie vite ses peines pour la joie de ce mince filet d'eau pure. Faites ainsi, laissez-moi rester près de vous. Il y a des traits qui me plaisent

beaucoup dans votre âme; j'y trouve à certaines heures de bons conseils, des paroles sages et énergiques, un grain de scepticisme sur la vie et sur les hommes qui répond à un sentiment secret de mon âme, et en même temps l'amour et l'intelligence des choses élevées, des affections idéales, de ces belles réalités célestes que certains cœurs ont tant de peine à ne pas poursuivre déjà sur la terre... et puis enfin une foi commune, des souvenirs communs et qui nous sont également chers; tout cela suffit grandement, je le crois, au maintien d'une amitié sérieuse, fondée en raison, qui a peut être perdu pour vous le premier charme de son printemps; mais pourquoi n'aimer que le printemps? Il n'y a que dans les poètes que les printemps soient éternels. *Ver erat æternum.* Dans le monde que le bon Dieu a fait, ils sont suivis de l'été, et je ne veux pas m'en plaindre. Laissez-moi donc tranquille; je ne croirai que nos âmes sont redevenues étrangères l'une à l'autre, qu'au jour où les idées communes, les espérances semblables et les traits communs qui les unissent auront disparu. Or je n'ai pas vu rougir l'aurore de ce triste jour, Dieu merci!

Hélas! cher monsieur, à quoi employons-nous notre temps? Nous courons à la mort, vous et moi, et tous ensemble. Nous deux personnellement, nous sommes menacés de ne pas voir de longs jours, étant ruinés un peu du dedans et tout ébranlés quand le vent vient à souffler trop fort, et voilà que si près de l'éternité où nous avons l'espérance de nous aimer toujours en aimant Dieu, nous nous disputerions sur la question de savoir s'il faut nous donner la main et marcher de bon accord?

Je vous avoue, pour moi, que la vue plus proche de la mort m'a raccommodé avec les hommes et m'a fait davantage aimer mes amis : il me semble que si quelque chose peut ressembler ici-bas au ciel, c'est l'union de plusieurs âmes harmonieuses entre elles et formant, comme on dit en musique, l'accord parfait. Or il est si rare de trouver ces âmes, c'est une rencontre si précieuse, ou bien, quand on les rencontre par hasard, c'est une chose si étonnante, si en dehors des règles humaines, qu'on puisse jouir de cette harmonie et la cultiver, qu'en vérité, cher monsieur, la chose ne me semble point à dédaigner. En fait d'amitié, j'ai varié de principes. J'ai cru dans un certain temps qu'il était impossible d'avoir plus d'un ami. Cet ami était un ami d'enfance, et certes, si cette espèce d'égoïsme m'eût été possible, je m'en serais tenu là, non sans quelque apparence de raison. Mais, en avançant dans la vie, je me suis aperçu d'une chose, c'est que la Providence a fait certaines âmes avec certaines ressemblances qui forcent ces âmes, quand elles se rencontrent, à se regarder, à se reconnaître et à s'aimer. J'ai cru voir encore que notre cœur est assez grand pour embrasser plusieurs affections, que la prétention de remplir absolument seul toute une âme était une prétention déraisonnable, et la prétention de n'aimer soi-même qu'un seul homme, une idée dangereuse, stérile ou puérile. J'ai donc plusieurs amis dont vous êtes, cher monsieur : dans ces amitiés, il y a des nuances, des degrés, des particularités qui leur conservent à chacune son caractère original et très aimable, suivant la différence des temps, des circonstances, etc. Il en est de même de vous sans doute, et

je n'ai point de jalousie. Voilà ma profession de foi en matière d'amitié. Vous ne m'empêcherez jamais de croire que Dieu n'a pas agi au hasard et sans raison lorsqu'il a dirigé deux petits insectes imperceptibles (vous et moi), sur le même point imperceptible de l'univers pour les mettre en rapport d'affection. Cela était prévu et voulu de Dieu, tout comme la conquête des Gaules ou la prochaine prise de Sébastopol.

Paris, à l'Oratoire, mercredi, 1854.

Cher ami, pourquoi ne m'as-tu pas écrit? Ma dernière lettre était cependant de celles qui demandent une réponse. Crois-tu que tu vas m'échapper, Stéphen? Ah! que tu me connaîtrais mal, et que tu connaîtrais mal surtout Notre-Seigneur, qui, cette fois, veut te sauver!

J'ai réfléchi à l'idée que tu as eue de passer un mois dans un couvent; elle est bonne par l'intention, mais tout à fait impraticable; tu mourrais d'ennui et de tristesse. Je te conseille, après y avoir bien pensé, et sur l'avis de mon directeur qui est un homme de grand bon sens, de faire dans une maison religieuse une bonne retraite d'une semaine; par exemple, je te proposerais de la commencer samedi et de la finir le vendredi suivant 10 février. Tu te préparerais pendant ce temps-là à une confession générale et tu communierais le dernier jour. Nous prierons bien pour toi toute la semaine; je prendrai autant que je le pourrai de ton fardeau. Mais va courageusement, en homme de cœur. Il est

évident qu'il faut aller chez les pères jésuites : ce sont des hommes respectables, éclairés, habitués aux difficultés des gens du monde et d'un très sûr conseil. Je t'engage à t'adresser directement au R. P. de Ravignan, qui te parlera lui-même, ou qui, s'il n'a pas le temps, t'indiquera l'un de ses confrères capables de te diriger dans la retraite. J'ai tout lieu de croire qu'il voudra le faire lui-même, et je pense que tu en serais bien aise, parce qu'il aurait sur toi le double ascendant de sa sainteté, qui est notoire, et de sa haute intelligence.

Tu peux prétexter une absence nécessaire; mais il faut faire la chose complètement, te résoudre pendant cette semaine à changer de vie, prendre la résolution d'accomplir, avec une absolue obéissance, les exercices de piété qui te seront proposés, et y ajouter encore, par générosité envers Dieu. Laisse là tes livres; tu ne pourras pas travailler, du moins je ne pense pas. Le P. de Ravignan te le dira. D'ailleurs, ce n'est pas la question. Au point où tu en es, le droit et les examens sont la dernière des préoccupations que tu doives avoir.

Écoute-moi, je t'en conjure, mon pauvre ami. Je ne sais pourquoi Dieu me fait tenir à tout ceci avec une vivacité extraordinaire. Je ne suis pas superstitieux et ne crois pas aux inspirations trop faciles. Cependant j'ai comme un pressentiment que Dieu te tend la main pour la dernière fois. Si tu retombes, il permettra peut-être au génie du mal de s'emparer vraiment de toi et d'arracher de ton cœur les germes de salut qui y sont encore. Je ne puis te dire combien je suis frappé; je crains que tu ne le sois pas autant! Je t'en conjure, accorde-moi de faire cette retraite : tu as deux jours pour prendre tes

informations. Je t'en supplie, fais-le ; tu ne pourras rien faire au monde qui dût être plus sensible à mon cœur d'ami, et je ne sais pourquoi, *il me semble qu'il le faut.*

Je t'embrasse, réponds-moi cette fois, je ferai le vendredi la communion à ton intention. Tu t'y uniras, n'est-ce pas ?

A l'abbé de la Boissière.

Paris, nuit de Noël, décembre 1854.

Bien cher abbé,

J'aurais dû répondre plus tôt à votre bonne et charmante lettre. Au moins, je choisis bien mon temps aujourd'hui : je vous écris pendant la nuit de Noël, quelques minutes seulement avant d'aller avec mes bons frères, à notre chapelle, adorer l'enfant Jésus dans sa crèche. Pardonnez-moi, cher monsieur, si je suis plein de ce tout divin et très cher sujet, mais il est certain qu'il me faudrait faire un violent effort pour ne rien vous dire de l'enfant Jésus. D'ailleurs pourquoi ferais-je cet effort ? Il y a longtemps, ce semble, que nous n'avons parlé de Dieu. Qu'elle est donc belle cette nuit, très cher abbé ! J'en suis tout bouleversé. Je ne crois pas qu'il y ait une fête qui m'ébranle autant, avec les incomparables solennités de la semaine sainte et de Pâques. Au fait, qu'y a-t-il dans le christianisme après l'Incarnation et la Rédemption ? Sans doute les autres fêtes ont leur beauté, mais n'est-ce pas toujours relativement à ces deux qui sont absolument fondamentales

et où tout se ramène? Il semble qu'on touche en elles le fondement même de la religion, et cette pierre angulaire qui est le Christ, sur laquelle nous sommes tous édifiés. Je crois que les natures orgueilleuses sont particulièrement frappées de la fête de Noël, pourvu qu'il leur reste en même temps quelque puissance pour aimer, car ces abaissements du Verbe incarné jusqu'à la misère, jusqu'à l'enfance, jusqu'au berceau et au maillot sont tels qu'ils brisent absolument la raison. Il faut se sauver par le cœur, et certes ici, le cœur a beau jeu! Qu'il fait bon aimer ce petit enfant Jésus! Comment n'oserait-on pas l'approcher dans cet appareil de faiblesse et de misère! Mais comme on se sent forcé de ne l'approcher de même qu'en toute humilité! Comme on sent bien que ce bagage de science, de connaissances variées, d'esprit même et d'estime des hommes, est gênant au pied de cette botte de paille qui porte le Verbe éternel! Oh! cher monsieur, croyez que je le ressens vivement et que je voudrais, ne fût-ce que pour cette nuit, être un petit enfant inhabile à la parole, inconnu parmi les hommes, ne sachant rien faire qu'admirer et qu'aimer. Hélas! je suis indigne de cette grandeur, et je me retrouve plein de mes sottes vanités, plein de moi-même, incapable d'oublier ni de faire silence. Heureux les saints! pour de tels moments, c'est leur cœur qu'il faudrait.

Depuis que je ne vous ai écrit, plusieurs choses graves ont agité ma vie. J'avais demandé à Notre-Seigneur, un jour, dans un moment de ferveur, de m'envoyer *une humiliation*. Je fus exaucé; dans les dix jours qui suivirent, cette humiliation me vint, et elle

vint grave. Une circonstance délicate, dans laquelle j'avais agi un peu légèrement par bon cœur et pour obliger quelqu'un, mais en un sens qui pouvait nuire aux intérêts d'un autre, me mit en rapport avec un homme important que je ne veux point nommer, et qui était la personne *offensée*. Cet homme m'a traité comme un misérable. Il m'a accablé de reproches injustes, m'a imposé silence quand j'ai voulu répondre. Moi qui, ordinairement, suis vif et violent, j'ai été brisé par tant de violence et suis resté incapable de me défendre.

Le lendemain, j'ai senti ce que c'est qu'une blessure. J'avais la fièvre et une soif de réparation qui était comme une souffrance physique. J'ai complètement oublié ma prière et mes promesses, j'ai cherché une réparation; tout cela fait, *je me suis rappelé*. Il était un peu tard. Enfin j'ai fait comme j'ai pu et j'ai pardonné, mais il m'est resté de cette affaire un froissement intérieur terrible. Je suis comme terni dans l'illusion philanthropique où j'étais pour les hommes. J'espère me guérir, mais j'ai peur. C'est lâche, n'est-ce pas? Je ne suis pas homme. Pardonnez-moi, je le deviendrai, c'est une école nécessaire.

J'ai encore d'autres tristesses à vous dire, mais elles vous ennuieraient et seraient peu dignes de cette sainte nuit. Je préfère les laisser où elles sont, avec le nom d'ingratitude que je donne à leurs causes, et me tourner encore avec vous vers notre doux Maître qui console les âmes blessées, même quand elles sont blessées par les traits de leurs propres défauts.

Et vous, cher abbé, je suis sûr que vous vous êtes

dit souvent : « Henri ne m'écrit plus : j'avais raison de « faire l'oraison funèbre de notre amitié. » Je vous prie, ne me regardez pas de si près. Je ferai des fautes contre vous par faiblesse, misère ou sottise, mais vous vous tromperez quand vous accuserez mon cœur. Si Dieu me jugeait si rigoureusement, il y a longtemps que je serais perdu... et cependant je l'aime! Laissez-moi vous redire la même chose, à ses pieds; je vous retrouverai tout à l'heure près de la crèche.

A l'abbé de la Boissière.

Paris, 31 décembre 1854.

Très cher abbé,

Vous m'avez écrit une jolie lettre. Elle m'est arrivée en guise de sucre, pour le jour de l'an. Merci. Mais c'est qu'au fait il y avait du sucre dans votre lettre, le plus doux et le plus trompeur, celui des éloges. Cependant on doit vous le pardonner, car en louant si fortement la brochure de l'Immaculée Conception, vous ne paraissez pas savoir qu'elle est de ce diable de Henri. Il faudra réparer ceci, cher monsieur l'abbé, car vous ne pouvez vous dissimuler que voilà un faux pas. Il faut vite découvrir en icelle quelque fadaise, lourdise ou bévue, et me renvoyer cela avec de bons éclats de rire dans votre prochaine épître. Je l'attends et vous promets d'en rire avec vous. Quant au mot dit par *un esprit intolérant,* vous pouvez vous dispenser de chercher où il se trouve. C'est une allusion vague aux

formes de discussion de ces messieurs. Quelques-uns ont voulu y voir un reproche fait à certains journalistes... Le fait est qu'on ne prend pas des mouches avec du vinaigre et qu'on ne guérit pas une plaie à coups de canif. Voilà pour le *mot* et pour l'*esprit intolérant.* Ne parlons plus de la brochure.

J'ai eu une bonne journée aujourd'hui, cher monsieur, savez-vous dans quel sens? Je vais vous le dire; vous êtes bien homme à le comprendre. J'ai eu le bonheur d'approcher de près une ou deux belles âmes.

D'abord une âme d'enfant, une petite âme de douze ans, vive, pénétrante, une petite nature de feu, mais dépensée autour du nom de Jésus. Vous ne pouvez rien vous imaginer de plus beau. Rêvez le plus étincelant des diamants, le plus limpide cristal; vous n'aurez pas même le symbole de ma petite âme de ce matin. Cette enfant est élevée dans un couvent, et c'est là que je suis allé la voir. Dieu l'a tirée, comme par miracle, d'un milieu dangereux où elle vivait, pour l'amener dans ce lieu de paix, de lumière et d'amour. Ah! que Dieu est bon, cher abbé, que ses démarches pour sauver les âmes sont admirables! Cette enfant a senti la main de Dieu. Son cœur est une action de grâces continuelle. Elle parle déjà de vie religieuse, et tout en lui disant : « Marie, ne pensez pas encore à cela; vous « n'êtes qu'une enfant, vous ne pouvez savoir ce que « vous serez un jour, » je dis intérieurement au bon Dieu : « Seigneur, prenez-la, elle est digne de vous; arrachez-la à ce monde où elle va retomber. » Ou je me trompe fort, cher monsieur, ou Dieu a de grands desseins sur cette âme. Je cesse donc de vous en parler

maintenant, très persuadé que j'aurai à le faire plus tard et à réclamer vos prières pour elle.

Une autre âme : celle d'un de mes amis d'enfance, un pauvre jeune homme de mon âge, brillant, riche, lancé dans le monde, qui est perdu avec tout cela si Dieu ne le sauve. Il a la foi, mais le plaisir est plus fort, et il ne peut sortir d'un cercle de faux amis qui minent sa fortune, son corps et son cœur. Eh bien, cette âme est encore belle, mais quelle beauté différente de la première! elle est belle comme une ruine, elle est belle parce qu'elle souffre, parce que l'ardeur avec laquelle elle se perd permet de mesurer l'ardeur avec laquelle elle pouvait aimer Dieu. Je ne puis vous dire la compassion que j'ai pour cette âme. Rien n'est si beau, tout abattue et brisée qu'elle soit... Cela me fait comprendre bien des choses, et pourquoi Notre-Seigneur a pu donner tout son sang pour un tel objet d'amour.

Enfin une troisième âme, bonne, élevée, intelligente, pieuse, avec laquelle je suis en relations et dont Dieu semble vouloir se servir pour me soulever au-dessus de la vie banale et me mener à lui; mais il y a des obstacles, ce qui nous fait dire que le monde est mal fait, non celui de Dieu, mais celui des hommes. Oui, c'est une triste et curieuse chose que la vie des âmes ici-bas. Prenez un oiseau, attachez-lui les ailes de façon qu'il ne puisse voler, mettez-lui un bâillon dans le gosier pour qu'il ne puisse plus chanter, un bandeau sur les yeux pour qu'il ne voie plus. Puis enfermez-le dans une cage de bois très étroite, en compagnie d'une énorme quantité de pauvres oiseaux arrangés de la même manière. Puis regardez les mouvements maladroits, lourds, les

embarras, les encombrements, les gênes, les souffrances de cette foule de prisonniers sans voix, sans vue et sans vol. Vous aurez à peu près, je crois, le spectacle de la vie des âmes dans la société humaine.

Il y a une quatrième âme, cher monsieur; de celle-là, je ne vous ferai ni la description, ni l'éloge. Je vous dirai seulement que cette bonne journée d'âmes ne pouvait mieux s'achever qu'en compagnie de la vôtre. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

ANNÉE 1855

A L'ORATOIRE

Qu'elle est belle, qu'elle est profonde, la science du Christ qui vient de vous, ô Vierge immaculée (1)! Qu'elle est solide la dévotion qui passe par votre cœur pour aller à Jésus! O Marie, vous êtes la reine des docteurs. Quel autre sut jamais, comme vous, les secrets du Verbe incarné? Quel autre peut les enseigner comme vous? Prenez-nous donc pour vos disciples. Projetez sur nos âmes avides de connaître votre Fils, quelque lueur de ce double rayon de science et de chasteté qui fit les Bonaventure et les Thomas d'Aquin. Reine des Vierges, purifiez nos cœurs et ils comprendront! Comme l'aurore dissipe la nuit, dissipez, ô Marie, l'amas de ténèbres, d'inintelligence, de mauvaise volonté que les fils de la terre opposent à la manifestation victorieuse de votre divin Fils. Levez-vous, ô chaste aurore, et préparez les voies du soleil de justice. L'Église en glorifiant, à la face du monde, votre Conception immaculée, a fondé sur vous de grandes espérances: ces espérances-là ne trompent pas. Vous hâterez parmi nous la venue du royaume de Dieu; vous prépa-

(1) Le dogme de l'Immaculée-Conception venait d'être défini.

rerez à votre Fils des victoires nouvelles, et afin que son triomphe soit un jour assuré sur nous tous, vous le commencez dès aujourd'hui en acceptant de régner sur chacun de nous. *Specie tuâ et pulchritudine tuâ intende, prospere procede, et regna.*

Au R. P. Lacordaire.

Paris, 19 janvier 1855.

Mon bon et très bon Père,

Je ne puis vous exprimer combien la dernière lettre que je vous ai écrite me déplaît et m'ennuie. Il s'agissait bien de discuter sur tel ou tel texte! Il fallait vous prendre la main, cette main amie que vous m'avez si souvent et si généreusement tendue, il fallait m'asseoir près de vous ou plutôt me mettre à vos pieds comme un enfant et vous ouvrir mon cœur. Il y a trop longtemps, certes, que je ne vous ai dit les choses que j'aime à vous dire! Des complications, des affaires se sont jetées à la traverse de mon affection pour vous, et je vous ai, malgré moi, assommé de choses qui m'étaient à moi-même fort pénibles. Cher bon Père, en cela j'ai été malheureux. Mais combien ce malheur serait réel, combien il serait déplorable, si ces choses sottes et brutales avaient été comme une goutte d'eau froide tombée sur le point de votre cœur où j'habite! Je n'y pense pas sans amertume et je prie Dieu d'écarter de moi un tel chagrin. Qui pourra empêcher, mon bon

Père, que la plus belle partie de ma jeunesse se soit passée à l'ombre de votre nom? Qui pourra me faire oublier ces jours et ces heures, les plus beaux du temps passé, où, commençant à aimer vraiment Dieu et à me donner à lui, j'ai rencontré sur ma route, par la grande miséricorde de la Providence, votre secours et votre amitié? Combien de fois, triste et faible comme je le suis plus souvent aujourd'hui qu'alors, combien de fois ai-je fait revivre ces jours, les suivant heure par heure, et comptant vos paroles, comme on revient seul sur la route qu'on parcourait autrefois avec une personne aimée, comme on retrouve à chaque pas sur cette route un mot, un souvenir! Ah! si vous le saviez! si vous saviez ce que Dieu m'a fait, à cause de vous et d'une ou deux autres âmes que je n'ai plus, un passé si beau que ma tentation continuelle est de vivre dans ce passé et de ne plus rien désirer pour l'avenir! Et cependant je sens que cela ne peut être ainsi. Je suis jeune, et, bien que j'envie votre âge, je ne puis l'atteindre que par de longs et très longs détours. J'ai ma part de travaux et de fatigues à prendre. Mais non, je suis bien forcé de l'avouer, mon plus chaud soleil est derrière moi, et c'est là que je me retourne toujours pour retrouver la vie.

Tout est si triste, mon Père, tout est si froid, si décoloré, si vide autour de nous! Il n'y a plus d'idées dans l'air. On ne se dévoue plus à rien, on n'espère plus de progrès, on ne prononce même plus certains mots. Je n'entends plus jamais prononcer le mot de liberté, c'est à la lettre! Cette belle vie d'espérances, qui a tant donné de jours en peu de jours, est fanée, vieillie, mourante. Pleins de vigueur dans l'âme et de

désirs, nous arrivons au milieu d'un monde qui est lassé de tout et qui ne veut pas être réveillé. Ah! que vous avez été plus heureux! je le disais encore, il y a peu de temps, à l'un des très rares jeunes gens que je connaisse, — où trouve-t-on aujourd'hui des jeunes gens? — la dernière conférence de Notre-Dame a été la dernière assemblée d'hommes réunis autour d'une idée, animés d'une espérance et d'un amour. Depuis vous, il n'y a rien eu... Vous pourriez donc revenir et reprendre votre œuvre; elle est intacte, et pas un homme n'y a mis la main.

J'ai relu ce matin la quatrième conférence de l'année 1851, sur la distribution des grâces à l'humanité. Je croyais continuer simplement mon étude et avoir pris un livre comme un autre...; mais à la dernière page, quand j'ai vu venir ce mot : *Incedit crux dum incedit orbis*, une émotion qui m'agitait le cœur depuis quelque temps m'a vaincu. Des larmes me sont venues aux yeux... j'ai revu, à travers ces larmes, en souvenir, la grande assemblée de Notre-Dame; je me suis revu à ma place, vous à la vôtre, et Dieu qui suspendait nos cœurs à vos lèvres tant aimées! Je me suis rappelé le frémissement d'enthousiasme qui me saisit à ce moment du discours, et M. Ozanam qui était à côté de moi, et mes amis, et cette foule que j'aimais tout entière à cause de vous... Mais bast! je vous ennuie encore. Cela est passé, et il faut briser de tels souvenirs quand ils ne font que vous désenchanter de la vie et vous dégoûter des jours présents!

Ah! ne méprisez pas ce que je vous dis là. Ce sont des plaintes qui vivent dans mon cœur et qui en sortent

rarement. A qui les dirais-je? il y a si peu d'hommes qui les comprendraient! Au moins j'ai voulu me réserver le soulagement de les déposer dans votre cœur. Je ne sais si Notre-Seigneur changera les temps, ou si l'asphyxie morale dans laquelle nous sommes tous plongés doit durer encore et nous survivre, mais je me sens mal fait pour ce pays sans ciel, pour ce ciel sans atmosphère, et j'y souffrirai beaucoup. On m'apporte à l'instant votre lettre du 15. Je cours vite au commencement et à la fin, et j'y vois que vous me traitez toujours comme un ami, comme un enfant. Que Dieu récompense votre cœur si indulgent! vous me dites que vous me bénissez pour le premier jour de l'année, je recueille cette bénédiction avec respect et amour. Je ne reviens pas à notre petite controverse, je suis *battu* (1). J'avais mal compris votre pensée et je la croyais autre. Il me resterait cependant encore une objection, mais je la réserve pour d'autres temps et je ne sais plus qu'admirer votre générosité de m'envoyer près de quatre pages.

On m'a dit aujourd'hui, avec toutes sortes de joies, que vous pensiez à faire quelque chose de nouveau et de plus important pour la mémoire de notre ami (2). Cher Père, je ne dois plus rien vous demander, mais j'aurai le droit de vous remercier pour ma part, et j'aurai même le droit de penser que les nouvelles prières qui vous ont été faites n'auront pas été seules devant votre esprit.

(1) Il s'agissait d'une étude de l'abbé Perreyve sur l'Immaculée-Conception.

(2) Frédéric Ozanam.

Il faut que je vous quitte, adieu. Croyez-moi, comme autrefois, une âme dévouée et filiale que Dieu vous a donnée.

Paris, mars 1855.

Chère Madame,

Je prierai pour votre pauvre père. Nous avons lieu d'être inquiets, par conséquent de prier davantage. Cependant la miséricorde de Dieu est un océan sans fond et sans rivages. Fermons les yeux et jetons-nous dans les bras de l'espérance chrétienne.

Je compte que vous ne vous laisserez ni abattre ni affaiblir. Il faut laisser cela aux âmes qui ne se sont pas retrempées dans le sang de Jésus-Christ. J'ai souvent entrevu avec terreur quel brisement une âme doit éprouver en perdant son père... c'est une sorte de mort personnelle et une déchirure du plus vif de nos entrailles, mais il faut détourner les yeux de la terre et voir en Dieu.

Voyez-y sa bonté, sa miséricorde, son indulgence pour les pécheurs, surtout pour les aveugles, les ignorants involontaires, et entendez la prière qu'il adressa pour eux du haut de la croix : « Mon Père, pardonnez-« leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Quelle puissance ne doit pas avoir une prière de Notre-Seigneur lui-même? et dans quelle mesure une semblable prière ne commande-t-elle pas à la justice de Dieu? C'est le mystère qui nous laisse au moins le droit d'espérer toujours. Vous avez dans le malheur qui vient de vous frapper tout le but de vos prières et de vos pénitences durant

le prochain carême. Je vous promets de joindre mes faibles efforts aux vôtres et de demander des prières à quelques saintes âmes. Courage, soyez forte, et ne cédez pas trop à ces faiblesses communes qui ne sont pas les signes d'une douleur sage et chrétienne. Je suis votre bien respectueusement dévoué.

Au R. P. Lescœur.

Paris, avril 1855.

Cher et bon frère Lescœur (1),

Vous m'avez écrit une lettre si affectueuse et si raisonnable à la fois que je veux tout de suite vous en remercier. Il faudrait être un misérable pour ne pas lever les yeux vers le cœur adorable de notre Maître, quand on est entouré de bons amis qui vous rendent la résignation presque facile! Croyez bien que j'ai le cœur rempli de ce sentiment. Si vous saviez, cher ami, combien je suis peu digne d'être aimé, vous comprendriez la sorte de honte où je suis de voir tant de bonnes âmes s'occuper de moi. Toutes les fois qu'une circonstance imprévue vient me faire mieux connaître l'affection de ceux qui m'entourent, j'en ressens une profonde humiliation qui suffit même à remettre toutes choses

(1) Une maladie grave venait, pour la deuxième fois, d'obliger l'abbé Perreyve de quitter l'Oratoire et de revenir dans sa famille. Il prévoyait l'obligation d'aller passer l'hiver dans le Midi.

à leur place. Après cela, ai-je besoin de vous dire que ce trésor d'amitié m'est sensible? Je dirais que c'est le plus grand des biens, si, pour nous qui devons laisser le reste, ce n'était pas l'unique bien de ce monde; aussi le sacrifice que la Providence semble vouloir m'imposer m'effraye et me déconcerte, parce qu'il m'attaque dans ce for intérieur de l'amitié où je voulais, où je croyais être inattaquable.

Je vous quitterai donc, cher ami, vous et tout ce qui est autour de vous, et que j'aimais avec et comme vous. Je vous avoue que je ne vois plus l'avenir. Les horizons de la vie qui m'étaient toujours apparus si clairs et si brillants dans mon enfance, s'étaient obscurcis de quelques vapeurs, mais aujourd'hui ce sont de gros nuages et d'épais brouillards qui s'élèvent... Que la volonté de Dieu soit faite!

Merci de vos bonnes paroles. Je vous répète que je ne les mérite pas, mais enfin, elles n'en sont que meilleures et je les ai acceptées. J'aurai le bonheur de faire encore mes Pâques demain parmi vous. Mais pour les années suivantes cela me sera-t-il accordé?

Prions, afin que Notre-Seigneur nous fasse des cœurs obéissants. Tout le secret serait de s'abandonner à la main de cet *autre* mystérieux qui doit nous ceindre maintenant, et nous conduire là où nous ne voulons pas aller.

Je vous embrasse fraternellement.

A l'abbé de la Boissière.

Paris, mai 1855.

Le bon goût, cher abbé, vous croyez que c'est une superstition, un caprice de mode, un parfum à l'usage des Parisiens? Eh bien! c'est plus important qu'on ne pense. Vous me demandez mon avis sur la brochure de X..., que vous m'avez envoyée; je l'ai trouvée un chef-d'œuvre d'éloquence, d'imagination et de mauvais goût. Partout des traits étincelants, de magnifiques échappées, et partout un goût déplorable. Je l'ai lue avec un intérêt qui tenait de la curiosité et de l'étonnement; mais j'ai failli ne pas la lire, tant j'étais indigné contre le style. Il est absolument défendu, prohibé, impossible d'écrire ainsi : je suis convaincu qu'un étranger, sachant le bon français, n'y comprendrait rien, et cela est d'autant plus regrettable, qu'il y a une vigueur de pensées rare et beaucoup de cœur. Évidemment, c'est un esprit très fort, mais un esprit qui rue : c'est un feu d'artifice vu du côté de la fumée. On aperçoit des lueurs, des clartés soudaines derrière d'épais nuages, de temps en temps une fusée perce et illumine tout. On crie, on admire, on se dit : « Comme cela doit « être beau! » mais en attendant le vent rabat toujours la fumée, et l'on en est pour ses regrets.

Je ne partage pas absolument votre enthousiasme pour Chateaubriand, qui a trop de feu dans l'esprit, et pas assez dans le cœur. Quand je veux lire des poètes, j'en reviens toujours à Virgile, et à Racine son petit-

fils. J'ai aimé Chateaubriand, j'ai lu plusieurs fois *les Martyrs*, mais c'est fini, tandis que je sais par cœur les plus beaux vers de notre Racine; je les relis quand même, et je me les redis lorsque je suis seul. Enfin je suis pour les anciens.

Je vous annonce que l'édition des Œuvres complètes d'Ozanam va paraître; les deux premiers volumes sont nouveaux et contiennent les leçons professées à la Sorbonne. C'est une œuvre magnifique, bien digne de consoler les esprits élevés de la pesanteur des temps présents. Il y règne une foi profonde et ardente dans le progrès de l'humanité par le christianisme. J'ai entrepris d'écrire quelques pages sur ce livre, mais parce qu'il y a une teinte d'opinions libérales, je ne veux rien faire sans un conseil éclairé. J'ai donc envoyé mon travail au P. Lacordaire et je suivrai en tout son avis (1). Cela m'a rendu bien triste, cher monsieur, de prévoir les difficultés, les embarras que ces idées si chères me causeront plus tard : l'intolérance est la reine du monde. Mais cela ne me décourage pas. Je vois qu'il faut accepter ces tribulations nécessaires pour faire quelque bien, surtout quand Dieu vous met au cœur du dévouement pour des idées trahies par la fortune. Qui ne croyait pas, il y a cinq ou six ans, à l'alliance de la foi et de la liberté? qui peut aujourd'hui seulement en parler? Cependant, quelle démonstration a été donnée de leur incompatibilité?

Cher monsieur, il y a quelqu'un que j'oublie dans

(1) *Le Progrès par le Christianisme; Correspondant* du 25 juillet 1855, et au volume des *Etudes historiques*, page 1.

tout ceci, et je m'en repens : c'est la sainte Vierge. Nous voici au *mois de Marie*, bel et bon mois. Je voudrais être digne de partager la joie de tant de cœurs naïfs qui entourent en ce temps les autels de la Reine des Vierges et lui offrent un encens non souillé. Hélas! il y a bien des ombres dans ma pauvre âme; j'ai de grandes aspirations vers ce qui est pur, il y a peu de mots qui aient autant de force sur moi que le mot d'innocence; mais je souffre de cet idéal. Je participerai à l'ordination de la Trinité; soyez avec moi à cette époque.

A l'abbé Germain.

Paris, 10 mai 1855.

Très cher Monsieur,

Me reconnaissez-vous cette fois? et puis-je l'espérer après un silence de près d'une année? Je le crois cependant, parce que les liens qui nous unissent ont été formés dans le cœur de Dieu qui ne change pas et qui ne s'embarrasse pas des années. Voilà pourquoi c'est encore avec confiance que je reviens à vous qui avez été pour moi la main de Dieu, et que sans plus de formalités que jadis, je vous demande la permission de vous embrasser. Car je suis toujours votre enfant, cher mon sieur, toujours celui-là que vous avez instruit, que vous avez conduit par des voies aimées jusqu'à l'autel de Notre-Seigneur, jusqu'à cet autel où son cœur s'est enfin fixé après bien des luttes! Laissez-moi donc vous

le redire toujours, pardonnez-moi d'y revenir sans cesse, ce beau temps, ce temps de ma première communion m'est si cher! Ah! monsieur, vous me le disiez alors, et je vous croyais parce que je vous aimais, mais vous comprenais-je bien? — J'en doute... Vous me disiez : « C'est le beau temps, le beau jour de votre vie... » A mesure que ce jour s'éloigne, il grandit dans la mémoire de mon cœur; à mesure que je puis mieux comparer avec d'autres jours heureux et d'autres fêtes, ce jour-là et cette fête-là revêtent un charme supérieur à tout. Au fait, c'est là le caractère des vraies grandes choses que l'éloignement les grandit. Les cités des hommes s'amoindrissent jusqu'à disparaître quand on s'en éloigne, mais voyez les montagnes, ces grands édifices de Dieu ou la mer... On a beau s'éloigner, on a beau s'élever, plus on s'éloigne, plus les cimes glacées vous étonnent, plus on s'élève, plus on découvre de grandeur à l'Océan. Il en est ainsi sans doute des océans de l'amour éternel. Un jour, l'an passé, Dieu me conduisit dans notre ancienne chapelle basse. C'était la première fois que j'y revenais depuis les heureux jours de mon enfance. Mais que les circonstances étaient changées! J'y entrais pour visiter le cercueil d'une personne que j'avais beaucoup aimée et que provisoirement on avait déposé dans cette chapelle : c'était le cercueil de M. Ozanam, une belle âme consumée trop vite au service de la vérité. Ainsi marche la vie, ce me semble : d'abord, les enseignements joyeux, au milieu des cantiques et des fleurs, reçus dans de jeunes cœurs, donnés par de jeunes cœurs; plus tard, un enseignement grave, sévère (dirai-je dur)? l'enseignement des chagrins,

l'enseignement du sacrifice et de la mort... grande leçon, elle aussi, et qui n'est pas sans de profonds secrets de miséricorde. Cet enseignement de la mort, Dieu me le donne depuis quelque temps. La maladie de poitrine dont vous avez peut-être entendu parler jadis, s'est aggravée en moi, et, après deux crachements de sang rapprochés, j'ai dû quitter l'Oratoire et prendre quelque repos chez mes parents. Je partirai prochainement pour les Eaux-Bonnes, et l'on m'indique le séjour de l'Italie pour l'hiver. Sans que j'aie le droit de vous envoyer déjà un billet de faire part, je puis vous dire qu'il y a des inquiétudes sérieuses chez les médecins qui m'entourent, et qu'il est simplement sage à moi de penser au grand voyage de l'Éternité. Ah! bon et cher monsieur, je serai tenté de concevoir le ciel comme cet enfant qui disait : « Ce doit être une première com- « munion qui dure toujours! » Mais j'ai fait tant de fautes et je suis si indigne de la miséricorde de Dieu que je n'ose pas ne pas avoir peur!

Je vous ai parlé longuement de moi, et je ne vous ai rien dit de vous; mais c'est que je n'en sais rien. Écrivez-moi donc, cher monsieur.

Paris, 16 mai 1855.

Ma bonne cousine,

J'entends dire que vous passez vos journées à pleurer, et je trouve cette occupation si fatigante, que je vous prie de l'interrompre un moment pour causer avec moi. Vous

recommencerez après, et vous rattraperez le temps perdu.

Je veux vous faire savoir que j'aurai l'honneur de participer à l'ordination prochaine et vous demander d'unir vos prières aux nôtres. Pour bien faire, il faudrait que je fusse très bon, très sage, très calme, très humble, très obéissant, très soumis à la volonté de Dieu et très disposé à l'accomplir quelle qu'elle soit. Comparez maintenant ce bel idéal avec ce que je suis et voyez vous-même si j'ai besoin qu'on prie pour moi? Je m'en rapporte à vous, mais prenez garde! si vous alliez me prendre au mot et me répondre : « Ah! il est « bien vrai que vous ne valez pas grand'chose, » je vous répondrais, moi, que vous ne valez peut-être pas beaucoup plus! Qu'est-ce qu'une femme chrétienne qui pleure toujours? Je n'ai lu nulle part que la sainte Vierge ait jamais eu ce qu'on appelle maintenant une *maladie noire*, et cependant la sainte Vierge a eu de terribles épreuves! Au fait, qui n'a pas sa maladie, et si on veut l'appeler ainsi, quelle maladie n'est pas une maladie noire? Croyez-vous que la mienne soit rose? Quand je vois que je ne puis plus rien faire pendant que mes amis travaillent et que je *deviens un ignorant*, comme me dit ma vieille bonne, croyez-vous que cela ne soit pas *noir?* Mais alors, au lieu de pleurer, je tâche de rire, et quand on s'est dit énergiquement : « Non, je ne me laisserai pas abattre; Dieu ne nous « envoie rien au-dessus de nos forces, il y en a cent « mille à Paris qui sont plus à plaindre que moi..., » et autres bonnes pensées du même genre, le courage revient, et l'on se retrouve sur ses pieds.

Ma bonne cousine, voulez-vous être au ciel ou sur

la terre? Alors, c'est autre chose, et quoique j'aie vu des gens s'essayer dans ce genre-là, je n'en connais point qui aient réussi. Mais si, au contraire, vous regardez cette vie d'ici-bas comme une route poudreuse, ennuyeuse, fatigante, éreintante et assommante pour arriver chez vous, — *chez vous*, entendez-vous? tandis que vous êtes *dehors*, — alors vous aurez du courage pour marcher. Comment faut-il appeler un voyageur qui, ayant encore quatre lieues et demie à faire pour atteindre sa maison, sa famille, son repos et sa joie, s'assoirait sur le chemin parce qu'il fait trop chaud ou qu'il pleut, et se mettrait à pleurer au lieu d'avancer? Si je passais par là, je tâcherais de le prendre par le bras et de le faire avancer, bon gré, mal gré. C'est ce que je fais en ce moment avec vous.

Savez-vous bien que nous arriverons un jour? On n'y pense pas assez. On le croit comme si on ne le croyait pas. Cependant ce n'est pas faute que la religion nous le rappelle. Que veulent dire les fêtes où nous sommes en ce moment? La *fête de l'Ascension*, par exemple? — Une seule chose : que tout notre trésor est au ciel, et que là où est notre trésor, là doit être notre cœur et notre espérance. Et la *Pentecôte?* — Que Dieu ne nous abandonne jamais, qu'après être remonté au ciel pour nous y préparer la place, il nous envoie son esprit, c'est-à-dire sa lumière, son secours, ses consolations, pour nous soutenir dans le chemin. Vraiment ce n'est pas marcher à pied, c'est marcher en voiture. Entrez donc *dans cette voiture* ouverte à tous, qui est la foi de l'Église et l'esprit de sa consolation. Quand vous vous serez bien abandonnée à la volonté de Dieu, vous

n'aurez plus qu'à vous laisser faire, et le voyage se fera comme sans vous.

Adieu, priez pour moi et croyez-moi votre bien dévoué en Notre-Seigneur.

Au R. P. Adolphe Perraud.

Les Eaux-Bonnes, 23 juillet 1855.

Mon bon Adolphe,

Tu m'as envoyé un bon serrement de main, affectueux et fraternel, merci; il est arrivé comme les bonnes choses arrivent souvent, au jour où j'en avais besoin, et il m'a rendu un peu de courage. Je ne vais pas mal; mais l'amélioration n'est pas très sensible. J'ai de l'oppression, de l'irritation dans les bronches. J'attribue cette petite recrudescence au premier effet des eaux, et je me flatte que nous arriverons ensuite à un bon résultat. Tout cela est aux pieds de Dieu, et, puisque tu veux bien consacrer chaque semaine une de tes messes à demander les grâces de Notre-Seigneur pour moi, demande-lui surtout, je t'en prie, de me *faire aimer sa volonté.*

Quelquefois, je crois entrevoir le sens des maux que Dieu m'a envoyés. J'avais grand'peine, dans l'état de santé, à comprendre le renoncement, le sacrifice de mes goûts et de mes vouloirs particuliers pour chercher uniquement le bon plaisir divin. Dieu m'a facilité la besogne, il m'a séparé de tout ce que j'aimais le

mieux au monde, il m'en a séparé peut-être pour longtemps; il m'a séparé de moi-même, en me forçant à rejeter de mon esprit tant de désirs, tant d'illusions, tant d'espérances ambitieuses que j'avais nourries dans tout le commencement de ma jeunesse, et m'a appris à prononcer un peu moins mal qu'autrefois le grand mot de l'Apôtre : *Servi inutiles sumus.*

Quand je comprends ainsi, je me fortifie dans l'accomplissement des desseins de Dieu. Après tout, nous ne devons rien tant aimer que l'ordre, et, s'il est dans cet ordre divin que je sois réduit à ne rien pouvoir et à ne rien faire, je dois et je puis au moins aimer cette dernière place et m'y faire une demeure paisible. Demande que ces lumières entrevues passent de mon esprit dans ma vie, je ne puis t'exprimer à quel point je me rattache à ce dernier désir.

Je te sens heureux là où tu es, au milieu de bons cœurs qui t'aiment, au milieu, si j'osais le dire, des choses qui t'aiment, car n'est-il pas vrai que les lieux que nous aimons beaucoup semblent n'être pas ingrats? Je me persuade que nos montagnes d'ici n'ont pas pour moi que de l'indifférence et qu'elles me rendent, à leur façon, l'adieu plein de regrets que je leur adresse en les quittant. Trouveras-tu ces pensées trop païennes? laisse-moi te dire alors que « toutes choses « sont des voiles qui couvrent Dieu, » et que converser avec la grande harmonie de la création, c'est encore parler à Dieu. Je ne puis te dire combien cette grande et forte nature des montagnes a sur mon âme une salutaire influence. Tout y est si calme, si éloigné de l'agitation fiévreuse et stérile! tout y obéit si bien! Il

y a comme une atmosphère d'ordre et de paix que l'on y respire, et la feuille que le vent arrache avant que le temps l'ait séchée tombe et meurt sans révolte : Grande leçon!

Je vais te quitter pour m'arrêter avant la venue de la fatigue. Je te parlerais bien encore de l'Impératrice, du beau monde des Eaux-Bonnes, de l'éclat de certaines fêtes qu'on donne ici, du tapage que les grands et les riches essayent de faire dans ce creux de rocher... mais, mon bon ami, nous sommes trop élevés dans la montagne pour voir ou entendre ces petites choses, et le parfum gâté des plaisirs des hommes n'arrive pas si haut. Restons-y, Dieu y est avec nous.

P. S. Ces jours-ci, je crois, paraîtra dans *le Correspondant* un article de moi sur un sujet qui pourrait ne pas te déplaire (1). Je te prie de le lire et surtout de m'en donner tes jugements; je m'attends à des sévérités, peut-être à des reproches, et je ne m'offenserai ni des unes ni des autres. Il ne faut pas rougir de ce qu'on a fait selon sa conscience. Adieu.

Les Eaux-Bonnes, 24 juillet 1855.

..... Dieu m'apprend que je dois vivre de lui seul, que je dois remettre à ses pieds, une à une, les choses qui m'étaient le plus chères. Je fais mon sacrifice tant bien que mal, et j'apprends, en effet, la singulière

(1) *Le Progrès par le Christianisme.*

jouissance qui se trouve à perdre tout pour la volonté de Jésus-Christ. Que je suis indigne de tenir un pareil langage! Que le mot de sacrifice semble mal placé sur mes lèvres! Cependant Dieu proportionne ses volontés à notre faiblesse, et ce qu'il exige maintenant de moi est déjà, je le sens bien, un sacrifice.

Me croiriez-vous si je vous dis que, malgré mon extrême pauvreté, je crois être entré quelque peu dans la voie où m'appelait Notre-Seigneur, voie de solitude avec lui et de silence contre son cœur. Hélas! qu'il y avait de bruit et de tapage confus pour empêcher en moi sa parole divine et l'intimité de sa conversation : tapage dans mes idées, dans mes sentiments, dans mes désirs, dans mes vanités, dans mes précipitations, dans mes prétentions, tapage au dehors, tapage au dedans... Le bon Dieu a voulu me mettre un peu au silence et j'y suis, et quelquefois j'entends dans ce silence une harmonie si divine que j'en suis tout pénétré de respect. Je vous sais à la campagne; eh bien, je vous en conjure, sachez vous réserver le matin une heure et demie de silence dans les champs, aux pieds de Dieu. Voulez-vous un règlement? Levez-vous à sept heures, allez à la messe à huit heures, et soyez en silence, de cette façon, de huit heures à dix. Lisez un peu de temps pour faciliter le recueillement complet, et puis fermez le livre, et exposez à Jésus, présent en vous par sa grâce ou par le sacrement de l'Eucharistie que vous venez de recevoir, vos principales tristesses, vos inquiétudes, vos souvenirs, vos découvertes sur le sens de la vie, tout ce que vous voudrez. Parlez comme à un ami, comme à votre

époux, comme à Celui qui s'est réservé de vous instruire et de vous éclairer lui-même et lui seul. Et puis alors, faites silence davantage, et ayant déposé à la porte de cette sainte heure dont nous parlons, vos préjugés, vos idées faites, vos sentiments habituels, laissez Jésus façonner lui-même votre esprit, y mettre les sentiments qu'il voudra, refaire peut-être tout en vous. Hélas! ne riez-vous pas de pitié en m'entendant vous dire ces choses? Je sens que vous en avez le droit, cependant j'éprouve trop de soutien et de consolation dans le commencement entrevu de ces lumières pour vous les cacher, pour ne pas vous dire que ce peu d'heures d'humble silence devant Dieu m'a replongé dans la paix, dans l'ordre, dans l'accord moins imparfait de ma volonté avec la sienne, de mon cœur avec le sien. Ah! s'il voulait m'accorder de savoir l'aimer! Si je pouvais retirer des souffrances et des inquiétudes présentes l'habitude d'entrer enfin dans ses desseins, de mettre ma volonté dans la sienne, et d'aimer enfin à obéir dans la vie et dans la mort! Si de telles grâces nous attendaient, combien ne devrions-nous pas bénir nos maux? Priez quelquefois pour moi, mais ne demandez qu'une seule chose, je ne demanderai aussi que celle-là pour vous : c'est que Dieu nous apprenne à *aimer sa volonté.*

La jeunesse se flétrit comme la fleur du matin, les années joyeuses fuient loin de nous, les biens de la terre sont fragiles, l'amitié des hommes est inconstante, tout passe, tout s'oublie sur la terre et tout finit à la mort.

Heureuse l'âme qui a su se faire dans le cœur de Dieu un éternel refuge d'amour!

Les Eaux-Bonnes, 30 juillet 1855.

A présent me voilà seul. Comme elles s'enfuient les belles heures! Par bonheur, je ne crains pas la solitude. Je veux commencer avec Notre-Seigneur cette intimité qui sera le seul soutien de ma vie, et puisqu'il l'a voulu ainsi, je ne regrette pas qu'il ait fait le vide autour de moi pour ne me laisser voir que lui. Cependant quand j'ai ouvert la porte de la chambre voisine et que je n'y ai plus vu ce bon ami, j'ai senti un serrement de cœur... Cela m'a fait entrevoir quelle glaciale angoisse on doit souffrir, quand on retrouve solitaires des lieux pleins d'une vie et d'un amour que la mort a frappés. Hélas! c'est vous, Madame, qui avez connu ces terribles choses! Combien je suis sûr d'être compris de vous, en vous parlant de l'intimité définitive de nos âmes avec Jésus-Christ! Quel autre maître, quelle autre affection profonde, quelle autre consolation seraient dignes de vous? Vous me parlez de la campagne, mais vous ne me dites pas assez ce qu'elle a dû vous apporter de calme, de paix religieuse, de silence aux pieds de Dieu. Pour moi, j'en suis toujours à ma première impression de repos intérieur. Je me tais, je tâche d'écouter, je me laisse conduire dans des pensées inconnues, nouvelles, où je ne voulais point aller, mais où la main du Seigneur me conduit avec tant de douceur et de

force à la fois, que je ne veux, ni ne puis résister. Qu'arrivera-t-il de tout cela? Deviendrai-je un jour ce bon prêtre dont vous me parlez et dont j'aime tant l'image? Ce jour de ma première messe me trouvera-t-il changé, abandonné, mort pour l'orgueil, prêt aux sacrifices pénibles, amoureux de Jésus-Christ jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de ma volonté qui est la mort des morts? Ce sont là ces grandes choses dont je vous parlais jadis. Quel obstacle serait plus fort que ces tout-puissants désirs? Je m'enfonce, je me perds dans ces belles espérances, je vis de longues heures avec elles. Croyez-vous que cela m'empêche de regarder les nuages courir, et d'écouter les oiseaux chanter? Non, je me sers de tout pour aller à Dieu, vous le savez. J'entends dire que c'est le propre des âmes faibles; mais je suis dans cette faiblesse, et j'y demeure. Le bon Père Malebranche, qui veut bien m'entretenir une demi-heure le matin, avant ma méditation, ne m'empêche pas de lire ce que Dieu a écrit sur nos montagnes, et j'ai la joie de trouver ces deux livres en parfaite harmonie. Malebranche est le philosophe de la Providence; ce qu'il aime avant tout, c'est l'immutabilité, la constance, la simplicité profonde et féconde des desseins de Dieu : c'est tout juste ce que me prêche cette grande nature, car je trouve que les montagnes laissent bien voir l'immutabilité, l'éternité, les traits constants et simples du visage adoré de Dieu. Comme tout y est fort, calme, patient, suivi, certain du lendemain! Rien ne s'y presse, tout y obéit. Tout y obéit dans la vie et dans la mort, car si l'on aime à sentir au sein de cette forte nature la puissance de vie qui s'y joue et qui

triomphe en tant de manières, il ne faut pas oublier de voir tout ce qui meurt, tout ce qui tombe, tout ce qui est vaincu dans cette lutte mystérieuse qui est partout la loi de la vie. Pour moi, je me sens ému de sympathie et comme de respect envers ces jeunes pins, arrachés par un orage ou par le torrent à la promesse de leur avenir, et qui tombent avant le temps, qui se décolorent, se flétrissent et meurent enfin sans révolte. Ils savent donc obéir, il faut donc obéir! Cette présence de Dieu, ces traits de haute volonté, la providence immuable qui éclatent ici contribuent à me garder dans la paix intérieure dont je vous parlais. Vous avez donc raison de dire que la nature sert Dieu aussi bien que les philosophes. Cependant la nature ne sait pas qu'elle sert Dieu, et pour laisser un peu la poésie en repos, je crois que les hommages de la nature n'arriveraient pas à Dieu s'ils ne passaient par l'esprit et le cœur de l'homme. C'est comme les respects d'un peuple qui ne parviendraient au souverain que par l'entremise des principaux de l'État et des ministres. Voilà une belle comparaison pour un républicain... Mais quand il s'agit du royaume de Dieu, je suis bien volontiers royaliste.

Biarritz, 7 août 1855.

Ma bonne cousine,

Je suis donc au bord de la mer, mais voici précisément que je le quitte dans trois ou quatre heures. Je reviens à Bayonne et de là aux Eaux-Bonnes pour y reprendre mon traitement interrompu pendant huit

jours. Je me trouve bien. C'est une chose singulière que je me plaise dans la solitude; il semblerait que ma nature, mon tempérament ne dussent pas s'en accommoder. En vérité, je suis très sage : je mange régulièrement et me couche de bonne heure. Je me promène et cause tout bas avec moi-même, ce qui ne fatigue pas le larynx; je regarde beaucoup, autre exercice permis dans les maladies de poitrine, et enfin je pense aux amis de Paris, ce qui est encore accordé par les médecins. Vous voyez que j'ai un petit régime de vieux, comme il convient à ceux de mon âge.

Je viens de visiter une communauté de religieuses bien étonnamment édifiantes : ce sont de saintes femmes qui consacrent leur vie à diriger des filles repenties dites *pénitentes*. Ces pauvres pénitentes sont admirables; elles travaillent la terre, ne possèdent rien, se livrent aux exercices de la mortification la plus pénible, et, pour toute récompense, aspirent à être reçues *Bernardines*. Or, voici ce que c'est qu'une Bernardine : c'est une sainte qui vit dans les sables des bords de la mer, comme les premiers anachorètes dans les déserts d'Afrique. Elle mange du pain noir et boit de l'eau, vit seule, *ne parle jamais*... jamais, entendez-vous! (les Chartreux parlent une fois par semaine; elle, jamais), et meurt après ce long martyre, où elle a retrouvé plus d'honneur et d'innocence qu'elle n'en avait perdu dans ses égarements. La dernière morte dont on me montrait la tombe encore fraîchement remuée, s'est écriée en mourant : « Quelle joie de mourir quand on aime « Dieu! » Voilà ce qui s'appelle une bonne mort, j'espère; et la nôtre ressemblera-t-elle à celle-là?

Que la vie des fous et des folles du monde paraît misérable après les exemples d'une telle vie! Nous avons ici une collection de toilettes qui, pour n'être pas si mythologiques que celles des Eaux-Bonnes, ne le sont pas mal cependant. Hier j'avais près de moi, au dîner de l'hôtel, une de ces élégantes, une Anglaise. Je lui offre du vin, elle accepte; enhardi, je lui offre de l'eau; mais elle s'écrie vivement : « Oh! no! no! je le boa « piour! » Et en effet, elle a bu *piour* tout le temps de cette petite collation, c'est-à-dire environ pendant une heure. — Je pensais aux Bernardines!

Mes amis veulent faire une neuvaine pour mon rétablissement; elle commence aujourd'hui et finira le jour de l'Assomption. On dit les litanies de la sainte Vierge, le *Salve regina* et trois invocations à Marie immaculée.

Adieu, chère cousine, priez pour moi et croyez à ma respectueuse amitié.

A l'abbé de la Boissière.

Les Eaux-Bonnes, 19 août 1855.

Très cher monsieur l'abbé,

Vous ne me croirez pas, si je vous dis que je n'ai pas pu vous écrire plus tôt, et cependant rien n'est plus vrai. Figurez-vous que M. l'aumônier des Eaux-Bonnes m'a chargé d'organiser un grand salut solennel pour le soir de l'Assomption. Or ce qu'il a fallu de démarches, contre-marches, discussions, coups de chapeau aux uns et aux autres, est incroyable. Le moment

venu, tout le monde a été très aimable, très complaisant et s'est exécuté de la meilleure grâce. Je trouve que cette petite chapelle, illuminée aux chiffres de Marie, pleine de chants, de lumière, d'or et d'encens au milieu de ces roches, la nuit, au pied des neiges et des pins, ne devait pas faire un vilain effet... vue du ciel. Le lendemain de l'Assomption, on m'a emmené à Betharram en pèlerinage. Nous avons fait là une jolie excursion et bien pieuse. J'y ai prié pour vous. Je ne suis pas sûr que vous connaissiez Betharram. C'est un site riant, auprès d'un gave déjà fort, riche de belles prairies. La sainte Vierge a fixé là un de ses sanctuaires. Vous voulez savoir l'origine du pèlerinage? — Elle est, dit-on, dans l'étymologie même du nom de Betharram qui veut dire dans la langue du pays *beau rameau*. Une pieuse enfant, étant tombée dans le gave qui l'entraînait, implora la bonne Vierge, fit un vœu et sentit aussitôt dans sa main droite un rameau qui la soutint et la sauva. C'est ce beau rameau qui a donné son nom au pays, au pèlerinage et même à la sainte Vierge.

Je trouve jolies ces noblesses de terre que la sainte Vierge aime à se donner ainsi. Notez bien qu'elle choisit très artistement ses domaines : Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame de Fourvière, Notre-Dame de Grâce, Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de Betharram et tant d'autres.

Cela laisse bien loin en arrière les Montmorency, les Noailles, etc., et en Italie et en Espagne! Si le P. Lacordaire a osé dire que Notre-Seigneur était le premier gentilhomme du monde, il faut avouer que la sainte Vierge en est la première duchesse.

Tout le monde a abandonné les Eaux-Bonnes et il est impossible d'être plus seul que je le suis en ce moment; je passerai encore ici une quinzaine de jours, puis j'irai chez le P. Lacordaire. Ce pauvre Père voulait que je passasse toutes les vacances près de lui. Comment vais-je faire pour n'y demeurer qu'une semaine? J'en pleure d'avance; ensuite je suis attendu chez un cher et excellent aumônier de religieuses, c'est encore là que je voudrais rester! Mais le docteur qui m'envoie en Italie veut que je quitte la France au commencement d'octobre, et il me faut bien quinze ou vingt jours pour mes parents.

Cher monsieur l'abbé, je vous verrai donc bientôt, je mangerai à votre table, je coucherai chez vous. Nous avons du passé à revoir ensemble, nous nous sommes un peu perdus, mais le bon Dieu ne veut pas que cela se fasse et c'est pourquoi il nous ramène l'un à l'autre.

Au revoir. En ce moment je suis étendu sur des chaises, ayant eu les pieds piqués par des mouches. C'est la seconde fois que ce sot accident m'arrive ici. Je trouve que rien n'est moins noble et moins digne d'un chevalier sans peur qu'une telle blessure. Je vous écrirai de Sorèze.

Les Eaux-Bonnes, 23 août 1855.

... Mille empêchements sont venus interrompre notre correspondance, ils n'ont pas interrompu mon souvenir, mon bon Charles. Hier encore je relisais avec émotion

les bonnes et très belles pages que tu m'as remises avant mon départ de Paris; si je ne savais combien peu tu recherches et aimes les compliments, je t'en ferais de très sincères à cet égard. Je préfère te dire que, deux ou trois fois déjà, ce petit écrit m'a fait beaucoup de bien; cette assurance te sera plus précieuse.

Je quitte bientôt les Eaux-Bonnes pour Sorèze. Le bon Père m'écrit que « Sorèze m'aime déjà et m'attend « comme la moitié de lui-même, et qu'il vient au-devant « de moi chaque jour ». Tout cela me va bien avant dans le cœur. Je pense rester une dizaine de jours à Sorèze et embrasser mes parents vers le 15 septembre.

X... est auprès de moi depuis trois jours. Nous n'aurons vécu que peu de temps ensemble : j'ai le grand plaisir de voir que toutes les petites misères d'autrefois ont disparu entre nous et que nous vivons sur le ton de la plus franche amitié. L'habitude d'être malade et de penser à la mort m'a rendu très philanthrope. Je crois que cela ne fait pas à tout le monde le même effet. Il me semble que la vie étant chose si frêle et si courte, il faut du moins ne pas l'employer à se haïr, et que la mort nous épiant à chaque pas, il faut se mettre en mesure de « quitter le monde en ami ». Du reste, je n'ai pas de peine à aimer les hommes, et le contraire serait de ma part une détestable ingratitude. Je suis étonné chaque jour de la somme de bienveillance, de bonté, d'amitié, que des gens inconnus me témoignent, et si j'ai un regret, c'est de me sentir très indigne de sentiments aussi favorables. Quelquefois il me prend des terreurs de n'être qu'un hypocrite

et de passer ma vie à tromper mes semblables. Car enfin, ils me croient bon et je ne le suis pas! Cependant je ne crois pas mentir et jouer la comédie exprès pour cela, ce qui me mène à penser qu'ils se trompent tout seuls et sur des apparences dont je ne suis pas le maître.

Après le départ de Mgr de Salinis, j'ai beaucoup vu ici l'évêque de Séez, auquel on m'avait recommandé. C'est un excellent homme, intelligent, gai, jeune et très en train de toutes sortes de bonnes choses. Il m'a fait faire mes premiers repas épiscopaux et recevoir mes premières visites épiscopales. J'ai éprouvé près de lui la première impression de peur que les grandeurs terrestres m'aient causée. Cette impression m'est venue après avoir remarqué qu'on ne le contredisait jamais ou presque jamais, et quand on se hasardait à le faire, encore le faisait-on avec mille précautions de flatterie et d'excuse. Voilà de quoi damner un homme, et je lui sais gré d'être demeuré simple, modeste et très bienveillant.

..... Je te quitte. Prions l'un pour l'autre, je le mérite par mon amitié pour toi. J'espère que les eaux t'auront fait un bien sensible et définitif. Au reste, je ne demande plus pour nous la délivrance de ces épreuves. J'ai trop vu combien le chemin de la vérité s'abrégeait en passant par la souffrance, pour refuser d'y être conduit, moi ou les miens. J'ai horreur de ce chemin, horreur par nature et surtout par faiblesse, car il ne peut exister d'être moins fait pour souffrir, plus facilement effrayé, plus inquiet, plus porté à exagérer son mal, plus accessible aux angoisses que je ne le suis; mais

enfin, j'offre même ce manque de courage, cette lâcheté, ces peurs d'enfant, ces ennuis douloureux à Celui qui, au Jardin des Oliviers, *cœpit tædere et pavere et mæstus esse*... Tout est bon dans un chrétien qui souffre, et je pense que Dieu n'en refuse rien...

Adieu, je t'embrasse par-dessus le pic du Gers et le Puy-de-Dôme, *major autem horum est charitas* (1).

Les Eaux-Bonnes, 25 août 1855.

Mon bon père,

Merci de ta dernière lettre si longue et si aimable. Je me proposais de répondre à ce que tu me dis de mon article (2), voici toujours quelques réflexions : Je ne crois pas que l'Évangile soit un code politique. Je ne crois pas que le régime monarchique lui soit opposé, je ne crois pas que le régime démocratique en découle logiquement et nécessairement ; mais je crois qu'il est un code *social*, que, par exemple, l'esclavage ou l'oppression des consciences par la force lui sont contraires.

Ce qui est vrai de l'Évangile l'est davantage du Christianisme, c'est-à-dire de l'organisation tout entière du dogme, de la morale et du culte chrétiens dans l'Église. Je crois que le Christianisme ne commande ni n'exclut telle ou telle forme de gouvernement, mais qu'il commande ou exclut tel ou tel état social. Je ne parlais que

(1) I Cor. XIII-13.

(2) *Le Progrès par le Christianisme.* Voir le *Correspondant* du 25 juillet 1855 et le volume des *Etudes historiques*, p. 1.

de cet état social (et M. Ozanam aussi) dans l'article, puisqu'il s'agissait de la réhabilitation des femmes, des esclaves, des pauvres et d'autres excès du paganisme. Quant aux formes politiques, je crois que le Christianisme peut *indirectement* et par voie de raisonnement, de déduction, — non par voie de révélation ou d'autorité, — indiquer de préférence une forme libérale, par exemple, par l'application de ses maximes, et même de ses exemples à la politique terrestre. Mais ici, ce n'est plus l'Évangile, ce n'est plus la révélation qui parlent, c'est la raison humaine qui part des données révélées pour en faire une application *indépendante de la foi.* De là vient que deux excellents catholiques peuvent être, l'un monarchique, l'autre démocrate : ils sont entrés tous deux dans le domaine des interprétations, des déductions libres.

Je crois donc que si l'on disait : « le Christianisme « est moins une doctrine qu'une société politique », on dirait une chose fausse, parce que si l'on peut tirer une suite de maximes politiques des maximes et des exemples du Christianisme, ce n'est que par voie de raisonnement humain, sujet à l'erreur, sans autorité révélée; et c'est pourquoi j'ai dit plusieurs fois, entre autres à la page 28 de mon article, « que le Christianisme pose « des principes, mais que c'est la logique humaine qui « va aux conséquences ».

Or un royaliste va des principes du Christianisme à la monarchie. D'autres croient qu'on va plus logiquement des principes du Christianisme à la démocratie; mais c'est une pure opinion, une opération de *logique humaine*, qui ne compromet en rien la foi révélée. Mais

pour l'état social il y a plus : Je crois que le Christianisme et l'Évangile le fixent positivement ou l'indiquent. Je crois que la polygamie, le meurtre des enfants mal conformés, le sacrifice des femmes sur le tombeau de leurs maris, les combats de gladiateurs, les horreurs de l'esclavage antique ou même américain, sont absolument contraires à l'Évangile. Le tout est de ne pas confondre l'état politique avec l'état social, et c'est dans ce sens que je trouve très juste le mot de M. Ozanam : « Le Christianisme est une société. »

Il faudrait cent pages pour s'expliquer convenablement sur ce sujet.

Sorèze, le 5 septembre 1855.

Mon bon ami,

Quelle délicieuse semaine je viens de passer ici en compagnie presque continuelle du bon P. Lacordaire, qui m'a gâté, pour ainsi dire, plus qu'à l'ordinaire! J'y étais plongé dans un repos d'esprit et de corps très profond.

Une de mes joies ici a été d'entendre la lecture du travail que le Père a fait sur la vie de M. Ozanam. Ce travail aura, j'imagine, un grand succès. Il est écrit dans un style ordinairement doux, simple, mais qui parfois prend feu et éclate comme dans la chaire de Notre-Dame. Il y a des pages telles que le Père n'en a jamais écrit de plus éloquentes.

Une surprise m'y était réservée par le Père. Figure-toi qu'il a cité deux longs et grands morceaux des petits

mémoires que je lui avais envoyés il y a cinq ou six mois. Je ne m'attendais à rien et écoutais la lecture, quand tout à coup je crois reconnaître les pensées... puis l'auteur... J'en avais le rouge au visage et la sueur au front. J'ai réclamé, j'ai résisté de bonne foi. Le Père ne cite rien d'aucun autre que de M. Ozanam. J'ai eu beau faire, je serai imprimé dans les *Œuvres du Père Lacordaire* (1). Voilà de quoi confondre et humilier à faire rentrer sous terre. C'est tout juste l'impression que cela m'a produite, avec beaucoup d'inquiétude sur l'effet qui en résultera. Mais c'était si peu cherché, si peu soupçonné de ma part, que j'abandonne ceci avec le reste à la volonté de Dieu.

Je te prie de n'écrire ce détail à personne. Je me réserve de le dire à qui je voudrai, *si je le dis*. La publication aura lieu à partir du 15 du mois de novembre.

Je vais beaucoup mieux, et la crise qui a suivi les eaux est calmée; j'aurai encore quelque repos chez M. l'abbé de la Boissière, et enfin à Paris, où je retrouverai les soins de la famille et la table du père et de la mère, ce qui est un bien incomparable.

Quo non præstantior alter...

Je parle bien souvent au bon Père de toi et de vous. Son tiers-ordre enseignant est admirable. Ils sont là une douzaine de jeunes gens qui se feraient couper en quarante morceaux chacun pour le Père et pour l'Ordre.

Mille choses respectueuses et affectueuses à tes bons parents. Je t'embrasse et je t'aime en vieil ami.

(1) Voir les *Œuvres complètes du P. Lacordaire*. Edition de 1857, t. V, p. 367.

SOUVENIRS SUR FRÉDÉRIC OZANAM (1)

(SÉJOUR AUX EAUX-BONNES EN 1852)

Quand le ciel était pur, nous partions de bonne heure, nous acheminant vers l'une des riantes promenades qui entourent les Eaux-Bonnes et dont le souvenir s'embellit par celui de sa chère compagnie. C'était souvent la promenade horizontale, là, nous allions chercher le calme du soir; nous la quittions quand le soleil, abandonnant les cimes empourprées du pic du Gers, laissait monter vers nous les fraîches vapeurs de la vallée de Laruns. Lorsque, au dernier détour de la promenade, nous apercevions le toit des Eaux-Bonnes, il était nuit : les montagnes se découpaient en arêtes vives et sombres sur un ciel encore clair; la lune, se dégageant des sapins des hautes roches, s'élevait silencieuse, et des souffles réguliers comme la respiration d'un enfant qui s'endort inclinaient doucement les buis... A cette heure, en ce bel endroit, nos âmes montaient naturellement vers Dieu : nous causions encore; mais de longs intervalles de silence nous avertissaient que plutôt l'heure de prier était venue, profonde prière, non articulée par des mots, et qui consiste seulement à se taire devant Dieu : O Seigneur ! ô mon Maître ! je vous remercie de m'avoir donné ces heures...

Lorsque je quittai les Eaux-Bonnes, M. Ozanam voulut m'accompagner jusqu'à Bayonne. De Biarritz à

(1) Cité dans la notice sur Frédéric Ozanam, par le P. Lacordaire. Voir les *Œuvres complètes du P. Lacordaire*, édition de 1857, t. V, p. 367.

Bayonne, il n'y a qu'une heure de chemin; cette heure est la dernière que j'aie passée sur la terre avec lui. Dieu permit qu'il en eût le pressentiment. Il m'entretint durant la route de choses fort graves, relatives soit à lui, soit à moi, soit aux affaires générales, à notre congrégation naissante, à l'état de l'Église, à la conduite à tenir dans les circonstances présentes, aux espérances que permettait l'avenir. Il me parlait comme ne devant plus le faire, et moi, je l'écoutais religieusement.

Quand nous eûmes rejoint la grande route d'Espagne et que les tours de la cathédrale de Bayonne commencèrent à paraître, il changea de langage, me dit qu'il se sentait frappé à mort et que sans doute nous ne nous reverrions plus. J'avais toutes ses craintes, mais avec plus d'espoir, c'est-à-dire plus d'illusion, et je combattais de bonne foi ses tristes pensées. Mais il s'y tint, me parla de sa mort prochaine avec une assurance qui l'emporta sur tous ses motifs d'espoir, et quand la voiture s'arrêta devant la diligence qui devait me ramener à Paris, il me serra la main longtemps. Nous descendîmes. Je n'eus que le temps de faire placer mon petit bagage et de régler le prix de la route. Le moment vint de me séparer de lui; il m'embrassa fortement. Il me disait : « Henri, dites-moi bien adieu. » J'avais le cœur déchiré, mais pas une larme. Je le suivis des yeux autant que cette amère consolation fut possible : un détour de rue rompit brusquement le dernier fil et je ne le revis plus.

C'était vers le soir. Quand nous arrivâmes au sommet de la colline qui domine Bayonne, le soleil se couchait dans les flots étincelants de la mer; toutes choses

avaient revêtu un manteau de pourpre et d'or; les sables de Biarritz brillaient au loin à travers une vapeur embrasée; une flamme tantôt expirée, tantôt éclatante, indiquait le phare, et mes yeux fixaient ce point perdu dans un océan de lumière.

Ce spectacle, beau comme le sourire de la sagesse divine, au lieu de dissiper ma tristesse, la jeta en quelque sorte dans l'infini. A travers cette éclatante révélation de vie, d'amour et de beauté, j'aperçus à la fois tous ces heureux jours dont ce soir-là était le déclin, et le regret de ces jours me ramenant vers celui à qui j'en devais le charme, je le revoyais comme un ami perdu pour jamais. Je regrettais alors de n'avoir point osé lui montrer plus d'affection, je lui parlais, je le saluais de loin, je lui promettais une fidélité immortelle : mais l'avenir n'avait rien à me répondre pour me consoler. J'entendais toujours cette voix me dire adieu... Je tombai dans une mélancolie si profonde que mon âme en fut comme submergée.

Le temps, « ce grand maître », a changé mes regrets sans les détruire. Bientôt il ajouta de nouvelles inquiétudes à ces regrets, puis des inquiétudes désespérées, et enfin cette terrible certitude qu'on a beau attendre... Elle surprend toujours.

A l'abbé de la Boissière.

Fontainebleau, 10 octobre 1855.

Ne savez-vous pas, cher Monsieur, que les meilleures choses du monde cachent toujours un certain point

très dur qui apparaît tout à coup sans qu'on s y attende? C'est comme une pierre sous l'herbe; elle déchire le pied et fait couler du sang. J'ai élevé, à part moi, cette idée à une théorie que j'appelle la *théorie du coin de marbre.* Il me semble que ce coin de marbre est un peu partout, dans les choses et dans les hommes, dans les fêtes, dans les honneurs, dans les plaisirs, dans la vanité satisfaite, même dans l'amitié ! Or je vous adjure de me dire si vous connaissez rien de plus douloureux que de heurter ce coin de marbre, glacé, dur, anguleux, dans une âme qu'on aime? Cette peine ne m'a pas été donnée depuis longtemps, mais je la connais déjà et je la redoute.

Cher abbé, quant à moi, j'ai bien des défauts, et je veux aujourd'hui vous parler des moindres : je vois que mon caractère est mal formé, le tissu est faible. C'est l'épidémie qui règne sur les hommes de notre temps, et je sens en moi les symptômes du mal. J'ai l'ambition, non des honneurs, mais du talent et de l'esprit. J'aime sincèrement le bien et la vérité, et quelquefois je m'effraye de voir combien j'ai côtoyé le rivage contraire. Voilà des raisons de rougir, de s'humilier, de s'avouer un misérable et de supplier Dieu de tremper cette pauvre âme dans de plus fortes eaux. Je pense souvent aux saintes âmes que vous dirigez, je ne sais pourquoi l'idée de la pureté parfaite a toujours été pour moi dans un rapport très direct avec l'idée de la force. Je suis sûr que le diable, qui en sait long sur cela, serait de mon avis. Voyez les martyres des plus jeunes vierges : il y a dans leurs derniers sourires et dans les réponses qu'elles font au milieu du fer et du feu, je ne sais quoi d'invin-

cible comme Dieu même; les vieux confesseurs, les pontifes, les convertis sont assurément moins inattaquables, ils connaissent la force du mal, ce qui est déjà un désavantage pour une âme; mais sainte Cécile, sainte Agnès, mais ces petits enfants qui meurent en riant après avoir reçu les derniers baisers de sainte Félicité, me paraissent des géants armés d'une force incomparable et capables d'écraser l'enfer d'un seul de leurs regards. J'aime à croire que vous avez de ces géants parmi les âmes innocentes de vos enfants et de vos religieuses. C'est la consolation des faibles d'admirer les forts et d'applaudir à leurs travaux.

J'ai senti le premier souffle de l'hiver qui approche, dans douze jours je serai sur la route de la chaleur. A la garde de Dieu! Vous savez que nous avons décrété que nous n'étions, ni vous ni moi, gravement malades, et que nous devions avoir de longs jours. Jurons d'exécuter le décret. Cela me rappelle ce fameux serment prêté dans une assemblée politique, en 1792, je crois : « Citoyens, jurons que nous serons heureux! »

Jurons que nous resterons bons amis, cher Monsieur; ce serment-là est permis, sage et exécutable. Je le prête, pour ma part, de très bon cœur.

A l'abbé de la Boissière.

Pise, 16 novembre 1855 (1).

Plaignez-moi, cher Monsieur l'abbé, ou plutôt plaignons-nous. Voici plus de trois semaines que je suis

(1) Son second voyage d'Italie.

perdu pour ceux que j'aime et qu'ils sont perdus pour moi. Je n'ai plus affaire qu'aux voiturins, aux cuisiniers d'auberge, aux garçons d'hôtel, aux porte-faix, aux douaniers. J'ai mis plus de quinze jours pour venir de Paris à Pise, juste le temps peut-être qu'y aurait mis Mme de Sévigné. C'est mal profiter de son dix-neuvième siècle, n'est-ce pas? J'avais pensé trouver moins de fatigue dans ce mode de voyage à cause des repos, des séjours..... En somme, j'en suis très fatigué.

J'ai eu beaucoup de tristesse quand le convoi du chemin de fer a commencé de quitter Paris. Je maudissais avec vous « tous les purgons du monde » et je comprenais votre envie de les envoyer tous à Cayenne.

Je n'ai pu m'empêcher de rire de cette sortie à la Molière, en relisant votre lettre; mais cela ne ralentissait pas le train fatal qui m'enlevait à mes parents, à mes amis, à mes études, à mon sous-diaconat, à toute ma carrière. Il y avait tels points de ce pauvre cœur qui saignaient davantage... Ma sœur et moi nous avons tâché de faire bonne contenance pour l'amour de la volonté de Dieu, et nous avons continué stoïquement notre route sans vouloir avouer que la douleur soit un mal.

J'ai vu à Marseille de nombreux embarquements de troupes, hélas! j'ai vu aussi des arrivées de Crimée. Lequel du départ ou du retour est le plus triste? Je ne saurais le dire. Ces pauvres gens qui reviennent, je ne parle pas des blessés et des malades, sont si exténués, si vieillis! Ils portent sur leurs visages je ne sais quoi qui a tant souffert, que la seule vue effraye

et fait peine. J'ai visité, par piété chrétienne et nationale, le grand hôpital de Marseille où sont déposés les blessés et les mourants renvoyés de Kamiesch ou de Constantinople. Vous dirai-je que cette visite m'a profondément ému? Quel cœur faudrait-il avoir pour parcourir sans angoisses ces longues salles encombrées de jeunes gens mutilés, souffrants, défigurés, étendus depuis six ou huit mois sur un lit de tortures loin de leurs sœurs et de leurs mères? Dieu m'a fait la grâce de me sentir prêtre dans ce lieu-là. Je ne sais quoi a tressailli dans mon sein qui m'a révélé combien un jour je pourrais aimer les âmes, pour Jésus-Christ. Je me suis approché d'un de ces lits, j'ai tenté quelques mots. Je craignais d'être mal reçu; mais voilà que mes pauvres paroles ont été accueillies avec bonheur et bénies... Cela m'a encouragé. J'ai posé mon chapeau sur une chaise et au lieu de passer un quart d'heure comme je le croyais dans cet hôpital, j'y ai passé toute la fin du jour. Ah! dites-le-moi, cher Monsieur l'abbé, y a-t-il sur la terre une volupté plus profonde que de sentir qu'on a consolé une âme souffrante, qu'on a jeté une goutte d'amour sur cette plaie du désespoir, sur cette blessure d'une âme qui doute de la Providence? J'aurais cent traits à vous redire de cette visite... mais vous savez trop de ces belles choses intimes et qu'on recueille dans le secret commerce des âmes pour que j'y prétende ajouter. Passons donc...

Nous sommes allés par terre de Marseille à Nice, et encore par terre de Nice à Gênes. C'est une des belles et célèbres routes d'Europe. On côtoie toujours la mer; et les premiers plans, couverts d'oliviers avec des bosquets

de myrthes, d'orangers et même de palmiers, changent à chaque pas. A Gênes, nous avons pris la mer; il faisait beau temps, la Méditerranée était calme comme un lac, n'importe; j'ai passé des rêveries du clair de lune à ce hideux et infect trou qu'on appelle une cabine et que j'appellerai classiquement un *vomitorium*; et là... oui enfin, pendant des heures! C'est là encore que je bénissais les médecins sans compter que ces spasmes violents me donnaient des goûts de sang à la bouche et que je craignais le retour de mon mal. Je suis arrivé brisé à Livourne.

J'ai trouvé l'opinion anti cléricale bien excitée en Piémont. On m'a hué dans les rues, on a craché sur moi, j'ai reçu le crachat en partie au visage. Jamais pareille offense ne m'avait été faite; elle était trop sérieuse pour être mal prise, et je l'ai reçue en pensant à la nuit de la Passion. Ce n'est rien d'être méprisé soi-même, mais de voir l'Église méprisée! de voir ce poids de ridicule et de discrédit peser sur elle!... Ah! voilà le véritable et sérieux sujet de tristesse. Je vous en raconterais encore, mais je n'ai plus que la place de vous dire que je vous aime, que je prie pour vous, que je pense à vous et que, en Italie comme à Paris, comme à N***, je suis votre ami bien tendrement dévoué.

Au R. P. Lacordaire.

Pise, 5 décembre 1855.

Mon Révérend Père et excellent ami,

J'ai reçu et j'ai lu aujourd'hui la vie que vous avez écrite de M. Ozanam; j'avais retardé jusqu'à ce soir de répondre à votre lettre. Je serais un ingrat si, avant toutes choses, je ne commençais par vous remercier de cette éclatante satisfaction que vous avez donnée à nos désirs. Il y a plus d'un an, je fus un des premiers, sinon le premier, à vous parler de cette œuvre. Je ne me lassai point pendant longtemps, jusqu'à une sorte d'importunité, que je sentis et qui m'avertit de ne plus insister. Vous eûtes le loisir de prendre conseil avec vous-même, et enfin cette belle œuvre fut commencée. La Providence, dans des jours qui me sont chers, m'amena près de vous pour en entendre, de votre voix, la première lecture. Je connus ce jour-là qu'une autre faveur m'était donnée..., mais celle-là si imprévue, si mal méritée que j'en fus comme effrayé... Enfin votre travail a paru, il est venu me chercher dans mon exil, il est là sur ma table. La morale de cette petite histoire est que vous avez été bon envers nous, généreux envers la mémoire d'un homme que nous avons longtemps suivi comme un maître, indulgent particulièrement à mon égard.

Il est impossible de lire ces pages sans comprendre que votre but a été de faire du bien aux enfants de ce siècle, que vous avez tant aimés : votre récompense, mon Père, comme pour le reste de vos travaux, n'est

donc pas de ce monde. Cependant, parce que Dieu ne condamne pas la nature, même dans le cœur de ses saints, si la reconnaissance et l'affection de nos âmes peuvent être une joie pour vous, croyez que cette œuvre les a encore augmentées. Pour ma part, je prie Dieu de vous en bénir. Toute l'éducation de mon esprit et de mes idées m'est venue de vous et de M. Ozanam : rien ne m'était plus doux que de voir son nom s'élever devant le siècle porté par votre nom. Vous y avez ajouté le légitime orgueil d'avoir fourni mon caillou à l'édifice. Jusqu'ici, je n'ai pas voulu vous dire combien cet honneur m'était cher, pour vous laisser très libre devant les seuls motifs du bien en soi; mais maintenant, mon Père, je puis vous confesser à mon aise le contentement que j'en ai ressenti. Je me suis ramené à six ou huit années en arrière. Je me suis ramené à cette place où j'allais, enfant, perdu dans la foule que vous entraîniez dans la maison de Dieu, m'enivrer de votre éloquence et de la splendeur de la vérité. Je me suis donc revu en ces temps, alors que je m'estimais heureux de vous apercevoir de loin après des heures d'attente, ou de n'être pas hors de la portée de votre voix.

L'homme qui m'eût dit alors : « Tu entreras dans « l'amitié de celui qui est là, si haut et si loin...; tu « auras le droit de mettre ta main dans la sienne; mais « je veux t'étonner davantage : deux pages écrites par « toi seront recueillies dans ses œuvres, se liront à « côté des discours que tu entends aujourd'hui... », cet homme-là, mon bon Père, qu'en dites-vous? aurai-je pu, aurai-je dû le croire? Singuliers jeux de la main divine, qui fait croître de petites plantes au pied des

15

cèdres, et donne des grains de sable pour compagnons aux grands flots de l'Océan.

Pardonnez ces redites et ces longueurs au bonheur de tels souvenirs!

Votre œuvre est donc belle. Je regrette de n'être pas à Paris pour jouir de votre gloire, s'il y a une gloire ici-bas, et pour rougir des louanges qu'on vous donne, comme c'est ma modeste habitude. Il y a cent traits que j'aime dans ces pages. Le style est austère et doux, et tout illuminé du demi-sourire de la belle antiquité. Vous y parlez bien comme celui devant qui marche cette muse de la parole, qui commande le respect et semble dire le mot des anciens : *favete linguis*. Enfin on entend cet ordre; et le fait est qu'on vous écoute attentivement jusqu'à la fin.

Ah! mon bon Père! tenez, la pensée que je vais vous dire sera peut-être née pour mon malheur, mais je vous jure que je ne me crois pas le droit de la retenir. On ne tient pas toujours de soi-même ses idées; c'est souvent le dépôt des *cinq talents* dont on devra rendre compte au père de famille... Savez-vous donc l'idée que j'ai? C'est que votre génie, comme penseur et comme écrivain, est arrivé maintenant à sa perfection. Si j'en avais pu douter, le charme de ces derniers écrits me l'aurait bien montré. Il y a maintenant en vous je ne sais quoi de plus pénétrant, de plus intime, de plus assuré que jamais. Est-ce le temps que vous avez pris pour poser la plume et renoncer à l'enseignement de l'Évangile? Je crains bien votre humilité dans les mains du démon! Certes, l'œuvre à laquelle Dieu vous a appelé est grande, noble, telle que l'eussent aimée Clément

d'Alexandrie et Origène... Aussi Dieu me garde de toucher comme un écervelé à cette grande occupation de votre vie présente, et d'en parler sans connaissance et sans respect. Mais en même temps que cette œuvre, et à côté d'elle, n'auriez-vous pas une heure ou deux par jour à nous donner, à donner à cette génération de notre siècle que votre parole atteignait, que votre plume atteindrait encore, elle et elle seule, et que vos fondations actuelles, si fécondes qu'elles soient pour l'avenir, n'atteindront jamais? C'est vous, vous-même que je redemande encore pour un peu de temps, en faveur de ces âmes auxquelles vous avez tant donné déjà... Et dans quelle forme vous redemandé-je? C'est vous-même encore, mon bon Père, qui répondez à ma question. Un jour, il y a longtemps déjà, vous prononçâtes devant moi le titre d'un livre que vous rêviez de faire. Voici le titre de ce livre : *Lettres à un jeune homme sur la vie spirituelle* (1). Cette pensée me frappa plus que je ne puis vous dire, et c'est une impression que rien n'a effacée, ni diminuée en moi. Qu'il serait facile pour vous de faire ce livre! Sa matière même permet de fréquentes et continuelles interruptions. Vous avez sous les yeux, à Sorèze, cette jeunesse à laquelle et pour laquelle vous écririez; enfin, il y a même je ne sais quel lien très logique entre votre situation présente et un tel travail, qui fait croire que c'est bien maintenant et non plus tôt que vous deviez le faire.

Ah! mon Père, c'est votre faute! Pourquoi, un jour,

(1) Le R. P. Lacordaire a publié, en 1857, les trois premières *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, qui devaient être, mais qui n'ont pas été, suivies de beaucoup d'autres.

m'avez-vous confié le désir d'un tel livre? Pourquoi, maintenant, nous avez-vous montré, dans les pages excellentes que nous venons de lire, ce que pourrait votre esprit pour Dieu? Et quels sujets plus dignes de votre plume; mais quelle plume aussi plus digne que la vôtre, par l'intégrité de son honneur, de toucher à ces grands sujets? N'aimeriez-vous pas épancher votre âme dans celle de la jeunesse qui vous est fidèle, sur les grands devoirs de la vie religieuse et civile, sur les lois de l'honneur, du courage, du désintéressement, de la charité, de la tolérance, de l'amour sage de la liberté, du travail, du sacrifice, de la vocation, de la chasteté? Que sais-je? Je suis fou de paraître vous indiquer ce qui ne me vient que de vous; mais oubliez-moi complètement et ne voyez que le projet en soi. Ne vous semble-t-il pas qu'une telle entreprise soit digne de continuer l'enseignement dogmatique de Notre-Dame? Je ne connais que le livre *des Devoirs des hommes* de Silvio Pellico qui fût un précédent pour vous. Mais il me semble que, malgré ses beautés réelles, ce livre est insuffisant, un peu froid, et bien facilement dépassé par votre inspiration.

Oui, vous y réfléchirez, dussiez-vous dire en lisant ma lettre : « Ce diable d'enfant-là ne me laissera donc pas « tranquille! » Je vous conjure d'y réfléchir. Ce n'est pas une proposition que je vous fais; rien n'est de moi ici, tout est de vous, et je n'aurai eu que le mérite d'avoir recueilli une bonne pensée, née un jour de votre cœur, de la garder prudemment pendant deux années, et de vous la présenter au jour opportun. Ce serait déjà assez, pour notre joie intérieure et pour notre récompense!

Je n'ai pas reçu votre lettre d'Avignon, malgré les démarches que j'ai faites auprès de l'administration des postes. Je la regrette et l'attends tous les jours, mais sans y renoncer. Je la demanderai pendant cinq ans, s'il le faut. Quand on entre en campagne avec un tel bagage de patience, on doit réussir, même en matière administrative. Mais j'ai reçu votre lettre adressée à Pise. La joie qu'elle m'a causée est d'un prix inestimable dans les conditions de malaise, d'inquiétude, d'isolement, que la Providence m'a faites loin des miens et loin de mon pays.

Je travaille ici assez régulièrement, mais jamais plus de six à sept heures par jour. Je lis, la plume à la main, l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et pour les points importants je vais aux originaux. Quelle pureté, quels parfums d'énergie et de liberté dans les monuments de la primitive Église! Quelle exhortation à la foi de Jésus-Christ! Qui nous donnera d'aimer Dieu comme ils l'ont aimé? Me trompé-je? Il me semble que je vous aime un peu de cette sorte, comme le diacre Laurent aimait saint Sixte. Mais saurais-je vous suivre jusqu'au martyre? Dieu aidant, pourquoi non? Je vous embrasse tendrement, comme votre fils, en cette pensée.

Au R. P. Gratry.

Pise, 17 décembre 1855.

In incorruptibilitate quieti et modesti spiritus. Mon très bon Père, vous voyez que je n'oublie pas ma devise et vos affectueuses recommandations. Si je les

oubliais, ce qui n'est pas possible, j'ai près de moi ma chère sœur qui me les rappellerait aussitôt. Confiez-vous donc dans sa fidélité et dans celle de mon souvenir. Laissez-moi vous dire d'abord, pour n'y plus revenir, que je mène ici la vie la plus calme, la plus retirée, la plus solitaire. Suis-je récompensé de cette vie de soins comme j'aurais lieu de l'espérer? — Oui et non. Oui, parce que peut-être serais-je mort déjà dans de moins bonnes conditions de vie; non, parce que je sens en moi une extrême délicatesse, une sorte de ruine intérieure qui fait de moi un malingre pour le reste de mes jours. Je m'en console encore, si Dieu me laisse, comme à présent, la faculté de l'aimer, d'aimer quelques belles âmes avec lui, et de travailler cinq ou six heures par jour. Voilà le but actuel de mes ambitions

Au reste, j'ai souvent remarqué combien notre nature est riche en consolations, alors même que tout semble désolé pour nous. Dernièrement, étant fort souffrant, et par un surcroît d'incommodité, très fatigué des yeux, incapable par conséquent de lire, d'écrire, de rien faire à l'extérieur, j'éprouvai un tel plaisir à sentir que tout cela ne m'empêchait pas de penser, que j'en fus ravi, presque enthousiasmé. L'idée ne m'était jamais venue de remarquer aussi intimement l'excellence de ce don; il me semblait que, ce dernier sanctuaire demeuré inviolable, on pouvait à la rigueur abandonner le reste, et qu'enfin, les seules joies de l'âme, les seuls mouvements de l'âme demeurant, on pouvait encore ne pas renoncer à être heureux! Certes, mon bon Père, nous ne sommes pas mis à cette épreuve, et Dieu a pitié de notre faiblesse. Mais enfin, ne vaut-il pas mieux con-

naître d'avance toutes ses ressources? Quelles joies dans le travail! quelles joies dans cette fécondité spirituelle qui est l'un des traits les plus exacts de notre ressemblance à Dieu! Si peu que nous fassions dans cet ordre de mondes, quelle dignité, quel honneur dans notre ouvrage! Que Dieu est bon de nous avoir donné ces divins refuges contre les misérables embarras de notre vie terrestre!

Après cela, mon bon Père, il faudrait pouvoir vous annoncer quelque belle découverte ou quelque bon traité de métaphysique, car quelle apparence qu'on ait tant de bonheur à penser de pauvres petites choses? Eh bien! ma thèse n'en est que mieux prouvée, et si je suis très soutenu et très consolé par une petite étude d'histoire ecclésiastique que je fais comme un enfant, que serait-ce si j'avais beaucoup d'esprit et de grandes entreprises entre les mains? Je fais donc de l'histoire ecclésiastique, et je suis ravi de cette étude. J'ai pris Fleury, qui m'a attiré par ce qui reste en lui du dix-septième siècle. C'est encore la royale splendeur du bon sens français. En vérité, c'est le signe des grands esprits de ce temps : ils pensent droit, ne voient pas double et expriment simplement ce qu'ils pensent; le contour de l'idée n'est pas vague, indécis, fondu ; non, il est net et ressort vivement, comme le relief d'une bonne médaille bien éclairée. La lecture de ces livres repose de notre façon de penser actuelle si tourmentée, si compliquée. On y respire dans une atmosphère plus calme, *largior hic campos æther...* Toutes les fois qu'un fait important, métaphysique ou historique se présente, je quitte Fleury et vais aux originaux. J'ai eu

ainsi l'occasion d'aborder les écrits des saints Pères. C'est pour moi comme un nouveau monde. Une des premières fois que j'ai pris Tertullien, j'ai été si frappé, si ébloui de tout ce que j'y ai vu à la fois de grand, de lumineux, de profondément intéressant, que je n'ai pu de longtemps me fixer à une idée, à une page. J'allais toujours, je voulais tout à la fois; absolument comme un enfant trop riche, trop accablé de présents, qui veut tout prendre, des jouets, des fleurs, des fruits, et ne sait comment faire n'ayant que deux mains. Maintenant je suis plus calme, je me suis imposé la règle de fermer le livre, quand le passage cherché est lu et copié, craignant de m'engager dans ces régions immenses d'où je ne puis plus sortir qu'avec une peine infinie après m'être égaré vingt fois.

J'ai oublié de vous dire, pour vous rassurer au sujet de Fleury, que j'ai près de moi également les Annales de Baronius, et que, dans tous les points où perce le bout de l'oreille du gallicanisme, j'ai recours à notre célèbre cardinal. Si j'avais le temps, je voudrais faire une petite étude intitulée : *de la protection accordée à l'Église par les premiers empereurs chrétiens*. Il s'agirait de prouver que l'Église ne peut absolument recevoir des gouvernements temporels qu'un seul bienfait : celui de la liberté; que toute autre prétendue faveur tourne à l'opprimer, et, pour prendre un exemple, que toutes les odieuses violences du règne de Constance sont contenues en principes dans les prétendues faveurs de Constantin. J'ai réuni très patiemment mes textes, mais je passerai outre et réserverai tout cela pour l'avenir... si avenir il y a.

Dans le moment que je vous écris, cher Père, l'Arno, qui passe sous mes fenêtres, charrie d'énormes glaçons; le ciel est noir, ce qui, joint à la blancheur de la neige, donne à notre ville de Pise un petit air de Sibérie assez prononcé; les gens passent dans la rue, le manteau sur le nez et les doigts fourrés dans le *scaldino*, sorte de chaufferette qu'une Italienne, voire un Italien, ne quittent pas de l'hiver.

Mon bon Père, il y a un hiver partout, il y a des sots partout, partout des gens forts et violents qui oppriment les autres, partout un grain de superstition et de polythéisme. Cela est triste, et j'ai le défaut de ne pouvoir m'accoutumer à cette vue, d'où suivent des colères et des indignations très inutiles. J'ai cependant pris le moins mauvais parti, qui est de vivre avec les morts. Mais là encore, et là plus que chez nous, que de violences! que de cris de détresse! que de larmes arrachées par la force méchante! que de succès contre cette pauvre petite tige de la liberté, de la conscience morale, si frêle, toujours dépouillée, courbée jusqu'à terre, immortelle cependant! Où se réfugier pour trouver la paix dans l'ordre et le calme divin? — En soi-même? — Hélas! là moins qu'ailleurs. Disons donc : en Dieu seul! J'apprends chaque jour à connaître davantage le prix de la foi, et le solide bonheur qu'il y a de pouvoir fermer les yeux à tout l'univers pour ne plus rien voir que la vérité en Dieu.

Je vous embrasse tendrement, mon bon Père, et en vous tous ceux qui vous entourent et que j'aime.

ANNÉE 1856

A l'abbé de la Boissière.

Pise, 5 janvier 1856.

Cher Monsieur l'abbé,

Pardonnez-moi les retards de cette lettre et sa brièveté. J'ai encore été malade, retenu à la chambre et ne pouvant plus travailler. Le belle fête de Noël est venue à point pour me consoler par les pensées si douces, si tendres qu'elle nous apporte et que j'aime plus que toutes! Figurez-vous que cette chère fête de Noël m'a inspiré et que j'ai fait une pièce de vers! Riez tant que vous voudrez : je suis, je suis poète...

Ce n'est point un sonnet, c'est la traduction de l'*Adeste fideles* :

Venez, enfants de Dieu, radieuses phalanges,
Marchons à Bethléem, marchons avec bonheur;
Il est né, voyez-le, c'est lui, le roi des anges,
    Venez, adorons le Seigneur.

Les bergers avertis abandonnent la veille,
Marcher était trop lent au gré de leur ardeur.
Ils courent, suivons-les, et d'une ardeur pareille
    Venez, adorons le Seigneur.

Nous verrons se voiler, sous une chair mortelle,
Du monarque éternel, l'éternelle splendeur;
C'est un Dieu tout-puissant, c'est l'enfant le plus frêle,
Venez, adorons le Seigneur.

Il gémit, il a froid, sa misère est extrême;
Nos larmes, nos baisers lui rendront la chaleur;
Pour tant d'amour, Jésus, que voulez-vous? — Qu'on m'aime;
— Oui! je vous aime, ô mon Seigneur!

Voilà ce que je vous envoie pour vos étrennes avec prière de faire lire ces vers par quelque petite enfant bien innocente et bien pure qui en sera édifiée, et en produira un acte d'amour de Dieu plus beau que toutes les poésies du monde.

Pise, 5 janvier 1856

Merci, mon bien bon Eugène, de ta longue lettre, à laquelle j'aurais dû répondre, si je l'avais pu, depuis plus de quinze jours. Mais tu as su mes malheurs; j'en suis un peu sorti pour le moment présent, et j'en profite aussitôt. Cher ami, combien je voudrais être auprès de toi, avoir ta main dans la mienne, et reprendre ainsi ces rares, mais longues et vraies conversations, que nous avons connues cette année! Ce que tu me dis de toi m'a été au cœur; je compatis à tes maux à force de souffrir. Moi non plus, Eugène, je n'étais pas accoutumé de marcher dans des chemins couverts. Jusqu'à présent, Dieu me montrait de loin le but où il m'attendait; mais aujourd'hui, je ne suis sûr que d'une chose, c'est que je suis également incapable de tout. Cette ex-

trémité d'impuissance est-elle la fin de ma vie ou un point de départ? Dieu me veut-il à lui sans œuvres, ou se plaira-t-il à tirer quelque chose de ce néant? Je ne sais; je m'efforce d'être également prêt à l'une ou à l'autre de ces fortunes. En attendant, j'ai tâché de faire chaque jour mon petit travail, comme un ouvrier blessé qui s'efforce néanmoins de gagner le pain de sa famille. Il y a une grande et pure joie dans cette lutte; on aime à dérober ainsi à la tyrannie de ce misérable corps quelques heures libres pour la pensée. Au bout de deux mois d'une semblable attention à profiter de tout le temps possible, je me suis aperçu que j'avais fait plus de choses que dans certaines époques de santé vigoureuse. Cela m'a raccommodé avec ma vocation de malingre, et j'ai entrevu la possibilité de faire quelque chose pour Dieu, malgré tant d'obstacles. Je ne sais s'il n'y a pas, dans l'effort de l'esprit qui lutte contre les empêchements de la maladie, une ressource nouvelle d'énergie et de vigueur pour la pensée. On travaille alors un peu comme on se battrait. Enfin, je me fais donc à ma condition jusqu'à nouveau découragement, et tu liras peut-être un jour une étude intitulée : *De la liberté de l'Église*, qui sera née de cette lutte dont je te parle.

Ah! la liberté de l'Église, aimons-la, Eugène! Fais avec moi le serment de l'aimer, de l'aimer toujours et de la servir toujours... Hélas! j'apprends à l'aimer à deux écoles différentes, quoique plus d'un lien les unisse : dans l'histoire de Constantin et de ses successeurs, et dans l'histoire actuelle de l'Italie; celle que j'ai devant les yeux dans mes livres, et celle que je

vois vivre et passer sous ma fenêtre. Qu'elles sont éloquentes chacune à sa manière! Pauvre Italie! J'ai vu déjà un bon nombre de personnes éminentes de la Toscane, avec lesquelles j'ai abordé tout de suite franchement la question politique et religieuse. Mais quelle tristesse! quelle humiliation! quel découragement! quels regrets! Je vis ici fort retiré; mais le peu de personnes que je vois est distingué et connu. J'ai eu d'abord de bonnes relations qui m'en ont procuré d'autres. J'irai la semaine prochaine voir à Florence le marquis Capponi, le chef du parti catholique en Italie. Hélas! qu'il est honnête et faible ce parti!...

Rome, 23 janvier 1856.

Mon bon ami,

Me voici donc une seconde fois aux pieds des saints Apôtres! Je ne puis t'exprimer la vive et intime joie que j'éprouve à le sentir. Je suis revenu à Rome comme on revient aux choses incomparablement belles, avec ce sentiment de bonheur qui n'est plus même troublé par la surprise. Non, je connaissais tout cela; il y avait déjà bien des souvenirs pour moi dans tous ces lieux, je n'y étais point un étranger, j'y ai recueilli tout à loisir le bonheur de les revoir.

J'ai déjà eu la grâce de communier de la main du Saint-Père, dans la belle et touchante solennité de sainte Agnès. Peut-on voir sans attendrissement tout l'éclat de ces pompes magnifiques prodiguées en l'honneur de cette humble jeune fille, morte à Rome il y a

dix-sept siècles? Deux petits agneaux blancs, ornés de fleurs et de banderoles, sont bénis par le Pape, et leur laine sert à tisser les palliums. Ah! n'est-il pas vrai que le plus beau vêtement de l'Église est celui que lui tissent les cœurs purs, celui que lui donnent l'innocence de ses vierges et la chasteté de ses prêtres?

J'ai trouvé Pie IX en très bel état de santé; sa physionomie est toujours celle que je lui ai connue, même dans l'exil, rayonnante de bonté.

. . . .

. . . .

J'ai eu le bonheur d'être présenté hier au R. P. Newman par le P. Ambroise S. John, qui a passé quelques jours à l'Oratoire. Newman est un homme infiniment doux et aimable, n'ayant rien de la raideur britannique, et plein des plus hautes idées sur l'avenir religieux de l'Angleterre. J'ai eu par lui des détails bien précieux sur ce qu'on peut espérer de ce beau pays, si naturellement pieux et grave. Que de choses fermentent, et que le froment de Dieu est encore abondant! Les moissonneurs manquent. Le P. Newman me disait : « Il ne « nous manque que des prêtres. » Hélas!...

Notre conversation était des plus singulières; il entend le français et répond en italien; je lui parlais donc français, puis il fallait parler italien avec le P. S. John, qui ne parle pas français, et enfin ils se parlaient anglais l'un à l'autre. A travers cette Babel, les idées faisaient leur chemin, et je ne sache pas qu'une seule se soit égarée.

J'ai la conviction que l'air de Rome me sera infiniment plus salutaire que celui de Pise, je vais mieux.

Nous avons revu sur les pierres rouges du Colisée et la rouille immortelle des vieilles ruines, ces rayons d'or du soleil italique dont les brumes de Toscane nous avaient toujours voilé l'éclat. Il fait bon, chaud et pur; enfin, je suis content, et pour le moment tout est à la hausse... tout, sauf mes fonds, car ces bonheurs-là sont ruineux! Nous ne cessons de dire que nous mangerons nos souvenirs dans notre vieillesse.

Cher ami, je m'oublie avec cette bien-aimée Rome. Adieu, je prierai souvent pour toi, surtout au tombeau des saints Apôtres.

Je t'embrasse tendrement.

A M. Heinrich.

Rome, février 1856.

Mon bon Heinrich,

Je profite d'une occasion pour t'envoyer un cordial souvenir. Il y a longtemps que j'aurais dû répondre à ton excellente lettre; je me repens de mes retards et je t'en demande pardon. Tu m'y disais de bonnes choses, et qui m'ont été au cœur; les moins bonnes étaient les choses flatteuses sur mes débuts et mon avenir littéraire. Plus je vais, plus je sonde avec effroi l'abîme de mon ignorance. Ne te laisse donc pas aller à attendre beaucoup de moi, comme tu le dis; je ne puis travailler que fort peu, sans beaucoup de suite, et j'ai le travail bien moins facile que tu ne le penses. Il se pourra donc

faire, qu'après quelques articles de revue et un ou deux livres de piété à l'usage des collèges, j'entre dans ma vieillesse et dans l'heure de ma mort; tu vois que je me flatte encore en me promettant de vivre jusqu'aux cheveux blancs.

L'important est de servir Notre-Seigneur Jésus-Christ comme nous le pouvons, et par les armes qu'il nous a confiées. Je me réjouis de te savoir en un bon poste, où tu pourras facilement faire du bien et replacer quelques intelligences sur les sentiers éloignés de la foi. Cette mission a ses difficultés; il faut être franchement chrétien, mais il ne faut jamais être prédicateur. Il faut faire du bien à ces pauvres susceptibles sans qu'ils s'en aperçoivent : ils ont horreur d'être sauvés. Tu as l'esprit assez délicat et assez flexible pour ne jamais excéder cette parfaite mesure, et Dieu, en te faisant vivre longtemps parmi ceux qui le connaissent mal, t'a bien préparé à cet apostolat. Je me réjouis encore une fois de penser à tout cela. Moins je pourrai faire moi-même, plus je devrai me réjouir dans vos travaux et remercier Dieu de vos bonnes œuvres.

Je prierai pour toi sur les reliques de saint Pierre et de saint Paul. Avec quelle joie profonde et vive j'ai touché des lèvres et du front les saintes pierres de leur tombeau! Avec quelle joie je regarde le dôme étincelant de Saint-Pierre à travers les ruines des Thermes et des palais des Césars! Il y a dans ce seul regard une leçon d'histoire infinie à laquelle une vie d'homme ne suffirait pas. Au fait, c'est encore plus l'histoire de Dieu que la nôtre. Je t'embrasse dans l'amour de ces souvenirs, adieu. Puisses-tu jouir d'une bonne santé; la mienne

de demain. *Cras longum iterabimus æquor!*

Adieu, ami, je suis à toi en Notre-Seigneur.

Rome, 5 février 1856.

Affreux ami, n'en parlons plus!

Donc, mon bon Eugène, je n'aurai plus la simplicité d'attendre tes lettres et je ferai à moi tout seul les frais de la correspondance, voilà qui est entendu. Laisse-moi t'embrasser pour commencer; je t'aime à Rome comme à Paris.

J'ai vu il y a quelques jours le cardinal Villecourt, ce bon et saint prélat que tu as connu aussi aux Eaux-Bonnes. Mon introduction a été facile à cause de ce souvenir récent, et je compte un peu sur son appui en cas de choses graves. Ces choses graves seraient la décision que j'attends au sujet de mon sous-diaconat. Serai-je, oui ou non, sous-diacre à Rome? Ce désir s'est réveillé en moi au contact des reliques des saints. Ma santé est en état de supporter huit ou dix jours de retraite; enfin il n'y a que la question d'opportunité et celle de ma dignité. Heureusement, c'est tout. J'attends avec confiance, et très disposé à la plus parfaite soumission, ce que l'on décidera. Je tremblerais d'avoir influencé en rien la décision à cet égard, et je t'assure que je n'ai fait, en écrivant à mes supérieurs, qu'exposer les faits avec les raisons pour ou contre.

Ah! mon bon Eugène, que nous sommes heureux de croire! Quel don que celui de la foi! Laisse-moi te dire est meilleure et je suis heureux, en attendant les peines

que, dans mes promenades solitaires, quand je repose mon front sur la croix de bois du Colisée, ma prière ordinaire, celle que je fais avec une émotion indicible, est le *Credo*. Je la dirai à ton intention un de ces jours, au pied de cette croix qui est peut-être le lieu de la terre où mon intelligence chrétienne éprouve le plus grand bonheur. Je la ferai, cette prière, pour t'obtenir de Dieu la grâce de ne jamais osciller dans la foi, de ne jamais avoir à combattre, mais de garder, dans un cœur vraiment sacerdotal, cette intégrité parfaite d'une foi sans tache qui est le plus grand soutien de la vie.

O cher ami, je te le dirai encore : j'ai fait une promesse à Dieu le jour où j'ai eu l'honneur de communier de la main du Saint-Père. Hélas ! quelle promesse ! Mais enfin si jamais, par la disgrâce des temps, il était nécessaire de me la rappeler, n'y manque pas. Quand j'ai baisé l'anneau du pêcheur, avant de recevoir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, j'ai dit à Dieu : « Seigneur, que dans les choses même libres, je ne contriste jamais le cœur du Saint-Père ; que pas une ligne « ne sorte de ma plume qui résiste jamais à cette main ; « que je sache plutôt broyer ma langue avec mes dents « que parler contre le désir de son âme. »

Adieu, je te rendrai au tombeau des saints Apôtres les prières que tu auras faites pour moi.

Au R. P. Adolphe Perraud.

Rome, 21 février 1856.

Mon bon ami,

Je ne te demande pas pardon; je suis innocent ou impardonnable, voilà tout. Mais je compte que tu me jugeras avec ton bon cœur. J'ai reçu plusieurs bonnes lettres de toi auxquelles je n'ai pas encore répondu. Veux-tu que je te montre les vrais coupables de ce méchant retard? Viens ici, viens voir Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean-de-Latran, le Colisée, le Forum, les collines éternelles, les lignes ondulées de la campagne romaine, ces lignes indescriptibles des horizons romains qui séparent si doucement la terre du ciel et qu'interrompent çà et là une ruine, un pin, le petit clocher d'un couvent avec sa croix... Voilà les vrais coupables; je te le donnerais en mille!

Mon bon Adolphe, si tu crois que je t'oublie et que je vous oublie, tu es bien plus méchant que moi! Tiens, l'autre jour encore, je rôdais autour du Colisée avec un livre qui me vient de toi, avec l'introduction de Michelet à l'Histoire universelle. J'aime en ces lieux-là les grands traits de l'histoire; on est placé trop haut pour apercevoir les détails, il vous faut des historiens qui vous redisent toute l'histoire du monde en une heure. Mais quelle n'a pas été mon émotion quand tout à coup, sans m'y attendre, je suis arrivé à cette belle pensée de cette malheureuse âme perdue : « J'ai baisé de bon cœur la « croix de bois qui s'élève au milieu du Colisée vaincu

« par elle. De quelles étreintes la jeune foi chrétienne « dût-elle la serrer, quand elle apparut dans cette en- « ceinte entre les lions et les léopards! Aujourd'hui « encore, quel que soit l'avenir, cette croix, chaque jour « plus solitaire, n'est-elle pas pourtant l'unique asile de « l'âme religieuse?... » Je me suis levé, malgré moi, de la pierre où j'étais assis; je n'ai eu que cent pas à faire pour être au pied de cette croix; je l'ai baisée, non cette fois pour moi, mais pour cette pauvre âme qui a forcé Dieu de la quitter. Mais l'auteur s'était trompé : cette croix n'était pas solitaire; une foule de chrétiens l'entouraient en chantant, sur un mode plaintif et plein d'amour, les souffrances de Jésus-Christ; on faisait le chemin de la croix dans le Colisée. Non, l'impiété n'a pas encore réussi à isoler Dieu sur nos autels.

Je me réjouis bien sincèrement de penser que vous vivez dans un mouvement d'idées nouveau, plus ardent, plus ami de nos espérances et de l'avenir. Les efforts de quelques bons chrétiens de notre temps justifieront du moins l'Église au jugement de ceux qui nous suivront. On parle beaucoup ici du *Correspondant*, j'en fais propagande et je sais de très bonne source qu'il est beaucoup plus en faveur qu'on a coutume de le croire. Ç'a été pour moi-même une découverte. Le P. Lacordaire m'a écrit qu'il donnait, jusqu'à nouvel ordre, toutes ses sympathies à ce recueil, et il m'a même assuré que, le 25 mars prochain, commenceraient à y paraître ses conférences de Toulouse. Cela mettra le *Correspondant* où il n'a jamais été. L'article du prince de Broglie sur les caractères de la polémique religieuse fait ici une véritable impression. Ces bons Romains ne jugent pas

toutes ces querelles avec l'ardeur que nous y apportons en France; point du tout, ils sont comme accoutumés à écouter tous les procès de l'univers, et ils donnent froidement raison, entre deux prises de tabac, à celui qui leur semble avoir raison.

Je te prie de transmettre au Père Gillet, dans l'enveloppe de mes plus affectueux et respectueux souvenirs, les meilleurs compliments de l'excellent cardinal Villecourt. Celui-ci a bien des bontés pour moi; il m'emmène promener dans son grand diable de carrosse rouge, ce qui me donne l'horreur des grandeurs, n'y ayant que l'avantage d'être salué par les sentinelles et gardé à vue par de maudits laquais qui vous empêchent de faire un seul mouvement en liberté. Il me fait payer le passage en se moquant de moi tant qu'il peut, et je le provoque moi-même pour lui faire passer une heure un peu divertissante, chose rare pour un cardinal comme le cardinal Villecourt. Il est estimé ici et vénéré comme un saint; il a un grand trône en bois doré avec du velours rouge qu'il a mis tout gauchement dans un grand cabas de chambre entre des fauteuils verts râpés, et en attendant mieux, il mange dans un petit trou trop étroit pour qu'on puisse commodément le servir. On dit qu'à Rome quelques-uns rient sous cape du cardinal Villecourt, et moi je dis que le bon Dieu rit de ceux-ci. Rira bien qui rira le dernier.

Mon bon Adolphe, je te rendrai, au tombeau des saints Apôtres, un peu des prières que tu as faites pour moi; mais je ne te rendrai jamais l'équivalent. On fera donc comme on pourra, et tu seras un indulgent créancier. On a reçu ici le discours d'ouverture d'un jeune

professeur lyonnais qu'on aime et qu'on ne nomme plus qu'avec les plus grandes précautions respectueuses : *Major e longinquo reverentia.* Dis-lui que, M. Ampère et moi, nous le remercions et le félicitons (1). Je te charge de mes plus sincères amitiés pour ceux qui sont autour de toi. Remercie bien vivement le Père Lescœur et le Père Cambier de leurs lettres; je leur écrirai bientôt... entre deux Colisée et deux Saint Pierre. Je dois une lettre au Père Gratry, à laquelle je pense bien; dis-lui que je la lui ai écrite déjà plus de vingt fois dans mon cœur. Crois-moi, aux pieds de notre commun Seigneur et maître, ton ami bien dévoué.

Rome, 23 février 1856.

Mon cher et excellent père,

Il faut que tu aies, ainsi que mes amis, beaucoup d'indulgence pour la rareté de mes lettres. Je voudrais t'écrire plus souvent, mais alors le peu d'heures que je puis consacrer au travail serait rempli par la corresdance.

Nous sommes retournés hier dans la prison Mamertine, pour y entendre la messe de notre bon évêque, Mgr de Brésillac (2). M. Ampère y est venu avec nous ; c'est une belle et bonne âme, douce, indulgente, et qui

(1) Il s'agit de M. Heinrich, ci-dessus nommé.

(2) Mgr de Marion Brésillac, fondateur des Missions africaines pour l'évangélisation des nègres, et qui mourut, peu de temps après. à Sierra Leone

est tout pétri, sans le savoir, de vertus chrétiennes J'ai bien prié pour toi, pour ma mère, pour vous tous. La vérité n'a jamais apparu sur la terre sans qu'elle ait excité la haine des hommes, il faut en passer par là; la prison de saint Pierre et de saint Paul enseigne bien éloquemment cette vérité.

Le climat de Rome est admirable, doux comme un agneau, léger comme une plume et fait pour moi. J'y suis beaucoup moins souffrant qu'à Pise; mais on me dit que tous les hivers ne sont pas si beaux, alors je ne sais que décider en principe; jusqu'ici je me félicite de ma détermination.

La difficulté de Rome, l'obstacle que j'y rencontre, c'est l'incroyable multitude de gens intéressants qui vous font l'amabilité de venir vous voir, vous invitent et vous reçoivent. J'ai renoncé à entretenir le quart des relations qui m'ont été offertes : le cardinal Villecourt, Mgr Bastide, Mgr Lacroix, le Père Theiner le célèbre oratorien, les Anglais du mouvement puséyste catholique, M. Wilberforce qui vient me voir à me confondre. Alors je prends le parti de ne plus voir personne, je vais au Colisée avec un livre et du papier, et je rentre au soleil couchant. Le fait est qu'on gâcherait son temps et sa vie, si on se laissait aller à cet entraînement. Le matin, je continue mes études.

Cher père, je parle souvent de toi avec nos bonnes voisines; toute la famille t'aime beaucoup. Je m'aperçois qu'on t'aime plus quand on te connaît davantage, c'est signe que le fond est le meilleur; peut-être alors ne fais-tu pas assez de frais à l'extérieur pour te montrer d'abord ce que tu es. Ceci ne serait regrettable que pour

toi, car la plupart des gens vous jugent sur l'apparence; ces gens-là m'ont toujours aimé sur la mine, et j'admire très souvent leurs illusions à mon égard. Mais enfin, maintenant surtout que cela peut profiter à l'amour de Dieu, je me laisse passer pour bon et aimer par erreur.

Je n'ai pas encore eu mon audience du Saint-Père; je compte l'avoir bientôt, ma demande ayant été apostillée du cardinal Villecourt, mon patron à Rome. Je lui ai rappelé, de ta part, la bonne domestique qui disait à Fourvière : « Le petit Villecourt se fera prê« tre. » Il a bien ri de tout cela et t'envoie son souvenir. Il aime beaucoup à se moquer de moi, fort aimablement, mais enfin pour se distraire, et il me dit : « Croyez-vous que parce que j'ai soixante-huit ans et « que je suis cardinal, je n'ai pas le droit de rire « un peu? » Il mène à Rome la vie d'un ermite et ne peut se mettre aux grandes allures de la pourpre; c'est bien beau! Quand il fut nommé cardinal, il perdit le sommeil pour huit jours; mais l'intention du pape étant encore secrète, il ne pouvait confier ses chagrins à personne. Son vieux domestique Jean lui disait : « Monseigneur a quelque malheur qu'il ne veut pas me « dire. » Et il lui répondait : « Ah! que veux-tu, mon « pauvre Jean? il *nous* arrive quelque chose de si im« prévu! » A quoi Jean reprenait : « S'agit-il d'aller au « bout du monde, pourquoi ne me le dites-vous pas? « Vous savez bien que je vous suivrais. » Enfin, le jour venu, ce bon évêque dit donc à son Jean : « Mon pauvre « Jean, je suis cardinal. » Jean ne savait trop s'il fallait rire ou pleurer; mais, depuis qu'il a vu entrer des la-

quais dans ses antichambres et qu'il est devenu major-dome d'une grande maison, on dit qu'il a pris son parti d'être *cardinal*. Je tiens cela du cardinal lui-même, du vrai cardinal et non de Jean; mais n'est-ce pas qu'il y a là quelque chose de touchant et d'antique?

Adieu, bon et cher père; je pense souvent à toi, à toutes les bontés que tu as pour ce fils, vrai enfant prodigue, toujours loin de la maison paternelle et nourri au loin, non de glands comme il le mériterait, mais confortablement, par la grâce de Dieu et de son père. Qu'il soit prodigue, ce fils-là, oui, et il n'y a pas moyen de contredire; mais qu'il soit ingrat, c'est autre chose, et en vérité, non, il ne l'est pas! Il t'embrasse tendrement, ainsi que sa mère et sa vieille Rose, qui est *son vieux Jean* (1), et prie Dieu de vous bénir.

Au R. P. Gratry.

Rome, 3 mars 1856.

Mon révérend Père et ami,

J'ai sous les yeux, dans ce moment, une lettre que je vous écrivis le 13 janvier. Vers la fin de cette lettre, un petit pâté d'encre glissa de ma plume. Je voulus effacer le pâté; cela dérangea gravement deux ou trois lignes entières. Je voulus réparer ces lignes; un tel dégât s'ensuivit que, d'impatience, je déchirai la lettre en

(1) La bonne domestique qui l'avait élevé.

quatre morceaux. Le bon Dieu m'en a puni en permettant ce que je croyais impossible de ma part, c'est-à-dire, un silence de deux mois envers vous qui a le mauvais air d'une ingratitude; je joins à ma lettre d'aujourd'hui un fragment de la première (celle du pâté) pour vous confirmer mes récits.

J'arrive tout de suite à vous dire les nouvelles de Rome. J'ai eu le bonheur d'être présenté avant-hier à Sa Sainteté. Le cardinal Villecourt m'avait obtenu une audience particulière, et j'ai pu, selon le grand désir de mon cœur, entretenir pendant plus d'un quart d'heure le Père commun de toutes les Églises. Ce quart d'heure d'entretien m'a été si doux que je ne sais comment vous le redire. Ah! que je plaindrais profondément l'homme qui, aux pieds de Pie IX, ne se sentirait pas ému d'un grand sentiment d'amour! Je suis donc entré avec les trois génuflexions d'usage, et le Saint-Père, n'étant pas en audience officielle, mais occupé à travailler devant un bureau, m'a tendu sa main que j'ai baisée. Alors je voulus baiser le pied, car je tiens qu'il y a une grande signification d'amour et d'obéissance dans le prosternement complet des catholiques aux pieds du pape. Le Saint-Père, qui sourit volontiers, m'a dit plaisamment : « Allons, il veut aussi le pied; il « le faut donc... » Et il s'est détourné vers moi, puis m'a tendu la mule. Je lui ai dit que j'avais eu l'honneur de le voir à Portici dans des circonstances bien graves. Pie IX, avec l'inconcevable mémoire qui le caractérise, s'est rappelé que ces deux jeunes Français lui avaien été présentés par le cardinal Dupont. Il m'a fait raconter comment j'avais quitté le monde, et je lui ai

tout aussitôt nommé l'Oratoire. Voici textuellement sa réponse : « L'Oratoire de Paris? Celui qui est dirigé « par l'abbé Pététot, l'ancien curé de Saint-Roch? Ah! « cher fils, voilà un prêtre! c'est bon, cela, c'est excel- « lent, c'est sacerdotal, cela ne cherche pas à faire du « bruit, cela fait le bien pour Dieu, cela ne fait pas « grand tapage dans les gazettes, mais Dieu voit les « cœurs! » Et le Saint-Père part de là pour me faire une pieuse et admirable exhortation au zèle sacerdotal, au dévouement pour les âmes. Il m'a cité plusieurs textes fort beaux de l'Écriture, mais j'avais tellement envie de pleurer que j'ai entendu sans entendre et n'ai point retenu. Il m'a fait mettre à genoux et m'a parlé comme en confession. Je lui ai dit : « Très Saint-Père, je suis « chargé d'apporter à vos pieds, de la part de mes « frères, de mes parents, de mes amis, de notre diocèse « et de notre France, un tel fardeau de tendresse filiale, « de reconnaissance, de respect, d'obéissance et d'a- « mour, que j'en suis comme écrasé. Recevez-le aux « pieds de Dieu. » Il me répondit : « Merci, très cher « fils, je reçois avec une grande joie ces témoignages. « En retour, moi je vous charge de leur porter ma « bénédiction. Vous leur direz que je prie pour eux... « non que je puisse avoir pour chacun de mes enfants « une prière particulière, a-t-il ajouté en souriant, « mais parce que je prie sans cesse pour toute la « famille. Ah! cependant, quelquefois je dis la sainte « messe pour une portion particulière de mes enfants, « pour la France ou pour l'Angleterre. Dites-leur donc « cela de ma part. » Puis il a béni, comme il m'en a exprimé l'intention, *ma vie ecclésiastique selon la*

volonté de Dieu. J'ai compris; c'est-à-dire, très cher Père, quelle que doive être cette vie, qu'elle finisse ce soir ou qu'elle soit longue, qu'elle soit active et laborieuse comme je l'avais rêvée, ou inutile comme elle menace de l'être depuis longtemps, j'ai accepté.

Il y a quelque temps, le désir du sous-diaconat s'était réveillé si vif dans mon âme que j'avais consulté, ne voulant rien faire contre l'assentiment de mes supérieurs. Le ton général de la réponse, quoique m'indiquant une manière d'exécuter mon désir, m'a paru contraire au désir lui-même, et je n'ai pas hésité à y renoncer. A Dieu ne plaise que, me sentant indigne de cette grâce comme je le suis, je fasse moi-même un pas ou une démarche pour l'obtenir! Je comprends très bien le jugement porté à cet égard, et je ne puis, certes, le trouver que très juste.

Je vois souvent ici le Père Theiner, qui veut bien m'entretenir de ses beaux travaux sur les *Annales de Baronius*. Je trouve en cette âme une extrême énergie et beaucoup d'encouragement à des idées qu'on croit trop être en défaveur à Rome. L'article de M. A. de Broglie a été fort admiré d'une foule de gens et des meilleurs.

Je vis dans la fréquentation consolante de quelques esprits élevés. Il y a ici beaucoup de vertus, beaucoup de sainteté, beaucoup de belles choses parmi les vivants et des souvenirs immortels parmi les morts; je vis là surtout. Je passe des matinées dans le Colisée avec les épîtres de saint Paul. Je creuse avec le doigt cette terre imbibée d'un sang qui a vaincu les plus formidables résistances de la tyrannie charnelle. Je tâche de

converser avec ces saints, *qui per fidem vicerunt regna... obturaverunt ora leonum.* J'apprends à détester la violence de la chair contre l esprit, et à chérir pour Dieu la sainte liberté que j'aimais, sans trop savoir pourquoi, depuis mon enfance. Adieu, bon Père. Que la Providence doive, oui ou non, me ramener parmi vous, quel que soit l'avenir de ma vie sacerdotale, je me tiens pour votre fils, et j'ai considéré comme une grâce admirable de Dieu l'honneur que j'ai eu de recueillir, de la bouche du Pape, ces justes et belles paroles qui satisfont si bien notre piété filiale.

Je vous embrasse très respectueusement aux pieds de Notre-Seigneur.

Rome, 14 mars 1856.

Mon bon Charles,

Combien j'ai souffert moi-même du long silence qui vient de s'écouler avec ces derniers jours ! et cependant je ne puis m'adresser un seul reproche. Si tu savais la peine que j'ai à faire ce qui est de nécessité absolue et actuelle. A Rome, les courses sont des voyages ; une visite à une église prend une journée ; le matin, il y a la messe et un peu de pauvre petit travail dans une bibliothèque. J'avais des lettres arriérées de deux ou trois mois. J'ai reçu cent lettres depuis mon départ. Il m'est impossible de tenir tête à un pareil feu. Je reviens à te dire un mot de mon travail. J'ai achevé et j'envoie au Père Lacordaire une petite étude pour le

Correspondant, sur les règnes de Constantin et de Constance. Je l'ai travaillée exclusivement sur les originaux et j'ai tous mes textes dans mes notes. Mais il y a une telle opportunité et l'allusion au danger actuel de l'Église de France est si sensible, que je ne sais si le Père Lacordaire l'enverra à M. de Montalembert.

Je l'en fais seul juge et je lui obéirai sans réserve dans tous les cas. Il me semble que j'ai raison de m'en remettre pour ces choses au Père Lacordaire. Il est prudent, sage, et m'aime assez pour me dire franchement si une démarche semblable peut m'attirer des difficultés vraiment graves. D'autre part, ce n'est pas un peureux, un effrayé ; il est dans les idées que j'aime et que j'espère un jour défendre. Il serait absurde de soumettre la défense de ces idées au jugement de ceux qui en sont les adversaires. J'ai pesé tout cela et me suis résolu comme je t'ai dit. Quelques personnes ici lisent ce travail et me font leurs observations. En somme, on est content et on me pousse ; mais je veux faire en tout cela pour la gloire de Notre-Seigneur et l'amour de la justice. Je sais très bien que le dévouement à l'indépendance de l'Église, à l'honneur des choses de Dieu, coûte cher et crée cent ennemis pour un ami ; mais ma vie tout entière sera dans l'amour de ces vérités et dans leur service : un peu plus tôt, un peu plus tard, là est toute la question, et les circonstances l'ont tranchée.

..... Tu as su que j'avais été bien heureux dans une visite au Saint-Père. Hélas! cher ami, que sera cette vie ecclésiastique que Pie IX a bénie? Dieu sait avec quelle joie je la passerais tout entière à enseigner le

catéchisme aux petits enfants! L'autre jour je suis allé à Saint-Jean-de-Latran voir ordonner Adrien Gréa; il a été fait sous-diacre. Des larmes bien brûlantes étaient dans mes yeux. Vous êtes bien heureux, vous autres, que Notre-Seigneur prend sans retard! Mais moi, quand viendra mon tour? j'en demande cependant la faveur avec un extrême désir.

Charles, je prierai pour toi; tu auras pour ton sous-diaconat toutes les prières que j'aurais faites pour le tien et le mien. Dieu sait que je te crois plus digne que moi de cette grâce; il ne diffère pas ceux qui sont prêts, il a bien divinement raison! Sois donc heureux, Charles, et mets avec une joie sans mélange ta main droite dans la main de Jésus-Christ. Je le conjure de sanctifier et d'embellir encore ton âme. Adieu, je me consolerai dans ton bonheur.

Rome, 15 mars 1856.

Mon cher Eugène,

Je pense très souvent à toi, surtout aux pieds des saints Apôtres. Cher ami, à la veille des grandes choses qui se préparent, ce ne sont pas des lettres qu'il faudrait maintenant, mais des heures solitaires et prolongées, des conversations comme celles de nos quatorze ans! Dieu veuille écouter les prières de ceux qui t'aiment et faire en toi le cœur qu'il désire! Notre correspondance est à cent mille pieds au-dessous de

notre amitié. C'est assez singulier que nous n'ayons jamais pu entretenir de correspondance régulière. Je finis par croire qu'il n'y a de correspondance satisfaisante et suffisante qu'entre gens qui s'aiment pas mal, sans s'aimer par trop. A un certain degré, l'écriture trahit, et le cœur ne se donne plus le change; il faut la main de l'ami, ou il faut souffrir de son absence... Il n'y a presque pas de remède.

Mon église de prédilection est le Colisée. S'il y avait là le Saint Sacrement, ce serait pour moi le lieu le plus aimé de toute la terre. J'aime à y prier, j'y vois combien tout ce qui est généreux doit souffrir. J'y comprends la passion de Jésus-Christ notre modèle, et la vocation de l'Église qui est d'enfanter le monde au salut dans la souffrance. J'y récite le *Credo* avec une soumission d'enfant, et à la fois, je sens qu'il faut défendre la justice avec un cœur d'homme. Tout ce qui est chrétien est ainsi, faible et fort. Cher ami, préparons-nous à ce que Dieu voudra de nous; si c'est de mourir demain, *amen!* Certaines vies sont de plus lourds fardeaux que toutes les morts. Mais si Notre-Seigneur veut de nous des cœurs dévoués, courageux, amis perdus de la justice, ne tremblons pas et acceptons.

Je ne te dis pas ou je te dis mal ce que j'ai dans le cœur. Quelquefois je souffre de certaines idées qui sont trop contredites dans le monde, et que, cependant, je sens être vraies et justes. Que faire? les abandonner? acheter par ce lâche mensonge à soi-même un brevet de sens commun et devenir possible dans ce bas petit monde, en devenant souple? Que veux-tu, ce n'est pas vertu en moi, je sens que je ne le pourrais pas. Quand

on me demande mes idées, je les donne, les voilà comme Dieu me les a faites. Je crois cependant que cela me fait du tort. On m'a déjà dit : « Cher monsieur, par « intérêt pour vous, ne parlez pas ainsi, ne dites pas « cela... ceci n'est pas pardonné... » Mais je sens que Dieu m'approuve de parler ainsi.

Au Colisée, mars 1856.

La vie de l'homme est un champ clos où Dieu et le mal combattent. Heureuse l'heure où, la victoire restant à Dieu, nous pourrons jouir en paix de nos derniers jours !

Va de la nature à ton âme, de ton âme à Dieu : là seulement est le lieu de ton repos et le but de ta course. Sers-toi de cette terre comme d'un degré pour arriver au ciel !...

Rome, 4 avril 1856.

Mon bon et cher père,

Tes lettres se sont un peu ralenties, c'est-à-dire que nous en attendons. Au reste, nous n'accusons pas ton cœur, mais seulement ta plume.

J'ai à te faire connaître, cher père, une décision grave qui a été prise à mon égard sur ma demande et l'expression renouvelée de mes désirs : c'est mon appel au sous-diaconat. Une première fois j'avais écrit à

Paris, attirant l'attention du Père *** sur ce sujet et demandant son avis. La réponse m'avait paru plutôt une objection qu'un encouragement. J'ai réitéré ma demande ; cette fois on m'a parlé différemment et l'on a remis la décision à une personne grave, sage, prudente, qui m'a vu à Rome et qui a jugé que je devais avancer dans les ordres.

Au fond, cette décision ne change rien à mes dispositions intérieures. Je suis autant fixé que jamais sur ma vocation ecclésiastique, et, pour te faire tout connaître, je me regarde comme engagé dès maintenant. Il n'y aura donc d'ajouté à mon état présent que la consécration de l'Église et un pas de plus vers le sacerdoce qui est l'unique but de ma vie.

Je ne t'envoie pas cette nouvelle, cher bon père, comme une nouvelle attristante et qui exige de toi un effort de résignation. Comment te résignerais-tu à une chose qui me rend heureux, que j'ai toujours voulue et qui s'accomplit dans la situation d'esprit la moins exaltée et la plus ordinaire du monde? La Providence, en me faisant sortir par force de la congrégation que j'avais choisie, pour me remettre dans la vie du monde, a voulu soumettre ma vocation à cette dernière épreuve (1). Je sais ce que je laisse ; je suis depuis longtemps bien libre de choisir, mon choix n'a pas varié. Il est temps de marcher en avant et d'entrer alors dans la carrière où d'autres, à mon âge, sont plus avancés que moi.

Cependant il me reste une peine : je serai fait sous-

(1) Sa sortie de l'Oratoire fut déterminée par la faiblesse de sa santé.

diacre loin de vous; loin de toi, mon bon et tendre père, que j'aurais voulu embrasser au retour de Notre-Dame; loin de ma pieuse mère, qui aurait été heureuse de mon bonheur, loin de mes amis... Ah! oui surtout, il y a cette pensée que je ne verrai pas la première messe d'Eugène! Quel sacrifice! Comme Dieu fait souvent payer cher ses grandes faveurs! Depuis notre enfance, nous avions attendu et rêvé ce beau jour, et il nous échappe! Tu peux comprendre tout ce qu'il y a d'amer pour moi dans cette perte. Et mon bon Charles qui aura, loin de moi, le même honneur! Cette dispersion est bien pénible; mais enfin ces raisons, si fortes qu'elles soient, ne valent pas contre le devoir et la volonté de Dieu. Je sens qu'il est temps d'être homme et de soulever le fardeau que Dieu m'a ordonné de porter dans ce monde.

Adieu, cher et bon père; je t'envoie, ainsi qu'à ma mère, mes plus tendres embrassements de fils en priant Dieu de vous bénir.

Au R. P. Gratry.

Rome, 5 avril 1856.

Mon Révérend Père et ami,

Je me reproche en vain de ne pas vous écrire. Les heures suivent les heures de si près que le temps passe tout entier sans qu'il y ait prise; mais je pense à vous, mais je parle de vous, mais je prie pour vous.

Pensez quelquefois au cher monsieur P..., que je vois

ici, et dirigez vers lui quelques-uns de ces désirs énergiques qui opèrent *ex opere operato*. Pendant que vous prierez de votre côté, je ferai du mien tout ce que je pourrai. Quel oratorien ce serait! Hélas! cher Père, j'en suis réduit à *voyager pour la maison*, faute d'y pouvoir rester. Pauvre serviteur du bon Dieu que je suis! Pauvre séminariste *in partibus!* Serait-il vrai que je ne pourrai demeurer en place que si j'arrive au Ciel? Là même, peut-être, aurai-je la charge de courir d'une étoile à l'autre, vers les extrémités, tandis que vous serez fixé dans le regard ravi du souverain bien. *Amen!* Je l'accepte. Il y a des destinées voyageuses, et j'aimerais mieux maintenant le repos. Au moins, suivez-moi un peu du cœur et ne vous détachez pas trop de mon souvenir. Je ne vaux pas la peine d'être aimé, mais je tiens à l'être de vous : c'est la moins impardonnable de mes inconséquences. Je suis votre fils respectueux.

A M. Heinrich.

Rome, 19 avril 1856.

Très cher Heinrich,

Tu as le droit de me couvrir d'injures. Fais-le donc, si tu le veux. Mais si tu dis que je t'ai oublié, ou que j'ai peu d'amitié pour toi, je ne le souffrirai pas. Va, le plus sûr est de ne pas commencer et de me laisser t'embrasser bien affectueusement. Nous avons reçu et lu ton discours : beaucoup de choses nous ont plu; le

peu de paroles dites sur M. Ozanam ont été reçues ici comme elles devaient l'être par des amis. Demeurons fidèles à cette mémoire, demeurons fidèles aux idées qu'elle personnifie; je crois que nous ne pouvons rien faire qui lui plaise davantage et l'honore plus sincèrement. Les temps peuvent ne pas permettre de le suivre jusqu'où il faudrait aller; mais si une telle œuvre nous est difficile, à toi surtout, réservons du moins nos sympathies et hâtons les temps à force de désirer. Peut-être pourrons-nous faire plus, quelquefois je pense à l'essayer; mais nous sommes encore bien jeunes. Laissons croître nos forces pour l'heure que Dieu fera. Cher ami, tu ignores peut-être la grande détermination qu'on a prise à mon égard relativement au sous-diaconat; je serai donc ordonné à Rome, à la Trinité prochaine. Quel cœur il me faudrait! quel cœur nouveau! Ah! cher ami, si tu aimes Notre-Seigneur, prie-le de changer mon cœur pour ce grand jour. Je ne puis souffrir l'idée de lui donner, en ce jour bien-aimé des noces spirituelles, un cœur aussi pauvre en solides vertus, aussi petit, aussi plein de soi-même; obtiens pour moi ce que je n'ai pas, recommande-moi aux prières de quelques saintes et bonnes âmes. Je te dis sérieusement que je suis trop peu digne de ce grand honneur; par pitié pour moi, demande à Dieu d'élever lui-même le temple où il veut habiter et de purifier son tabernacle. Rome est Rome et l'on est heureux d'y être : voilà la date de ma lettre. Tu y viendras un jour, tu réciteras ton *Credo* au pied de la croix du Colisée; Dieu vous écoute en ce lieu-là du monde. Je prierai pour toi au tombeau des saints Apôtres, afin que tu sois un bon

soldat de la justice et de la vérité, courageux, fidèle et pur. Moi, je ne vaux rien; mais je t'aime de bon cœur et cela fait pardonner bien des choses.

---

* Rome, 25 avril 1856.

Très cher et bon père,

J'ai reçu samedi toutes mes pièces; elles sont venues de Paris à Rome en moins de quatre jours, comme par fait exprès. Je ne saurais trop te remercier du soin et de la promptitude avec lesquels tu as mené toute cette affaire; j'ai été effrayé, en ouvrant le paquet, de voir le nombre de pièces, timbres, légalisations, etc., etc., qui y étaient contenus. Quelle peine, quelles courses, quelles heures d'attente tout cela représente! Encore une fois merci!

Nous partons dans une heure pour Frascati et les collines de Tusculum, Gensano, Nemi, Albano. L'air de la campagne nous fera du bien, le moment est superbement choisi, le printemps radieux, les espérances bonnes et les cœurs contents. Je voudrais t'avoir près de moi quand nous nous assoierons sur les ruines de Tusculum, à l'ombre du grand nom de Cicéron! Mais combien plus je voudrais vous avoir quand je prendrai à Saint-Jean de Latran ces engagements solennels que j'ai toujours désirés, qui sont pris déjà dans mon cœur et auxquels s'ajoutera la joie d'un grand désir accompli et d'un pas de plus vers le but

unique de ma vie! Les circonstances dans lesquelles s'accomplit ce grand acte sont telles que nulle inquiétude, nul doute ne peuvent s'élever dans ton esprit. Il n'y a rien de nouveau, rien d'insolite. Je n'ai subi ni entraînement, ni influence autre que celle du moment venu et de la maturité d'une idée méditée depuis dix ou douze ans. Je n'ai même ressenti aucun enthousiasme, aucune chaleur d'esprit. Je suis parfaitement calme, et vois venir ce jour comme la conclusion logique, nécessaire, prévue de prémisses inébranlables. Il y a dans l'ensemble de ces dispositions que la nature même de mon caractère aurait pu ne pas comporter, une indication bien rassurante, ce me semble, et bien heureuse. Dieu n'a pas voulu que dans le moment où j'unis toute ma vie à la sienne, comme l'époux à celle de l'épouse, il y eût en moi-même l'apparence de la précipitation ou du coup de tête, et il m'a donné pour ces jours un calme que je n'ai pas toujours connu. Je t'envoie toutes ces impressions intimes, mon bon et bien-aimé père, sachant que rien ne te tient davantage au cœur que le bonheur de ton fils. Ta tendre affection pour moi, que je vois si délicate et si généreuse depuis que je sais mieux l'apprécier, réclamait ces assurances que je te donne avec le serment de ne rien dire qui ne soit simplement la vérité. Je suis bien heureux. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne vous avoir pas, pour vous donner, dans la joie de ce grand et beau jour, la part qui vous revient de droit. Je prie Dieu de vous la transmettre, je le charge de te faire sentir, mieux que je ne puis le faire moi-même, la nature et la force des motifs qui m'ont

attiré à son service, et ce qu'il y a de solide joie à ne pas blesser, par des retards ingrats, le cœur de Dieu qui nous sollicite toujours.

L'ordination aura lieu dans le chœur de Saint-Jean de Latran, les dalles sur lesquelles je serai couché quand je fixerai mon sort, recouvrent les chefs des saints apôtres Pierre et Paul; il y a dans tout cela de bien belles promesses, priez Dieu que votre fils n'en soit pas indigne.

Rome, 25 avril 1856.

Et toi, Eugène, toi surtout, prie pour ton frère Henri. Que notre joie soit pleine, quoiqu'elle ressemble à toutes les joies de cette terre toujours mêlées de quelques ombres. Élevons nos cœurs; perdons de vue, s'il se peut, l'imperfection de l'heure présente; montons assez haut pour ne plus voir les détails et pour regarder seulement l'ensemble du plan divin sur notre vie. Qu'il est beau, ce plan! qu'il est trop beau! Dans le mystère de ces noces éternelles par lesquelles Jésus et nous ne ferons plus qu'une âme, qui a fait les avances? qui a fait les premières démarches? qui a été toujours constant dans son désir, et je dirais presque dans sa recherche? qui ne s'est jamais lassé d'aimer avec une délicatesse, hélas! et une patience infinie? qui, si ce n'est Jésus-Christ, notre maître et Seigneur? Ce n'est pas nous qui l'avons choisi, mais il nous a choisis lui-même; il nous a gardés, nous a suivis dans les chemins souvent égarés de notre cœur; sa main s'est trouvée

partout où il y avait un précipice, partout où il y avait la mort. A quoi comparer cet excès d'amour? quelle image possible de cette générosité? Le roi qui chercherait une épouse parmi les filles des pauvres atteindrait-il à ce faîte de la vérité? Confondons-nous, Eugène, disons tous deux que sa miséricorde est ineffable, ou plutôt, ne parlons plus, oublions-nous, ne nous voyons plus. Nous ne valons même pas la peine qu'on dise de nous que nous ne sommes rien. Ne parlons plus que de Jésus seul; il est seul digne d'attention, seul digne d'amour en cette heure solennelle. Ami, je t'embrasse à ses pieds. A Dieu ne plaise que nous soyons prêtres, toi et moi, si ce n est pour aimer Jésus jusqu'à la mort. Amen!

Rome, 8 mai 1856.

Ma bonne cousine,

Il y a longtemps, trop longtemps, que je ne vous ai écrit. Aujourd'hui, à la veille de me consacrer pour toujours au service de Jésus-Christ, je ne puis consentir à ce complet silence, et je veux vous faire partager un peu des douces et fortes impressions qui me remplissent le cœur.

Le voilà donc venu ce jour tant attendu, tant désiré, dont j'ai si souvent salué de loin l'aurore naissante! Dans quelques moments, tout sera fini, ou plutôt tout commencera, et j'entrerai dans la vraie vie que j'ai voulue, que j'ai désirée dès mon enfance et que les

heures parfois agitées de ma jeunesse n'ont jamais chassée de mon cœur. Vous savez, ma chère cousine, combien a été constante l'espérance que Dieu va combler maintenant, et je n'ai pas peur que vous doutiez de ma vocation. Mais aussi, vous pouvez connaître le côté faible de mon âme, les défauts qui pourront s'opposer au bien que j'espère faire dans ma vie, l'insuffisance de ce que je suis et le grand besoin que j'ai de la grâce de Dieu pour devenir tout ce que je dois être.

Si jamais j'eus besoin de prières, c'est dans ces grands jours. Priez beaucoup pour moi ; je sens dans mon âme comme un grand vide que la grâce du Seigneur doit remplir : obtenez-la pour moi, avec moi.

Je viens de passer mon examen; je suis reçu. Maintenant donc, il n'y a plus d'obstacles, plus même de conditions. Le chemin m'est ouvert, je n'ai plus qu'à vouloir, plus qu'à faire un pas. C'est tout... Mais, hélas ! non, ce n'est pas tout. Les obligations si graves que je vais contracter m'effraieraient si je ne comptais beaucoup plus sur Dieu que sur moi-même. C'est surtout à la veille de ces grandes décisions qu'on sent profondément son insuffisance et sa faiblesse.

Combien je regretterai d'être loin de mes amis pendant ces jours ! J'avais eu un moment l'idée que peut-être ma mère, en apprenant ma décision, viendrait à Rome, mais je comprends qu'elle ne puisse pas quitter mon pauvre père. Espérons que je ne dirai pas loin de vous tous ma première messe; ce serait, il me semble, un trop grand sacrifice.

A Dieu, priez donc pour que je sois un vrai prêtre, humble, pur, charitable, prêt à mourir cent fois pour

la gloire de Dieu, le service de la vérité, pour le salut d'une seule âme!

Rome, 8 mai 1856.

Ma bonne mère,

J'ai passé hier mon examen; mon président m'a dit à la fin : « *Bene, fili, sufficit; vade in pace.* » J'ai trouvé ces paroles charmantes. Je m'étais embrouillé une ou deux fois dans les **ou** (1), mais je me suis rattrappé par l'italien. Au demeurant, rien ne m'arrête plus. J'entre en retraite dans quelques heures; je la ferai seul, dans la maison des Pères jésuites, où les prêtres et les étrangers font leurs retraites. J'ai obtenu cette faveur du Cardinal-Vicaire; de cette façon, je serai moins fatigué et plus tranquille que si j'avais suivi la retraite générale. Ma santé n'est pas mauvaise. J'ai beau faire revivre et sentir revivre, comme il arrive souvent à l'heure des grandes décisions, tous les motifs qui pourraient ébranler ma volonté, elle demeure ferme et calme, et cela ne m'étonne pas, puisqu'il s'agit d'une chose que j'ai toujours voulue. Je ne te répète plus de prier pour moi; je sens bien que tu le fais. Je te promets de te le rendre, maintenant et surtout plus tard, s'il plaît à Dieu, au saint sacrifice de la Messe.

J'embrasse tendrement mon bon père, à qui je penserai particulièrement pendant ces jours de bénédic-

(1) Cet examen se fait en latin, les *u*, prononcés *ou* selon l'accent italien, sont une difficulté pour les candidats français.

tion. Je t'embrasse de même, ma chère mère. Combien tu vas nous manquer! Retrouve-moi dans la personne de ce bon Charles, qui se donne à Dieu comme moi. Faites bien des honneurs à mon Eugène; la première fois qu'il entrera dans notre maison, demandez-lui de vous bénir, c'est une belle coutume.

Adieu, j'ai trop peu d'instants. Quand je t'écrirai, tout sera changé; mais non, car tout est comme fait déjà. Je t'embrasse encore, ma bonne mère, aux pieds de Notre-Seigneur, qui te fait, en ces jours, l'insigne honneur de te demander ton fils!

Rome, 10 mai 1856

Quelles paroles pourrais-je trouver, mon ami, qui soient dignes des jours où nous sommes, qui répondent à la surabondance de notre joie, qui ne trahissent pas les sentiments d'amour qui remplissent ton cœur et le mien?

Béni soit Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a choisis dès notre enfance, qui nous a marqués dès ce temps-là d'un signe ineffaçable, qui n'a pas permis que ce signe, malgré tant d'accidents divers de notre vie, s'altérât ni disparût jamais!

Béni soit Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, dès le commencement, a confié la garde de notre vocation sainte à notre amitié. Béni soit-il d'avoir créé entre nos deux âmes ce lien puissant, de l'avoir consolidé malgré nos faiblesses, de l'avoir consacré par tant de bénédic-

tions, puisqu'il est maintenant « plus fort que la « mort! »

Béni soit Notre-Seigneur Jésus-Christ d'avoir, par le secours de sa grâce et la force de cette amitié, défendu nos cœurs des passions ténébreuses qui en ont tant perdu de notre âge, et de nous avoir gardés pour la radieuse et chaste lumière de ce jour!

Béni soit Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui n'a pas souffert que la clarté de notre première communion s'éteignît en nous, qui, par sa grâce, a fait grandir notre foi avec notre âge, qui a fait de notre piété d'enfants une piété d'hommes, sans que nous ayons le regret de l'avoir quittée ou de l'avoir trahie!

Enfin, béni soit Jésus d'avoir eu pitié de nos indignes misères, et, réparant toujours les brèches de ces pauvres cœurs toujours menacés, d'avoir enfin fait ce grand jour qui luit sur nous, ce jour de nos désirs et de nos attentes!

Mon Eugène, « en ce jour qu'a fait le Seigneur, ré- « jouissons-nous en lui, tressaillons en lui d'allé- « gresse! » Que cette joie ne soit pas la joie des hommes, folle et gaie parce qu'elle est légère. Les joies de Dieu sont un peu tristes parce qu'elles sont profondes, parce qu'elles sont dans les cœurs chrétiens un écho de ces joies ineffables que nous cherchons pour l'avenir.

Allons, ami, embrassons-nous dans le partage de cette joie cachée, dans le partage de nos promesses et de nos larmes. Il faudrait se taire maintenant, il faudrait être dans les bras l'un de l'autre, au pied d'un crucifix et demeurer là longtemps. Le Dieu qui a réuni notre enfance réunira notre vie d'homme; rien n'est

plus assuré à des chrétiens que la réunion. Je ne te quitte pas, je vis avec toi ces jours-ci. Pense à moi à ta première messe; donne-moi ta bénédiction, samedi 17 mai, entre quatre et cinq heures du soir; je l'attendrai devant le Saint Sacrement.

Tu garderas les œuvres de Bossuet en souvenir d'un jour qui a été, comme tous les beaux jours de notre vie, plein de la grâce de Dieu et de notre amitié.

---

* A Saint-Eusèbe, 10 mai 1856.

Ma bonne sœur,

J'ai obtenu du P. Recteur la permission de t'envoyer quelques lettres. Je ne vais pas mal, un peu fatigué cependant, mais je compte sur du calme qui me remettra. Sans avoir de troubles, j'ai une forte impression qui fatigue ma santé. Cela est très naturel et doit être. La purification du cœur ne peut se faire sans quelque souffrance. Quand un corps étranger, une petite épine est entrée dans notre main, il s'établit autour de ce point anormal un petit mouvement de fièvre qui amène son expulsion. Je crois qu'il en est ainsi de notre âme quand elle veut s'oublier un peu plus elle-même pour ne voir que Dieu. Le silence est de rigueur ici et très observé. Je suis content, quant à moi, de cette partie de la règle. J'ai cependant vu ce matin le cardinal Patrizzi qui m'a bien reçu et s'est longuement informé de moi, de mon passé, avec intérêt et bienveillance J'ai été content de cette visite; elle m'a montré, ce me

semble, le vrai caractère des dignitaires italiens : beaucoup de simplicité, un abord facile, une teinte profonde de piété.

Je demande partout des prières aux bonnes âmes, je fais comme les pauvres qui empruntent des habits pour leur jour de noces, hélas! bien pauvre!

Prie donc et fais prier pour moi qui suis mal digne de l'excès d'honneur que Notre-Seigneur va me faire en contractant avec moi cette immortelle alliance.

---

* A Saint-Eusèbe, 12 mai 1856.

Ma bonne amie,

Je vais assez bien, toujours quelques oppressions, ce qui me ferait croire que je suis à Pise... Oh non! je suis à Rome, j'ai de ma nouvelle chambre la plus admirable vue qu'on puisse vouloir : tant de ruines, tant d'acqueducs, notre Frascati, notre Albano, notre Castel-Grandolfo, Nemi, etc., etc. Je suis heureux et calme, tout se fixe et se retrouve bien à sa place dans mes résolutions. Quelqu'un m'a écrit hier que je serais un prêtre selon le cœur de Dieu; serait-ce vrai? j'en ai pleuré e joie! Toute ma mystique se fait en italien, et je ne cause absolument qu'avec mon confesseur. Au demeurant, je suis tout à l'attente joyeuse de ce beau our aimé. Je ne voudrais pas mourir avant samedi, prie pour que cela n'arrive pas. Demande à Notre-Seigneur que samedi prochain il me prenne pour lui,

corps et âme, et me garde jusqu'à l'éternité. Amen!...

Adieu, adieu, chère sœur, je t'aime tendrement, et ne veux aimer personne plus que toi si ce n'est le bon Dieu.

Rome, 18 mai 1856.

Que te dirai-je, ma bonne mère, qui égale tout ce que je voudrais te dire? Entends-le dans le tendre embrassement filial que je t'envoie.

C'est donc fini ou plutôt c'est *commencé?*

La sainte cérémonie de Saint-Jean-de-Latran a été plus belle, plus imposante, plus pleine d'émotions graves et douces que je ne l'avais espéré. Je me suis couché de bon cœur sur les dalles de la *mère des Églises* pour promettre à Dieu cette fidélité immortelle que vos prières m'aideront à tenir. L'ordination a été faite par le cardinal Patrizzi, que vous verrez bientôt à Paris pour le baptême impérial. Après ma consécration, j'ai achevé toute la cérémonie assis à côté d'Adrien Gréa, ordonné diacre. Nous nous sommes donné le baiser de paix; mon cœur s'est serré en pensant que j'aurais pu le recevoir d'Eugène et le passer à Charles.

Te dirai-je combien vous nous manquiez, toi, chère mère, et mon père, et ma vieille Rose? Ma sœur a été bien heureuse et m'a donné quelque compensation de tant de chères absences.

Le lendemain, fête de la sainte Trinité, j'ai officié à la messe solennelle de Saint-Louis-des-Français, avec un jeune compatriote ordonné diacre la veille, et qui a

beaucoup de sympathie pour moi. On nous a fait grande fête. Monseigneur Level a donné ses plus beaux ornements, tous les chapelains de Saint-Louis étaient là, et Dieu m'a rendu un éclair de voix pour chanter l'épître de saint Paul : « O profondeur des richesses de la « science et de la sagesse de Dieu! que ses jugements « sont incompréhensibles et ses voies mystérieuses! » Je tremblais un peu d'émotion, mais je me suis fait entendre.

Dimanche, j'ai vu le Saint-Père et lui ai fait hommage de la partie non publiée de mon étude sur l'Immaculée-Conception. La reliure était splendide, faute de mieux, et le Saint-Père m'a promis de faire examiner ce travail. Pie IX m'a parlé avec beaucoup d'affection et comme commençant un peu à me connaître.

Plusieurs personnes étaient venues à mon ordination. M. Ampère y est resté tout le temps, et au sortir, m'a pressé la main avec des larmes dans les yeux. Quelle belle et charmante âme! Il avait amené avec lui un jeune peintre de l'Académie française, que cette cérémonie a beaucoup impressionné.

Combien je pense à vous, à Eugène, à Charles! Je puis dire que j'ai entendu la première messe d'Eugène, tant je m'y suis uni de cœur. Enfin, rien n'a manqué à la grâce de Dieu; remercie-le, chère et bonne mère. Depuis que cet engagement est pris je suis, plus calme, plus heureux, plus certain que jamais d'avoir bien fait et selon la volonté de Dieu. Mon bonheur y sera, je l'espère, et le vôtre aussi.

Les Eaux-Bonnes, 22 juillet 1856.

Ma bonne mère,

J'étais bien fatigué en arrivant ici, et cependant il est impossible d'imaginer rien de meilleur et de plus doux que mon séjour à Sorèze; mais j'ai souffert pendant tout ce séjour. Cette petite douleur au cœur, vive et intime, porte à la mélancolie. Le croirais-tu? j'ai été triste au milieu de toutes ces délices et de toutes ces fêtes. Le Père Lacordaire s'est aperçu de cette ombre et s'en est attristé lui-même, et moi, malgré mes efforts, je n'ai pas su chasser entièrement cette misère.

En somme, j'ai donc souffert pour ma fête (1). Cependant la Providence a voulu qu'à Sorèze même, devant deux cent cinquante personnes, tout à coup, sans m'y attendre, j'eusse à prendre la parole. Cette surprise m'a fait plaisir en me donnant, au profit de ma vie sacerdotale, une espérance qui m'est trop chère pour ne pas vous en parler; ma voix est claire et s'entend. J'ai adressé ma harangue au Père Lacordaire, au nom de la jeunesse de Paris (celle qui l'a perdu), au nom des beaux jours passés de Notre-Dame, au nom de ses amis d'autrefois. Enfin j'ai fait l'homme du passé et j'ai apporté, au milieu de tout cet étourdissement de jeunesse et de joie, le culte des souvenirs. Du reste, j'étais fort ému, et c'est une raison pour émouvoir les autres; mais ce qui m'encourage, c'est que l'émotion, au lieu de

(1) Sa fête et celle du P. Lacordaire, saint Henri, le 15 juillet.

m'écraser, me soulève et me porte. Je vous envoie ceci simplement, *filialement*. Le Père Lacordaire m'a dit une heure après, en tête-à-tête : « Mon cher ami, vous « parlerez ! »

Mais pour cela, il faut une poitrine; voilà qui nous ramène aux Eaux-Bonnes. J'y ai moins le *spleen*; je regretterais de devenir triste, car on n'aime pas les prêtres tristes. Je compte sur mon retour au milieu de vous pour retrouver ma gaieté.

Au R. P. Gratry.

Les Eaux-Bonnes, 29 juillet 1856.

Mon Révérend Père et excellent ami,

Je veux cependant vous envoyer une fois des nouvelles de cet enfant prodigue, toujours par les chemins, toujours à deux cents lieues du point où il voudrait se fixer, toujours persécuté par les médecins de la médecine. Celui-là ne cesse pas de vous aimer, mon bon Père. Il a l'honneur de vous faire savoir qu'aujourd'hui 29 juillet, contre toutes les décisions passées de la faculté, il n'est point encore mort. Voilà une étrange rébellion d'un malade contre son médecin ! Bah ! le bon Dieu, mon Père, n'a pas dit son dernier mot. Veuillez avoir la charité de penser quelquefois à moi dans vos prières. Je suis certain que les prières de ceux qui m'aiment m'ont fait vivre facticement, d'une espèce de vie anormale et invraisemblable, depuis plus de deux

ans; que sans elles, tout serait fini depuis longtemps, et que je tiens ainsi de vous une atmosphère vitale particulière dont les chimistes seraient bien embarrassés de rendre raison.

Je dois vous dire qu'hier j'ai causé fort longuement et sérieusement avec M. Cousin, présent aux Eaux-Bonnes. En bonne foi, j'ai été frappé du chemin que ce grand esprit paraît avoir fait vers les idées catholiques, et je ne désespère plus de le voir venir jusqu'à ce point du portique divin où est tombé notre pauvre M. Thierry (1). Il me semble, mon Père, que tomber là, c'est tomber dans les bras de la miséricorde divine. Prions pour ces âmes, et surtout ne hérissons pas les portes de l'Église de lames de rasoirs, de piques, de fourches et de fagots d'épines.

Je vous assure, mon bon Père, que j'ai souvent retrouvé, depuis l'autre jour, dans mes souvenirs, les belles pages que vous m'avez lues. On peut dire de votre philosophie « que tout lui tourne à bien », *omnia cooperantur in bonum*, et vous savez que c'est un des signes de l'élection. Pour moi, je tiens comme assuré que vos meilleures pages sont lues dans le ciel, et que saint Augustin les explique à Platon, qui les comprend.

Il ne me reste plus que le temps de vous dire combien Charles est bon pour moi, combien Dieu est plein de miséricorde pour mes indignités, combien je suis heureux d'être sous-diacre, et combien enfin je vous aime, mon bon Père, avec un cœur plein de respect.

(1) Auguste Thierry, le célèbre historien, qui venait de mourir dans la foi catholique.

Au R. P. Lacordaire.

Paris, 17 août 1856.

Mon bon Père et ami,

J'ai reçu vos deux dernières lettres avec le regret de ne vous avoir pas écrit plus tôt. Rien ne paralyse davantage l'esprit que l'habitude prise de ne rien faire. La vie des Eaux est prodigieuse sous ce rapport, on n'y a rien à faire et jamais un moment à soi. C'est l'organisation de l'oisiveté. Je suis à Paris depuis le jour de l'Assomption; ma saison d'eaux s'est bien passée, je me sens mieux que l'année dernière et les médecins affirment croire sérieusement à ma guérison. Je vous envoie ces espérances comme à un père qui trouve ses joies dans le bien de ses enfants. J'ai beaucoup à vous parler de M. Cousin que j'ai vu plusieurs fois et même intimement. Je retire tout d'abord les jugements sévères que je portais sur lui avant de le connaître. Mon Dieu! qu'il faut donc prendre garde quand on touche aux âmes! J'ai été content de lui. Nous nous sommes trouvés connaître et aimer les mêmes personnes, ce qui suffit aux premières ouvertures. Je lui ai parlé de l'occupation où vous étiez de ses écrits, ce qui l'a fort charmé. Mille protestations d'estime, d'admiration, d'amitié, ont suivi pour vous, qui m'ont tout de suite caressé le cœur à l'endroit faible.

Nous avons souvent abordé les sujets de la philosophie et de la religion. Je lui ai dit un jour : « Mon-

« sieur, il y a dans vos écrits et surtout dans ceux de « vos disciples un sentiment qui nous afflige, c'est la « négation implicite dans l'homme d'un besoin surna- « turel, la négation qu'un secours surnaturel lui soit « nécessaire pour atteindre la perfection de ses desti- « nées. » Il m'a répondu : « Je n'ai jamais nié l'exis- « tence d'un ordre surnaturel; je l'ai même implicite- « ment reconnu, puisque j'ai distingué constamment « l'ordre naturel de l'ordre surnaturel. On n'établit de « distinction entre deux termes, qu'à la condition de « reconnaître l'existence de ces deux termes. Établir « cette distinction n'est pas une œuvre rationaliste; le « vrai rationalisme consiste à confondre les deux ordres, « à vouloir expliquer les faits de l'ordre surnaturel par « des raisons tirées de l'ordre naturel. Je n'ai pas « entrepris cette œuvre et ne l'ai jamais inspirée. La « nécessité de l'ordre surnaturel n'est pas moins évi- « dente que son existence; on en rencontre la preuve à « chaque pas. Voyez ces hommes (en ce moment pas- « saient devant nous trois pauvres montagnards), ont- « ils le temps de sonder les plis et les replis des ques- « tions philosophiques? En ont-ils la force intellectuelle? « Non; il leur faut donc pour atteindre la vérité un « secours d'en haut, il leur faut Jésus-Christ. » — Je lui dis alors : « Il me semble, monsieur, que nous « avons autant qu'eux besoin de Jésus-Christ; car, « réduite à ses seules forces, devant les vérités éter- « nelles, notre âme n'est guère plus capable d'y at- « teindre que la leur. » Il m'a répondu : « Ah! sans « doute, monsieur, quand je vous montre ces pauvres « montagnards, c'est *l'homme* que je vous montre, et

« l'homme, c'est nous. Un peu plus ou un peu moins « de barbouillage n'y fait rien. On a tort, monsieur, « de m'opposer toujours mes premiers écrits : quel est « l'homme qui ne change pas en vieillissant? Pour moi, « je marche tous les jours; oui, je marche, ou plutôt, « ajouta-t-il en plaisantant et par allusion à une mon- « tée pénible que nous gravissions alors, comme je me « fais vieux, *je me traîne.* »

Il m'est trop impossible, mon bon Père, de vous redire tout ce que j'ai entendu d'étonnant et de consolant dans ces conversations. Il en résulte pour moi que cette âme est admirablement sollicitée par les désirs de la vérité religieuse et qu'elle cède chaque jour davantage à cet attrait. Ce n'est pas seulement à moi, ecclésiastique, c'est aussi à des laïques que M. Cousin parlait ainsi. M. de Lagrenée, qui m'a présenté à lui, me disait qu'il l'entretenait sans cesse de ses pensées religieuses. Il lui demandait un matin s'il avait bien dormi : « Non, « répondit M. Cousin, j'ai depuis quelque temps des « insomnies. Savez-vous ce qui m'empêche de dormir, « mon cher? C'est le catéchisme. » Au demeurant, il ne manque jamais la messe et s'y tient fort recueilli.

Voici les faits. Je suis maintenant fort tenté, mon bon Père, d'écrire ceci à Rome, où la cause de M. Cousin est pendante. Quelques personnes m'y engagent; mais ma seule appréciation serait, ce me semble, bien peu de chose. Qu'en pensez-vous? Veuillez ne consulter que l'intérêt de cette âme et de la vérité; je ferai ce qui vous paraîtra sage. Adieu. Dites-moi donc un petit mot de ma malheureuse tartine poétique *des deux roses.* Elle est égarée dans votre bureau, cherchez-la

et lisez-la en dix minutes pour l'amour de moi. Je vous aime respectueusement et tendrement, et vous embrasse comme un fils.

Rome, 19 novembre 1856.

Mon bon Eugène,

Je n'ai pas besoin de te dire avec quelle émotion j'ai ouvert ta lettre. Je l'ai lue d'un seul coup d'œil. Te dirai-je que je me suis réjoui du résultat de ta retraite? Non, ces choses sont trop graves pour que l'intérêt personnel de la plus vive amitié puisse y chercher ses triomphes. Certainement, j'ai senti tressaillir dans mon cœur un vieil instinct d'ami qui me redisait : Non, il n'est pas perdu! Mais je l'ai fait taire, et j'ai trouvé assez de calme pour remercier Dieu des lumières qu'il t'a données.

Eugène, soyons à lui seul et pour toujours. Soyons de bons prêtres; là est le but, là est la patrie de nos désirs et de nos espérances, là seront couronnées les promesses de nos douze ans. Je voudrais que tu entrasses maintenant avec calme, avec paix dans l'exercice du saint ministère. Dieu t'avait demandé un grand sacrifice. J'ose dire qu'il nous l'avait demandé, car ton sacrifice était le mien aussi. Ni toi, ni moi, ne le lui avons refusé. Je t'ai dit : « Pars, » et tu m'as répondu : « Je pars demain matin. » Peut-être Dieu est-il content de nous. Maintenant il faut mettre vigoureusement la main à la charrue et commencer le sillon; dans quel

champ? Qu'importe, ce sera toujours le champ de Dieu.

Tu as bien fait de montrer tes répugnances; elles étaient pour toi des raisons d'agir contre elles et malgré elles. C'était généreux de ta part. Ne pense plus trop à tout cela. Soyons prêtres, Dieu cherche de vrais prêtres.

Cher ami, j'ai bien prié pour toi! Rends-moi maintenant ce que je t'ai donné, j'en ai besoin. Je suis tout isolé à Rome. J'ai un petit appartement assez éloigné de mes connaissances; encore vient-on me voir trop à mon gré. Je cherche à fuir les visiteurs, je les voudrais décourager, car j'aime beaucoup ma solitude, quoique j'en souffre parfois à cause des souvenirs. J'ai horreur des gens qui veulent me distraire; me distraire! et de quoi, grand Dieu? de cette vie intérieure, vivace et ardente, où habitent Dieu et les âmes qui me sont bien-aimées. Ah! que je préfère les heures un peu voilées de regrets que je passe dans cette chère société, que je préfère ces heures à tous les plaisirs du monde! Tu sais bien, ce petit travail dont je t'ai parlé sur l'union de l'âme à l'époux divin dans le *Contrat spirituel*, c'est le compagnon de ces heures sérieuses; je l'emporte au Colisée, sur ces chemins de Rome si pleins de rêveries, le long des basiliques; j'en écris une page ou deux après avoir prié; je rentre content, appuyé sur le bras d'un ami invisible qui me comprend, me console, me fait une adorable conversation; je retrouve ma petite chambre, mon foyer, mes livres qui me parlent encore de lui, le saint office, l'attente de la communion du lendemain. Quoi de plus doux et de plus beau? Il y a cependant une ombre de mélancolie sur ces belles heures, je me souviens trop; je suis trop loin de vous,

je retrouve partout de doux souvenirs, celui de ma sœur dont la tendre affection me manque bien. Je sens tout cela, mais je le sens comme le sacrifice que Dieu m'a demandé, que je lui offre de bon cœur et dont je ne désire pas que la moindre parcelle soit diminuée. Je sens que mes forces se recueillent dans la solitude, que la présence de Jésus-Christ m'est plus intime, que je fais mieux l'apprentissage de cette vie sacerdotale qui doit avoir pour fondement ce grand et sacré principe : « Dieu seul suffit. » Je suis donc heureux en somme, parce que je crois être là où Dieu m'a voulu. Aide-moi par tes prières à le satisfaire absolument et à ne rien lui refuser.

Je vais bien, avec quelques mouvements au cœur, mais nullement inquiétants. Adieu, mon Eugène; sois bon, humble, résigné, plein d'espérance en Dieu et de charité pour les hommes. Adieu.

Rome, décembre 1856.

Ma chère sœur,

Je t'envoie mon adresse : *Via delle Muratte*, 82. Je demeure chez de bonnes gens qui ont la meilleure réputation ; j'y serai bien sous le rapport du bon air et du chaud soleil, mais assez loin de tous mes amis : loin de Monseigneur Bastide, loin d'Adolphe, loin de Charles Soulacroix; je n'ai pu faire mieux.

Chère amie, je ne puis comprendre comment il se peut faire que, dans une demi-heure, je n'irai pas *via*

della Vite, te retrouver et me chauffer au feu de notre salon. Hier au soir, je n'ai pu me retenir d'aller un peu tristement regarder nos fenêtres et celles de nos bonnes voisines; il y avait de la lumière dans celles-ci, et il m'a semblé que tu devais y être et elles... mais non, tout cela est dans les ombres du passé. *San Andrea della Fratte* était encore ouvert; j'y ai prié pour toi.

Avec quelle émotion de plus en plus profonde j'ai revu cette bien-aimée Rome! La tristesse même de m'y retrouver loin de vous lui prête un charme qui lui convient. Hier matin dimanche, Adolphe a dit la sainte messe dans la prison Mamertine; nous y étions seuls tous deux; puis nous allâmes au Colisée, à Saint-Grégoire; dans tous ces lieux j'ai ton souvenir. J'ai baisé avec un vif mouvement d'amour *le seuil des apôtres*... Mais où étaient la foule, le Pape, les chants, Pâques, vous aussi avec vos voiles et vos airs de fête?

La vie a pris pour moi une physionomie plus grave; je goûte la vie du pauvre étudiant seul à Paris. Au fond je n'en suis pas fâché. Il faut avoir passé par ces quarts d'heure un peu difficiles. Jusqu'à présent je n'aurais pas su confesser ces pauvres jeunes gens qui sont mal à l'aise dans un hôtel; demain, je saurai mieux m'y prendre. On ne connaît bien les différents états d'âme qu'en les éprouvant soi-même.

Oui, Dieu a voulu autrement cette année; ne nous plaignons pas. Je n'aurais jamais cru pouvoir si bien vivre seul. En vérité je ne suis point malheureux. J'ai une vie très remplie; je n'ai pas le temps de faire ce que je veux faire; je cours toujours après les heures

qui courent plus vite que moi. Que veux-tu dire? qu'il n'y a pas des regrets? Mais est-ce possible autrement, très chère amie, où ne trouve-t-on pas quelque tristesse? Ne faut-il pas sentir un peu le caillou du chemin pour désirer plus ardemment la patrie? Mais encore, vois-tu, nous sommes bien protégés de Dieu. Je ne lis jamais sans attendrissement ce verset du psaume : *Quoniam Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. In manibus portabunt te, ne fortè offendas ad lapidem pedem tuum.* Que cela est vrai! et combien de fois aurais-je dû me briser sans ces mains angéliques qui m'ont toujours ramené vers vous!

Que ces mains vous soutiennent aussi! Voici venir cette belle Noël que j'aime tant. Il y a cette année une magnifique solennité à Saint-Louis des Français, parce que Noël y coïncide avec l'adoration du Saint-Sacrement. J'officierai à la messe de minuit avec Adolphe. Mgr Level chantera la grand'messe. Je me promets une douce et bonne joie, car j'aime la nuit de Noël plus que tous les jours du monde. Adieu donc, à cette nuit!

A Augustin Cochin.

Rome, décembre 1856.

Monsieur,

J'ai appris que le petit compte rendu dont je m'étais chargé ne convient pas au comité de rédaction, qu'on

le trouve insuffisant et faible (1). Pour savoir dire plus, il eût fallu connaître et avoir dirigé, comme Dieu vous a donné de le faire, un grand nombre de bonnes œuvres. Je n'avais eu devant les yeux que la réputation de notre ami, j'étais incompétent pour le reste. Je vous prie de retirer en mon nom ce petit article, puisqu'il n'est point tel qu'il devrait être, et que, dès le principe, j'aurais désiré voir la cause d'une mémoire qui nous est chère à tous, soutenue par de plus fortes mains que les miennes. Je n'ai point l'honneur d'être connu de M. le prince de Broglie; mais je puis à peine résister au désir de lui dire le profond plaisir d'esprit que m'a causé la lecture de sa *réponse*. Certes, il ne m'appartiendrait pas de lui envoyer un suffrage, et je n'ai pas commis cette erreur envers moi-même. Mais il appartient toujours à un chrétien de se plaire dans la lumière de la vérité, d'y chercher la consolation de ses jours, et de bénir de loin ceux dont Dieu se sert pour la donner. Vraiment, je dois à M. de Broglie ce bon et meilleur jour au milieu des jours inquiets, et je puis m'assurer par moi-même que ses pensées sur la propagation de l'Évangile et l'établissement de l'Église sont conformes aux grandes lignes de l'enseignement du collège romain. Il faut bien qu'il croie que Dieu aime et bénit ses travaux, et qu'il connaisse cette joie, la plus pure, ce me semble, après le bon témoignage de la conscience, qui est de sentir beaucoup d'âmes inconnues entourer la sienne, l'écouter avec bonheur, s'appuyer sur elle, et aussi la soutenir

(1) Il s'agissait de défendre la mémoire d'Ozanam au sujet de la fondation des Conférences de Saint-Vincent de Paul

par cette force occulte, mais si réelle, d'une profonde sympathie. C'est moi qui vous dis ces choses, mais nous sommes plusieurs à Rome qui les avons pensées.

Je suis heureux, Monsieur, d'avoir trouvé une occasion de vous rappeler mon souvenir, J'étais un enfant quand j'eus le plaisir de vous connaître. Vous voyez que depuis ce temps, Dieu a fait bien des choses. J'espère qu'il les confirmera, et qu'il mettra dans mon cœur de prêtre, assez d'amour pour pouvoir l'aimer beaucoup *sans cesser d'aimer beaucoup les hommes.*

ANNÉE 1857

Rome, 1er janvier 1857

Mon bon et excellent père,

Laisse-moi tromper la distance, étendre les bras par-dessus la Méditerranée, par-dessus les montagnes, jusqu'à Paris... et là t'embrasser tendrement, et après toi ma mère et ma sœur, et ma vieille Rose qui ne m'a pas donné mes étrennes ce matin...

J'ai reçu très exactement vos chères lettres et je vous en remercie. Elles m'ont apporté vos souhaits de bonne année qui ont tout de suite commencé à bien faire pour moi. Me voici en bon état, en bonne santé, fort disposé à travailler et à vous revenir digne d'être ordonné diacre, s'il plaît à Dieu, c'est-à-dire, le moins indigne qu'il me sera possible. Vous et mes amis de France, vous me faites rire avec vos inquiétudes sur mon catéchisme. Vous ne savez pas ce dont il s'agit. Mon auditoire est composé jusqu'à présent de deux personnes, deux pauvres grenadiers qui n'ont pas fait leur première communion et qui viennent, avec cette droiture si simple et si admirable des bons soldats, apprendre le catéchisme. Nous faisons cela un peu à la grosse et en douze temps. Il s'agit donc de causer pendant une heure deux fois la semaine. Hélas! que de fatigues moins bien placées!

J'ai donné hier un souper; je me suis permis cette dépense, car je me trouve en avance d'argent. J'ai eu le Père Supérieur général de l'Oratoire de France et son assistant *in partibus*, le P. Adolphe Perraud. Il y a eu trois actes dans notre soirée : premier acte, avant le souper; deuxième acte, pendant le souper; troisième acte, après le souper. Nous avons commencé par prier le Père Supérieur de nous faire un petit sermon intime sur Noël, sur la fin de l'année, sur l'année prochaine, etc., ce qu'il a fait de très bonne grâce et d'une manière ravissante. Chacun des deux *jeunes* a dit son mot, puis nous nous sommes embrassés, nous nous sommes donné nos étrennes et souhaité la bonne année.

Il y a trois jours, Mgr de la Tour d'Auvergne nous a eus en petit comité. On a fait de la musique. On m'a mis à la tête d'un grand piano à queue et me voilà parti avec l'*Adeste fideles*. Je les ai tous forcés à redire en chœur ce bien-aimé refrain : *Venite adoremus*; nous avons joué des Noëls et chanté jusqu'à dix heures du soir. C'est le cas de dire que nos cœurs d'*enfants de Saint-Sulpice jouaient du violon*; celui, aussi, d'un ancien curé de Saint-Roch que je connais et qui a toutes les peines du monde à ne pas se souvenir de sa paroisse...

Je ne puis vous raconter tout... Vous ai-je parlé d'une proposition qui m'est faite par l'Évêque de Séez, celui qui m'avait adopté aux Eaux-Bonnes il y a deux ans, et qui se trouve ici? Il veut m'emmener passer un mois à Ischia, à titre de son grand vicaire. Je n'accepte pas, à cause de mes études que je n'ai plus le droit d'interrompre. Mais jadis, quand j'étais jeune, quand j'étais libre, quand j'étais... comme je serais parti! On

vieillit, cher père, vois-tu, on vieillit... Vous savez qu'Adolphe reste à Rome et que nous allons demeurer ensemble. Je suis sûr, mon cher père, que tu en es ravi, et j'en suis bien content pour ma part. Adolphe est un excellent ami, avec lequel je sympathise sans nuages. Il ne faut rien moins que sa personne fort aimable et fort aimée pour que je consente à perdre les avantages de ma vie première. Peut-être suis-je fait pour vivre seul? Hélas! quel homme peut répondre qu'il ne finira pas ainsi ses jours? Vraiment Dieu m'a fait de grandes grâces. Je n'ai pas été triste comme j'aurais pu le craindre...

Adieu, je vous embrasse tous tendrement.

Rome, 15 janvier 1857

Mon bon ami,

Si rares que soient mes lettres, je veux cependant qu'elles t'apportent le témoignage de ma fidèle affection.

J'ai prié pour toi, on m'a écrit de France que tu étais souffrant; j'attends sur toi, comme sur moi, la volonté seule du Seigneur. Je te veux là où tu feras le plus de bien aux hommes. Il faut entrer dans le sentiment de l'abandon. D'ailleurs, le moyen de résister à cette main forte et divine qui, depuis cinq ou six ans, commande si nettement la direction de notre vie? Autrefois je voulais toujours par moi-même, mais je me lasse de ces efforts sans cesse brisés. Quand j'ai quitté la maison de

mon père pour entrer à l'Oratoire, mon grand sacrifice était d'éloigner ma vie des personnes chères qui jusque-là m'avaient fait le plus doux aliment. Je me suis révolté souvent contre cette souffrance, et quand la maladie, en me chassant de la retraite, m'a remis dans le monde, j'ai cru pouvoir me réjouir du retour de ces biens qui m'étaient rendus. Mais voilà que, depuis ce temps, j'ai dû presque constamment quitter la France et mettre, non plus des jours et des heures, mais des montagnes, des mers et des années entre ceux que j'aime et moi.

Il faut donc bien prendre garde à ces courtes vues de notre cœur et ne pas lui accorder la direction de notre vie, car Dieu nous attend là où nous nous en doutons le moins; et si nous avons refusé de lui obéir par le premier chemin qu'il nous offrait, il exécute ses volontés sur nous d'une manière plus rigoureuse et plus définitive. Heureux encore qu'il les exécute à tout prix et ne se lasse pas d'employer à son ouvrage des matériaux si indociles!

Je vais bien, ma santé s'affermit, les médecins d'ici voient ma guérison comme assurée. On me dit même que rien ne m'interdira, dans l'avenir, l'usage de la parole. J'en suis content, parce que c'est une joie bien pure de porter la parole de Dieu pour la seule gloire de Dieu. Mais dans l'expression de ces espérances je devance un peu les temps, et je te donne, comme à mes meilleurs amis, tout le meilleur possible de ce qu'on me promet. Le Père... a quitté Rome et je demeure avec Adolphe Perraud dont la compagnie sérieuse et douce m'est très salutaire.

Nous avons vu le Saint-Père il y a quelques jours, et c'est de sa bouche que nous avons appris l'affreux évènement de Saint-Étienne du Mont (1). Je m'effraie de penser que l'Église de Dieu n'ait pas su mériter aujourd'hui par ses prières et ses larmes le détournement d'un tel malheur; le même coup frappa saint Charles, mais alors Dieu fit un miracle.

Adieu, donne-moi de tes nouvelles et parle-moi ouvertement. Loin de nous l'orgueil de suivre des desseins que n'approuverait pas la Providence de Dieu! Loin de nous également la lâcheté de les abandonner s'il nous les trace! En toutes choses et toujours que son nom soit béni!

Rome, 5 février 1857.

Ma chère mère,

Tu me dis que mes lettres sont rares; voilà qui me flatte, mais qui me découragerait presque, car je n'ai pas encore passé une semaine sans vous écrire.

Adolphe est donc avec moi, toujours le meilleur des hommes et le plus charmant à vivre. Il n'y a pas entre nous l'ombre d'une contrariété : *entente cordiale* au vrai sens du mot. Tu sais son dévouement si j'étais malade, voilà une sécurité pour vous. Chère mère, il faut remarquer en passant les bontés de la Providence. Voilà deux fois qu'elle se sert visiblement des bons frères Perraud pour me donner une compagnie excel-

(1) L'assassinat de Mgr Sibour par un prêtre, au moment où le prélat présidait l'office de sainte Geneviève.

lente à tous les points de vue. Charles avait été bien bon, bien généreux l'an dernier, en m'accompagnant aux Pyrénées, en y restant sans avoir besoin, et m'y soignant comme une mère ou une sœur. Cette fois, c'est Adolphe; j'en suis frappé. On dit qu'il y a des gens nés pour notre malheur; il y en a aussi qui sont nés pour notre bien : *Angelis suis Deus mandavit de te.*

C'était lundi dernier la belle fête de la Purification, si solennelle à Saint-Pierre. Il y avait une admirable réunion d'évêques, et parmi eux un saint missionnaire français, Mgr Guillemin, de la province chinoise qui a donné dernièrement encore trois martyrs à l'Église. J'ai une jolie petite histoire à vous dire sur ce bon missionnaire qui va repartir pour ce pays de mort. Lors de la dernière *fête de la chaire de Saint-Pierre*, il était caché dans la foule des Anglais et des curieux (n'étant pas encore évêque), et n'y pouvait rien voir. Je m'avise de demander à *mon ami*, le capitaine des Suisses, de faire passer notre missionnaire par une porte latérale du chœur et de le faire ainsi parvenir aux places réservées; il me l'accorde, me dit de prévenir Mgr Guillemin, et va nous attendre à la porte. Or le bon missionnaire avait amené avec lui à Saint-Pierre un jeune catéchumène chinois, triplement Chinois, coiffé de son bonnet chinois, Chinois des pieds à la tête; il me fait observer qu'il ne peut laisser seul son catéchumène, et me demande si, lui aussi, pourra entrer. Voilà un Chinois imprévu! Mais enfin, le mouvement était donné, il fallait suivre. Nous arrivons donc à cette porte, suivis de deux cents Romains, de ces sauvages de la Campagne romaine, qui se battaient

pour voir notre pauvre Chinois et nous dévoraient. Le capitaine et d'autres officiers nous attendaient; mais à la vue du clocher chinois que le malheureux portait sur sa tête : « *Ah! signore, impossibile per questo,* « *non si entra mai con questa roba, ah! signore,* « *impossibile!* » J'étais confondu, j'avais beau crier : « *Ma chè? è un Chinese! è un povero Chinese,* « *venuto della China... sapete! — Impossibile, si-* « *gnore, con questa roba sul capo!* » J'étais furieux, le saint missionnaire fort mal à l'aise, et mon Chinois dévoré par nos deux cents brigands qui nous étouffaient. Je demande à entrer dans l'enceinte pour parler au capitaine des gardes-nobles. Nous commencions à faire épisode, je lui explique qu'un monseigneur français est là qui demande l'entrée, qu'il est fort connu du Pape..., etc. Le bel officier entre dans mes raisons, me dit qu'il s'étonne des difficultés qu'on a faites, quitte son poste, vient avec moi, soulève le voile de la porte... O surprise! il aperçoit le malheureux Chinois, surmonté de son fatal clocher. « *Ah! signore, questo* « *non si può! bontà divina! con questa roba! chè* « *vuol dire? — Ma sapete,* è un Chinese! *un Chinese* « *non è vestito come un'Parigino! Dio mio! è ves-* « *tito da Chinese della China! sicuro! — Impossi-* « *bile!* » J'en aurais pleuré. Cependant, nous sentant étouffés, confus de voir ce bon missionnaire dans un tel embarras et le Chinois anéanti par ces sauvages, vrais Chinois du Transtévère, j'ai l'idée de dire au capitaine : « Et si le Chinois ôte son bonnet, le laisserez-vous « entrer? » Hésitation... Cependant la situation parlait si éloquemment pour nous que le capitaine fut vaincu

et la transaction acceptée. Mais alors c'était le Chinois qui rechignait; cet infortuné se croyait déshonoré s'il ôtait son bonnet chinois. Mgr Guillemin l'y exhortait, mais il semblait accepter cette proposition comme nous si l'on nous conseillait une chose inconvenante. Un instant je crus qu'il refuserait, et un frisson me parcourut le corps... je crois que nous serions morts là... Heureusement l'obéissance fut la plus forte, et l'on vit le beau clocher descendre et disparaître. Nous étions délivrés; la porte s'ouvrit et nous entrâmes, Mgr Guillemin aussi recueilli que si rien ne s'était passé, moi soulagé d'un poids de dix mille, et le Chinois fort ennuyé de n'être plus en clocher, mais en simple queue.

Or, la même semaine, ce saint missionnaire a été sacré évêque par le Pape lui-même, et dimanche dernier, il était en mitre au premier rang. Se sera-t-il souvenu du petit abbé qui ne parvenait pas à le faire entrer dans l'enceinte quelques jours plus tôt? Je vous laisse à le croire, et je vous quitte après cette histoire trop longue qui m'a fait gagner l'heure du courrier.

Adieu, vous tous que j'aime, adieu, ma bonne mère, bien respectueusement.

Au R. P. Gratry.

Rome, 12 février 1857.

Bon et cher Père,

Merci de la belle et vivante lettre que vous nous avez écrite! Quoique les desseins de la Providence

soient cachés en ce qui me concerne, il y a des traces lumineuses qui n'ont pas cessé de diriger et de consoler ma vie, et le désir de travailler, autant que mes forces le permettront, à l'apologie de la foi devant le siècle, éclaire et échauffe plus que jamais mon cœur, Dieu merci! Le peu que je puis faire chaque jour est ramené constamment à cet unique but; alors même que je flottais entre la vie et la mort, vous savez que mes moindres efforts y tendaient!

La sorte de testament que vous nous avez envoyé m'a bien ému, bien frappé à cet égard. Serait-il possible que nous, faibles, nous fussions les héritiers de cette ardeur avec laquelle, vous, cher Père, et telle autre belle âme que j'aime, avez prêché l'Évangile à la raison du siècle? Si je regarde notre pauvreté, comment le croire? et si je lève les yeux vers Celui qui aime à se servir de *ce qui n'est pas*, pourquoi en désespérer? Quoi qu'il en soit, merci de ce rayon d'encouragement et d'espérance que vous m'avez envoyé et qui a brillé d'un joyeux éclat au milieu du crépuscule maladif où je vis depuis déjà longtemps. Oui, bon et cher Père, si jamais je faisais quelque chose pour la gloire de Dieu, en quelque temps, en quelque lieu que ce fût, je n'oublierais pas que je vous dois beaucoup, plus encore, dans le partage de lumière et d'amour qui sera ma fortune de prêtre. Adieu, merci mille fois. Je vous embrasse tendrement et respectueusement aux pieds de sainte Marie-Majeure, qui semble une belle colombe toute prête à quitter l'Esquilin pour s'envoler au ciel.

Rome, 19 février 1857

... Peut-être pourra-t-on, en résistant au torrent de servilité qui entraîne tout..., préparer un refuge pour le jour où *l'homme* va tomber. Il faut y travailler du moins, et c'est le poste où Dieu nous a mis. Hélas ! il avait fallu tant de soins et tant de larmes pour réconcilier un peu le siècle avec l'Évangile et préparer le retour d'une foule d'âmes à la foi ! Mais voilà le divorce qui recommence plus absolu, plus implacable que jamais. Entre un despotisme qui exploite indignement l'Église à son profit et les excès d'une démocratie dressée à maudire l'Église, il est bien possible qu'il n'y ait de place pour nous que sur l'échafaud. Laissons agir la Providence et que chacun fasse son devoir. C'est le sang innocent qui sauve les causes et qui met Dieu du parti des victimes.

Je te parle des choses du dehors, mais c'est que je crois très important de ne les point perdre de vue. Elles seront le théâtre de nos luttes, de nos souffrances, de nos mérites. Il faut y entrer avec des convictions fermes et intrépides. Nous arrivons au sacerdoce en des jours douteux où il y aura, ce semble, plus d'outrages que d'honneurs à recueillir. Il faut prévoir les sacrifices auxquels ces jours nous pourront contraindre, afin de ne pas les refuser un seul moment à la justice et à la vérité.

Quelquefois, quand on est presque encore enfant, il semble tout simple d'être un héros ou un martyr. Mais à mesure que l'on avance dans la vie, on comprend le

prix d'un simple acte de vertu : Dieu seul peut nous donner la force de l'accomplir. Par nous-mêmes, nous sommes lâches, faibles, troublés par un seul regard cruel, déconcertés par la première injure. Il faut supplier le Seigneur de tremper nos cœurs sept fois dans son sang pour leur communiquer un peu de cette énergie surnaturelle qui ne connaît pas d'obstacles.

Je vois peut-être les choses en noir; cependant bien des indices sont clairs et certains; la papauté traversera de terribles crises...

Que nous sommes heureux d'avoir un saint sur la chaire de saint Pierre! Les vertus de Pie IX protégeront mieux la papauté que nos soldats.

Au R. P. Gratry.

Rome, 12 mars 1857.

Cependant je n'aurais ambitionné que deux mots de vous, mon bon Père; mais je crois que je quitterai Rome sans les avoir. Ce sera la première séparation aussi longue que le temps aura creusée entre votre cœur et le mien. J'ai eu des torts; j'aurais dû vous écrire plus souvent, davantage et mieux. Vous nous répétiez jadis qu'on n'égale pas ses idées; je crois qu'on n'égale pas davantage ses affections et moins encore. Je vous déclare, mon bon Père, qu'il n'y a aucune proportion quelconque entre ma correspondance avec vous durant ce voyage et l'inaltérable affection que je vous garde... C'est une affaire manquée, où je me reconnais le coupable et qu'on saura mieux diriger une autre fois.

C'est aujourd'hui la fête de saint Grégoire. Je suis allé tout à l'heure servir la messe du vénérable docteur Manning dans cette belle église du grand pape qui repose à l'ombre du Colisée, loin de tout bruit. Connaissez-vous cette église? Je sens même dans mon cœur que vous l'aimez. Mon Dieu, quel silence! quel recueillement! quelle majesté grave et douce! Cette petite église est donc la voisine du Colisée, des ruines des Césars, des Thermes de Caracalla, et ilsemble qu'elle ait ressenti de ce voisinage une influence austère : tout y parle bas.

Le fameux docteur Palmer était venu nous prendre; il a communié avec nous. C'est une de ces âmes vaincues par les irrésistibles violences de l'Agneau et qui ont rompu toutes leurs attaches pour ne pas lâcher la main de Jésus-Christ. Je ne puis vous dire l'impression que j'éprouve à voir ces admirables convertis anglais dans les sanctuaires de Rome; ils ont sur le front la gloire des grands sacrifices accomplis et d'une conscience à tout prix satisfaite; exilés, pour ainsi dire, mais non, revenus à la vraie patrie; ayant tout perdu, mais non, tout trouvé : *Sicut ignoti et cogniti, quasi tristes, semper autem gaudentes;... tanquam nihil habentes et omnia possidentes* (1).

Adolphe est en retraite. Je l'y aurais suivi sans un rhume que je guéris. Je ferai ma retraite dans quelques jours; que Notre-Seigneur fasse tout, qui seul peut tout. Adieu, mon révérend et très bon Père. Permettez-moi de vous embrasser respectueusement au pied de la croix du Colisée.

(1) II Cor. vi, 8.

Rome, 12 mars 1857 (1).

Cette lettre est pour toi seul, mon bon père, et je te prie d'en prendre connaissance en ton particulier.

Je te parlerai d'abord de mes affaires. La réponse de M. l'abbé Buquet a donc décidé mon ordination prochaine au Diaconat, c'est-à-dire que dans un an je serai prêtre. A cette époque, ma santé sera-t-elle assez rétablie pour que je puisse sagement entrer dans le ministère? Je ne sais; mais dès que l'espoir de la guérison m'a été sérieusement rendu, j'ai sérieusement entrepris de la favoriser, et ma vie à Rome a été réglée d'après cette intention; je pense donc pouvoir faire quelque chose d'ici à un temps plus ou moins prochain.

En rentrant à Paris, je me mettrai directement à la disposition de l'autorité diocésaine. Je ne me sens aucun éloignement pour aucune fonction du ministère ecclésiastique. Ma vocation a été assez sérieuse et profonde pour que j'aime tout ce qui rentre dans cette vocation. Mais si je suis disposé de cœur à tout accepter, ma santé, mes habitudes, mes désirs d'étude indiquent certaines fonctions plutôt que d'autres, et en particulier, ce dont je t'ai parlé déjà : celle *d'aumônier dans un collège.*

Voilà, ce me semble, où je tournerai mes vues et ce que je demanderai si l'on m'admet à exprimer une demande. Si je me laissais aller à mes rêves, je *rêverais* cette aumônerie dans le quartier de l'École de Droit pour

(1) Voir la lettre du 7 mars 1861, et celle du 23 décembre 1864.

être plus près de vous; je *rêverais* que Dieu m'a donné assez de forces pour faire du bien ainsi, sans autres désirs ni autre ambition.

Tel est donc le plan idéal que je trace pour l'avenir. Jusqu'ici je croyais mourir, et je le croyais si sincèrement que je m'étais interdit toute espèce de prévision. Mais puisqu'il semble que la santé me revient, il faut penser à la bien employer et j'avoue que je l'ai compris dans cette forme.

Je soumets ces désirs à la volonté de Dieu qui fera peut-être de moi toute autre chose que je ne présume, et je te les fais connaître, mon bon père, afin que tu trouves là, avec un témoignage de confiance, le témoignage aussi de la reconnaissance très profonde que j'ai pour toi. Si je retrouve la vie et la force, je les devrai, après Dieu, aux généreux sacrifices que tu as faits depuis si longtemps pour me les rendre et je ne l'oublierai jamais.

Je te dois un autre témoignage d'affection que tu me permettras de te donner respectueusement et tendrement.

Il y a longtemps, mon bon père, que Dieu m'a inspiré le désir de te parler au sujet de la religion. Je t'aimerais bien peu si, avec les convictions que j'ai et auxquelles j'ai consacré ma vie, je ne souffrais pas de sentir entre nous une si douloureuse différence.

Cette différence est grave : Nous pratiquons la religion catholique et tu ne la pratiques pas, bien que tu lui appartiennes et que tu y croies intérieurement. Nous savons que là est la vérité et nous tâchons d'y conformer nos actions; tu sais aussi que là est la vérité, mais tu

as pris l'habitude de n'y point penser et de vivre à côté de Jésus-Christ comme si son cœur et son amour ne te regardaient pas. J'ai beau faire, mon bon père, je te trahirais si je ne te disais pas que c'est un état grave, dangereux et qui me remplit de troubles et de craintes quand je pense que tu peux mourir en peu de jours ou en peu d'heures. Tu me diras peut-être : « Mais qui t'a « poussé à me parler de cela? » — Je te réponds devant Dieu : « personne; » et nous sommes, de toi à moi, dans la plus parfaite liberté. Cependant si ce n'est quelqu'un, au moins quelque chose m'a déterminé, et ce quelque chose, c'est, je te l'avouerai, l'idée de la mort.

J'ai été frappé de voir, dans le journal, tant de morts subites. J'ai vu mourir autour de moi cet hiver plusieurs personnes, et je me suis dit : Il serait possible qu'une nouvelle télégraphique m'apportât, comme à Mgr de Mérode, il y a trois semaines, ces mots : « *Votre père « se meurt;* » et une heure après : « *Il est mort !* »

Alors j'ai réfléchi; j'ai comparé les larmes consolées, rassurées, confiantes que ce fils répandait en me disant : « Mon père est au ciel, c'était un excellent chré- « tien. Il croyait en la miséricorde de Dieu et dans la « foi du Sauveur; au milieu de ma douleur, je suis « heureux. » J'ai comparé cela à l'angoisse que j'éprouverais en écrivant à Paris : « Mon Dieu, comment est-il « mort? Qui lui a parlé de Dieu? Qui en a eu le courage, « à cette heure de trouble où chacun perd la tête, et où « il faut faire, en cinq minutes, après toute une vie « d'indifférence, les affaires de son éternité? S'est-il « confessé, a-t-il reçu les sacrements du salut? — Mais « d'abord, entendait-il, pouvait-il encore parler? » Et

laisse-moi te dire, mon bon et tendre père, que ces seules pensées me déchirent le cœur et que je tremble en te les écrivant.

Et cependant voilà de quoi il s'agit.

Mon Dieu, si tu savais combien de fois nous avons entendu dire à ce pauvre M. Augustin Thierry : « Je « suis convaincu que la religion catholique est la seule « vraie. Je suis enfant de l'Église et veux lui obéir, et « certes, je veux confesser et me confesserai; le « Père Gratry est mon confesseur..., etc..., etc... » Et puis, un jour, las d'attendre et de solliciter cette âme toujours décidée et jamais agissante, Dieu a laissé fondre sur elle ce coup de foudre qui, en une seconde, lui a enlevé la parole, l'ouïe, la connaissance, et n'a laissé qu'une sorte de cadavre auquel le Père Gratry et le Père Supérieur ont parlé de Dieu et qui n'a pas donné un seul signe d'intelligence jusqu'au dernier souffle.

Et au contraire, nous avons vu mourir M. Wilberforce, si l'on peut appeler *mourir*, ce passage calme, serein, plutôt plein de certitudes que d'espérances, d'une vie où tout venait d'être sacrifié à la vérité, au royaume même de cette vérité.

Je parle de sacrifices, et, en effet, tout est sacrifice dans les conversions de ces catholiques anglais qui renoncent à toutes les habitudes de leur vie, à leurs positions, à leurs affections, souvent au commerce de leurs plus intimes amis et de leur famille, pour suivre Jésus-Christ. Et aussi quelles âmes élevées, éclairées, généreuses, désintéressées, récompensées de tout ce qu'elles ont quitté par des biens incomparables, par la paix de la conscience, par ce repos de l'âme qui suit les

déterminations généreuses et les sacrifices d'honneur! Mais toi, cher père, je cherche le sacrifice que tu aurais à faire, et je ne le trouve pas. Tu n'as même pas celui qui retient la plupart des hommes, celui du mal et des passions. La pratique de la foi ne serait pour toi qu'une source de joies nouvelles, elle ne t'imposerait rien de nouveau sous le rapport de ce qui coûte le plus aux hommes.

Tu n'as même pas à sacrifier le bien — si peu digne d'une âme élevée qu'il soit, mais enfin c'est un bien — le bien du *qu'en dira-t-on* et de la renommée. Car, par une très singulière coïncidence, on te croit généralement bon catholique, peut-être à cause de l'état que j'ai embrassé, à cause surtout de la régularité et de l'honneur de ta vie. Dix ou douze fois cela m'a été dit, je n'ai pas eu le courage de détromper ceux qui le pensaient. D'ailleurs, j'ai eu l'occasion de connaître et d'admirer la droiture de ton esprit à cet égard. Quand je suis entré dans les Ordres et que j'ai pris l'habit, je pouvais craindre que *l'ennui* d'avoir un fils prêtre ne t'inspirât de la gêne à mon égard; mais j'ai remarqué, et l'on a remarqué, avec quelle droiture tu as respecté et accepté la volonté de Dieu. Cela m'a rempli de joie, d'abord pour nos relations d'amitié, puis aussi pour toi-même, pour le bien de ton âme et pour les espérances que j'ai conçues de ta sincérité en matière de religion.

Vraiment je cherche les obstacles et je ne les vois pas. Tu n'as pas non plus celui de l'ignorance. Les malheurs de notre histoire passée nous donnent fréquemment ce spectacle d'hommes instruits, savants en

toutes choses, excepté en religion, et qui n'ont même jamais reçu cette première instruction chrétienne que les moindres enfants possèdent aujourd'hui. Tu as échappé à ce malheur et je n'entre jamais à la chapelle de Fourvière sans remercier la bonne Vierge qui t'a donné une enfance chrétienne et pieuse. Seulement tu as oublié; tu as appris en toute science, excepté en celle de la religion; tout est devenu homme et savant en toi, excepté le chrétien. Cela doit te faire comprendre comment des idées si négligées ont perdu leur véritable proportion, leur véritable grandeur, leur véritable beauté à tes yeux. Mais enfin, tu as l'instruction chrétienne, et tu comprends les enseignements de l'Église, c'est-à-dire pour quelles raisons et par quels motifs il est sage et rationnel de s'y soumettre.

Je ne trouve donc point d'obstacles, hélas! c'est peut-être un danger de plus. La raison de l'homme est si singulière qu'elle aime les difficultés, que les obstacles piquent son ardeur. Cependant, mon bon père, quelle ingratitude envers Dieu que de le mépriser parce qu'il a rendu le retour trop facile! A peu près comme un fils coupable envers son père et qui, le voyant faire les premières démarches de la réconciliation, se dirait : « Tant de « facilité me déplaît et je fais peu de cas d'une affection « si prompte à pardonner. » Hélas! c'est cependant le raisonnement tacite de plus d'un cœur à l'égard de Dieu.

Je t'en conjure, que ce ne soit pas le tien; il n'est pas digne de toi! Ne dis pas : « Dieu est si bon qu'il « est toujours temps de revenir à lui et de l'aimer... » Tu as le cœur trop juste pour ne pas repousser cet effroyable calcul d'ingratitude.

Je t'ai donné des raisons trop graves de réfléchir et de te convertir pour que j'en ajoute de secondaires. Cependant quelques-unes me frappent et sont dignes de toi. Je ne te parlerai pas de *l'unité parfaite* que ce retour à Dieu rétablirait entre nous tous. Tu ne comprends peut-être pas encore combien il y a de joie dans cette communion de toutes les âmes d'une famille dans le même service de Jésus-Christ; mais ce que tu peux comprendre, c'est combien nos amis seraient heureux de deviner un changement, d'autant plus secret et plus intérieur qu'il serait plus profond. Je ne te parle pas de moi; il dépend cependant de toi que le jour de ma première messe soit, comme pour Adolphe, le plus beau jour de ma vie. Enfin la destinée humaine est sujette à bien des traverses. Je vais mieux, et Dieu semble me rendre la santé; mais pourtant rien n'est certain. Tu peux donc me perdre, perdre ma mère et ma sœur, être seul sur tes vieux jours comme le fut mon grand-père; et ces afflictions peuvent devancer pour toi la vieillesse. Je me demande alors qui te soutiendra, qui te consolera? Où trouveras-tu ce qui fait patienter dans la douleur? Je sais bien la source de toute consolation; je sais bien ce qui m'a soutenu, fortifié, calmé, quand je me suis senti atteint d'une maladie mortelle, et que j'ai su que le médecin m'avait condamné. Je sais bien où j'indiquerai à toutes les âmes souffrantes et délaissées de chercher du secours. Comment donc t'aimerais-je assez peu pour négliger de te le dire? Comment serais-tu le seul homme en ce monde à qui je n'eusse pas le droit de dire : « Si vous souffrez, allez « à Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui

« êtes fatigués et accablés, et je vous soulagerai ! »

Et sans parler de grands malheurs, il y a des tristesses, des mélancolies, des *soleils couchants* dans la vie et au déclin de l'âge où tu es, que je pressens pour toi, et que je ne voudrais pas te voir approcher sans le secours de la foi et la pratique d'une religion éclairée.

Qu'est-ce donc que je prétends enfin? — Que tu te confesses, tout de suite... cette année... que tu fasses tes Pâques? — Que vais-je te répondre, mon père? Car je ne veux ni te prendre violemment et brusquer les choses, ni trahir mes inquiétudes, ma conscience, ma tendresse pour toi. Je prononcerai donc franchement le mot : « Oui, cette année; — pourquoi non? » Je t'indique le curé de Saint-Sulpice comme un prêtre universellement vénéré.

Je me mets, s'il le faut, à tes genoux pour te conjurer de réfléchir et de ne pas mépriser l'appel direct de Dieu. Tu seras émerveillé du bonheur que tu ressentiras après avoir signé ta réconciliation avec lui.

Adieu. Je ne te demande pas pardon, parce qu'à aucun jour de ma vie, je ne t'ai donné une plus grande preuve d'amour filial !

A madame Ferrucci.

Rome, 14 mars 1857.

Madame,

Je désire chaque jour vous écrire et je n'en ai pas la force. Mais j'espère que Dieu vous parle, et sa voix seule est digne d'être écoutée en de pareilles afflictions !

Courage, chère dame. « Bienheureux ceux qui pleu-« rent, car ils seront consolés ! » Il faut votre foi et votre charité pour comprendre et accepter cette parole du Sauveur des hommes.

Votre angélique fille vous a quittée, mais c'est un éloignement, ce n'est pas une rupture. Elle vit invisiblement parmi vous. Elle y revient comme la jeune et pure sainte Agnès, pour vous apporter les espérances d'une prochaine réunion.

Permettez-moi de vous redire cette légende si touchante contenue dans le Bréviaire romain : « Les parents « d'Agnès veillaient assidûment à la grotte de son « sépulcre. Ils voient tout à coup, au milieu du silence « de la nuit, une armée de vierges qui, revêtues de robes « tissues d'or, passaient à travers une grande lumière, « et au milieu d'elles la bienheureuse vierge Agnès « parée aussi de cette robe éblouissante, et à sa droite, « un agneau plus blanc que la neige. » Agnès prie les vierges saintes de s'arrêter, et, se tournant vers ses parents : « Vous voyez, leur dit-elle, que vous ne devez « point me pleurer comme une morte, mais réjouissons-« nous ensemble et félicitez-moi, parce que j'ai été « reçue parmi ces compagnes dans les demeures lumi-« neuses. » Le saint office de l'Église qui a abrégé, mais conservé cette belle histoire des actes de sainte Agnès, veut sans doute nous faire entendre par cet exemple, que nos bien-aimés, quand ils ne sont plus sur la terre, obtiennent cependant du Seigneur la permission d'y revenir invisiblement pour nous consoler, nous relever, nous apporter des messages de paix et d'espérance.

Les Actes du martyre de sainte Eugénie gardent un

souvenir analogue. Sa mère priait près de son tombeau; la sainte jeune fille lui apparaît et lui dit : « Claudia, « ma mère, réjouis-toi, réjouis-toi, parce que le Christ « m'a introduite avec mon père dans la gloire des « saints. » Elle ajoute que tous deux l'attendent et la recevront bientôt auprès de Dieu. « Recommandez à vos « fils, mes frères, dit-elle encore, de garder le sceau de « la croix par lequel ils mériteront de venir partager « notre bonheur. »

Non, la mort ne peut rien contre des liens si purs, formés de la main de Dieu. Il n'y a même pas interruption dans le commerce et l'intimité des âmes; il y a seulement passage du visible dans l'invisible, et c'est ce qui fait tant souffrir notre pauvre nature.

Je me tais, chère dame, et je vous quitte. Croyez que nous pensons souvent à votre douleur. Veuillez offrir mes respectueuses tendresses à M. Ferrucci.

Subiaco, fête de saint Benoît, 21 mars 1857.

Je vous écris ce mot aux dernières lueurs du plus joyeux feu d'artifice qui ait fait retentir les montagnes de la Sabine, aux derniers échos de ce cri mille fois répété par les enfants et les jeunes filles : « Viva san « Benedetto! »

Mon Dieu, quelles sont pures et belles ces fêtes d'Italie! Qu'il est heureux ce peuple d'avoir conservé la naïveté de ses vieux souvenirs et la religion de son enfance! Tout à l'heure, pendant que toute cette ville de Subiaco courait et chantait comme un seul homme,

je n'ai pu me défendre d'un retour pénible sur notre chère France, qui ne sait plus les noms des saints et acclame les solennités du despotisme. Et cependant j'aime mieux cette France telle qu'elle est, que toutes les terres du monde; mais je l'aime comme un champ de bataille, où j'espère, s'il plaît à Dieu, porter ma part de fatigues, de périls et de souffrances.

Ici, c'est le repos. Quel calme dans cette austère et majestueuse nature, dans ces rochers blancs, immenses et hardis, qui semblent avoir gardé depuis saint Benoît une sorte de recueillement monastique et aimer le silence, qu'il aimait!

Je me suis égaré avec un religieux respect dans ces sentiers presque inabordables où le grand fondateur de l'armée régulière de Jésus-Christ conçut et régla ses plans. Mais surtout j'ai baisé avec amour les pierres sanctifiées de ces grottes où, loin du monde encore rempli des derniers retentissements païens, il dicta des conditions à l'esprit humain subjugué, et organisa la victoire de l'esprit sur la chair. Quelle fécondité Dieu donne à ses saints! Une pierre placée au seuil de la plus profonde des grottes, où mon ami Adolphe a eu le bonheur de dire la messe et moi de communier, retrace l'admirable développement, la divine *portée* de cette œuvre commencée dans ce creux de roc par un mendiant; je vous en donne la substance :

« Ici, par saint Benoît, commença l'apostolat monas-
« tique. De cette roche que tu vois, par les fils du
« grand patriarche, presque toutes les plages du monde
« ont reçu la vraie foi. Par saint Augustin, l'Angleterre;
« par saint Wulfride, la Saxe, et ainsi toutes : l'Écosse,

« la Franconie, la Westphalie, la Frise, la Hollande, la « Transylvanie, la Suède, le Danemarck, la Norwège, la « Hongrie, la Bohême, la Prusse, la Russie, la Bavière, « l'Illyrie, et jusqu'aux rivages de l'Amérique, jusqu'aux « régions de l'Australie récemment connues... » Chacune de ces terres a été arrosée des sueurs ou du sang d'un religieux; chacune doit son nom chrétien à un apôtre, et cet apôtre fut un moine, et ce moine se rattache enfin à saint Benoît : voilà la fécondité de cette petite roche.

Il y a de ces petits carrés de terre qui ont bien mérité de tous les siècles et de tous les mondes. Les roches de Subiaco sont du nombre, après la grotte de Bethléem, après le jardin de Gethsémani, après le Calvaire. Vraiment je ne m'arrêterais pas... Vous me le pardonnez. Vous connaissez l'enivrement de ces radieuses journées de fêtes, cet enivrement si profond et cependant si incomplet où il y a place encore à tout l'abîme de nos désirs, et qui creuse seulement plus avant le goût et le besoin des fêtes éternelles. C'est ce sentiment-là que je vous envoie; c'est ce chant interrompu, ce *je ne sais quoi d'inachevé* qui est dans toute fête que je voulais sentir avec vous, aux pieds de Celui qui a promis de combler nos désirs, et de rassasier un jour les ambitions comprimées de nos cœurs. Souffrez-le, et ne refusez pas de prendre votre part de cette indicible mélancolie.

Il faut trouver dans ces révélations de nos royales destinées à venir, non le dégoût de la vie présente, mais le courage de la tenir vigoureusement, comme celui-là marche plus ferme qui entrevoit le but de son voyage. Pour moi, dans mon excessive infirmité, je me réjouis

de la pensée que je pourrai un jour, bientôt, combattre, lutter, souffrir, réussir, ne pas réussir pour Dieu. Une sorte de maturité se fait à cet égard dans mon cœur. Je sens l'heure venue, et dès qu'une brise plus forte soulève mon âme, de quelque horizon qu'elle lui vienne, ce besoin, cette faim et cette soif s'emparent de moi plus violemment. Vous le dirai-je? Oui, si vous voulez entendre que j'ose à peine penser à ces choses... Mais vraiment mes prières ferventes, ardentes, ailées, aboutissent toujours, malgré moi, à cette unique prière : « Seigneur, faites-moi la grâce de mourir en donnant « mon sang pour vous. » Vous le voyez bien, le temps de se donner, le temps d'agir est venu. Hélas! et cependant je ne suis rien!...

Rome, 30 mars 1857.

. . . .
. . . .

J'ai reçu ta lettre au sortir d'une retraite que j'ai faite au noviciat des Pères Jésuites, à Saint-Eusèbe (1). Ce n'est pas sans une émotion aussi douce que profonde que j'ai retrouvé les longues méditations, le profond et absolu silence, les autels aussi et les grâces qui ont rendu si beaux, l'année dernière, les jours de mon sacrifice. J'ai été bien heureux, Charles. Nous sommes

(1) C'est pendant cette retraite qu'il écrivit les Méditations citées par le P. Gratry, dans le livre intitulé : *Henri Perreyve* (p. 186 et suiv.), et publiées depuis avec d'autres en un volume sous ce titre : *Méditations sur les saints Ordres*.

coupables, mais aussi que nous sommes absurdes et grossiers quand nous oublions de penser que le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger! Oh! oui, quel ami que Jésus-Christ! quelle indulgence! quel retour toujours miséricordieux d'une intimité négligée quelquefois trop longtemps! Quel rapprochement de son cœur au nôtre au pied de l'autel! quelles larmes! quelles vues claires et vraies de la vanité des joies dont nous avons fait le sacrifice et du *tout de Dieu* que nous avons pour partage! Enfin j'y reviens; ce bonheur est intime, calme, pénétrant; je ne puis t'exprimer combien j'ai été reconnaissant à Notre-Seigneur de ces jours accordés dans sa paix.

... Voici la fin de notre séparation; avec quelle joie je t'embrasserai dans les premiers jours de mai, presque à la veille de nous prosterner tous deux aux pieds du Seigneur pour en recevoir la sainte ordination du diaconat. Nous partagerons nos grâces, nos prières, nos méditations; nous partagerons..., c'est-à-dire que nous ferons, comme toujours, ce partage inégal où je reçois de toi plus de bons conseils et de bons exemples que je n'en donne jamais. Mais enfin c'est une inégalité qui ne me rend pas jaloux et que j'accepte comme un secours de Dieu. Que notre amitié soit égale, et après cela, que Dieu nous dispense ses grâces comme il le veut! Je lui demande toujours de te faire encore meilleur pour le grand bien que tu feras un jour à ses enfants.

Je t'embrasse bien tendrement à ses pieds.

Rome, 2 avril 1857.

..... Tu me demandes, très cher ami, des détails sur le sacre de Mgr Amanthon. Tu sais qu'il a été fait à Sainte-Sabine par le cardinal Villecourt; c'étaient donc deux bons serviteurs de Dieu, l'un sacrant l'autre. Il y avait bien un peu de gaucherie dans tout cela, rehaussé par beaucoup d'humilité, beaucoup de pieuse émotion, beaucoup de tremblement; mais enfin la cérémonie s'est bien achevée par quelques paroles éloquentes du cardinal, et le nouvel évêque nous a donné sa bénédiction à travers de douces larmes.

Je sortais de retraite pour voir cette belle cérémonie, vraiment catholique et française. J'ai fait une bonne retraite chez les Pères Jésuites, à Saint-Eusèbe, comme l'an passé. J'ai retrouvé avec une profonde émotion les lieux qui ont vu mes serments et les préparatifs immédiats de mon sacrifice. Dieu veuille avoir entendu les nouvelles promesses que je lui ai faites!

Je vais publier dans le prochain *Correspondant* un travail intitulé : *Des transactions en matière de foi* (1). Le sujet m'a été donné par le Saint-Père lui-même, qui est fort préoccupé de ce danger et le redoute beaucoup pour la France. J'ai pensé calmer ainsi des inquiétudes et redresser peut-être quelques idées fausses. C'est une question délicate. On a hésité à la rédaction, mais enfin on a passé outre et on l'imprimera. Entre les violences de ceux qui voudraient nous ramener à des re-

(1) Ce travail a pris place dans les *Entretiens sur l'Église catholique*, t. Ier, ch. III, p. 143-160.

grets sanguinaires et faire de l'Église un monstre régnant par la terreur, et les idées vagues, fausses d'un rationalisme qui se prétend catholique sans l'être, notre place est bien difficile. Mais enfin c'est le poste que nous avons reçu de Dieu, il faut s'y défendre à tout prix.

Adieu, je t'écris à la grosse, car j'ai très mal aux yeux, mais j'ai voulu t'envoyer tes œufs de Pâques. Je t'embrasse donc bien tendrement, cher ami et cher frère.

A l'abbé de la Boissière.

Rome, 11 avril 1857.

Mon Dieu! que le temps est cruel, cher monsieur l'abbé! Il nous trompe, il nous tue en cachette et sans même nous faire souffrir, il nous éloigne de nos amis et jette entre eux et nous de grands intervalles. Je ne vous donnerai pas les excuses ordinaires, non, je ne vous oublie pas; mais la vie commence pour moi préoccupée, ahurie, sans trêves ni heures pour les réflexions à deux et les correspondances suivies; je suis encore faible, je travaille trop peu; le temps dont je puis disposer est tout entier à mes pauvres études si interrompues, et enfin à Rome!

J'ai vingt-six ans aujourd'hui. C'est effrayant! Et avec cela, j'ai découvert que je ne sais rien et que je n'ai encore rien fait : voilà pour celui qui écrira mon histoire. Hélas! cher monsieur, que je suis impatient de faire un peu de bien aux âmes au nom de Jésus-Christ! Vous avez le secret de cette ardeur intérieure qui me

fatiguait tant aux Eaux-Bonnes et qui me suit partout. Où sont les âmes que je dois instruire et aimer? Où sont les épis de cette gerbe que le prêtre glane dans les larmes et dans les angoisses? Où sont mes enfants? Je ne les vois pas encore venir. Vous me parlez de mes écrits... vous avez raison. Il vaut cent fois mieux confesser un chiffonnier que faire un bel article inutile dans une revue à la mode; mais où est donc mon cher chiffonnier? Encore une fois c'est lui que je cherche.

Je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez été affligé du coup affreux qui a frappé le diocèse de Paris. Il y a deux jours à peine, dans un couvent retiré de Rome, un bon moine nous a demandé s'il était bien vrai que l'archevêque de Paris eût été tué par un prêtre; il ne voulait pas le croire. Nous avons appris ce terrible événement de la bouche même du Saint-Père qui venait d'en recevoir la nouvelle peu d'heures avant notre audience. Pie IX a répété à plusieurs reprises : « Il « avait un si bon cœur! » Voilà, je crois, une belle oraison funèbre.

Les nouvelles que j'ai reçues de Paris sont très mauvaises. Il y a une grande irritation dans le peuple contre le clergé, ceci joint à la recrudescence du voltairianisme dans les mauvais journaux. Je pense que vous admirez avec nous l'amour que le gouvernement français professe pour la *liberté de conscience* en interdisant sévèrement tout ce qui, de près ou de loin, sent la politique, mais en permettant d'insulter chaque matin le clergé et de calomnier l'Église. Voilà ce que l'*Univers* appelait naguère fort spirituellement la *soupape du régime;* et en effet, c'est par là qu'on laisse s'échapper le trop-plein

de la vapeur. Ce sont choses qu'on commence à comprendre ici et que nous expliquons de notre mieux. J'en espère enfin la rupture du clergé avec le gouvernement actuel et la cessation, pour les catholiques, de ce scandale, beaucoup trop long déjà, de l'alliance du despotisme avec l'Église.

Dans peu de mois, j'aurai la grâce d'être ordonné diacre. Combien je vous demande, cher abbé, de prier pour moi! Nous avons tant besoin de la vertu de force au milieu de cet affaiblissement de toute conviction et de tout honneur! Notre pauvre France est comme détrempée dans du lait; l'armée seule a été grande. Des jours viennent où il faudra peut-être aux ministres de Dieu le courage qui a soutenu le clergé de France en 1793. Daigne le Seigneur tremper sept fois nos cœurs dans le sang de l'Agneau!

Adieu, cher monsieur l'abbé, croyez à mon inaltérable attachement en Notre-Seigneur.

Rome, lundi de Pâques 1857.

... Nos Pâques ont été splendides : le Saint-Père, beau à ravir le cœur, et sa voix tout accentuée de ces notes plaintives et sonores qui charment les hommes et doivent plaire à Dieu. La grande bénédiction a surpassé ce que j'en connaissais. La place Saint-Pierre était absolument couverte, et l'on prétend que, de mémoire d'homme, tant d'étrangers ne se sont point pressés aux cérémonies de la Semaine sainte. La guerre de Crimée avait fait ajourner bien des projets que cette année a pu

satisfaire. C'est, je crois, la vraie explication. Vous savez tout le reste : cette volée de cloches interrompue par le roulement des tambours, ce grand silence de tout un peuple, tous ces fronts découverts, cet ange vêtu de blanc paraissant entre le ciel et la terre, ce coup de canon pour saluer la joie de toute la famille catholique, cette voix, cette belle, forte, tendre et bien-aimée voix flottant dans ce grand silence d'amour, et ces mains enfin si haut élevées vers le ciel retombant surchargées de bénédictions sur nos pauvres cœurs ! Bénissons Dieu, madame, bénissons-le de nous avoir donné la foi ! Quel don que celui de la foi ! Quels mouvements de joies profondes et d'intimes triomphes dans les plus pauvres des cœurs, quand ces cœurs croient ! Quel bonheur de croire ! Prions bien Dieu de confirmer en nous cette grâce. C'est le plus beau signe, la plus profonde distinction posée sur cette terre entre les âmes des hommes !

Mon Dieu, c'est déjà le *lendemain*, et je sens que je vous envoie des ombres au lieu de rayons !

Paris, 16 mai 1857.

Eugène, tu m'as tant dit que tu veux une longue lettre, et j'ai tant pris avec moi-même l'engagement de t'écrire au moins six ou huit pages, que si cela dure ainsi, je ne t'écrirai jamais. Dans ce moment, cher ami, je prépare mon examen ; j'ai eu quatre enfants du catéchisme de première communion à prêcher particulièrement ces jours-ci, un article à terminer, des épreuves

à corriger, etc... Je ne me sens pas fort avec tout cela, souvent fatigué, me levant tard : voilà qui t'explique, avec le Bréviaire et les dérangements inévitables dans le monde, comment je ne fais pas ce que je veux en fait de lettres et de visites. Je prends donc le parti de t'envoyer un seul mot pour te promettre encore de passer cinq à six jours à F... (si les Pères le permettent), mais après mon ordination, car on veut à l'Archevêché que je fasse ma retraite à Saint-Sulpice. Voilà donc que je vais passer le seuil de ce cher séminaire où j'ai tant de fois mis les pieds depuis mon enfance sans avoir jamais laissé, jusqu'à présent, fermer la porte sur moi... Eugène, tu as bien fait de donner tout, sans réserve, sans restriction, sans mesure ni conditions à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quoique rien ne me pousse à la vie religieuse, je ressens plus fortement et surtout plus constamment et plus régulièrement que jamais, l'absolue nécessité de quitter les circonférences où tout passe, s'agite, fuit, où il y a beaucoup de troubles et beaucoup de tristesses, pour tendre au centre où la vie se recueille, où le cœur trouve un point fixe, où l'amour de Dieu permet à l'âme de voir au-delà du temps et d'aimer autre chose que la mort. Eugène, marchons dans ce sens. Je vois bien que Dieu s'est mis à l'œuvre, qu'il a pris nos âmes et qu'il les travaille. Pour moi, je le sens pour ainsi dire chaque jour : certaines choses se font en moi tout à fait à mon insu; je vois tout à coup que tel rayon de la terre a pâli, que tel désir habituellement très invincible a perdu de sa force, que tel lien s'est relâché. Je suis avec une ombre de mélancolie, mais au fond avec une grande reconnaissance, cette voie

nouvelle où Jésus-Christ semble me conduire. Soyons fidèles. Laissons faire cette main douce et irrésistiblement forte. Laissons-nous ceindre par cet *autre divin* qui mène les élus là où ils ne veulent pas : *alius te cinget, et ducet quò tu non vis.*

Adieu, je me promets quelques bonnes heures à ton bras sous les ombrages de F... Nous nous redirons, mon cher ami, qu'il n'y a qu'un seul nécessaire : *unum est necessarium*, et que l'heure où nous aurons le bonheur de le bien comprendre sera la meilleure et la plus féconde de notre vie.

Tu prieras pour mon ordination et tu demanderas le *spiritum ad robur* dont nous aurons prochainement besoin quand sera sur nos têtes la tempête qui se prépare.

Au R. P. Lacordaire.

Paris, 26 mai 1857.

Mon bon Père et excellent ami,

Je vous écris ces deux mots, que je prolongerai autant que possible, pour vous demander un souvenir à votre messe le 6 juin prochain, jour auquel j'aurai le bonheur de recevoir l'ordre du diaconat.

Combien nous avons besoin, en ces temps et surtout en face des tempêtes qui se préparent, de cet esprit de force, *spiritum ad robur*, dont les cœurs des prêtres ont, ce me semble, laissé défaillir la vertu ! Je vous en

conjure, demandez-le pour moi, car je sens combien il est difficile d'échapper à l'influence de la contagion, et je tremble de souffrir en moi quelque diminution de cette passion pour la justice que Dieu avait daigné allumer dans nos cœurs.

Merci, au nom de tous ceux qui vous aiment, pour votre dernière admirable conférence. Voilà des consolations !

On redit beaucoup à Paris un mot de l'Empereur (puisqu'il faut l'appeler par son nom), un mot, dis-je, de l'Empereur sur vous. Peut-être en êtes-vous à l'ignorer. On rapporte que l'Impératrice disait à l'une de ses dames : « Je veux entendre prêcher le Père La-« cordaire. On assure que c'est le plus grand orateur « de France, et je ne l'ai jamais entendu ! Je veux l'en-« tendre absolument ! » A ces mots l'Empereur, qui lisait une lettre dans une embrasure de fenêtre, se retourne et dit tout haut : « J'entends que ce nom-là ne « soit jamais prononcé devant moi. » Le mot a beaucoup couru, et dans des sphères très différentes de la société parisienne.

En revanche, bien cher Père, je connais des cœurs dans lesquels votre nom grandit et devient synonyme de tout ce que l'amour intègre de l'honneur et de la justice a de plus sacré. Laissez-moi vous dire, moi, le plus petit de ceux-là, que nous sommes plus que jamais avec vous, et vous promettre, avec le soutien de notre fidélité, l'onction toujours plus pure et plus forte de la grâce du Seigneur : *Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem; propterea unxit te, Deus, Deus tuus...*

Je veux promettre au roi bien-aimé que nous ser-

vons seul, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le jour de mon diaconat, l'abandon plus absolu que jamais de toute ma vie, de toutes mes forces, de tout mon sang à son service! Vous me l'avez dit souvent jadis, mais je commence seulement à le comprendre. Quelle joie ce serait, quel honneur, quel surcroît de grâces, que d'avoir à souffrir, peut-être à donner notre sang pour le témoignage de la foi et de notre amour! Je n'ose le désirer explicitement, mais il y a des heures où je sens ce désir bouleverser le fond de mon âme! Ah! je le sens aussi, ce désir m'unit à vous. Je vous retrouve dans cette prévision de dangers que nous aurions peut-être à courir ensemble, je vous retrouve surtout dans le mépris des prospérités et des honneurs terrestres que la prévision de ces combats jette si avant dans nos âmes!

Demandez donc au Seigneur pour moi un cœur plus généreux, plus fort, plus absolument désintéressé, plus étranger à ce siècle. *Nolite conformari huic sæculo.* Bénissez-moi aussi, vous à qui Dieu a fait sous ce rapport de si grands dons! Je le prie souvent de vous faire une âme humble, douce et pieuse, afin que rien ne manque à votre couronne d'élu.

Adieu, Père. Laissez-moi me taire après ce court embrassement, ou plutôt, pressé contre ce cœur de père et d'ami où j'ai toujours trouvé un si sûr refuge, laissez-moi continuer encore à vous dire combien je vous aime.

Paris, 12 juin 1857.

Mon bon et tendre ami,

Mon silence doit t'avoir étonné. Cependant je n'ai pas voulu t'envoyer une mauvaise nouvelle sans pouvoir la modifier par une nouvelle meilleure. J'ai été malade, mais je puis te dire aujourd'hui que je vais beaucoup mieux et que mon rétablissement complet sera l'affaire de quelques jours, s'il plaît à Dieu.

Le second jour de ma retraite à Saint-Sulpice (1), j'ai été saisi d'une congestion à la poitrine, j'étouffais et je toussais jour et nuit. Il m'a paru de mon devoir de ne pas quitter la retraite, et j'ai fait courage, *fatto coraggio*, comme on dit en Italie, jusqu'au samedi de l'ordination. Ce samedi-là était le jour attendu, le jour des grandes grâces du Seigneur; il a été aussi le jour des grandes fatigues. A peine l'ordination terminée, je n'ai eu que le temps de rentrer chez mes parents, de me mettre au lit et de faire appeler un médecin; on m'a tiré du sang, et depuis ce jour, j'ai vécu dans les remèdes. Enfin, je vais mieux, mais voilà encore une épreuve; voilà une nouvelle marque de mon inutilité, une nouvelle humiliation pour tant de désirs d'activité, d'apostolat que le retour de la santé réveille aussitôt dans mon âme, mais que Dieu ne trouve sans doute pas assez purs, puisqu'il ne les accepte pas.

Tu m'as écrit à Saint-Sulpice une belle et excellente lettre, mon Eugène. Je t'en remercie du fond du cœur. Je l'ai lue, relue et méditée. Ah! que tu as raison quand

(1) La retraite préparatoire au diaconat.

tu me parles de tout remettre dans le cœur de Celui qui ne trompe jamais les affections sincères et qui donne toujours plus d'amour qu'il n'en reçoit! Que ne comprenons-nous assez l'unique nécessité de cet incomparable amour! Que ne le croyons-nous de telle sorte que les misérables accidents de nos illusions ou de nos désillusions en soient d'avance rendus sans importance et sans valeur à nos propres yeux! Quelle folie que de tenir en nos mains le bien suprême, la suprême beauté, la bonté incomparable, l'amour sans fin, et de chercher toujours, de demander toujours au monde ce que le monde ne peut nous donner, de nous plaindre toujours, de souffrir toujours, de n'en avoir jamais fini!

Je t'assure, mon bon Eugène, que j'ai bien demandé à Notre-Seigneur de prendre tout mon cœur dans cette ordination, et j'espère qu'il l'aura fait. Elle a été bien belle. La cérémonie était à Saint-Sulpice et nous étions à peu près trois cent douze ordinands. Je ne te dis rien de la *prostration* que tu connais mieux que moi; elle s'est faite comme par un seul homme. Je me suis bien rappelé ton ordination au diaconat et le bonheur que j'eus alors de recevoir presque de tes mains le corps du Seigneur. Le cardinal Morlot officie simplement, gravement, avec moins d'affectation, mais aussi moins de dignité et de grâce que le pauvre Mgr Sibour; on pensait à lui dans cette cérémonie.

Le pontifical, au séminaire, nous a été expliqué par M. X..., mais j'ai vécu de cœur et d'âme avec M. l'abbé Baudry (1). C'est une âme admirable, avec des lumières

(1) Directeur au séminaire de Saint-Sulpice, depuis évêque

et des dons d'une richesse inouïe. Il nous a fait un seul sermon, le dernier; comme sermon, c'était fort imparfait; mais enfin c'était une parole, une vie, une âme, un cœur! Aimons, Eugène, aimons, si nous voulons jamais parler aux hommes.

Je pense toujours à mon petit voyage, tiens-le pour certain si Dieu le veut. En attendant, aime-moi comme je t'aime.

A madame Ferrucci.

Allevard, 13 août 1857.

Très chère dame,

J'aurais répondu plus tôt à l'excellente lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire le mois dernier, si mon départ pour les Eaux et les premiers soins d'une installation n'avaient absorbé mes instants. Je m'empresse de profiter des premiers moments libres pour vous écrire. J'accepte très volontiers, chère madame, la nouvelle combinaison qui se présente pour le travail dont nous avions parlé (1). Je serai plus libre, plus à mon aise de cette façon; je ne dirai rien de moins, peut-être *plus* que je n'eusse osé dire, et j'aurai encore le bonheur de pouvoir parler un peu à notre public français de vos ouvrages et de leur portée morale.

de Périgueux, mort dans son diocèse en 1862. — Voir le volume des *Biographies et Panégyriques*, par l'abbé Perreyve, publié en 1867; nécrologie de Mgr Baudry, p. 292.

(1) Voir dans le volume des *Biographies et Panégriques* la biographie de Rosa Ferrucci, p. 136.

Veuillez donc m'envoyer, dès que vous le pourrez, un exemplaire de votre cher livre que j'aimerai à bien des titres.

Je suis fort touché, chère madame, des choses que vous me dites sur vos dispositions intérieures. Ces versets d'Isaïe, que l'office de l'Église vous a fait entendre sur le tombeau de votre chère Rose, me semblent comme un appel direct de cette sainte enfant vers la vie de la charité, du don extérieur et généreux de soi-même. C'est là, Madame, je le crois plus que jamais, c'est là que vous trouverez la solide consolation. Votre vie est maintenant comme un édifice ruiné. Si l'édifice reste à terre, il ne servira plus ni aux hommes ni à Dieu, et telle n'est pas très certainement la volonté du Seigneur. Il faut courageusement reconstruire cette vie qui a sa mission, ses devoirs, ses destinées, et la reconstruire, selon moi, sur *le plan de la charité*. Donnez-vous, donnez-vous intellectuellement dans de bons livres, puisque Dieu vous a fait le don particulier de pouvoir manier cette arme difficile; donnez-vous surtout *cordialement* aux pauvres, aux malades, aux enfants, à toutes les faiblesses, à toutes les misères. Mon Dieu! quel courage on puise pour supporter ses souffrances dans la vue de tant de malheureux! et quelle énergie on trouve dans le sentiment qu'il faut les secourir, les calmer, les consoler! On n'a plus le temps de penser à soi, on n'a plus de larmes sur ses propres malheurs, on sort de soi pour entrer dans le cœur de Dieu, dans ce cœur *universel*, qui n'est étranger à rien de ce qui souffre sur cette terre!

Je vais mieux. J'ai quelque espérance de retrouver

assez de force et assez de voix pour faire l'œuvre de Jésus-Christ. Madame, j'ai un immense désir et une immense peur du sacerdoce. J'en suis si indigne! Priez pour moi, recommandez-moi aux prières de votre sainte enfant; il y a de bons prêtres dans l'Église de Dieu, mais ce sont des saints qu'il lui faudrait, il y a trop longtemps que le monde n'a vu des saints! Hélas! priez pour nous! Les affaires générales sont toujours très graves. Il y a bien des menaces; on croit que la prochaine révolution sera très violemment hostile à l'Église. Que Dieu nous donne assez de foi et d'amour pour traverser sans faiblesse cette tempête!

Mille tendres amitiés à M. Ferrucci. Mes souvenirs affectueux à M. Gaëtano (1), et à vous, chère et bonne dame, l'assurance de ma respectueuse affection.

A l'abbé de la Boissière.

Paris, 4 novembre 1857.

Combien je vous remercie, cher monsieur l'abbé, de votre bonne et aimable lettre! Vous avez bien raison de dire que l'amitié de cet *Henri-là* est trop solide pour qu'un méchant souffle venu, on ne sait d'où, puisse l'ébranler. Croyez toujours ainsi et faites-moi la grâce de n'avoir pas l'ombre d'un doute en ce sujet.

Je vous écris au sortir même de la Sorbonne, où je viens de subir un examen en théologie. Beaucoup de personnes m'ont engagé à prendre mes grades. J'ai été

(1) Le fiancé de Rosa Ferrucci.

reçu, mais je vous confesserai que je n'ai pas été brillant. C'est une chose effrayante et propre à ramener aux *considérations modestes*, que l'incertitude où nous sommes par rapport à notre propre esprit. Que de faiblesses, que d'absences, que d'ignorances, même après qu'on s'est donné beaucoup de mal pour savoir quelque chose! Voilà les salutaires réflexions où m'a conduit mon grade de bachelier en théologie, et je crois que c'est le meilleur résultat que je puisse en tirer.

Au reste, je prends ces grades pour m'obliger à fournir un certain programme d'études, méthodique et suivi. On a beau dire, on travaille beaucoup plus lorsqu'on se sent talonné par un examen qu'il faut passer dans deux mois, dans deux semaines. On apprend pour ces occasions-là des choses ennuyeuses, des détails qu'on n'apprendrait jamais sans cette espèce de contrainte. Pardonnez-moi donc cette fantaisie, et moyennant cela, je vous permets de vous moquer à votre aise de mon bonnet carré.

Le sérieux est que je vais être prêtre dans six mois. Hélas! que j'ai lieu de trembler devant cette dignité si sainte, devant cette charge si écrasante pour la faiblesse humaine! Si les inquiétudes et les angoisses de la maladie m'ont un peu *vieilli* dans le bon sens du mot, il me reste encore beaucoup de cette frivole et mauvaise jeunesse dont parle saint Paul quand il dit : *Juvenilia desideria fuge.* Que de vanité! que d'attachement à moi-même! que de négligence des intérêts de Dieu pour le soin des miens!

Je vous assure que je rougis bien profondément en vous écrivant ces lignes, et en me sentant si indigne de

conduire les âmes pour la gloire de Jésus-Christ! Je vois tout ce qu'il faut que Dieu fasse en moi pendant ces six mois pour que je n'arrive pas trop vide de vertus sacerdotales à l'autel de ma première messe. Vous prierez pour moi, n'est-ce pas? et vous me recommanderez aux saintes âmes que vous dirigez. Vous avez donc encore souffert? Combien je voudrais vous voir plus de forces! Moi aussi j'ai été souffrant, j'ai encore craché du sang. Adieu, je vous promets de reprendre notre chère et très chère correspondance.

Au R. P. Adolphe Perraud.

Sorèze, 21 novembre 1857.

Mon bon Adolphe,

Voici les premières vêpres de sainte Cécile, et je veux fêter avec toi le souvenir de ces solennités gracieuses et chères auxquelles nous avions le bonheur d'avoir part l'an passé. Revenons donc, si tu le veux, un instant, aux pieds de cette grande sainte, devant cette statue de marbre couchée dans le sommeil du martyre et que nous avons tant de fois admirée ensemble, dans cette église souterraine où la courageuse héroïne ne refusa rien au divin époux. Nous y voilà bien, n'est-ce pas? Quelle fête! Quelle foule! quelle musique!

C'est ainsi, cher ami, quand je suis seul le soir, dans mon fauteuil, la tête dans les mains, que je revois notre chère vie de Rome, nos causeries graves et douces le

long des voies immortelles, et nos prières aux pieds de ces chers tombeaux auxquels on laisse toujours, en les quittant, une partie de son âme. Vivons là souvent. Tu sais bien encore que même ici-bas, entre âmes sympathiques, il suffit quelquefois d'une heure de rencontre pour établir une amitié impérissable. Nous avons eu cette heure avec les plus grands saints dont la terre romaine garde les dépouilles : avec saint Sébastien, sainte Agnès, sainte Cécile et tant d'autres, amitiés divines qui planent sur notre vie et la béniront !

Je rapproche ces souvenirs sacrés du souvenir aimable de notre vie commune ; ils ne font qu'*un* dans mon cœur. Tu as été bien bon pour moi, bien indulgent, et tu as pu voir combien il y avait d'harmonie entre nous. Dis-moi que le temps ne pourra rien contre des choses si assurées, et que je retrouverai toujours en toi le fraternel compagnon de la *via delle Murratte*. J'admire comment la Providence me fit ce bon et charmant cadeau de ta compagnie, sans laquelle ma vie à Rome eût été fort triste, et je l'en remercie aussi vivement qu'au premier jour.

Je sais que tu es accablé de besogne ; mais qui est-ce qui n'est pas accablé? Pour moi qui n'ai rien à faire, j'ai à peine le temps de respirer. Il y a cependant des gens qui ont toujours du temps pour tout. Le P. Lacordaire est admirable à cet égard ; il semble commander aux heures et défendre à la brièveté des choses de l'importuner. Je n'ai pas cette vertu, et je ne sais que t'embrasser à la hâte, très tendrement, aux pieds de l'harmonieuse et poétique reine des catacombes de saint Calixte.

Sorèze, 22 novembre 1857.

Je veux vous confier très simplement l'émotion où je suis au moment où j'écris cette lettre. C'était aujourd'hui la fête de sainte Cécile, patronne de l'École de Sorèze, et il y avait grande réception. On a encore voulu me faire parler. J'ai redit les impressions de la fête de sainte Cécile dans ses catacombes à Rome, les exemples de sa vie, les encouragements que nous devions trouver, nous chrétiens de ce temps, dans les modèles des martyrs contre les dangers de faiblesse, de trahison, de lâcheté qui nous environnent de toutes parts. Je vous confie que j'ai bien parlé. J'étais ému et tremblant, mais très maître de moi. Je n'avais pas écrit, mais médité mon sujet, et je n'ai pas perdu un seul mot de ce que j'avais résolu de dire. On m'a accablé de compliments, et le P. Lacordaire, au banquet de l'École, a porté un toast « à ma jeune éloquence sur laquelle Dieu a de « grands desseins ». Le tonnerre d'applaudissements qui a enveloppé cette saillie m'a un peu enivré.

Je suis rentré dans ma chambre et je me suis mis le front contre terre devant Celui qui seul est digne d'honneurs. Mais enfin, je ne vous cache pas que cette révélation m'a rempli le cœur d'espérances. Serait-il vrai que j'aurai ce don redoutable et sacré de toucher les cœurs et d'émouvoir une assemblée? Je n'osais jamais le croire. Il me semblait que j'étais trop impressionnable, trop emporté... mais chose étonnante, c'est comme une merveille! Après les premiers mots qui sont tremblants, j'entre dans un calme et une lucidité surprenante qui se

communique à ma voix et à mes gestes. Je puis parler lentement, prononcer de façon à être entendu de loin, et je sens que j'*oserai* bientôt me *livrer* aux élans et aux vols hardis de la parole.

Hélas! je ne vous redis pas ces espérances sans quelque amertume. La parole brise. Hier au soir j'étais souffrant, et puis, il y a un certain enivrement et comme une volupté dans cette sorte de succès qui pénètre jusqu'aux dernières divisions de l'âme, *usque ad divisionem animæ*, et qui, après un court délire trop fort, laisse l'âme en de grandes mélancolies. Et cependant, j'ai à peine approché mes lèvres de cette coupe enivrante! Que serait-ce donc si Dieu réalisait la prophétie qu'on vient de faire et de saluer? Hélas! priez pour moi. J'ai peur de moi-même, et cependant je sens qu'il faut commencer à être un homme, et à donner tout ce qu'on peut donner pour la gloire de Dieu.

Tout à l'heure, le P. Lacordaire est venu me trouver. Il a fermé ma porte, s'est assis au foyer, et m'a parlé d'être aumônier de l'École, ajoutant que ma vie serait heureuse à Sorèze. Je vous avoue que bien des choses pourraient me séduire. Cette École est admirable, j'y suis connu et aimé; je suis même étonné de l'affection que me témoignent ces jeunes gens avec lesquels j'ai si rarement et si peu vécu. Plusieurs d'entre eux m'ont eux-mêmes parlé de ce rêve, évidemment, c'est celui du Père; cependant, il a vu à mes premières réponses que j'avais d'autres desseins.

— Lundi. Je reprends ma lettre d'hier. Le bon Père est venu me chercher ce matin avant que je fusse levé. A peine me donnait-il le temps de m'habiller. Il m'a

emmené dans sa chambre, ses propositions se sont modifiées : Il m'offre une position indépendante dans l'École; je travaillerai près de lui; je ferai ce que je voudrai; j'irai à Paris quand je voudrai; je prêcherai à l'École quand je voudrai... tout cela me torture l'esprit. Je lui ai dit que je crois ma destinée véritable fixée à Paris qui est mon diocèse, mon centre naturel. J'ai la crainte de lui avoir fait une grande peine. Vous savez combien cette âme a d'énergie dans ses espérances et ses désirs, et quels retours subits on peut y craindre. Je suis dans la peine. Le Père me dit que je manque mon avenir si je me laisse donner une position fixe à Paris; qu'auprès de lui, j'aurais toute ma liberté d'action avec une atmosphère jeune, virile, forte, qui me sied bien et me tente en effet, mais, en bonne foi, se fait-on prêtre pour écrire quelques articles dans *le Correspondant*, et prononcer quelques discours devant un auditoire choisi? Vous le savez, tel n'a jamais été mon idéal. Je rêve une vie mêlée d'œuvres et d'études. J'ai besoin d'activité extérieure, et *un je ne sais quoi* me dit que Paris est mon église, et le vrai champ que je dois labourer.

Cependant j'ai des doutes, des angoisses, des tiraillements dans le cœur. Une parole ferme, décidée comme celle du P. Lacordaire impressionne toujours. Dites-moi quelques bonnes paroles; j'en ai besoin. Quel moment difficile et plein de périls que celui où il faut faire son choix, et commencer sa carrière! J'espère que Dieu seul me tracera le chemin, et j'attends le signe de cette main bien-aimée.

A M. Ampère (1).

Sorèze, 29 novembre 1857.

Monsieur,

Voilà plus de six mois que je vous ai quitté; puis-je croire que je ne vous ai pas encore écrit? Il y a contre ceci tant d'invraisemblance, surtout dans mon cœur, que je ne sais où prendre mes excuses. Hélas! monsieur, que nous avons grand besoin qu'un jour, on tienne compte de nos bons désirs, de *ceux-là mêmes* que nous n'aurons pas complètement réalisés! Mais enfin, je profite de la paix douce et chère que me fait à ce moment l'amitié du bon Père de Sorèze pour revenir à vous, et aussi par vous, monsieur, vers ceux qui vous entourent, qui ont été si bons et si indulgents pour moi, et envers lesquels je ne puis supporter les apparences mêmes de l'ingratitude.

Je n'irai point cette année en Italie, je me suis laissé prendre aux doubles filets du P. Lacordaire à Sorèze et du P. Gratry à Hyères; on me tient trop bien maintenant pour me lâcher. Je suis heureux ici; on respire dans cette belle École, au milieu de ces jeunes gens, élevés un peu à la militaire avec le tempérament de la paternité, et autour de ce cher et vénéré P. Lacordaire, une atmosphère forte, pure, libre. Je vous confie que je suis fier aussi d'une amitié si grande, si peu explicable par la raison, et qui satisfait d'autant plus le

(1) J.-J Ampère, membre de l'Académie française, mort en 1864.

cœur qu'il y a moins de *logique*. Enfin c'est ainsi que je passe de longues heures avec lui; nous oublions tout ce qui froisse nos espérances trompées, notre honneur de prêtres et de Français, nous faisons une politique où l'alliance serait conclue entre le christianisme et la liberté, où l'on aimerait Dieu sans haïr les hommes; nous promenons ces saints rêves sous de belles cimes qui murmurent au-dessus de nos têtes, dans un grand parc où l'on est bien loin du Louvre, et que ne troublent pas les fanfares du despotisme. La chapelle est près de nous et Dieu y demeure, c'est pour moi le lieu des désirs sans fin... Quand je pense à ce qu'il faut, monsieur, pour faire un très bon prêtre, et quand, après cela, je me regarde, et que je compte les mois qui me séparent à peine du sacerdoce, je vous assure que je m'épouvante! Cependant je vous ai promis d'être un bon prêtre, à *vous* qui avez vu mes promesses de Saint-Jean de Latran et comme signé mon contrat. Dieu veuille prendre le cœur de son fils et le former lui-même sur le sien!

Je m'oublie à vous parler de moi, mais je me sens justifié par l'affection que vous m'avez donnée. Vous êtes donc à Rome? C'est terrible, savez-vous, que d'habiter deux années de suite à Rome! Chaque jour ensuite ramène ces anniversaires qui jettent l'âme dans des océans de regrets et de désirs. Imaginez-vous que mon pauvre ami, Adolphe Perraud, pour qui M. et Mme Cheuvreux ont eu tant de bontés, m'écrit des lettres où Rome seule compte pour quelque chose. Le pauvre garçon fait une classe d'histoire dans un séminaire, mais chaque nom de saint dans son calendrier

lui apporte des bouffées romaines capables de décolorer la vie réelle de Saint-Lô en Normandie. Vous êtes vous-même une des conquêtes de la sainte cité, monsieur, et je me rappelle, avec émotion, les belles promenades que j'ai faites à côté de vous, et dont votre savant amour pour ces grandes choses était le meilleur charme. Laissez-moi donc vous répéter que je vous remercie de la bonté que j'ai ressentie *en vous*; j'en conserverai une impérissable reconnaissance.

---

* Sorèze, 30 novembre 1857.

Voici le temps de l'Avent. C'est le temps des attentes et des désirs. Ah! qu'il répond bien aux sentiments de tout mon être! Je ne vis plus que dans l'aurore de ce beau jour (1). Vraiment je sens aujourd'hui ce que c'est qu'une vocation : tout en moi est tourné là, tout est orienté de ce côté; je jouis, je souffre, j'aime pour ce jour-là. Ce jour-là est bien plus ma vie de chaque heure que l'heure présente elle-même. O jour béni, ô jour bien-aimé, si je ne suis pas digne de te voir et de jouir de tes dons, du moins j'aurai vécu de ton attente et salué ton aube avec une inexprimable émotion de bonheur!

Hyères, 18 décembre 1857.

« Que le Seigneur soit avec vous! »

C'est la parole sacramentelle du diacre, la seule que j'aie le droit de t'adresser, mon bon ami et frère,

(1) Le jour de son ordination sacerdotale.

devant les saints autels. Je te l'adresse du moins dans toute la plénitude de mon cœur, et dans toute la profondeur que comportent ces saintes paroles.

Oui, que le Seigneur soit avec toi, cher frère!

Avec toi ce matin, à l'autel de ta première messe, pour accepter tes promesses nuptiales, et répondre à tes serments immortels par cette réciprocité d'amour qui dépasse tout amour!

Avec toi pendant tout ce grand jour, pour maintenir en ton âme le parfum du céleste encens, et l'odeur du sacrifice qui a commencé, mais qui, Dieu merci, n'a point de fin!

Avec toi demain, pour te faire sentir que les joies de Dieu ont quelque chose de la perpétuité future, et qu'à la différence des joies de la terre, on peut les goûter toujours sans les épuiser jamais!

Avec toi bientôt, quand après les ivresses sacrées, tu sentiras qu'il s'agit d'être prêtre pour les hommes, et que tu descendras du Thabor pour aller à ceux qui souffrent, à ceux qui ignorent, à ceux qui ont faim et soif de la vraie lumière et de la vraie vie!

Avec toi dans tes chagrins pour te consoler! avec toi dans tes joies pour les sanctifier! avec toi dans tes désirs pour les rendre féconds. *Memor sit omnis sacrificii tui, et holocaustum tuum pingue fiat!*

Avec toi, mon Charles, si tu es seul dans la vie; si notre amitié t'est ravie bientôt, si tu dois ne marcher qu'appuyé sur le bras du divin ami!

Avec toi, jeune prêtre, avec toi vieilli dans les luttes du sacerdoce et dans le service de Dieu et des hommes!

Avec toi le jour de ta mort, qui ramènera sur tes

lèvres, par la main d'un autre, ce même Jésus qui vient d'y être porté par tes mains tremblantes!

O ami! je réunis tout ce que mon cœur peut contenir de désirs heureux, de vœux, d'espérances; je réunis tout cela dans un seul vœu : *Que le Seigneur soit avec toi toujours!* Ce sera, ici-bas, la vie d'un saint prêtre : un jour ce sera le ciel.

Que le Seigneur soit avec toi!

Mon Charles, bénis-moi! Je t'embrasse tendrement, et me sens avec toi pressé contre le cœur du divin Maître à jamais bien-aimé!

Hyères, 29 décembre 1857.

Cher bon père, chère mère, chère sœur,

Je vous embrasse et vous souhaite la plus aimable la plus agréable et la plus fortunée des années. Vous devez recevoir en même temps que cette lettre une petite caisse contenant un beau bouquet de roses. Ces jolies roses, je les ai cueillies moi-même tout à l'heure aux buissons du jardin, et le jardinier les a fraîchement arrangées comme vous verrez. C'est hardi d'envoyer des roses vers vos frimas; c'est même un peu cruel d'arracher ces frêles petites au chaud et royal soleil qui les illuminait, pour les donner à vos brouillards. J'ai pesé tout cela, mais le désir de vous faire un gracieux présent l'a emporté sur la pitié et d'ailleurs, sentant combien je voudrais être auprès de vous, même

au risque d'avoir froid, j'ai pensé que mes roses étaient trop heureuses et j'ai cessé de les plaindre.

Depuis mon arrivée, nous avons ici un soleil de juin, sans apparence de nuages; les excursions que j'ai faites avec l'excellent M. de Jouffroy, qui est bien le plus charmant homme du monde, m'ont démontré que ce pays est encore l'un des plus beaux que j'aie vus : Constamment des montagnes couvertes de chênes et de grands pins, dominant les baies du littoral et le plus admirable horizon de mer qu'on puisse voir, avec ces belles îles d'Hyères qui semblent Ischia et Capri. Quand nous sortons le matin à six heures pour la messe, le P. Gratry et moi, le ciel est rouge et orange sur une mer bleu-sombre; et ces deux lignes d'azur et d'or, entrevues à travers les palmiers nos voisins, forment le plus complet tableau qui se puisse désirer.

J'ai commencé vivement mon travail. Le prochain examen de théologie, celui de Saint-Sulpice, est vaste, et je veux présenter uniquement des matières nouvelles pour moi. J'ai donc beaucoup à travailler, et il faudra me permettre, chers parents, de vous écrire avec un peu de brièveté.

Je me lève à six heures moins un quart, et je sers la messe à six heures et demie que dit le P. Gratry dans la chapelle voisine; nous rentrons vers sept heures; puis travail de sept heures et demie à onze heures et demie, c'est une bonne poste. On peut faire quelque chose avec des matinées ainsi organisées. Après le déjeuner chez M. de Jouffroy, promenade de midi et demi à trois heures; travail ou lectures ou notes de trois à six; à six heures, réunion et entretien sur un sujet de

religion ou de controverse ; enfin souper ou dîner comme on veut dire ; soirée jusqu'à huit heures et demie, bréviaire jusqu'à neuf heures, et couvre-feu.

Voilà notre journée, cher père. Je t'envoie ce règlement, sachant que tu aimes ces détails. Notre petite communauté paraît fort bien réglée, bien montée, bien stable. Je vous ai dit que M. de Jouffroy est le jeune homme le plus aimable et le plus distingué qu'on puisse voir et que nous sympathisons en tout (1). Le P. Gratry est heureux, écrit de belles choses, a ici, comme partout, ce bon cœur intelligent, large, sensible, qui a la qualité d'aimer beaucoup et l'absolue impuissance de détester qui que ce soit. Nous avons les meilleures conversations aux repas. Nous refaisons tous les soirs la carte, non de l'Europe, mais du monde, et il n'y a pas jusqu'aux planètes que nous n'entreprenions de réformer.

J'ai reçu tous vos cadeaux ; merci des petits calendriers qui m'ont montré de loin le mois de mon ordination, le mois de mai qui sera, si Dieu le permet, le plus beau de ma vie ; merci ! Je charge mes roses d'être aimables à leur tour. Adieu, je vous aime.

(1) Voir dans les *Biographies et Panégyriques*, le discours prononcé par l'abbé Perreyve, à la mort d'Herman de Jouffroy, p. 112.

ANNÉE 1858

A Augustin Cochin.

Hyères, 4 janvier 1858.

Très cher monsieur,

Je viens d'arriver à Hyères et d'y ramener le P. Gratry, que j'ai saisi en franc délit de désertion dans un château voisin de Marseille. Nous voici donc installés, et il ne tiendra pas à moi qu'un si bel ordre soit interrompu :

Tantæ molis erat!...

J'ai quitté le bien-aimé P. Lacordaire avec un profond serrement de cœur. Enfin je compte comme une grande consolation d'avoir pu lui dire encore une fois combien je l'aime, et de lui avoir porté les témoignages d'affection et de fidélité dont tant d'âmes m'avaient chargé pour lui. Je ne vous ai pas oublié, cher monsieur; nous avons beaucoup et souvent parlé de vous, et je puis vous dire combien ce bon Père vous aime et vous estime.

Je voudrais vous faire part des arrangements qui ont été pris entre nous au sujet de l'annonce de sa nouvelle édition dans le *Correspondant*, et du travail plus approfondi dont vous m'avez fait l'honneur de me charger

et dont j'ai causé avec le Père. Ses idées à cet égard sont différentes des miennes, mais il est clair que je dois me conformer à son désir. J'avais compris un travail dogmatique, doctrinal, sur l'ensemble de ses travaux ; le Père désire une *défense* contre les principales erreurs répandues par la malveillance ou l'ignorance contre ses doctrines théologiques, philosophiques et politiques. Il insiste encore pour que ceci soit contenu dans un seul article.

Si ce plan vous agrée, monsieur, je me mettrai immédiatement à l'œuvre. Il est toujours à regretter que de tels travaux ne soient pas faits par des écrivains plus autorisés, plus considérables que moi, ce qui n'est pas beaucoup dire ; mais enfin, puisque c'est la position qui nous est faite, il la faut bien accepter. Je vous promets de vieillir, avec la permission du bon Dieu.

Je travaille toujours à mes articles sur la *liberté de conscience*, mais cela tourne au livre. Je ne pourrai rien terminer ici, faute de documents nécessaires à consulter. Ceci ne perdra rien à attendre, et il ne s'agit au fond que de quatre mois. Je pense que le monde peut vivre ces quatre mois sans mes articles.

Veuillez me croire bien fraternellement et respectueusement à vous.

Hyères, 22 janvier 1858.

Cher et excellent ami,

Tu m'as écrit une bonne lettre il y a quelque temps, sage et pieuse, je t'en remercie. Tes intentions sont, il

me semble, selon Dieu, et je n'y regrette rien que la dispersion très probable d'une œuvre que nous avions jadis tant désirée. Laissons donc les choses aux mains de Celui qui nous mène et qui, peut-être, saura nous rendre nos espérances.

Je n'ai pas besoin de te répéter que toute ma pensée, toute ma vie gravitent autour de ce grand jour déjà si proche de moi (1). J'admire avec quelle rapidité le temps t'a apporté le couronnement de tes désirs, et j'espère qu'il ne trahira pas les miens. Quels jours tu as connus! Quels jours se préparent pour moi! Voici maintenant la réalisation de tous nos rêves d'enfance et de jeunesse. Béni soit Dieu!

Mais, Charles, ce n'est pas tout que de recevoir, il faut donner; et je suis très préoccupé dans ce moment de ce que Dieu demande et attend de nous. C'est cette préoccupation qui m'avait rejeté aussi vivement vers nos désirs primitifs de réunion et de coopération. Il est certain que *la réconciliation du siècle avec l'Église* sur le terrain des doctrines religieuses, politiques et sociales, doit être la grande œuvre de tout ce qui arrive maintenant au sacerdoce avec quelques dons d'intelligence et de foi. Ne serons-nous rien pour cette œuvre? Allons-nous abandonner absolument et sans retour ce plan d'une apologétique élevée, douce, intelligente, appropriée aux choses et aux hommes de notre temps, que nous avions tant de fois concertée? Dieu ne nous avait-il pas préparés à une telle entreprise en nous laissant d'abord grandir dans le monde parmi les

(1) Le jour de son ordination sacerdotale.

hommes du siècle, en nous donnant une éducation très libre, en mettant en nos cœurs des convictions très rares dans le clergé, très propres cependant à calmer certaines haines, et le jour venu, à désarmer bien des colères? Je crois que nous pouvions quelque chose dans ce sens. Nous nous complétions. Le groupe rompu, j'entreprendrai certainement de marcher seul et de faire quelque chose dans ce but sacré qui était, si je ne me trompe, le vrai et le seul but de notre première réunion. Mais ce qu'il y a de menaces dans ce mot de solitude, *væ soli!* Cela est vrai aussi des idées. Pense à cela, prie Dieu de t'éclairer, prions beaucoup.

J'ai reçu du P. Gratry des pages admirables sur la charité dans la controverse. Dis-lui que je veux lui répondre prochainement, mais que d'abord je pense *à cet égard absolument et invinciblement comme lui.* J'ai envoyé ces belles pages à Saint-Lô pour édifier un peu nos pauvres exilés.

Le *Correspondant* a mon travail sur le P. Lacordaire. J'ai mis là tout un programme de ce que je voudrais que nous fissions; tout cela est sous ce titre : *Souvenirs de Notre-Dame* (1). C'est très sincère et très libre comme toujours. Je pense qu'il ne faut écrire que selon son cœur. J'aurai bientôt, je pense, l'avis du conseil; si l'on accepte, on m'enverra les épreuves, et, après les avoir revues, je te les adresserai comme de coutume.

Adieu. Tout à toi très tendrement.

(1) Voir les *Biographies et Panégyriques*, p. 50.

Hyères, 6 février 1858.

Mon cher Eugène,

Te dirai-je la triste impression que m'a fait éprouver la nouvelle de cet accident? Moi aussi, j'étais malade quand on me l'a apportée; j'étais au lit, inquiet, loin des miens, soigné par une bonne sœur de charité, dans cet état d'union à Jésus en croix qui trempe l'âme si vigoureusement quand on l'accepte avec foi et avec amour. Cher ami, j'ai fait pour nous deux le sacrifice, et à partir de ce moment, toutes les fois que j'ai baisé mon crucifix, je t'ai mis comme moi-même contre le cœur du divin Maître.

Non, rien, plus rien au monde maintenant pour nous que l'abandon le plus absolu et le plus sans limites entre les bras de Jésus-Christ. Tu sais bien, ami, que depuis notre enfance nous n'avons rien ambitionné que de lui appartenir. Maintenant que le don est fait, nous ne sommes plus à nous, mais à Lui. Il use comme il veut de son bien, il agit en maître; il ne dépasse pas en cela ses droits sacrés. Aimons ces droits; défendons-les contre les délicatesses devenues puériles de notre volonté propre, qui tend toujours à se démentir et à se reprendre. Plus de faiblesse, plus de fausse et lâche complaisance pour nous-mêmes : Ce que Dieu veut! Je voudrais t'écrire longuement, je ne puis. Je suis encore très faible et incapable d'une demi-heure d'application, quoique ma petite aventure n'ait point cette fois présenté de gravité réelle.

Adieu donc, ami; adieu, frère. Courage! « nous

« avons entendu prononcer en nous-mêmes l'arrêt de
« notre mort, afin que nous ne mettions point notre
« confiance en nous, mais en Dieu, qui ressuscite les
« morts, qui nous a délivrés d'un grand péril, qui nous
« en délivre encore (1). »

Je t'embrasse aux pieds de notre unique maître et gneur Jésus-Christ.

A Mgr Baudry, évêque de Périgueux (2).

Hyères, 23 février 1858.

Monsieur l'abbé,

Vous me pardonnerez la liberté que je prends de vous écrire quand vous saurez que j'en ai grande envie depuis longtemps, et cela sans avoir rien de particulier à vous dire, mais pour la seule consolation que j'y trouve. La vie solitaire que Dieu m'a faite ici me permet de revenir souvent sur ma vie passée, de retrouver dans mon cœur le souvenir des grâces de Dieu et des heures qu'il s'est plu à consacrer et à embellir. Je retrouve donc bien près de moi les souvenirs de vos bontés. Je ne sais si je vous ai dit assez, monsieur, combien ces bontés m'ont laissé reconnaissant. J'avais alors besoin de quelque secours, car j'étais fort souffrant dans le corps, ce qui expose l'âme à des faiblesses et à des découragements. Vous avez touché cette âme avec une main si douce et

(1) II Cor., 1, 9, 10.

(2) Mgr Baudry, alors directeur au séminaire de Saint-Sulpice.

si amie qu'elle a repris vigueur et qu'elle a pu résister au mal jusqu'au jour de l'ordination (1) ; vous êtes venu me voir ensuite quand j'étais malade, vous m'avez donné des consolations que j'ai retrouvées aux mauvaises heures : tout cela est vivant dans ma mémoire, et je le réunis à cette somme de reconnaissance que je dépose aux pieds de notre bien-aimé maître Jésus-Christ duquel nous viennent tous les dons.

Eh bien! monsieur, puisque vous avez été si bon pour cette âme que Dieu avait remise pendant quelques jours entre vos mains, je vous en prie, ne l'oubliez pas, elle a maintenant, plus que jamais, besoin de vos secours et de vos prières. Je ne saurais vous dire ce que j'éprouve à mesure que s'approche le temps de cette sainte ordination sacerdotale. Est-ce plus d'impatience ou plus de frayeur, est-ce plus de crainte ou plus de désirs, plus de confusion à la vue de mes indignités ou plus de ravissement et d'enivrement devant l'incompréhensible amour du Seigneur? Je vais de l'un à l'autre, je crains et j'appelle. Je trouve que ces mois s'enfuient d'une étonnante rapidité, je trouve aussi qu'ils ont d'insupportables lenteurs, et je me prends à désirer le lever de ce saint et bien-aimé jour avec une impatience inexprimable. Mais, j'ai bien peur de moi! Hélas! j'aurai voulu donner à Jésus-Christ un serviteur vraiment humble, vraiment pur, vraiment pieux, vraiment déterminé à faire son œuvre avec oubli de soi-même et désir d'être oublié des hommes; et je sens bien que d'immenses imperfections défigurent cette

(1) Voir la lettre du 12 juin 1857, à la page 304.

âme qui va être l'âme d'un prêtre! Souvent cette vue me désole et me trouble, et alors, je ne retrouve la paix qu'en donnant à Jésus-Christ ces misères mêmes et en cherchant du moins le bénéfice de l'humiliation dans ce don triste, mais absolu et sans réserves!

Je vous demande de dire une fois le saint sacrifice à mon intention. De grand cœur, je désirerais que cette intention embrassât en même temps l'abbé Houssaye; je gagnerais tout à lui être uni devant Dieu et dans votre cœur!

Au R P. Gratry.

Hyères, 28 février 1858.

Cher bon Père,

Depuis plusieurs jours déjà, mon cœur vous écrivait de grandes lettres que je ne trouvais pas le temps de transcrire. Quand inventera-t-on une photographie de la pensée? J'entends que chacun pût avoir en une minute une exacte copie de son âme et l'envoyer à ceux qu'il aimerait (car je réserverais les droits d'auteur). Voilà des plaintes cent fois faites par tout le monde, cher Père, mais vraies tant que notre pauvre vie sera soumise à cet étroit morcellement des heures. Jugez combien ce sentiment profond de l'insuffisance du temps me rend sensible que vous trouviez le temps de m'aimer, de vous en rendre compte et de me le dire.

Je vous assure, cher Père, que je vous regrette en mille occurences, mais surtout pour la messe du matin.

Si vous saviez en quels dédales inextricables m'a mis votre départ combiné avec l'éloignement de l'église! J'ai dû renoncer à aller à la messe si ce n'est trois fois la semaine, et encore en hasardant les froids piquants du matin. Je ne vous dis pas qu'à certaines heures qui sont celles d'une certaine mélancolie (sinon de la tristesse), j'aurais besoin de votre bon cœur et de votre parole, si pleine d'accents d'espérance. Hélas! il faut savoir vivre loin de ceux que l'on voudrait près de soi, et c'est sous ce rapport surtout que le Ciel est chargé de redresser les torts de la terre.

Mes incertitudes sont les mêmes que pendant votre séjour à Hyères, puisque nul élément nouveau de solution ne m'a été donné. J'ai continué mes études de théologie d'une façon régulière et constante, voilà tout. Ma santé n'est pas mauvaise, mais toujours faible et menaçant ruine par quelque endroit. Que puis-je faire dans le diocèse avec si peu d'éléments de force? Je ne sais. Je ne dis pas *rien*, parce que je me sens dans la main de Dieu qui, d'un jour à l'autre, peut me conduire où je ne voulais pas. Je suis dans l'incertitude et je sens que j'y dois rester par devoir, par esprit de foi, jusqu'à ce que Notre-Seigneur passe et me dise : « Lève-« toi et viens! » Je sais que vous avez commencé vos conférences avec le succès qui était fort prévu. Moi aussi, j'espère beaucoup de vous, mais j'espère avec la certitude de celui qui a vu déjà, tandis que vos espérances sur moi, cher Père, sont des espérances *paternelles* dans le sens trop indulgent et trop flatteur de ce mot. Moi qui me connais, je sens au contraire ma faiblesse, et je m'habitue à ne pas dédaigner les petites

œuvres et les petits résultats, puisque c'est probablement en ces petites régions que je passerai ma vie. Je ne m'en afflige point. Je vous ai dit souvent que rien au monde ne me cause plus de vraie joie que de faire un catéchisme aux enfants, et je sens qu'un jour viendra où, s'il faut renoncer absolument à de plus hardis projets, je me consolerai sans peine, dans l'obscurité, de n'avoir pas égalé les ambitions de mes vingt ans.

Laissons Dieu nous conduire, je sens ma main droite dans la sienne, je ferme les yeux, mon cœur est calme et je marche.

Quelle mort enviable que celle de cet excellent M. Perraud ! Quel léger sommeil entre l'Eucharistie de la terre et les réalités éternelles ! J'ai senti le déchirement de ses fils, et j'ai presque envié les assurances de leur foi ; car cette mort si sainte après un si profond retour est bien l'ouvrage de leurs vertus ! Ah ! si j'étais bon comme eux !

Adieu, cher et excellent Père ; pensez à votre enfant qui va être prêtre et soutenez-le de vos prières. Il vous embrasse avec un tendre respect.

Au R. P. Adolphe Perraud.

Hyères, 4 mars 1858

Mon bon Adolphe,

Deux mots, ou plutôt un embrassement d'ami, tendre et fraternel comme il l'est dans mon cœur.

Je sais, par Charles, combien la main du Seigneur

s'est fait sentir; vous avez accepté et adoré; vous nous avez donné, comme toujours, un grand et saint exemple. Tout cela est recueilli par Celui qui ne laisse pas s'égarer la plus petite larme versée sur terre pour son amour. Cher ami, je voudrais te dire : Courage! et je n'ose pas. Il me semble que ce mot-là serait une injustice, paraissant vous exhorter après tout ce que vous avez si bien fait! Mais alors c'est à nous tous, à votre bonne mère, à toi souffrant, à moi lâche et impliqué dans les choses de ce pauvre monde, c'est à nous tous chrétiens, que je le dirai : Ah! courage! qu'elles sont belles les morts des vrais chrétiens! Qu'elles semblent vraiment soulever le voile et nous montrer le commencement éternel de la béatitude! Qu'elles sont fortes pour *enlever* nos cœurs, briser leurs liens, au moins pour un jour, et nous rendre la liberté du désir et de l'espérance!

Les trahisons de la terre sont des redites, mais elles surprennent toujours. Pour moi, au milieu de la paix pieuse et grave où je vis, tant de tristes nouvelles me sont venues de vous, que cette paix s'est tournée en une sorte de méditation continuelle, mélancolique, moitié triste et moitié heureuse, à force de s'être revêtue de l'attente du ciel. Tu sais que ma cousine est atteinte d'une maladie de poitrine très grave. Tu sais encore que j'aimais beaucoup cette bonne et pieuse femme. Les paroles plus qu'effrayées qu'on m'a dites à son sujet dans les dernières lettres m'ont révélé la profondeur du mal. Ce sera donc encore un départ.

Au milieu de ces tristesses particulières, la mort du R. P. de Ravignan a trouvé encore sa grande place dans

mes regrets. J'ai su par la duchesse de Chevreuse, qui était comme son enfant de prédilection, des détails absolument intimes. Quelle mort! si on peut appeler mort ce soupir un peu plus faible qui marque seul l'entrée d'un saint dans son triomphe! Quelles paroles à ce lit de mort autour duquel brillait l'auréole de toute une vie de sacrifices! Il répétait avec une ardeur de soldat blessé : « Combattez, combattez, combattez les combats « du Seigneur! » Et quand, au milieu de la nuit, l'ami qui le veillait, le P. de Pontlevoy, voyant à certains signes prédits que la mort approchait, lui dit : « Allons, mon frère, vous allez mourir, » le saint religieux, avec ce sourire austère que tu lui as connu, s'écria : « Ah! enfin, merci! »

Et cela, c'est mourir? Et nous craignons la mort? Que Dieu est bon, Adolphe, de nous donner de tels exemples et de tels soutiens! Apprenons donc à voir! Quand saurons-nous? Quand aurons-nous, jusqu'au fond du cœur, qu'il n'y a au monde qu'une chose à faire : bien vivre pour bien mourir!

Embrasse ta bonne mère et Charles, et donne-moi bientôt l'entière assurance de ta guérison.

A M. l'abbé de la Boissière.

* Hyères, 13 mars 1858.

Bien cher abbé,

Le temps marche, fuit, vole, tout ce que vous voudrez. Qu'elle est banale cette plainte sur la fuite du

temps! Mais que vous me comprendrez si je vous dis qu'au lieu de la retarder, je voudrais la précipiter encore! Cher mois de mai prochain (1)! Que j'ai eu de craintes de ne pas le voir se lever sur ma vie depuis huit années maintenant que je suis malade! Quelle joie par conséquent *quand je le tiendrai!*

Et cependant la vue de mes misères et de mon indignité m'effraie et m'afflige! J'aurais voulu, j'avais toujours voulu apporter à Notre-Seigneur, pour ce grand jour, une âme absolument pure, mais à mesure que le temps approche, je sens combien je suis loin d'être digne de ses grâces. Je me réfugie dans le sentiment de cette indignité même et je donne à Dieu cette extrême honte et ces regrets, faute de pouvoir lui donner mieux. Ah! priez pour moi!

Que nous sommes bien ainsi devant Dieu, pleins de désirs et de frayeur! de désirs, car nous aimons, et celui qui voudrait contredire ce grand amour de toute notre vie nous ferait horreur; de craintes aussi, car nous sommes si misérables et si fragiles! Quand l'heure sera-t-elle venue où l'amour aura été affranchi de ces chaînes?

A Dieu, je vous aime toujours. Je rêve quelquefois que j'irai dire la messe dans la chapelle de votre couvent et vous montrer les joies de mes premiers jours de noces. Mais qui peut rien promettre en ce monde?

(1) Le mois où il devait être ordonné prêtre.

Hyères, mars 1858.

Ma bonne cousine,

Puisque vous êtes priée de rester dans votre chambre, et de ne pas causer, je viens vous distraire un peu par mon petit bavardage d'ami. Dans peu de temps, j'irai moi-même vous prouver qu'on peut avoir bien des maladies sans en mourir, et vous prouver aussi qu'on peut quitter ses amis cinq mois sans cesser de leur rester fidèle.

Je viens de cueillir à votre intention une petite anémone que je vous envoie; la pauvrette est un peu fatiguée et grippée, car voici trente jours qu'il fait à Hyères un temps affreux, et vous pensez que pour une petite fleur, c'est un peu rude à supporter. Pardonnez-lui donc son petit air mélancolique. Au contraire de mon anémone, moi je suis très brillant. C'est une chose incroyable et cependant vraie comme je change d'un jour à l'autre, au point que les uns me disent : « Ah! « monsieur, quelle bonne mine vous avez! à la bonne « heure! on ne parle plus d'être malade! » — Et deux heures après : « Eh! monsieur, vous paraissez fatigué « aujourd'hui, êtes-vous souffrant? » Voilà de ces chansons pour jusqu'à ma mort.

Ma chère cousine, si le bon Dieu nous veut ainsi souffreteux, malingres, inquiets, ne faut-il pas vouloir sa volonté? Ne lui avons-nous pas dit mille fois : « Sei« gneur, je me donne à vous! Seigneur, je vous appar« tiens! Seigneur, à votre seule volonté! » Faut-il s'irriter et se démentir parce qu'il nous a crus, parce

qu'il nous a pris au mot, et qu'il nous propose maintenant de lui plaire, non seulement en paroles, mais en actes, et par les actes qui lui plaisent le plus, c'est-à-dire par des souffrances, des privations, des ennuis chrétiennement supportés? Du reste, je comprends vos plaintes. Vous aviez choisi une vie si pieuse, si pleine de Dieu et de saintes habitudes, que la privation de ces choses a dû vous coûter. C'est cela aussi que voulait Notre-Seigneur; il a voulu s'éloigner un peu pour que son retour fût plus doux quand il reviendra, et quelque chose me dit que ce sera bientôt. Attendez-le donc avec une soumission patiente et humble. Il y a dans les missions de saints et admirables chrétiens qui n'ont le bonheur d'entendre la messe, de ne communier qu'une ou deux fois par an, et cependant ce sont des saints et leur union avec Dieu est plus parfaite que la nôtre.

Ayez bon espoir et confiance entière. C'est un fameux exercice que la maladie. Le peu de bien que l'on fait alors est très agréable aux yeux de Dieu, et le moindre acte de patience vaut mieux que toutes les courses ou les démarches de la charité, car la charité plaît encore à notre cœur et la souffrance lui déplaît tant!

Adieu, Jésus-Christ est avec vous en ce saint temps, et il vous a mise au pied de sa croix. Tenez-vous y avec foi et avec amour.

Hyères, 25 mars 1858.

Mes parents m'écrivent que vous allez mieux, bonne cousine, et je veux *vous en remercier*. Que vous êtes

aimable d'aller mieux! Je vous assure que ce seul mot m'a fait grand plaisir. Redoublez de soins, de sagesse, de prudence. C'est à moi maintenant de vous prêcher de cette façon-là. Quand je vais revenir, je vous trouverai *guérie* et je m'en fais une bonne fête.

Je vous dirai que mon hiver, qui avait commencé dans la solitude, a fini dans les demandes de relations et dans les visites. Ce qui est inévitable et ce que je ne dois point refuser (puisque là est le seul petit bien que je puisse faire peut-être), arrive déjà. On me présente des jeunes gens, on me demande de les recevoir, de causer avec eux, d'être *aimable* avec eux pour les gagner à la bonne cause. Tant que cela se borne là, c'est parfait. Mais vient le chapitre de la reconnaissance des mères qui veulent me voir aussi, qui veulent causer de leur fils, puis d'elles-mêmes. Il faut se défendre et surtout défendre son pauvre temps si précieux pour l'étude!

Imaginez que me voici lancé, malgré moi, je vous prie, dans tout ce que l'aristocratie a de plus relevé. J'ai été attiré chez le duc et la duchesse de... par des instructions religieuses qu'on m'avait demandées pour un jeune enfant. Cette relation en a fait naître d'autres, et il est temps que je parte, car je ne suis plus qu'en ducs, marquis et vicomtes. Tout ce monde d'ici est bon, du moins ceux que je vois. Il a des défauts différents de notre monde, mais il a aussi des qualités que j'ignorais. La plupart du temps, les hommes se jugent sans se connaître, et c'est ce qui m'est arrivé pour l'aristocratie. J'ai trouvé là des femmes modestes, pieuses, charitables comme vous, et beaucoup moins de fierté que je ne le pensais. La plaie de ce monde-là est l'oisiveté. Les

jeunes hommes menacent tous d'y laisser se flétrir leur jeunesse dans le plaisir et les abus de la fortune. Aussi les familles s'efforcent-elles maintenant avec raison de leur donner une carrière, et de les rendre moins inutiles à eux-mêmes en les rendant utiles au pays. C'est une sage et excellente tendance.

Voilà le résultat de mes observations *aristocratiques*. Après cela, je trouve toujours qu'il y a au monde un petit coin mille fois préférable aux plus brillants salons : c'est la solitude de sa petite chambre, où l'on a tout le loisir de penser à Dieu et de causer avec ses vieux amis : c'est ce que je fais en ce moment. Croyez à ma respectueuse affection.

A M. Heinrich.

Paris, 20 mai 1858.

Mon bon ami,

Deux mots pour t'embrasser encore une fois fraternellement avant d'entrer en retraite. Quels jours que ces jours bénis ! Prie pour moi. Je vais donc être prêtre ! à peine y puis-je croire, tant le poids de mes misères me semble écarter la grâce de Dieu ! Il l'a voulu, cependant, ô abîme de miséricorde !

Soutiens-moi, demande à Dieu de faire de moi ce prêtre humble, chaste et pieux qui seul est selon son cœur. Sois avec moi par le cœur et par le souvenir.

Ce sera donc le 29 que je serai ordonné et le 30 que je

monterai à l'autel. J'aurai la douceur d'y être assisté par notre vénéré P. Lacordaire qui me fait le don de sa présence à Paris pour cette chère fête! Je jouis de tout cela en même temps que je m'en sens indigne.

Cher ami, si jamais je t'ai scandalisé ou fait quelque peine ou mal édifié en quoi que ce soit dans ma vie, je t'en demande bien sincèrement pardon. Ah! vois-tu pour des jours comme ceux-ci on voudrait tant avoir été toujours bon, toujours pur! Le souvenir des fautes pèse tant alors! on a besoin de se réfugier contre soi-même dans l'abîme de l'infinie miséricorde et de se rappeler le mot du Maître : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

Adieu, tu seras dans mes plus chers souvenirs avec tous ceux que j'aime.

A l'abbé Germain.

Paris, 21 mai 1858.

Monsieur et excellent ami,

Cette fois c'est ma consécration sacerdotale que je viens vous annoncer. Permettez-moi de me jeter dans vos bras et de dire contre votre cœur cette étonnante parole à laquelle je puis à peine croire moi-même : « Je « vais être prêtre! »

Je tremble, cher monsieur, et qui ne tremblerait devant un tel excès d'honneur! Mais je tremble moi surtout, parce que je connais ma faiblesse, mon ex-

trême misère et la disproportion des grâces de Dieu avec ce que je mérite. Priez pour moi, vous qui avez votre grande part dans tout cela. Je vous l'ai dit souvent, et je vous le répète aujourd'hui avec une joie particulière : tout date de ma première communion. C'est ce jour-là que Dieu m'a proposé de le suivre et que j'ai eu le bonheur de lui répondre : « Oui, bien-« aimé Jésus, à vous pour toujours ! » Depuis ce jour-là bien des traverses, bien des orages sont venus : les périls de la jeunesse, des écoles de Paris ; de longs et lointains voyages ; les dangers d'une cruelle maladie ; la mort souvent présente, des découragements, des fautes, et à travers tout cela, le pur et invincible rayon de ce premier beau jour qui n'a cessé de briller sur ma vie. J'étais choisi, j'étais marqué. O abîme des miséricordes divines ! ô profondeurs insondables des décrets éternels !

Cher monsieur et ami, je suis bien heureux ! Je voudrais vous avoir à ma première messe. Ah ! je n'ai pas oublié la vôtre. J'y étais. Je vous enviais alors et j'avais raison, car vous étiez pur et saint ce jour-là. Je vous vois encore arriver à l'autel, j'entends ce *Veni Creator* interrompu par de douces larmes, je vois les âmes qui vous étaient chères entourer l'autel, je vois tous ces enfants du nombre desquels j'étais et qui partageaient votre joie. Tout cela est comme d'hier. C'est le privilège des choses divines qu'elles ne vieillissent pas. Le même Dieu qui descendit pour la première fois dans vos mains va descendre dans les miennes ; j'aurai les mêmes joies des noces sacerdotales, les mêmes paroles toutes-puissantes seront sur mes lèvres, le même

amour de Jésus sera dans mon cœur. Oh! qu'il est riche ce Jésus que nous servons et qui peut inonder de bonheur tant d'âmes!

Je ne finirais pas, et cependant je n'ai plus que peu d'instants avant d'entrer en retraite. Adieu donc. J'aurai l'honneur d'être assisté à l'autel par le Révérend Père Lacordaire, qui vient exprès de Sorèze. Ce sera le dimanche 30 mai, à neuf heures du matin, dans la chapelle de l'Oratoire. Oh! soyez avec moi comme j'étais avec vous. Priez pour moi. Je voudrais être auprès de vous; je me mettrais à vos pieds et je recevrais votre bénédiction. Envoyez-la-moi cependant, et remerciez Dieu avec moi de m'avoir gardé fidèle aux promesses de ma première communion.

Paris, 21 mai 1858.

Cher ami et cher frère en Notre-Seigneur,

Je veux vous faire savoir autrement que par une lettre imprimée, que je vais avoir l'honneur et le bonheur d'être ordonné prêtre. Ah! je vous en conjure, priez pour moi! Demandez à Dieu de faire en moi un bon prêtre, humble, pur, pieux, dévoué, dévoué à la vie et à la mort, décidé à donner, pour l'amour de Jésus, quand il le faudra, jusqu'au dernier souffle de sa vie.

J'aurai la sainte grâce de dire ma première messe le dimanche 30 mai, à neuf heures du matin. Le cher et vénéré P. Lacordaire vient exprès de Sorèze pour m'assister à l'autel : c'est une surprise si douce et si

belle que je ne sais vraiment si j'en suis plus joyeux ou plus confus. Au milieu de tout cela, je suis bien faible de santé. Je souffrais tant il y a dix ou douze jours, que je doutais vraiment de la possibilité de cette ordination. Dieu nous envoie cette croix de la faiblesse et de l'impuissance pour nous enseigner profondément, cher ami, qu'il n'est au monde qu'une chose, une seule, digne d'être cherchée : c'est de faire la volonté divine. L'important n'est pas d'être fort, ni savant, ni actif, ni prêtre même... L'important est d'être à sa place dans le monument éternel que Dieu construit avec amour, et si notre place est la souffrance, l'impuissance, la mort prématurée, si nous devons lui rendre gloire dans cette forme, *amen*. Il n'y a plus qu'à vouloir et à répéter quand même, dût la nature en frémir et en pleurer : Jésus, *amen !*

Pour moi, je rends grâce à Dieu qui, par tant de craintes et tant de souffrances, m'a persuadé de cette vérité radicale que l'*un nécessaire* est de faire la volonté divine, et je vous confesse que c'est le dernier mot de ma préparation sacerdotale. Or la volonté de Dieu est à la portée de tous, cher frère, et le sacrifice de soi, offert et aimé, est un sacerdoce que tous peuvent atteindre. Vous l'avez dans le cœur, ce sacerdoce de choix. Je le sais, et c'est parce que je crois vos prières agréables à Dieu, que je vous recommande *ce pauvre* que Dieu va élever au rang de ses saints ministres. Adieu, priez donc pour moi ! J'irai vous porter l'une de mes premières bénédictions sacerdotales

---

Au P. Lescœur.

Paris, 21 mai 1858.

Cher Père et ami,

Je ne vous envoie qu'un mot, mais j'y mets tout ce que vous devinez de souvenirs et d'espérances. Je serai donc prêtre ! Je n'en reviens pas, tant m'apparaît vivement la disproportion de cette dignité sainte avec ma misère : voilà les jeux de la main du Seigneur. Priez pour moi, de grâce ! Je suis faible dans l'esprit, faible aussi dans le corps. Je viens encore d'être souffrant ; je me suis presque demandé si j'aurais la force d'arriver à ces heureux jours. Enfin, ils semblent devoir se lever sur moi, et je suis maintenant en pleine aurore. C'est une douce et suave lumière que cette aurore d'amour qui laisse entrevoir déjà de près les joies sacerdotales. Je suis heureux, effrayé, confus, étonné, plein de craintes, d'impatience, de désirs, tout cela cependant dans la paix, et béni, béni soit le Seigneur Jésus !

Adieu, nommez-moi au saint sacrifice, et recevez le baiser saint que je vous envoie aux pieds du Seigneur, *in osculo sancto.*

Paris, 24 mai 1858.

Je veux, mon cher Micol (1), que vous et votre famille, vous ayez votre petite part de la bien-aimée

(1) Pierre Micol était un pauvre ouvrier malade que l'abbé Perreyve avait rencontré l'année précédente en Dauphiné.

fête de ma première messe. C'est pourquoi je vous envoie mes affectueux souvenirs, et ci-joint un bon de dix francs sur la poste. Vous achèterez quelque chose pour les enfants ou pour le ménage et vous vous direz : « Voilà un souvenir de la première messe de l'abbé « Henri. » Je regrette vraiment de ne pouvoir vous envoyer plus, mais je vous confesse que vous avez le fond de ma bourse, et qu'il me reste pour le moment *trente-six sous*.

Adieu, priez pour moi. Je demande expressément les prières de vos enfants. Il est donc vrai que samedi prochain je serai prêtre et que dimanche je célébrerai la sainte messe ! Ah ! si vous saviez combien je me sens indigne de cet excès d'honneur ! Je vous assure que je ne suis qu'un pauvre pécheur et qu'il est incompréhensible que Dieu m'ait élevé au rang de ses ministres. Vous m'avez promis d'entendre la messe à mon intention, dimanche. Demandez à Dieu pour moi un peu de forces pour le servir, car je suis toujours malade, et un peu de vertus sacerdotales, car j'en suis plus pauvre que je ne puis dire.

Adieu, mon bon ami, courage ! Dieu nous aime quand il nous éprouve, et il ne faut pas que nous cessions d'adorer et d'aimer sa sainte volonté, Je vous envoie d'avance mes plus chères bénédictions, à vous, à votre femme et à vos enfants.

Au R. P. Gratry.

A l'Oratoire, 27 mai 1858.

Très cher et excellent Père,

Merci de votre petite lettre si tendre et si pleine de votre cœur! Je serai très heureux de vous avoir samedi et dimanche. Vous savez que vous me faites l'honneur de dîner dimanche chez mes parents avec Charles et M. de Jouffroy. Le P. Lacordaire vient immédiatement après le dîner qu'il n'a pu accepter à cause des règles.

Adieu, priez pour moi de grâce. L'ordination n'a pas lieu à Notre-Dame, mais à Saint-Sulpice. Adieu encore. Je frémis de crainte, d'étonnement et de joie en pensant que je serai prêtre quand je vous embrasserai (1).

A l'abbé de la Boissière.

A l'Oratoire, 30 juin 1858

Bon et très cher abbé,

Je vous apporte donc cette fois les grâces incomparables du sacerdoce. Depuis un mois déjà, je célèbre le

(1) Henri Perreyve fut ordonné prêtre à Saint-Sulpice le 29 mai 1858, par le cardinal Morlot; il dit sa première messe le lendemain, dans la chapelle de l'Oratoire, entouré d'un grand concours d'amis et assisté à l'autel par le R. P. Lacordaire.

saint sacrifice! Quelle grandeur, quels honneurs trop divins! Je vous assure que l'impression que j'ai ressentie de cette ordination n'a fait que grandir chaque jour; et au fait, c'est dans la répétition constante des mêmes merveilles d'amour que se trouve la vraie grandeur de ces nouveaux dons. Enfin je suis bien heureux! Vous savez combien l'espérance de ces jours bénis avait été souvent, longuement et gravement menacée; maintenant que j'en tiens la réalisation, je dois m'estimer trop fortuné et chanter de bon cœur mon *Nunc dimittis*.

Ma première messe a été belle. Le R. P. Lacordaire avait été fidèle au rendez-vous. Il est venu de Sorèze pour m'assister à l'autel et me protéger devant Dieu par ses grandes vertus sacerdotales. Je ne vous dis pas quelle fête pour mes parents, ma famille et mes amis! Je vous dis encore moins quelle fête pour mon cœur! Vous le devinez, vous le savez. Maintenant j'appartiens très uniquement à Dieu, et je n'attends plus que de lui la forme déterminée dans laquelle il voudra se servir de moi. Je vous assure que je n'ai qu'un seul désir dans l'âme: être un bon prêtre, humble et chaste, servir notre Maître bien-aimé comme il voudra, dans l'obscurité ou dans l'évidence, dans le ministère actif ou dans l'étude, par la plume ou par la parole : à son bon plaisir. Peut-être me chargera-t-on dans peu de temps d'un catéchisme, on m'en a parlé. J'aime cette fonction où il me semble qu'il y a beaucoup de fruits. L'obstacle à tout cela, c'est encore ma santé. J'ai été cet hiver, et surtout le mois dernier, si souffrant que je ne savais que penser au simple point de vue naturel; de la toux, de

la faiblesse, pas de voix, voilà de quoi se compose le pauvre instrument dont le bon Dieu aurait à se servir. Aussi je vous assure que c'est par un acte de foi aveugle et énergique que j'entreprends de demeurer ici l'hiver prochain et d'y remplir une fonction régulière. Je compte sur Dieu qui saura me donner des forces s'il veut se servir de moi, ou me briser définitivement s'il n'en a que faire.

Adieu, cher abbé, je vais aux Eaux-Bonnes dans quelques jours. Vous y verrai-je? Je commence à me lasser étrangement de cette vie de promenades, d'eaux, de saisons d'hiver et autres. Je pense que le climat de *là-haut* est ce qu'il y aurait de mieux à aller chercher, et j'y pense autrement que jadis.

Juillet 1858.

Hier, l'un des beaux jours de ma vie, j'ai fait le premier acte de mon ministère. J'ai confessé une âme, une grande âme. Singuliers desseins de la Providence! Cette âme, la première qui se soit humiliée à mes pieds, qui ait déposé ses secrets dans mon sein, c'est celle qui m'a relevé dans les premiers jours de ma jeunesse, le P. Lacordaire.

Il le voulait depuis quelques jours, il me disait : « Henri, il faut que vous me confessiez. » J'hésitais, je me sentais si petit! Je priai Dieu de m'éclairer, et je compris que c'était un grand dessein, digne de deux âmes qui s'aiment en Dieu. Hier, j'allai donc lui dire : « Je suis prêt. »

Il m'a dévoilé toute sa vie depuis l'âge de six ans jusqu'à sa conversion et depuis sa conversion jusqu'au jour où nous sommes.

Que voulez-vous, Seigneur? car il n'est pas ordinaire que vous fassiez connaître ces grandes choses aux âmes dont vous ne voulez rien. Que voulez-vous? Me voici. Puissé-je ne pas avoir reçu vos faveurs dans un cœur ingrat! Puissent ces souvenirs si beaux, fécondés par votre grâce, faire de ma vie entière une seule oblation, un seul sacrifice!

Au R. P. Adolphe Perraud.

Les Eaux-Bonnes, 18 juillet 1858.

Mon bon ami,

La charmante lettre que tu m'as envoyée aux Eaux-Bonnes m'a fait du bien; elle m'a trouvé souffrant, comme presque toujours maintenant, et par conséquent plus disposé que jamais à recevoir avec reconnaissance le secours d'une bonne et généreuse amitié comme la tienne.

Tu me dis de prier pour toi, parce que parfois tu es faible contre certaines impressions de la nature. Hélas! je le ferai, car moi qui suis dix fois plus faible que toi, je sais ce qu'il faut de grâces de Dieu pour établir l'âme dans un peu de paix résignée et d'abandon à sa volonté sainte. Cependant, cher ami, je te répète encore ce que je te disais dans ma dernière lettre : Tu fais du bien et beaucoup de bien à un grand nombre d'âmes. Sois con-

tent et reconnaissant, car si tu savais quel chagrin c'est que la stérilité et l'inaction, tu verrais que ta part est enviable. Je dois te dire cependant qu'au milieu de ma nullité présente, Dieu m'a fait une grande grâce; j'ai pu réconcilier à Dieu, à son lit de mort, un de mes oncles qui n'avait pas entendu parler de religion depuis son enfance. On est accouru me chercher comme il se mourait; le pauvre homme n'a voulu que moi près de lui et j'ai dû tout faire. Certainement, c'est un honneur beaucoup trop grand que Jésus se soit servi de moi pour lui ramener une âme. Mais ce sont là de ces amorces de l'apostolat qui irritent la faim plus qu'elles ne l'apaisent. Il faudrait continuer, faire plus, faire cent mille fois plus, se donner tout entier aux âmes, et pour cela, il faut que ce chétif corps ne mette pas à tous nos bons désirs un insurmontable obstacle. A ton tour, tu prieras pour moi. Je n'ai jamais oublié que c'est par vos prières, par tes prières, par tes messes que j'ai obtenu la grâce de vivre contre toute apparence jusqu'au sacerdoce. Je crois fermement que, sans un miracle extraordinaire et positif, Dieu peut communiquer à un remède naturel, comme sont les eaux, une efficacité particulière pour une personne, et bénir ce remède jusqu'à lui donner une souveraine puissance. Fais-moi la charité de le demander encore, afin que si un peu de forces que je retrouverais doit servir à la gloire de Jésus-Christ, ce peu me soit donné. Autrement je ne demande plus que la paix de l'esprit et une prompte fin.

Cher ami, voilà le bilan. Il faut le déposer aux pieds du Seigneur Jésus et lui demander d'aimer sa très sainte volonté. Merci encore de ta lettre si affectueuse. Quand

nous verrons-nous? O terre de dispersion! Adieu, je te prie de croire à mes plus tendres sentiments.

Les Eaux-Bonnes, 7 août 1858.

.. Joie, tristesse, désirs, élans infinis, mécomptes et retours sur soi-même, éternelles fluctuations de l'âme qui n'a pas encore trouvé le vrai lieu de son repos! Je sens bien que je le cherche encore, malgré moi, il faut l'avouer. Non, ce n'est pas encore la paix. Mon Dieu, quand viendra-t-elle? Quand aimerons-nous tout ce que fait la Providence, quel qu'il soit, sans nous laisser emporter aux désirs irréalisables ou aux regrets qui ne ressuscitent point le passé? Il me semble que j'entrevois de loin en loin le secret de cette paix où l'âme habiterait désormais avec Dieu seul, et ne se forgerait plus sur la terre des ciels rêvés qui s'évanouissent au premier matin et laissent de grands vides! Ce serait là sans doute le dernier mot de notre destinée, la vraie sagesse, la vie définitivement sérieuse et ramenée à son vrai but. O paix bienheureuse, digne de tous les sacrifices! Dieu voit que si elle n'est pas dans mes vertus, elle est du moins dans mes désirs!

J'étais fatigué de toutes ces luttes et de tous ces mouvements intérieurs. Je me suis quitté tant que j'ai pu; j'ai entrepris de voir ici le plus possible de pauvres malades, et de ne pas laisser stérile auprès d'eux la grâce de mon sacerdoce. Que nous sommes égoïstes! Nous voulons toujours soigner telles ou telles âmes qui nous

sont chères; mais si Dieu veut nous en donner d'autres, n'est-il pas le maître? N'est-ce pas à lui de nous tracer les limites de nos champs et de marquer le sens de nos sillons! J'ai trouvé des âmes ici, des âmes qui m'aiment, qui me bénissent, qui pleurent quand je les quitte, qui m'appellent quand elles souffrent. N'est-ce pas assez? Priez Dieu de m'apprendre à mettre tout mon bonheur dans ces joies sacerdotales, car en dehors de celles-là, je sens bien que je n'aurai plus que des peines... Souhaitez-moi de trouver toute ma suffisance jusqu'à l'infini au saint autel.

A l'abbé de la Boissière.

Les Eaux-Bonnes, 17 août 1858

Cher monsieur l'abbé,

Je viens de relire votre excellente lettre, et je vous remercie de tout ce que vous m'y dites. Vous m'encouragez beaucoup à entreprendre ce travail d'un catéchisme, et vos pensées, à cet égard, sympathisent absolument avec les miennes. J'ai plusieurs fois reçu de Dieu l'honneur de faire un catéchisme, et comme vous, je ne connais rien de plus doux, de plus consolant et de plus édifiant que d'ouvrir de jeunes âmes aux premiers rayons de la lumière chrétienne. Je me demande seulement si j'aurai la force de continuer ce que je commencerai. C'est une inquiétude qui accuse peut-être un manque de foi, mais que l'état toujours chancelant

de ma santé ne légitime malheureusement que trop. A la garde de Dieu !

Vous me dites dans votre lettre : « Tant que vous le « pourrez, ne montez pas à l'autel avec une conscience « louche. » Je comprends très bien la valeur de ce conseil, et je vous avoue qu'il m'a vivement frappé. Hélas ! il y a, dans les commencements du sacerdoce, une première fleur que l'usage ordinaire de la vie ternit et flétrit. On s'étonne de se retrouver homme, avec ses faiblesses, ses misères habituelles, et alors vient la tristesse de monter à l'autel, chargé de ce vieux poids que les meilleures résolutions ne suffisent pas toujours à faire déposer. Quoi qu'il en soit, je vous remercie de cette bonne parole, et je vous promets que j'en tiendrai compte dans ma vie.

Vous souffrez encore, cher ami, mais en somme vous allez toujours, travaillant, faisant du bien et remplissant votre sainte mission. Je vous envie ! Si le bon Dieu me laisse en ce monde, je crois que je serai un peu comme vous, toussant, crachant, étouffant, soufflant ; mais ce que je demande, c'est d'avoir votre énergie morale et le courage qui vous a toujours soutenu au-dessus de vos forces. Adieu, priez pour moi.

A Mme Ferrucci.

Montmorency, 20 septembre 1858.

Madame et excellente amie,

Je veux confier à notre bon ami M. Ferrucci une petite lettre pour vous, puisque vous ne nous avez pas fait la grâce de venir nous voir. Je comprends trop bien, au reste, le sentiment qui vous a retenue à Pise : Pise, c'est encore un peu votre chère Rose, et il vous eût semblé, en la quittant, rompre les derniers liens qui vous rattachent à cette douce mémoire. Du moins laissez-nous espérer, chère dame, qu'un jour vous viendrez dans notre France et que nous aurons la joie de vous recevoir au foyer de notre reconnaissance et de notre affection.

J'ai été bien heureux de lire, dans la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le plan de vie que vous vous êtes tracé. Ce plan est tout entier contenu, selon moi, dans cette admirable parole de votre chère enfant sur son lit de mort : « Faites, Seigneur, que la douleur de cette pauvre mère se change en consolation des affligés et des malades. » C'est là ce qu'il faut réaliser et ce que vous réalisez, j'en suis sûr, d'une façon qui doit plaire profondément au cœur de Dieu.

Je crois que les grandes douleurs peuvent avoir deux effets contraires selon la nature des âmes qu'elles frappent et selon l'état de leur foi. Il y a des âmes que la

douleur irrite, replie sur elles-mêmes, rend égoïstes et sauvages; il y en a d'autres qu'elle brise comme on brise un vase de parfums, pour que le vase répande ses trésors. Celles-ci sont les âmes enrichies par Dieu, généreuses, qui savent comprendre les voies de la Providence et correspondre courageusement à ses desseins. Je sais bien, madame, que vous êtes de ces âmes-là et que les coups de l'adversité n'ont fait que dégager et exalter en vous le sentiment de la charité.

Je suis heureux de vous voir spécialement appliquée à l'éducation des jeunes filles. Vous savez que c'était mon désir, et puisque vous me permettez de parler comme ayant *grâce d'état*, vous savez que c'était mon conseil. Je suis content de voir que vous n'avez pas seulement une école de pauvres jeunes filles, car les dons que Dieu vous a faits vous permettent de faire à l'égard des jeunes filles distinguées ce dont beaucoup d'autres seraient incapables; mais pour le profit et aussi pour la consolation de votre âme, je vous engage à soigner beaucoup la classe des pauvres. Ce qu'on fait pour des enfants distingués, intelligents, aimables, on en jouit, on en recueille facilement les fruits, on en retire souvent de la vanité; mais ce qu'on fait pour les pauvres est ordinairement sans attrait, sans récompense terrestre; il est beaucoup plus facile de le faire purement et simplement pour l'amour de Jésus-Christ et par conséquent d'en tirer un profit sérieux. C'est du moins ce que j'ai toujours ressenti quand on m'a chargé de faire le catéchisme à des enfants riches et à des pauvres.

Je vous rappelle aussi ce que je vous ai dit à Pise, que les grandes adversités, acceptées chrétiennement,

donnent à l'âme une sorte d'onction qui la rend très apte à consoler les malheurs et les afflictions d'autrui. Vous croyez bien aux grâces d'état, chère dame? Eh bien! l'état de la douleur résignée a la grâce particulière de communiquer la résignation. Celui qui n'a pas souffert est presque toujours incapable de consoler ceux qui souffrent; mais au contraire, on reconnaît toujours à un certain accent inimitable la consolation de celui qui a beaucoup pleuré lui-même. Servez-vous donc de cette grâce qui vous a coûté bien cher, et recherchez la compagnie des affligés. Je crois que Dieu bénira, sans mesure, tout ce que vous ferez pour eux.

Adieu, chère madame, je vous enverrai bientôt mon petit livre des *Méditations sur le chemin de la Croix* que je viens d'achever et que j'ai écrit en grande partie en pensant à vous. Recevez l'assurance de ma respectueuse et filiale affection.

Au R. P. Adolphe Perraud.

Paris, 3 novembre 1858

Tu es bien bon, mon cher Adolphe, d'avoir pensé à moi, et me sachant malade, de m'avoir tendu si vite cette bonne main d'ami qui m'a déjà tant de fois soutenu! J'ai reconnu le généreux et tendre frère qui, plus d'un jour de suite, m'a consolé et soutenu *via delle Muratte*, et dont l'heureuse venue transforma la solitude de mon séjour en paix et en joie. Merci!

Il est vrai que Dieu m'éprouve en ce moment. Je suis atteint d une maladie grave et qui sera très longue. Je

vais un peu mieux, mais les progrès du bien sont presque insensibles et les suites du mal seront fort prolongées. A la volonté de Notre-Seigneur ! Je t'avouerai même que je considère cette maladie comme la grâce la meilleure que j'aie reçue depuis longtemps, et que j'en avais besoin. Elle m'a très vivement impressionné, et m'a montré, à la lumière des *frontières éternelles*, ce que c'était que le sacerdoce et ce que Dieu avait le droit d'attendre d'un prêtre.

Suis-je converti? Si Dieu me rend la santé, vivrai-je en saint prêtre? Je l'espère, il me semble... Hélas! prie pour moi, afin que ces impressions sacrées demeurent gravées dans mon âme.

Adieu. Ton frère vient tous les trois ou quatre jours m'apporter la sainte communion, nous nous retrouverons là. Prie pour moi et demande à Notre-Seigneur de m'enseigner à profiter de ces épreuves.

Paris, Noël, 1858.

Mon bon Micol,

J'ai l'honneur d'être chargé par le bon et doux enfant Jésus de vous remettre la petite somme d'argent ci-incluse. C'est le cadeau qu'il vous envoie pour Noël. Vous toucherez ces trente francs et vous voudrez bien m'en accuser réception.

Je voudrais savoir qu'un peu de santé, un peu d'espérance, un peu de joie est rentrée sous votre toit, mon pauvre Micol. Je vous ai connu si souffrant que j'aurais besoin de vous revoir pour me consoler un peu de ce

souvenir. Il me semble qu'au milieu de tous vos maux, vous avez toujours espéré. Il y a au-dessus de toutes les situations de la vie, même les plus pénibles, la main douce et tendre de notre Père céleste, qui sait changer, quand elle le veut, les amertumes en consolations et les chagrins en joies.

Que la belle fête de Noël vous apporte un rayon de cette joie chrétienne! C'est la fête de ceux qui travaillent et qui vivent dans la gêne et dans la peine. Les riches n'en peuvent prendre leur part qu'en revêtant pour ainsi dire les sentiments des pauvres. Nous qui ne sommes pas des pauvres, nous sommes simplement au pied de la crèche; mais vous qui êtes pauvre, vous êtes à la place d'honneur. Je ne vous envie pas cette préférence de l'enfant Jésus, car il faut envier ce dont on serait digne, et je ne suis pas digne d'une place d'honneur quelconque. Je suis donc heureux de vous voir si chrétien, si résigné, si courageux, si ami du travail que Notre-Seigneur a aimé sur la terre et qui est la plus vraie noblesse de l'homme, si agréable aussi aux yeux de Dieu

Priez pour moi. Vous voyez bien que Dieu vous écoute, et que je ne suis point mort, comme je le croyais. Maintenant, il faut recommencer à travailler pour sa gloire. Demandez-lui de faire de moi un bon prêtre, humble et dévoué. Il y a encore beaucoup à faire!... Je vous bénis du fond de mon cœur, vous, votre femme, vos enfants. Dites-moi leurs noms et leurs âges, je veux connaître mes amis de Thermérieux. Adieu, courage, je ne sais si jamais nous nous reverrons; mais croyez en tout cas que je ne vous oublierai point.

ANNÉE 1859

A Mme Ferrucci.

Paris, 21 janvier 1859.

Chère Madame,

J'ai achevé la publication de ma petite notice sur votre sainte enfant, et je vous en envoie quelques exemplaires. J'ai été encouragé par ce que des personnes pieuses m'ont dit avoir été fait par ce petit écrit. Dernièrement, un vénérable curé m'en a fait demander plusieurs douzaines pour être distribuées aux jeunes filles de sa paroisse. La sainte enfant fait donc et fera du bien.

Votre dernière lettre, madame, était digne de Dieu. Hélas! que je suis confus de vous entendre dire que mes conseils sont pour quelque chose dans le bien que vous faites! Non, chère dame, ne dites plus cela, et ne me croyez pas assez illusionné sur moi-même pour le croire! Je vous vois vraiment fidèle à cette admirable parole de votre fille : « Que la douleur de cette pauvre « mère se change en consolation des affligés... » Voilà celle dont vous suivez l'inspiration. Que Dieu soit béni de vous avoir montré clairement que votre seule consolation est en lui! Vous ne sauriez croire combien je ressens profondément l'impuissance humaine devant des douleurs comme la vôtre. Évidemment, le doigt

seul de Dieu peut les toucher et les adoucir. Je le conjure de vous continuer ses secours et son soutien.

Je voudrais bien connaître ce que vous pensez des affaires graves qui se préparent en Italie. Chère Italie! que nous l'aimons! et que bien volontiers et de cœur joyeux je verrais la France donner du sang pour sa gloire, son indépendance nationale et son bonheur! Mais le moment est-il venu? L'idée de l'unité fédérative italienne est-elle dans les âmes éclairées? Que pense-t-on autour de vous de la situation qui serait faite à Notre Saint-Père le Pape? La France est généreuse et forte, mais l'Empereur serait-il désintéressé? Graves et terribles questions! Il se peut que j'aie à écrire sur ces matières difficiles. Veuillez donc m'éclairer de vos lumières; ne pourriez-vous m'envoyer quelques-uns des écrits qui parurent jadis sur ce grave sujet, par exemple, *Delle speranze d'Italia* de Cesare Balbo, et ce que vous connaîtriez comme étant à la fois libéral et sage? Puis, dites-moi librement, *come madre a figlio*, ce que vous pensez.

Adieu, chère dame, veuillez offrir mes tendres respects à M. Ferrucci.

A M. Heinrich.

Paris, 5 février 1859.

Mon cher Heinrich,

Je te remercie du charmant et aimable article que tu as écrit pour moi dans la *Gazette de Lyon*. Je ne sais

pas si tu penses tout le bien que tu as dit de mes pauvres œuvres, mais en tout cas j'admire ton indulgence d'ami, et la grâce parfaite avec laquelle tu m'as rendu ce petit service. Ce que tu as écrit était d'ailleurs fort bien dit, et si je ne craignais de paraître te renvoyer des compliments, je t'en ferais pour ces courtes pages. J'aime mieux te remercier encore une fois cordialement.

Je t'annonce une triste nouvelle : notre pauvre vieille Rose est morte lundi dernier, presque subitement, d'une attaque d'apoplexie. La pauvre femme t'aimait, et je crois qu'il y aura un petit je ne sais quoi dans ton cœur qui ne sera pas indifférent à sa mort. Pour moi c'est un chagrin et j'estime que j'ai enterré mon enfance avec elle. Elle avait tous les vieux souvenirs d'autrefois, avec les libertés du bon vieux temps, et ce droit d'aimer rudement, qu'on acquiert par trente-six ans de vie dévouée et de fidèle tendresse. J'ai tenu à ce que ses obsèques fussent fort convenables, comme eussent été celles d'une vieille tante et d'une ancienne amie. Tous les nôtres y assistaient, et vraiment j'ai été touché de voir tant d'empressement dans nos amis à honorer une pauvre *bonne*. Je pense que Dieu l'aura trouvée digne du repos éternel en lui; les âmes simples ont des voies faciles d'arriver au salut. Il me semble voir une prédestination bienheureuse dans la vie de cette pauvre fille qui vient du fond de la Silésie en France, retrouve une famille catholique à la place de la sienne, se convertit, met tout son cœur à aimer un enfant qui se fait prêtre, reçoit de lui la sainte communion plusieurs fois et enfin les derniers sacrements sur son lit de mort. Il y a là quelque chose de grand et de

doux, jusque dans la petitesse des détails, qui montre la main du bon Dieu.

Adieu, je t'embrasse fraternellement en Notre-Seigneur.

A l'abbé de la Boissière.

Paris, mars 1859.

Mon bien cher abbé et ami,

J'étais fort inquiet de vous lors de votre départ; par bonheur, j'ai su par votre belle-sœur que vous alliez mieux. Dieu en soit béni!

On m'a donné des catéchismes à faire à l'église Sainte-Clotilde que nous avons visitée ensemble, et j'ai commencé. J'aime beaucoup cette œuvre des catéchismes, et il y a longtemps, car j'ai été un fidèle enfant des catéchismes de Saint-Sulpice, et j'ai toujours présents à l'esprit les beaux jours introuvables et incomparables de ma première communion. Malheureusement je suis toujours souffrant : cela me fait comprendre que la vie est une petite somme d'argent qu'il s'agit de dépenser uniquement au service de Dieu et des âmes, et c'est ce qui me console de sentir ma faiblesse. L'important n'est pas de faire beaucoup, mais de faire tout ce qu'on peut, et de mettre aux pieds de Notre-Seigneur, au soir d'un jour comme au soir d'une vie, le témoignage d'un service courageux et fidèle.

Vous me parlez de mon panégyrique de saint Thomas d'Aquin (1). Le tout a été convenablement, et bien que

(1) Son premier sermon, prononcé dans l'église des Carmes

j'aie parlé près d'une heure devant un nombreux auditoire, je n'ai point ressenti trop de fatigue. Quant à vous dire plus, je ne le puis. Vous savez qu'on ne juge jamais bien la façon dont on parle, et que les amis vous disent toujours de belles choses *quand même*. Quelque jour, venez m'entendre, ou plutôt donnez-moi le prône à faire quand je passerai par B..., et vous en jugerez vous-même. Je ne vous enverrai pas le discours parce qu'il n'est nullement question qu'il soit imprimé. Soyez certain que je n'imprime pas tout ce que je dis et tout ce que je pense.

Ce n'est pas sans un profond sentiment de mélancolie que j'aborde la vie réelle et le ministère. Il y a de grandes difficultés dans les choses et dans les hommes, et il s'en faut que l'on fasse toujours le bien avec les meilleures intentions. Aussi je pense quelquefois que la mort n'est pas si triste, et qu'elle nous tire d'un monde pour lequel nous sommes mal faits avec nos désirs illimités, avec nos aspirations infinies, avec notre soif inextinguible du juste, du beau et de l'immuable.

Priez Dieu pour moi. Vous me croyez toujours un homme préoccupé par la lutte et le débat des opinions; vous me connaissez mal. Je suis, les trois quarts du temps, dégoûté des autres et de moi-même, et n'espérant rien que du cœur adorable et seul toujours infiniment grand et beau de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui je suis tout à vous.

qui appartenait alors aux PP. Dominicains. Voir au volume des *Biographies et Panégyriques*, p. 323.

Paris, fête de l'Ascension, 1859.

Puisque je ne puis aller auprès de vous, je veux du moins vous envoyer quelques réflexions sur la sainte fête de ce jour. J'ai fait ces réflexions tout à l'heure pour mon propre compte dans ma méditation, je vous les envoie telles qu'elles sont encore toutes vives dans mon cœur.

La fête de l'Ascension est la fête *du désir du Ciel.* Jésus a achevé sa vie; il a racheté le monde par ses souffrances, par sa croix; l'heure de sa gloire et de son repos éternel est venue. Il s'élève aux yeux des Apôtres et entre dans son royaume céleste. Quel vide dans le cœur des Apôtres laissés seuls sur la terre! quel vide surtout dans le cœur de Marie! L'Écriture nous les montre les yeux fixés au Ciel où le Maître bien-aimé vient de disparaître, et ne pouvant en arracher leurs regards : il faut qu'un ange vienne et les congédie, pour ainsi dire, leur rappelant qu'ils doivent travailler et souffrir pour Jésus-Christ avant de partager sa gloire.

Prenons les sentiments de Marie et des Apôtres en ce saint jour. Que dut penser cette sainte mère en revenant à Jérusalem après le départ de son fils bien-aimé, si ce n'est qu'elle n'avait plus qu'un désir, qu'une aspiration, *le Ciel*, la réunion à son Jésus, l'oubli de cette continuelle séparation qu'on appelle la terre, et le besoin inexprimable d'arriver à ce monde de paix, de bonheur, de repos, d'immortalité qu'elle avait tant mérité par ses souffrances?

Et nous, ne souffrons-nous pas? n'avons-nous pas besoin de la céleste consolation? n'avons-nous pas be-

soin d'espérer que tout ceci finira un jour dans la joie et dans la récompense du Ciel? Grand Dieu! si cela devait durer toujours! Ne serait-ce pas le lieu d'être tristes et inconsolables? Mais non, nous voyons Jésus nous précéder au Ciel, et nous l'entendons nous dire : « Voici « que je vais vous préparer la place. » Le triomphe de Jésus sur la mort est donc le commencement de notre triomphe. L'Église forme un cortège qui s'avance vers le Ciel, Jésus marche en tête et assure la marche victorieuse de tous les siens.

Aimons donc son triomphe, puisque c'est aussi le nôtre. Pensons avec bonheur qu'il nous ouvre les portes éternelles, et qu'en son nom, nous entrerons là où il nous appelle et nous attend.

Marie ne pensait plus qu'au Ciel. Les Apôtres ne désiraient plus que de partager la gloire de leur Maître. Cependant Dieu les laisse encore sur la terre pour combattre, pour souffrir, pour faire son œuvre avant le temps de la réunion. Ainsi peut-être de nous. Dieu seul connaît le temps où il veut nous rappeler à lui, et où il veut nous accorder l'ineffable joie de la récompense. D'ici là, combien de temps nous faudra-t-il encore attendre, souffrir, pleurer? Nous ne le savons. Que de vies qui paraissent menacées et ruinées et que Dieu prolonge parce qu'il pense sans doute que l'épreuve n'a pas été assez complète! Que faire donc? — Abandonner le choix de ce moment solennel à la sagesse toute-puissante du Seigneur, et pour ce qui nous regarde, désirer le Ciel, penser au Ciel, tenir nos yeux et nos cœurs fixés sur le Ciel, et bien nous persuader que là seulement sera pour nous la paix et le repos.

Qu'est-ce que la terre réservait à Marie et aux Apôtres après le départ de Jésus? — Des combats, des contradictions, des souffrances, l'exil, la dispersion, la persécution, la mort du martyre... Qu'est-ce que la prolongation de la vie et de la vieillesse nous apporteront si Dieu nous les donne? — La solitude, le chagrin de voir mourir nos proches et nos amis, des maladies, des infirmités, des luttes, des fautes... car tout cela, c'est la vie! Laissons donc le Seigneur faire comme il lui plaira. Ne refusons pas de vivre, mais préférons le Ciel, et attendons avec un désir ardent, comme Marie et les Apôtres, le jour bien-aimé qui nous réunira à Celui que nous aimons.

Au R. P. Lacordaire.

Paris, 20 septembre 1859.

Mon bien aimé Père et ami, comment vous dire à mon tour ce que j'ai éprouvé en lisant votre dernière lettre? Elle m'a jeté d'abord dans un trouble extrême. Pourquoi me proposer maintenant une chose qui est manifestement impossible? Que penseraient le Cardinal qui vient de me nommer, tous mes confrères qui m'attendent, si je fuyais de Paris avant même d'avoir touché du doigt le fardeau? Nous sommes victimes d'une illusion en me croyant libre encore à l'heure qu'il est. Je l'étais il y a deux mois, je ne le suis plus. Le Cardinal m'a fait venir, m'a demandé mon choix, m'a fait *écrire* ce choix pour plus de sûreté. Il a été convenu que si les

fonctions de vicaire me fatiguaient, au bout de quelques mois on les changerait pour celles de *catéchiste*. Comment se plaindre de fonctions qui ne demandent, en temps ordinaire, que quatre heures par semaine, deux le dimanche et deux le jeudi? En vérité, je ne sais ce qu'il faut imaginer pour trouver moins de besogne extérieure. Répondre à de telles prévenances par un refus formel et aussi subit que contradictoire avec les démarches antérieures, c'est à mon sens faire plus que légèrement, c'est faire mal.

Et cependant vous m'appelez... et je serais près de vous, et j'aurais ce trésor de votre présence et de la solitude dont vous me dites si admirablement les avantages. Je me suis torturé l'esprit pour arriver à concilier ces contraires. Je ne suis parvenu qu'à la consolation bien imparfaite de vous consacrer désormais la plus grande partie de mes vacances, comme je l'aurais fait cette année du plus grand cœur si cela n'avait été rendu impossible par vos continuels voyages. L'année prochaine je m'y prendrai mieux. J'irai près de vous, dès le premier jour de liberté qui me sera donné, jusqu'au temps de cette retraite que je dois prêcher à vos enfants. Que si la Providence, ce qui est bien possible, me marquait par les fatigues de ma santé, par l'impossibilité d'un travail suivi et solitaire à Paris, que je doive arrêter, dès maintenant, la marche régulière de ma vie et chercher pendant quelques années plus de silence et de retraite, vous savez, mon bon Père et ami, que j'irais en ligne droite me jeter dans vos bras. Pour le moment, je crois sentir la main de Dieu qui, malgré vous, malgré tout, malgré moi-même et sans mon con-

cours, m'a fait une place et des devoirs ici. J'y reste donc — au moins pour cette année — et je vous supplie de respecter cette décision. Ce qui me vient de vous est si puissant sur mon âme, que je redoute le trouble et le chagrin où me jettent les propositions de votre part que je ne puis accepter aussitôt... Quand, après la lecture d'une lettre comme votre dernière, on ne peut pas prendre son sac et son chapeau et courir à l'appel, on se dévore et l'on souffre étrangement. Vous me connaissez assez pour savoir que je n'exagère rien. Nous reparlerons de ceci à Sorèze dans quelques mois : pas avant, je vous en conjure. — J'ai l'âme pleine de vous, pleine de votre passage à Paris et des choses très grandes que Dieu y a faites entre nous. Ai-je besoin de vous dire que je les ai acceptées complètement, profondément, jusqu'à ma mort, sans réserve, ni arrière-pensée? Je m'étonnais beaucoup autrefois de me sentir prévenu par vous, pour ainsi dire, et comblé d'une amitié dont je me savais mille fois trop peu digne. Je m'étonne moins aujourd'hui, soit que l'amour que je vous porte, et qui a grandi dans mon âme, ait comblé les abîmes qui nous séparaient alors, soit que j'aie mieux compris la sainte folie des choses divines, et quelle hardiesse il y a dans les combinaisons de Dieu. Je suis donc à vous. Je suis à vous comme jamais. Vous m'avez donné des droits que je garde et que j'exercerai, puisqu'il a plu à Dieu de vous inspirer envers moi une telle confiance. Croyez en eux. Dieu sait qu'après l'honneur de souffrir pour lui, je n'estimerais rien autant que la jouissance de l'honneur de souffrir avec vous et pour vous. Le temps pourra venir où ce

dévouement filial ne devra plus se borner à de vaines paroles; quelquefois déjà j'en ai senti les avant-coureurs... jamais sans des tressaillements intérieurs de joie et de courage. Il ne faut pas souhaiter des luttes où trop de périls environnent les âmes, mais on peut sans témérité bénir Dieu de vous avoir gardé pour la défense des causes généreuses et justes.

Je n'ai guère le cœur à vous parler *d'académie* après tout ce que je viens de vous dire. Il faut cependant revenir une cinquième ou sixième fois à vous faire compliment du discours sur les *Études philosophiques*. Vous ne l'avez pas fait assurément dans des pensées de candidature et il paraît cependant qu'il est de nature à fort avancer les choses. Le *Journal des Débats*, qui était un problème jusqu'à ce jour, s'est déclaré pour vous par la voix de M. de Sacy. On ne saurait méconnaître l'importance de cette décision, qui semble terminer le débat. On m'a raconté, il y a quelques jours, que, dernièrement, dans le salon de M. Guizot, comme on exaltait beaucoup la page de votre beau discours qui se termine par l'éloge de Bossuet, et qu'on en demandait lecture, M. Guillaume Guizot l'a récitée tout entière par cœur. Je saurai de bonne source si le fait est absolument exact, car il est ravissant et mérite d'être gardé en souvenir. Quant au *Père Guizot*, vous savez qu'il a *commencé* son discours de réception.

J'ai prié pour vous à mes messes depuis votre départ. Faites-vous de même? Je suis tout heureux de ces liens spirituels entre nos âmes, et je m'étonne en effet de ne les avoir point connus plus tôt. Quelle pesanteur et quelle stupidité naturelles dans ce pauvre cœur de

l'homme! Vous me parliez souvent de ces choses, mais je ne vous comprenais pas. Hélas, mon grand et tendre ami, pardonnez-moi! Vous avez dû souffrir souvent si vous avez aimé ce peu que je suis, et j'admire que vous lui soyez demeuré fidèle. Tel qu'il est *ce peu* vous aime à son tour et vous le prouvera durant toute l'éternité. L'amitié est comme l'espérance, pleine d'immortalité, *immortalitate plena!*

Je vous embrasse comme un fils.

Paris, octobre 1859.

Ma pauvre cousine,

... Mais pourquoi donc être si triste? Si la vie est ennuyeuse, elle est courte. Et d'ailleurs, n'a-t-on pas le moyen de la rendre intéressante et aimable en faisant le bien? Ne voyez-vous pas que le bon Dieu vous a placée dans un endroit où vous pouvez devenir une sainte, si vous acceptez vos tristesses, vos ennuis, vos dégoûts avec résignation et humilité? Et vous êtes en si bonne voie! Voilà ce qui m'étonne et qui m'attriste à votre égard, c'est que vous perdez de vue le grand bien que Dieu vous a permis de faire, et que vous vous défiez de la grâce, vous qui êtes un exemple de sa puissance et de sa vertu. Pour moi, je ne vous juge pas comme vous vous jugez. Je crois que le bon Dieu aime beaucoup votre âme, qu'il y tient, qu'il veut la gagner et se l'attacher absolument. Il vous a appelée à la lumière de la foi, vous l'avez écouté, vous lui avez obéi, il est content

de vous. Maintenant, il confirme son œuvre; il vous envoie des ennuis, des tristesses, des épreuves de toute nature... parce qu'il vous veut encore plus intimement et de plus près. Ce qu'il y a d'effrayant dans le monde, c'est de voir tant de pauvres âmes heureuses et contentes dans le désordre, calmes dans l'irréligion, satisfaites dans le manque absolu des vrais biens. Il semble que Dieu ne tienne pas à ces âmes et qu'il permette au monde de les séduire, à la fortune de les tromper en leur faisant croire à un bonheur qu'elles n'ont pas. A côté de ces âmes, on voit des sainte Thérèse qui souffrent, des saint Vincent de Paul qui parlent de leurs péchés, des saint Louis de Gonzague qui font pénitence. Ne semble-t-il pas, dites-moi, que le bon Dieu distribue injustement ses faveurs? Mais qu'appellerons-nous ses faveurs? Le monde dirait qu'il traite rudement ses saints; moi, je m'étonne qu'il leur donne tant de trésors de souffrance, tant d'occasions de l'imiter dans sa croix, tandis qu'il traite les autres avec une douceur si dangereuse, et pour le plus grand nombre si fatale. Ne nous plaignons donc pas de souffrir un peu; Dieu nous traite en médiocres que nous sommes. Il ne nous envoie pas de grandes épreuves, mais de petits combats contre nos goûts d'indépendance, nos rêves de vanité, nos prétentions d'esprit, nos désirs frivoles. Il vous a donné quelques souffrances plus sérieuses. Je vous parle le langage de toute l'Église et de la vérité même en vous disant : « Vous devez l'en « remercier; allez au pied de la croix, embrassez les « pieds de votre crucifix, souffrez avec Notre-Seigneur; » et le peu d'expérience que j'ai de ces choses me permet

de vous dire que vous serez étonnée des solides et abondantes consolations que vous en retirerez bientôt.

A l'abbé de la Boissière.

Paris, 14 octobre 1859.

Vous avez cent fois raison, cher abbé et cher ami, je suis absurdement en retard, mais que voulez-vous ? Vous *m'avez fourré* dans la vie de paroisse et dans le ministère, et comme je veux tenir cette vie sans lâcher mes études et mes travaux accoutumés, je n'ai plus un quart d'heure par semaine pour faire ce qui me passerait par la tête. Or je suis nommé vicaire à Saint-Thomas d'Aquin. Le Cardinal a voulu que j'accepte ce titre et que j'essaie de le soutenir. On m'en adoucit beaucoup les charges. Espérant donc pouvoir continuer ce que vous appelez mes *ouvrages*, j'ai accepté ce vicariat, et je suis installé depuis quinze jours dans le faubourg Saint-Germain, 14, *rue de la Chaise*. C'est là que vos chères lettres viendront me trouver et je vous promets de leur faire toujours un tendre accueil.

Ce que vous me dites de vous et de vos occupations m'intéresse comme vous le savez bien. Je vois avec joie que votre santé se soutient. Je vous ai cru mort il y a huit ans : Maintenant vous ne mourrez plus... qu'une seule fois, dans quelque quarante années, après avoir chanté le *requiem* sur nous tous.

Je suis heureux de vous entendre dire que vous

aimez votre couvent, vos religieuses, vos enfants, la part que Dieu vous a faite. C'est la plus grande folie et la plus grande souffrance qui se puissent rencontrer en ce monde que le mépris de sa vocation, et j'ai vu assez d'âmes pour comprendre qu'il n'y a pas de désolation comparable. Je n'ai jamais ressenti, grâce à Dieu, rien qui ressemblât à cette triste souffrance. J'ai seulement à regretter quelque relâchement, surtout dans le temps des vacances. On a donc bien besoin de se retremper dans ses bonnes et courageuses habitudes.

Je n'ai point entendu votre savant et éloquent évêque (1), et je l'ai regretté. J'en ai entendu dire beaucoup de bien. On lui reproche de n'avoir pas assez d'ordre et de liaison dans les pensées; mais on admire sa richesse d'âme et sa grande connaissance de l'Écriture et des Pères : Voilà ce que j'ai recueilli dans les conversations du clergé.

Je prépare ma thèse de licence en théologie. J'ai choisi pour sujet une étude sur les historiens chrétiens du cinquième siècle : Paul Orose, Salvien et aussi saint Augustin pour le livre de la Cité de Dieu (2). Quant à la thèse de doctorat, je me donne cinq ans pour la faire, et dix s'il le faut. Elle aurait pour sujet une forte étude sur saint Athanase.

Priez pour moi, pour mes catéchismes qui vont recommencer, pour mes petits travaux où je cherche la

(1) Mgr Bertaud, évêque de Tulle.

(2) Cette étude n'a pas été achevée; on peut en voir quelques fragments dans le livre des *Etudes historiques : Essai sur la politique chrétienne au cinquième siècle*, p. 79.

gloire de Dieu et la défense de la vérité, pour moi enfin, qui suis pauvre et faible.

Adieu, cher ami, veuillez croire à ma sincère et inaltérable affection.

A M. Ampère.

Paris, 16 octobre 1859.

Monsieur et très excellent ami,

Je suis allé deux fois à Versailles voir vos infortunés amis. Vous voyez que j'ai compris vos désirs. J'ai trouvé ces deux âmes dans la même affliction, bien que différentes selon leur nature : M. X..., sombre, ruiné jusqu'au fond du cœur; Madame, presque exaltée et trouvant dans cette expansion une sorte de soulagement. La pauvre femme m'a ouvert son âme. Je crois ne rien trahir en vous disant les résultats de cette conversation, car vous êtes vraiment un frère pour elle.

Cette âme a donc la grâce immense d'avoir compris son malheur, et de ne pas refuser le salut que de tels coups peuvent et doivent donner. Les desseins de Dieu sont impénétrables, mais ce qui est certain pour le chrétien, c'est que tout ce que Dieu tolère et permet en ce monde, tourne toujours à sa gloire et au profit de ses élus. Le monde n'a pas assez de larmes pour déplorer l'infortune d'une jeune femme qui est arrachée dans sa jeunesse à tous les liens de ce monde ; le regard chrétien y voit la miséricordieuse tendresse du Père céleste qui

se plaît à attirer de bonne heure à soi les âmes trop belles pour la terre, et à rassasier plus vite le désir infini qui les tourmente. Le monde n'a pas assez de murmures contre le sort qui laisse une pauvre mère survivre à celle qu'elle aimait plus que la vie; le regard chrétien voit dans ce coup la main tendre et forte de Dieu qui, préférant réunir pour l'éternité, dans son royaume, ceux qui se sont aimés ici-bas, plutôt que de les laisser hasarder leur salut dans une félicité trop constante, permet parfois dans la vie de ceux qu'il aime, des orages sauveurs, où toute l'âme apparaît découragée de se sentir si vide, sans l'amour et le service de Dieu. Voilà ce que votre amie a eu le bonheur de comprendre. Cher monsieur Ampère, vous savez si j'ai le cœur sincère à votre égard, et si je pourrais supporter une sortec de prédication indirecte, indigne de votre loyale nature et de ma tendresse pour vous. Non, non, pas de détours, pas de froides précautions; je me sens fort pour vous parler à présent, parce que je sais ce que l'âme angélique que vous pleurez m'a dit de vous, *ce dont elle m'a chargé* pour vous. Je tiens donc que c'est elle qui vous parle aujourd'hui par moi. Elle vous veut *chrétien*, tout à fait chrétien, par le cœur comme par les croyances; chrétien comme il faut l'être pour trouver réellement de la force et du secours dans le cœur de Jésus-Christ, comme il faut l'être pour avoir le droit de compter à la mort sur le baiser de paix du Seigneur. Ce qui suffit à l'âme emportée par le tourbillon des jeunes années, de la gloire, des fêtes de l'esprit et du cœur, ne suffit plus à l'âme qui a beaucoup souffert, qui a avancé dans la vie, qui s'est attachée à un ange disparu, qui a goûté,

dans sa tendresse et dans ses entretiens, la connaissance et le besoin d'un monde supérieur. Après cela, il n'y a que Dieu! Où retrouverez-vous ce qui est parti? où le chercherez-vous?... J'ai peur du vide qui se fera dans votre cœur, et je sais si bien le trésor qui seul peut le remplir que je voudrais vous le donner au prix de grands sacrifices!

Je sais bien que vous êtes chrétien, mais vous l'êtes par l'esprit, et ce n'est pas par l'intelligence qu'on touche à Dieu. La vraie religion est celle qui fait de Dieu et de l'homme deux amis tendres, confiants, fidèles, deux amis éternels, contre lesquels tous les temps à venir ne pourront rien que resserrer les liens de leur amour : voilà la religion. Laissez-moi vous dire, cher monsieur que ce culte d'intelligence, de raison, de poésie, que les cœurs élevés comme le vôtre rendent à Dieu, ne leur donne rien de cette union divine. Ils sont pour Jésus-Christ des amis du dehors, des admirateurs étrangers; mais ils ne connaissent ni la douceur de sa parole intérieure, ni la paix de ses promesses intimes. Ils comprennent parfois le bonheur des autres, ils ne le partagent jamais... Eh bien! je crois, dans toute la sincérité de mon âme, que vous êtes en ce moment dans les mains de Dieu et qu'il ne vous avait rapproché de cette belle et pieuse âme, que pour vous solliciter à croire et à aimer comme elle.

Quand je quittai madame G..., elle était déjà bien malade, je lui dis en lui remettant un petit livre de souvenir : « J'espère que nous ne nous quitterons pas et « que vous prierez pour moi comme moi pour vous. » Elle me répondit : « Merci, mais il y a deux âmes aux-

« quelles je veux plus de bien qu'à moi-même : celle de « mon tendre père et celle de notre ami. Promettez-moi « que nous nous unirons dans une constante prière « pour eux. »

Je l'ai promis, j'ai tenu parole, et ce matin même, cher monsieur, j'ai célébré le saint sacrifice de la messe pour le repos de l'âme de votre amie et pour votre bonheur.

Je vous ai parlé devant Dieu qui nous jugera et qui voit la vérité de ma parole. Je ne vous demande point pardon. Si vous méconnaissiez les droites et tendres intentions qui m'ont fait agir, vous me feriez un des plus grands chagrins de ma vie.

Paris, 20 octobre 1859.

Madame,

L'entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous m'a laissé de profondes impressions. J'ai deux fois depuis célébré le saint sacrifice pour le repos de votre fille angélique et pour vous qui avez plus qu'elle, je pense, besoin de secours et de prières.

Le lendemain du jour où je vous vis, j'écrivis à notre cher et digne ami; je lui ai parlé comme à vous sans détour, sans faiblesse. Je crois que le salut est pour lui dans un retour sérieux à l'amour de Jésus-Christ. J'attends avec confiance le résultat de mes paroles, et je prie Dieu d'apporter à cette belle âme les lumières qu'il vous a données.

Chère madame, je crois qu'il faut sans tarder mettre la main à cet ouvrage de sanctification intérieure dont

j'ai vu les désirs en vous. Il ne faut pas tarder, car pourquoi laisser votre âme languir dans le vague d'un affreux chagrin, si vous pouvez, au contraire, dès maintenant, lui donner le trésor de la force et de la consolation divine? J'ai donc pensé devant Dieu, pendant ces trois jours, aux choses qu'il convenait de vous conseiller pour le temps présent, et voici celles que je vous propose, vous me répondrez sincèrement si vous pouvez les accepter :

Dès l'instant de votre réveil, vous offrirez à Dieu les amertumes, les tristesses, les souffrances de vos regrets pendant toute la journée qui commence. Vous ferez ensuite une courte prière.

Le dimanche et le jeudi, vous entendrez la messe. Je vous conseille de faire vos efforts pour que ces messes soient dites pour l'âme de votre chère fille et aux intentions qu'elle avait elle-même avant de quitter la terre. Chaque matin, vous trouverez le temps de méditer une petite demi-heure sur un sujet de piété. Je vous indiquerai quelques sujets de méditation.

Vous trouverez le temps dans la soirée de faire une lecture qui doit être aussi à peu près d'une demi-heure, et qui doit servir à préparer votre méditation du lendemain. Il est tout simple qu'ayant lu quelques belles pages de Bossuet, de Fénelon, de saint François de Sales la veille au soir, il vous soit facile le matin de les parcourir rapidement du regard, et de réfléchir sur leurs principaux traits pour les graver dans votre cœur; c'est ce que j'appelle la méditation. Il faut la terminer à genoux par une prière tendre et confiante aux pieds du crucifix.

Enfin, le soir, vous remercierez Dieu du soutien qu'il vous aura accordé pendant le jour; vous lui demanderez pardon des petits manquements qui auront pu survenir, et vous promettrez de reprendre le lendemain votre règlement avec plus d'exactitude. Vous accepterez les peines, les regrets qui viendront vous assaillir pendant la nuit, et vous les offrirez à Dieu, toujours pour le salut de votre enfant et pour l'accomplissement de ses pieux désirs.

J'ai réuni quatre ou cinq livres que je voudrais vous voir lire. En attendant, voici les lectures et les sujets de méditation que je vous conseille :

Vous lirez les chapitres suivants dans l'*Imitation de Jésus-Christ :*

Livre I. Chapitres XII, XXII, XXIII, XXIV, XXV.

Livre II. Chapitres XI, XII.

Livre III. Chapitres XVI, XVII, XVIII, XX, XLVII, XLVIII, XLIX, L, LIX.

Livre IV. Lire un chapitre en forme d'actions de grâces les jours où on a communié. Vous devez vous approcher des sacrements une fois par mois en ce moment, et suivre ensuite à cet égard les avis de la personne dont vous choisirez la direction.

Par-dessus tout, je vous recommande les œuvres de charité. Rien au monde n'apporte à l'âme une consolation comparable à celle que lui donne la charité. Cherchez à voir les pauvres, j'entends à aller les visiter chez eux. Ne vous rebutez pas des difficultés que vous pourrez y trouver.

Voici, chère madame, ce que j'ai vu clairement à votre sujet, après y avoir pensé plusieurs fois devant

Dieu. Au fond, ce règlement se réduit à peu de choses. Il ne vous prend qu'une demi-heure le matin et une demi-heure le soir. Les autres heures sont pour la vie habituelle : aussi c'est dans l'intime de l'âme que doit se faire le changement. Il faut entrer dans les profondeurs du sacrifice accepté, du sacrifice mérité, du mépris de soi, de l'abandon à la volonté de Dieu. *Tout est là*, et sans cela toutes les œuvres et les pratiques du monde ne seraient rien.

Vous voyez avec quelle liberté je prends possession du droit qu'il vous a plu de me donner pour le bien de votre âme. Croyez que je le fais avec une grande admiration pour les nobles et saints désirs qui remplissent votre cœur, et surtout avec une profonde affection pour une personne que je sais aussi droite et aussi bonne que vous. Vous pouvez montrer tout ceci à votre excellent mari; il est si digne aussi de comprendre que Dieu seul peut adoucir les plus effrayantes infortunes!

Paris, 9 novembre 1859.

Madame,

J'étais en peine de vous et inquiet de ne pas recevoir de vos nouvelles. Je reçois enfin ce matin votre chère lettre, et je bénis Dieu des excellentes choses, sages, profondes et belles, qu'elle contient. J'y vois un effort très sincère pour entrer dans une vie de recueillement et d'union plus étroite avec Dieu. Je suis touché des sentiments vraiment humbles que vous m'exprimez, et

il me semble que vous n'apportez aucun obstacle à l'œuvre que le Seigneur veut faire en vous.

Il est certain, madame, que Dieu ne permet point des accidents aussi terribles et aussi cruels que ceux dont vous ressentez les douleurs, sans de grands motifs, et ces motifs sont toujours pleins d'amour et de miséricorde : après des souffrances héroïquement supportées, votre chère enfant est sans doute aujourd'hui dans le sein de Dieu, qui est l'infini de la consolation, de la douceur, de la beauté, de l'amour et de la félicité. Elle a recueilli les palmes de son long martyre ; mais c'est vous aussi, et les âmes qui entouraient cette angélique créature, à qui elle veut certainement donner une part de ses mérites et de son sacrifice : il faut que rien ne soit perdu de ce qu'elle a mérité pour vous du Seigneur, et la grâce fondamentale que vous en devez retirer, est celle d'une vie définitivement consacrée au service de Dieu et au service des pauvres.

Il est incroyable, madame, ce qu'une nature comme la vôtre, active, intelligente, aimante et généreuse, peut faire de bien en ce monde en peu d'années. Que d'âmes veulent faire ce bien, qui ne savent ni ne peuvent, soit que Dieu leur ait refusé les instruments principaux d'une charité facile, à savoir le temps et la fortune, soit qu'il ne leur ait pas accordé les dons spirituels nécessaires pour organiser de bonnes œuvres durables et les diriger ! Mais vous, madame, vous avez entre les mains tous les instruments d'un grand bien à accomplir.

Aussi, je voudrais vous persuader de ne pas vous contenter de donner beaucoup aux pauvres et aux fondations charitables, — car vous l'avez déjà fait, —

mais c'est vous-même que je voudrais donner aux bonnes œuvres, vous, madame, votre cœur, votre parole, votre activité, votre temps, ces heures qui seront souvent vides et tristes, si vous ne les remplissez de Dieu et de l'amour des pauvres. Ah! si vous pouviez, après avoir choisi le lieu ordinaire de votre séjour, fonder là un établissement charitable, soit un orphelinat, soit une salle d'asile, et en prendre sur vous la direction; non pas la direction continuelle et dans le le détail, mais au moins la surveillance générale, en sorte que cette maison fût vraiment la vôtre, ces enfants vos enfants, leurs affaires vos affaires, je suis sûr, madame, que cette grande et belle occupation de faire du bien aux enfants de Dieu, et de remplir exactement les désirs de votre pieuse fille, fournirait à votre vie et à votre admirable activité un élément digne d'elles. Pensez-y, chère madame.

Je suis heureux que vous acceptiez de vous soumettre au petit règlement. Je vous conjure de ne pas manquer la méditation du matin; il faut maintenant remplir votre esprit des vérités de la foi et de ses espérances, et il est clair que c'est l'attention qu'on porte aux vérités divines qui les grave dans l'esprit d'où elles passent au cœur et aux actions. Vous trouverez d'abord une énorme difficulté à ce recueillement intérieur, mais peu à peu vous y découvrirez une grande douceur, une paix surprenante et le charme inattendu d'une bienheureuse consolation. Peu à peu, Dieu vous deviendra aimable et familier; vous lui parlerez avec confiance et amour, vous lui confierez vos peines, vos ennuis, vos dégoûts, vos infirmités spirituelles; il vous consolera, vous relè-

vera, vous rendra les forces, et vous montrera que la dernière partie de votre vie peut encore et doit être la plus belle et la plus féconde. Un grand sacrifice accepté pour Dieu et en esprit de soumission peut faire jaillir dans une âme une source admirable de vertus et de bienfaits.

A M. Ampère.

Paris, 30 décembre 1859.

Monsieur et excellent ami,

Je suis désolé de ne jamais trouver une journée libre. Hélas! non, j'ai beau faire! Je l'avais espéré pour ces deux mercredis, et chacun de ces jours m'a été ravi par une occupation nécessaire. Cependant je voudrais absolument vous voir, je voudrais voir vos excellents amis, et cette belle âme que Dieu m'avait permis de soutenir un peu, et à laquelle j'aurais tant à dire! La vie n'y suffit pas, c'est une trahison continuelle que la fuite des jours. Combien, surtout en ce moment, j'aurais voulu vous entretenir de notre grand et cher Dominicain! Il est question de m'envoyer à Sorèze ces jours-ci, pour lui porter, de la part de quelques amis, l'expression d'un désir que les circonstances rendent très vif : on voudrait avoir de lui une déclaration sur les affaires de Rome. Il est certain que les projets odieux que cachaient les hypocrisies impériales ont été enfin dévoilés, et qu'il ne peut rester dans l'esprit d'aucun de nous l'ombre même d'une hésitation; le menteur a menti, comment s'en

plaindre? Je rougis toujours à chaque honte nouvelle, et je me dis que nous souffrons, non en martyrs, mais en valets châtiés. Hélas! qu'il est mortellement cruel de souffrir sans honneur! Je ressens plus que je ne saurais dire le contre-coup de ces hontes. Vous savez bien, cher monsieur et ami, que la défiance à l'endroit de la protection impériale est une vieille habitante obstinée de mon esprit, et vous avez bien voulu lire à Rome, il y a trois ans, des pages que je voudrais bien avoir imprimées maintenant. On les condamnait alors comme une ingratitude; j'aurais juré que je devinais juste.

Quel bonheur j'aurais à passer une bonne journée avec vous et avec vos amis, dans ce grand parc de Versailles qui semble défier l'agitation du monde par sa muette et triste solennité! J'envie déjà le silence et le repos, et je n'ai pas encore combattu! Je me plains déjà de *mon temps*, et j'y suis à peine engagé depuis hier! Hélas! qu'il y a de fâcheux et désolants malentendus! Qu'il y a de tristes passions en ce temps! Il y a l'espace de plusieurs mondes et la durée de plusieurs siècles entre les hommes des mêmes jours, et des éloignements si extrêmes entre les principes rivaux, qu'on n'aperçoit pas entre eux de réconciliation possible. Quand on est jeté au milieu de ce dédale avec un cœur sans ambition, sans amour pour les viles joies qui étourdissent l'âme en la tuant, sans haine pour les hommes, mais plein, au contraire, d'amour pour Dieu, pour l'esprit humain, pour l'honneur des *justes et belles libertés*, on est une sorte de sauvage inintelligible, à peine bon pour vivre dans des forêts imaginaires. Ce sauvage-là vous aime, cher

monsieur, et sait bien que vous ne repousserez pas les témoignages de son inaltérable dévouement.

Paris, 1859.

Toute liberté n'est pas la liberté ! il y a de bienheureuses chaînes qu'il faut savoir porter avec amour, et qui, une fois brisées, laissent l'âme dans une fatale et désolante indépendance. Non, notre esprit n'est pas fait pour penser sans frein et sans mesure ; notre cœur n'est pas fait pour aimer ici-bas sans limites. Il faut attendre, pour être absolument libre, ce temps bienheureux où notre volonté sera définitivement fixée dans le bien, sans craindre de pouvoir s'en éloigner jamais.

Jusque-là, Seigneur, je vous remets ma liberté, je la confie à votre garde. Fixez vous-même ses limites. Donnez-moi des chaînes, je les désire, je les accepte, je les aime venant de votre main. Je veux être votre captif, je veux être l'enchaîné de Jésus-Christ *ego vinctus in Domino*. C'est être enchaîné au bien, à la paix, aux joies amères du sacrifice ici-bas, mais à l'espérance immortelle des jours meilleurs qui vont venir.

ANNÉE 1860

Au R. P. Lacordaire.

Paris, 2 février 1860.

Mon bon et très aimé Père,

Je me jette à votre cou et vous embrasse pour de bon. Vous voilà membre de l'*Académie française*, sans l'avoir cherché, ni désiré, ni presque voulu. Pourquoi la Providence a-t-elle fait ce coup si imprévu, si bizarre, si peu explicable, si juste cependant et si honorable pour la France? C'est où je me perds, et vous aussi.

M. Ampère est accouru chez moi. Il tient à ce que je vous dise que, n'ayant pu courir chez vous, vous porter la nouvelle à vous-même, il est venu du moins chez votre enfant. Cet excellent homme était rayonnant de joie; nous étions tous deux bien amusants. Je ne me lassais pas de lui faire redire cette bonne nouvelle, et lui ne se lassait pas de la répéter. — « A propos, me « disait-il tout à coup, vous savez que le P. Lacordaire « vient d'être élu membre de l'Académie française? » Et nous reprenions notre première joie.

Aussitôt après la première nouvelle, j'ai voulu courir au télégraphe, mais M. Ampère m'a fait réfléchir que sans doute M. de Falloux l'avait déjà fait, et j'ai dû me

résigner à n'arriver qu'avec la poste. Encore dois-je me dépêcher.

Quoi qu'il en soit, cher et illustre Père, une millième fois de plus, nous voici fiers de vous! Conservez-nous longtemps votre gloire qui est la nôtre, et croyez que nous jouissons plus que vous-même de vos honneurs.

Je vous embrasse et vous donne mille témoignages de filiale tendresse, malgré votre gravité académique : *Æternitati tuæ.*

Au R. P. Lacordaire

Paris, 6 février 1860.

Mon Révérend Père et tendre ami,

J'apprends que vous faites un écrit sur les affaires de Rome. Au milieu de toutes les impulsions et de tous les conseils qui vous sont donnés, laissez-moi vous dire un seul mot : je ne vous demanderai pas d'être *sincère*; je connais votre âme, je sais ce que nous avons dit durant votre dernier passage à Paris et je ne crains rien à cet égard; mais je vous demande et vous conjure de donner à votre sincérité une sorte de caractère sacré qui la défende de toute espèce de considération humaine, comme aussi de tout entraînement intérieur. Écrivez donc ceci comme devant mourir dans huit jours, et rendre compte à Dieu de votre œuvre dès que la dernière page en sera tracée. L'extrême gravité des temps, la portée immense qu'aura votre parole, le

salut de l'avenir auquel il faut penser aussi, enfin le respect de Dieu qui ne donne pas en vain de grandes convictions à une grande âme, voilà plus de raisons qu'il n'en faut pour vous recueillir et faire cet acte, l'un des plus graves de votre vie, dans la pleine indépendance de votre foi et de votre amour pour Dieu, et, je le répète, dans cette indépendance radicale et sacrée que donne seule la pensée présente de la mort. Adieu.

A M. Heinrich.

Paris, 30 avril 1860.

Mon bon ami,

J'ai reçu hier une bonne lettre de toi, et ce matin encore un petit mot par Adolphe. Je te remercie de tout mon cœur des choses trop aimables et trop bienveillantes que tu me dis au sujet de mon travail sur Alfred Tonnellé (1). Je suis content qu'il t'ait plu, et je ne regrette qu'un oubli de ta part, facile du reste à réparer, c'est que tu n'aies pas marqué les critiques dont j'aurais profité de mon mieux. Le style et la qualité des pensées sont si admirables dans le livre d'Alfred Tonnellé, qu'il est très difficile d'écrire à côté de lui. Ce qu'on dit fait ombre, je l'ai bien éprouvé.

L'impression qu'a ressentie l'excellente Mme Tonnellé est très juste. A vrai dire, je le prévoyais un peu, et je te disais moi-même dans ma lettre que le caractère

(1) Voir dans le volume des *Biographies et Panégyriques*, l'étude sur Alfred Tonnellé, p. 225.

biographique avait disparu de mon travail. Je t'avoue, cher ami, que je ne regrette pas le point de vue où je me suis placé pour juger Alfred; vous aviez tout dit et tout bien dit au sujet de sa personne, de son éducation, de ses talents. J'ai voulu trouver dans ses écrits une thèse apologétique du christianisme, et continuer ainsi par lui et avec lui l'ordre de pensées que j'ai défendues depuis quelque temps au *Correspondant.* L'occasion m'a paru bonne, naturellement offerte, et je l'ai acceptée. C'était se priver du même coup de tout l'intérêt qui s'attache à une œuvre d'un autre genre, et se condamner à *convaincre* peut-être, mais à coup sûr à ne pas *toucher*. Il est trop clair que ceci n'était et ne pouvait être le rêve d'une mère. Je le regrette pour elle que j'aurais cependant voulu contenter, mais je lui demande de me pardonner, en vue de quelques jeunes esprits que la tournure de mon travail pourra faire réfléchir et auxquels j'ai préféré parler en controversiste et en prêtre plutôt qu'en poète.

Pour moi, mon bon ami, je te remercie encore une fois de tes excellents encouragements. Tu sais bien que j'y tiens, mais je compte aussi sur ta franchise, et je veux attendre de toi toujours la vérité. C'est un bien sans prix, *res inœstimabilis*, auraient dit les Romains, et que les droits d'une vieille amitié peuvent seuls assurer contre les vaines craintes et les tristes doutes.

Je te serre tendrement la main et suis à toi de cœur.

A M. Heinrich.

Paris, mai 1860.

J'allais t'écrire lorsque j'ai reçu ta bonne lettre; je t'en remercie comme d'une preuve nouvelle, et qui m'est toujours sensible, de ton affectueux souvenir.

De tous côtés des peines et des scandales. Les affaires d'Italie nous montrent une fois de plus l'impuissance des esprits de notre temps à comprendre et à défendre une grande et sage liberté. Toujours la plèbe derrière le peuple! Toujours la démagogie et l'instinct révolutionnaire derrière les plus justes espérances d'affranchissement et de progrès! Il est clair que sous ces désordres honteux et ces flagrantes violations de toute morale publique et privée, il y a toujours la grande question de justice de l'indépendance italienne et de l'unité fédérale, mais combien défigurée, combien compromise, combien rendue odieuse aux honnêtes esprits et à l'Église par les excès des enfants terribles de la révolution! Hélas! que c'est une grande souffrance de sentir tant d'âmes dans l'angoisse, dans l'incertitude, dans le déchirement entre plusieurs amours également chers et déclarés inconciliables par l'affreux malentendu des temps et des hommes! Il me semble qu'on respire une atmosphère de violence et d'irritation. Tristes temps, féconds peut-être, s'il est vrai que les âges qui ont souffert, gémi et pleuré, aient plus fait que d'autres pour l'avenir du monde : *ingemiscit et parturit... exspectans!*

Ci-joint une belle lettre de l'abbé Baudry, directeur à Saint-Sulpice, sur le livre d'Alfred Tonnellé. J'en suis heureux pour l'admirable mère! Dis-lui bien que M. Baudry est, à mon avis, l'esprit le plus éminent du clergé de Paris. A bientôt, j'ai hâte de te revoir.

Sorèze, 30 juillet 1860.

Mademoiselle et chère fille en Notre-Seigneur,

Je suis heureux de vous savoir toujours dans ces bonnes et saintes dispositions que j'ai connues en vous toute l'année. Elles seront pour plus de la moitié dans la paix et le bonheur de votre vie. Sans avoir beaucoup vécu, j'ai vu tant d'âmes malheureuses pour ne pas savoir profiter d'une situation donnée, pour vouloir ce que Dieu ne veut pas, pour se tourmenter à poursuivre ce qu'elles n'auront jamais, et fermer les yeux en attendant sur ce qui devrait faire leur bonheur, que j'estime infiniment la droiture d'esprit qui sait reconnaître que Dieu est bon et profiter de ses bienfaits. Vous me semblez avoir une de ces natures droites et heureuses. Il faut en remercier Dieu, car c'est un don gratuit de sa part.

La visite que vous avez faite au R. P. P... vous a fait du bien : je n'en suis certes pas surpris. Je savais en vous adressant à cette âme sainte, que vous en rapporteriez une bonne provision de lumières et de forces. Je pense que vous aurez ouvert toute votre âme à ce saint prêtre, et que vous l'aurez consulté sur les *grandes*

lignes de votre vie. Son avis sera notre règle, et je serai très rassuré de savoir que je suis, dans la direction de votre âme, le sillon qu'il a lui-même tracé.

Je vous demande de quitter en ce moment les sentiments d'une piété particulière ou restreinte pour prendre une âme très large, très universelle, pour ainsi dire, qui soit sensible à tout ce qui se passe dans le monde chrétien, et ne demeure étrangère à aucune joie et à aucune souffrance de l'Église. Saint Paul dit quelque part : « Il faut d'abord prier pour tous les « hommes. » Peu d'âmes sont capables de cette prière large, profonde, qui embrasse les intérêts de toute la terre et de toute l'Église de Dieu. On se resserre trop, on se regarde trop; les âmes demeurent comme repliées sur elles-mêmes, attristées par la vue monotone de leurs imperfections et découragées par leur faiblesse. Il faut savoir quelquefois fermer les yeux sur soi-même, se perdre de vue, quitter le souci triste et fatigant de ses propres intérêts, pour regarder plus haut et plus loin, pour voir l'œuvre de Dieu dans le monde et demander la venue de son règne.

L'état de l'Église mérite certainement ce regard filial et tendre, plein de généreuse inquiétude. Comme elle arrive inévitablement en Italie à une crise douloureuse d'où elle sortira certainement plus forte et plus pure, mais couverte, une fois de plus, des cicatrices du combat et du martyre! Comme elle souffre en Syrie! comme elle est humiliée en Irlande! comme elle est chargée de fers en Pologne! comme il faut que notre prière de chaque jour : « Père, que votre règne arrive, » s'élève fortement au ciel pour mériter la venue de ce

grand jour de justice, encore si retardé, ce semble, dans les lenteurs d'une triste nuit! J'espère trouver votre âme dans cette prière quand je la reverrai, prochainement, vers le 1er septembre. En attendant, je prie Dieu de vous bénir.

A M. Heinrich.

Les Eaux-Bonnes, 5 août 1860.

Mon bon et vieil ami,

J'ai reçu aux Eaux-Bonnes la lettre que tu as eu la bonté de m'écrire en échange de mon petit discours de sainte Clotilde (1). Laisse-moi d'abord très simplement te remercier de l'attention affectueuse que tu veux bien prêter aux écrits que je t'envoie. Ton jugement m'est très précieux, et je trouve toujours que tes critiques sont parfaitement justes; je les accepte donc et j'y souscris sans réserve, avec le seul désir d'en profiter et de te voir m'en envoyer d'autres. Je me défie plus de tes éloges, parce que l'amitié peut disposer à une certaine faiblesse, mais je mentirais si j'affectais d'y être insensible. Nous avons pris en main, dans des formes différentes, la même cause à défendre. Notre honneur est donc commun. J'éprouve trop de vraie et solide joie à voir grandir ta carrière et s'étendre ta bonne influence, je caresse avec trop de plaisir les plus brillants rêves

(1) Voir au volume des *Biographies et Panégyriques*, p. 389.

sur ton avenir, pour ne pas être content aussi quand tu me dis sérieusement : « *C'est bien!* »

Je te remercie donc de ta lettre, et je te demande à l'avenir autant de sincérité dans une liberté de critique plus sévère.

J'ai passé le mois de juillet avec le Révérend Père Lacordaire. Je l'ai conduit d'abord à Rennes-les-Bains, près Carcassonne. Ces eaux, ferrugineuses dans leurs propriétés principales, ne lui ont été que médiocrement favorables. Son état ne laissait pas que d'être inquiétant. Le symptôme essentiel est un appauvrissement du sang trop facile à constater, produit évidemment par le régime dominicain que le Père avait repris dernièrement dans toute sa rigueur. Il a donc besoin d'une nourriture fortifiante, de toniques, de repos d'esprit et de grands soins pour surmonter cette crise fâcheuse. Je l'ai quitté mieux; je ne suis cependant pas sans un reste d'inquiétude, et je recommande à tes prières cette santé précieuse pour l'Église et qui m'est plus chère cent fois que la mienne.

J'ai souvent parlé de toi au Père Lacordaire. Il te conserve le plus affectueux souvenir et la plus véritable estime, et me l'a témoigné en toutes rencontres. Nous aurons sans doute pour janvier le discours à l'Académie. Je le désire comme un événement plein d'émotions nobles et élevées, et je le redoute à la fois pour le cher malade que cet effort brisera. Quelle lutte perpétuelle que la vie! rien sans combat, tout au prix du sang! c'est effrayant, c'est beau aussi! Pourquoi donc tant d'ardeur et de forces auraient-elles été données aux âmes si elles ne devaient jamais rencontrer la bataille? Ayons do

pour les luttes de la justice, les sentiments qu'ont les bonnes troupes qui tiennent à injure d'être mal placées dans le combat et s'irritent des retards de l'action. Oui, mais soyons bonnes troupes alors, dans le désintéressement, dans la chasteté, dans le travail courageux. Je prie Dieu d'augmenter à cet égard les dons qu'il t'a faits, et je te renouvelle l'assurance de ma fidèle amitié

Au cardinal Morlot.

Les Eaux-Bonnes, 11 août 1860

Éminence,

Puis-je espérer que vous me pardonnerez la nouvelle démarche que j'ose faire auprès de vous?

Une nouvelle expédition, essentiellement chrétienne et catholique, va de nouveau diriger vers l'Orient les forces et les soldats de la France.

Il est certain que des prêtres seront attachés à cette expédition en qualité d'aumôniers. Si Votre Éminence avait besoin d'un serviteur obscur, mais dévoué, déterminé à ne s'épargner ni fatigues, ni sacrifices, pour soutenir dans ces lointaines contrées l'honneur du nom chrétien et du sacerdoce français, ne présumant rien de ma faiblesse, mais confiant en le seul secours de Dieu, je la prierais de penser à moi, et de me confier une mission apostolique là où il y a tant à faire en ce moment pour le service de Jésus-Christ.

Je ne me dissimule pas les raisons nombreuses

peuvent éloigner Votre Éminence de m'accorder sa confiance à l'égard d'une pareille entreprise. Cependant ma santé est beaucoup meilleure; elle est même bonne en ce moment, et peut suffire à des fatigues. Mes études et quelques travaux commencés seraient, il est vrai, interrompus; mais il me semble que ce dommage serait largement compensé par l'immense profit qu'une âme de prêtre trouvera dans les souvenirs d'une expédition à laquelle tout semble devoir donner comme le caractère d'une *croisade*. Enfin, aucun intérêt personnel, aucun motif autre que celui du désir de m'employer à la gloire de Dieu, ne me porte à solliciter cette mission.

Que Votre Éminence pardonne à ce désir, qui est sincère et ardent, l'importunité d'une demande semblable à celle que j'eus l'honneur de lui faire au commencement de la guerre d'Italie. Elle peut croire, qu'*avant tout*, j'ai dans le cœur les sentiments de la plus absolue soumission pour ses ordres, et qu'ils me trouveront également prêt à les exécuter, quels qu'ils soient

---

Au comte de Montalembert.

* Tours, 25 août 1860.

Monsieur le Comte,

Je viens de recevoir votre lettre et je vous remercie des choses indulgentes qu'elle contient au sujet de mon discours sur sainte Clotilde. Aucun témoignage d'approbation ne peut m'être plus sensible que le vôtre et

j'y trouve, toutes les fois que vous voulez bien me l'adresser, un grand encouragement pour l'avenir.

Je voudrais être un jour au service de Dieu ce prêtre humble, studieux, désintéressé, ferme dans sa foi et ses convictions, que j'avais rêvé quand je suis entré dans les saints ordres.

Ceci n'est pas un petit ouvrage. La contagion est partout et au milieu du désordre universel des intelligences et des consciences, il faut savoir tenir sa ligne, presque toujours seul, et à travers le feu croisé d'anathèmes contraires. Je n'ai pour me rassurer contre ces périls et ma faiblesse qu'un seul sentiment : celui d'être sans peur et sans ambition. Tant que Dieu me fera la grâce de ne pas craindre et de ne pas désirer d'avantages du côté des hommes, je crois que je marcherai l'âme en paix, pouvant encore faire des fautes, mais du moins sans servitude et sans déshonneur.

Je crois, monsieur le Comte, que personne n'est plus capable que vous de développer et de former dans les âmes ce tempérament d'honneur et de noble indépendance dont elles ont tant besoin aujourd'hui. C'est ce bienfait que je cherche surtout et que je trouve toujours dans vos écrits. Même quand je voudrais contredire, je regarde, j'admire et j'envie... Hélas! *nous ne vous vaudrons pas!*

Veuillez agréer mon très profond respect.

A Augustin Cochin.

Paris, 28 août 1860.

Monsieur et bon ami,

Voici la première messe que je dis depuis mon retour, et je l'ai dite pour vous, aujourd'hui, fête du grand saint Augustin, votre patron.

Je ne résiste pas au plaisir de vous souhaiter une bonne fête. J'ai bien prié pour vous; j'ai demandé à Dieu, par l'intercession de votre incomparable docteur, de vous garder dans la pure et forte lumière de la foi; de vous préserver, non seulement des doutes qui déchirent l'âme, mais des moindres hésitations qui l'affaiblissent, et de continuer à se servir de vous pour sa gloire, pour le triomphe de la justice et de la vérité parmi les hommes.

J'ai plus que l'espérance d'être entendu. Je vous regarde, et, bien que je sois prêtre, j'ai presque à vous envier pour tout ce qu'il vous a été donné déjà de faire au service des saintes causes que nous défendons. Dieu fasse que longtemps encore nous ayons la joie de vous voir devant nous, plein de courage, de résolution et d'œuvres!

Puis-je espérer que l'arrière-saison me verra quelques jours auprès de vous? Je n'ai plus de respect humain dans mon amitié pour vous, et je vous confesse que je le désire. Vous êtes certainement, je ne dis pas un des

hommes, mais l'*homme* auprès duquel je sens que j'ai le plus à gagner.

Je bénis vos chers enfants, mes amis; je vous embrasse tendrement.

A l'abbe de la Boissière.

Montmorency, septembre 1860.

Hé bien! l'on vous y prend, cher et excellent abbé, l'on vous y prend à faire, vous aussi, le *folliculaire* et à sacrifier à cette fausse divinité de la presse que vous m'avez tant reproché de servir! J'ai lu, ma foi! avec grand plaisir, votre compte-rendu de l'inauguration d'un chemin de fer qui doit un jour ou l'autre me conduire chez vous. Mais, encore une fois, quelle confusion a été la mienne! Quoi! un article sur les chemins de fer par mon bon ami de Brives, et dans un journal! Car encore, moi, je n'ai jamais écrit dans les journaux, considérant la chose comme trop mondaine, trop dans le goût du siècle. Vous avez été plus hardi : je ne vous en blâme pas, mais je m'en étonne, et je me promets bien de ne plus avoir de ces petits scrupules que j'avais, et d'écrire, quand bon me semblera, un bel et bon article dans le journal de mon choix. Cher bon ami, voilà pour rire et pour s'écrier comme l'autre qui avait un peu négligé son latin : *O tempores! ô mora!*

Expliquez-moi, si vous le pouvez, comment, pensant très souvent à vous, je ne vous écris point! Me voici lancé dans la vie active, et je n'ai plus même le temps

d'être malade (1). En ce moment même où je vous écris, je devrais préparer le sixième sermon de la retraite du petit séminaire du diocèse, que je prêche à partir de demain. Douze sermons en cinq jours, voilà comment nous y allons maintenant avec la petite poitrine de papier mâché que vous m'avez connue. Mais je me dis toujours que l'important n'est pas de vivre, mais de travailler, et que la terre n'est pas si drôle à regarder qu'il faille tenir beaucoup à s'y perpétuer et conglutiner à outrance.

Je vous suppose fort indigné et fort affligé, comme tous les honnêtes gens, de ce qui se passe en ce moment. J'espère que vous me faites l'honneur de me classer parmi les mécontents. La liberté que j'aime, celle qui élève les âmes et fortifie en elles, loin de les affaiblir, la notion du devoir et l'honneur de l'obéissance, est rarement comprise parmi les hommes et plus rarement appliquée. Je le sais bien et je le vois trop ; je n'en persiste pas moins à dire qu'elle est le trésor à chercher et à conquérir, et à regarder les temps où les nations, lassées de vaines utopies, de sanglantes épreuves et tout à fait débarrassées des vieilles passions surannées, se tourneront vers cette sainte et sage liberté, la fille de Dieu. Ses malheurs actuels ne donnent raison, selon moi, ni à ceux qui voudraient l'étouffer sous les serres du despotisme, ni à ceux qui la défigurent par d'ignobles duplicités et de plus ignobles victoires. Elle demeure entre ces deux excès désolants, ce qu'elle est, la justice, la vérité, le progrès, l'avenir.

(1) Il était depuis un an vicaire à Saint-Thomas d'Aquin, où il s'occupait beaucoup des catéchismes et des prédications.

Sur ce, je vous embrasse comme jadis, et vous prie de présenter mes respects à madame votre mère. Si, en échange de votre article industriel et naturaliste (sur les chemins de fer, fi donc!), je vous envoie un livre d'ici à deux mois, dites tout ce que vous voudrez, mais rappelez-vous que vous avez perdu le droit de blâmer les doigts barbouillés d'encre d'imprimerie.

A M. Heinrich.

Paris, 5 septembre 1860.

Mon bon ami,

J'ai voulu attendre le rètour de Mme X... pour t'écrire, afin de pouvoir te donner de ses nouvelles. Cette chère dame va bien et désire te voir bientôt, elle doit t'écrire dans ce sens fort prochainement. Bien qu'on ne soit pas une dame, Monsieur, on n'a pas un moindre désir de vous revoir, et l'on compte parmi les meilleurs des bons jours celui que vous avez promis de passer à Montmorency. Cher ami, que tu es bon de me dire ce que je pense et ce que je sens si bien, à savoir que nous avons été heureux ensemble à la Galanderie, et que notre amitié s'est affermie et approfondie! J'en ai remercié Dieu comme d'une grâce très véritable, sachant bien déjà que rien ne peut ni remplacer, ni égaler le charme des amitiés anciennes, quand elles attachent l'une à l'autre des âmes touchées des mêmes rayons de la vérité, fidèles aux mêmes convictions et aux mêmes

espérances! Il faut bien demander à Dieu de ne pas permettre qu'aucun de nous trahisse cette première candeur des convictions de la jeunesse; tant d'ennemis les assiègent, tant de périls les menacent, il est si difficile de leur rester fidèle au milieu de toutes les tentations et de tous les exemples de la trahison, de la peur, de la bassesse, de l'intérêt, de l'ambition et de la sensualité, que, si la main de Dieu n'intervient, on peut trembler pour soi-même et pour ceux qu'on aime autant que soi. Mais c'est déjà quelque chose que de savoir le danger. Courage, cher ami! Encore une fois, j'ai été bien heureux de te voir plus intimement et de descendre plus avant dans les secrets de ta vie. En te ramenant à Paris, la Providence se prépare à resserrer nos liens, et nous savons mieux encore ce que nous aurons à y gagner.

Au revoir, cher ami, je t'embrasse.

A Mgr Baudry, évêque de Périgueux (1).

Montmorency, 30 septembre 1860.

Mon révéré Père et ami,

Je sais que Mgr de la Rochelle est à Paris (2), et dès que je serai remis d'une fatigue extrême où m'a jeté une prédication promise depuis longtemps, j'irai vous demander un mot, un signe d'introduction auprès de

(1) Mgr Baudry était alors directeur au séminaire de Saint-Sulpice.
(2) Mgr Landriot.

cet évêque que j'admire et que j'aime depuis longtemps avec une passion qui ne souffre plus de rester *abstraite.* Je voudrais le voir, et avoir la bénédiction de sa main; mais le pourrai-je? Dites-lui du moins, je vous en conjure, combien je suis attaché à ses pas, et fidèle admirateur de ce que je sais être dans son âme!

Merci de la belle lettre que vous m'avez écrite au sujet d'Alfred Tonnellé. Mme Tonnellé et mon ami Heinrich m'ont montré dernièrement à Tours de fort belles lettres de Mgr de la Rochelle sur ce livre (1) et je vous dirai, *avec beaucoup d'orgueil*, que plusieurs des vues exprimées sur l'art, par Monseigneur, se retrouvent dans l'article que j'ai publié au *Correspondant* sur Alfred Tonnellé; notamment en ce qui concerne les harmonies de la philosophie du langage avec certains de nos dogmes révélés, et surtout le dogme du Verbe fait chair.

Madame Tonnellé garde de telles lettres pour ses heures désolées; elles sont comme l'écho prolongé d'une vie qui, en disparaissant, a emporté presque toute la sienne. Permettez-moi donc d'y joindre votre admirable lettre, et consentez à ce que je l'envoie. Vous pouvez être généreux si je consens à l'être, et donner cette lettre puisque, moi, je la donne!

Quant à vous redire encore ce que nous avons tous emporté de votre parole pendant la retraite, je ne l'essaierai plus. Le saint auteur de l'Imitation dit quel-

(1) *Fragments sur l'Art et la Philosophie,* d'Alfred Tonnellé, publiés après sa mort.

que part : *Quis juxta copiosum ignem stans, non parum caloris inde percipit* (1)? J'étais bien pour ma part ce pauvre frileux spirituel, grelottant sa misère et mendiant un peu de flamme. Merci de m'avoir fait une petite place à votre foyer!

Et maintenant, cher père et ami, courage et espérance! J'en connais qui disent : « tout est fini! » Mais quelque chose qui ressemble à la voix de Dieu, me dit dans le fond de l'âme : « Courage, tout commence! »

Je vous confesse que je vis dans cet espoir, croyant aux combats, croyant à la souffrance et à la contradiction, mais, Dieu merci, ne croyant ni à la défaite, ni à la mort. Permettez-moi de me dire tout à vous dans cette invincible espérance et dans le respect filial que Notre-Seigneur Jésus-Christ m'a mis au cœur pour vous.

A Mme Tonnellé.

Paris, novembre 1860.

... Voici vraiment pour vous le jour du Calvaire. Je pense à vous, et cette pensée m'effraie, car je vous sais dans le feu de l'épreuve en même temps que dans le chagrin; c'est trop pour une seule âme. Et d'autre part, je sais encore qu'il n'est point donné à un homme d'adoucir de pareilles blessures, et que la main seule de Jésus-Christ est tout ensemble assez forte et assez

(1) *De Imit. Ch.*, liv. IV, ch. IV.

douce pour les toucher sans les envenimer. Combien je conjure cet incomparable consolateur de visiter enfin votre âme!

J'aurais aimé, Madame, être du nombre de ceux qui confieront les restes de vos chers amis à une demeure définitive...

Ce seront de profondes émotions pour vous, trop profondes, ce me semble! Vous savez aussi bien que moi que cette terre qu'on remuera n'est pas *leur vraie demeure*; mais je comprends qu'elle renferme des mains qui ont serré les vôtres, des cœurs qui vous ont aimée, des lèvres qui vous l'ont dit... Je comprends bien cela! N'attachez cependant sur ces reliques d'ici-bas que « *ce regard détourné* » dont parle saint Augustin, quand il veut que le chrétien fixe le ciel, son vrai lieu, et regarde Dieu là-haut, et dans le cœur de Dieu tous ceux qui l'ont connu et servi sur la terre. C'est là qu'ils sont, c'est là qu'est votre trésor; que votre cœur y soit donc aussi par avance!

Que la grâce et la paix du Seigneur, en lesquelles se rencontrent les âmes fidèles, malgré toutes les séparations de la vie ou de la mort, que cette paix, que cette grâce soient en vous et y demeurent, jusqu'au jour où l'attente aura fini, et où le désir s'évanouira dans l'immuable possession de tout ce que vous cherchez! *Amen!*

A Mme Tonnellé.

Paris, 26 décembre 1860.

... Vous vous plaignez toujours de souffrir et de porter comme une flèche douloureuse ce désir immodéré d'être unie à ceux qui se sont éloignés de vous pour un temps. Que vous répondre, Madame, si ce n'est qu'il est bien vrai que l'attente est longue, amère et fatigante? Il faut envier les âmes qui, moins repliées sur elles-mêmes que n'est la vôtre, peut-être aussi moins profondes, savent abréger les longueurs de cette attente par une grande dépense de soi dans la vie extérieure. Elles oublient leurs maux en soulageant les maux des autres hommes de douleurs. C'est une grâce de Dieu. Je voudrais donc vous voir sortir de vous, accepter la mortification d'une vie répandue au dehors dans la charité, consentir à quitter, pour les œuvres extérieures du zèle, jusqu'au recueillement et à la compagnie trop chère de vos souvenirs, et trouver ainsi, sinon la consolation qui n'est guère possible, au moins l'éloignement de la douleur, même violent et momentané. Notre-Seigneur dit dans le saint Évangile : « *Qui perd son âme la trou-* « *vera.* » Oui, ce serait, ce semble, perdre votre âme que de quitter cette intimité de vos souvenirs et de votre chagrin, pour aller parmi les hommes; mais Dieu bénirait un si héroïque sacrifice; vous auriez plus de calme, plus de soutien; le temps passerait plus vite, par conséquent plus vite aussi viendrait l'heure que vous appelez... Que voulez-vous qui ne soit cela?

... Ah! si nous aimions Dieu comme l'ont aimé les saints, c'est-à-dire comme l'objet premier de notre cœur et le seul trésor dans lequel nous puissions retrouver un jour tous nos bonheurs perdus, je pense que la paix viendrait en nous et que nous connaîtrions sinon la joie, du moins le repos et la patience dans l'attente.

Au R. P. Lacordaire.

Paris, le saint jour de Noël 1860.

Je regarde avec joie fuir les derniers jours de cette année, mon bon et tendre Père, puisque les premiers de l'année suivante ramèneront votre présence parmi nous. Je ne vous ai point dit assez ce que sera pour nous, et j'ai le droit de dire particulièrement pour moi, le bonheur de vous voir environné d'une gloire véritable devant tout ce qu'il y a d'illustre en France. Nous qui ne détruisons pas la nature sous prétexte de foi, nous avons le droit de penser que tant d'honneur ajouté à la cause de Dieu vaut bien quelque chose, et je suis à même de voir, dans le monde où je vis maintenant, que ce rayon d'éclat n'est pas si vain et si profane que veulent bien le penser tels et tels esprits faux. Puisque Dieu n'a pas dédaigné de faire tenir son Évangile par des mains comme celles de saint Chrysostome, de saint Augustin et de Bossuet, c'est donc qu'il ne condamne pas toute gloire des hommes. Seulement, il fait, à l'égard de ceux qu'il aime, ce qu'il a

voulu faire connaître en sa personne : il fait le contraste de la gloire et de la persécution ; des *jours d'entrée*, comme parle Bossuet au sujet du triomphe de Jérusalem, et des jours de contradiction et de douleurs. Il tempère ainsi la gloire par la souffrance, et à la fois, il la sanctifie et l'achève.

Il me semble, mon Père, que ces deux grâces n'ont point manqué à votre vie. S'achèvera-t-elle dans le rayon de la gloire ou dans le rayon de la souffrance? C'est le secret de Dieu. Chrysostome a fini ses jours dans l'exil et la ruine de ses grandeurs; Athanase, au contraire, dans l'éclat définitif de la victoire. Quelle que doive être votre fortune, je ne la crains plus pour vous depuis que je connais mieux votre âme, et dans de plus secrètes profondeurs; je la sais assez forte pour résister à l'une et à l'autre des deux grandes épreuves des hommes : l'épreuve des revers et celle des triomphes.

ANNÉE 1861

Paris, 1er janvier 1861.

Ma bonne cousine,

On dit que vous vous fâchez à la fin contre un malheureux aumônier du lycée Saint-Louis, lequel était encore naguère vicaire à Saint-Thomas d'Aquin, lequel prêche, fait des livres, dirige un collège, confesse et est tellement accablé d'occupations qu'il passe quelquefois plusieurs jours sans embrasser père ni mère, et n'a plus même le temps d'être malade. Et l'on dit que vous reprochez à cet infortuné de ne pas écrire de lettres? Hélas! vous n'avez pas l'idée de ce qu'est sa vie. Cet abbé aime tous ceux qu'il aime, mais il n'a plus le temps de leur en faire part. Pardonnez-lui donc et recevez ses meilleurs souhaits de nouvel an.

Il est donc vrai que je viens d'être installé à l'aumônerie d'un grand collège de Paris. C'est une charge trop considérable pour moi, et je n'ai osé l'accepter qu'en me rendant le témoignage que je l'avais ni désirée ni demandée, mais qu'elle m'a été imposée, pour ainsi dire, par le Cardinal (1). J'ai été longtemps élève de ce lycée. On espère que cette circonstance me rendra favorables les cœurs des enfants. Mon bon ami, M. Eugène Ber-

(1) Son Eminence le cardinal Morlot.

nard, partage mes fonctions. Il n'y a entre nous ni premier ni second; les choses ont été réglées ainsi, et notre amitié s'en accommode très bien. Priez Dieu de bénir cette entreprise, et demandez-lui de nous accorder la joie d'un peu de succès pour sa gloire.

On m'a montré ce matin une lettre de vous dans laquelle vous dites des choses fabuleuses à mon endroit. Je vous supplie, ma bonne cousine, ne parlez jamais de ces folies, même en plaisantant. L'ambition est, avec une autre faiblesse, la plus grande misère qui puisse flétrir l'âme d'un prêtre. Si vous voulez bien vous souvenir de moi devant Dieu, demandez-lui d'éloigner toujours de moi cette peste et de me faire le cœur humble et modeste des vrais serviteurs de Jésus-Christ. Ceux-là seuls sont quelquefois chefs et font quelque chose de grand et de bon; les autres sont les fléaux de l'Église et du monde. Jugez après cela si vos pronostics m'ont effrayé! Allons, promettez-moi que vous ne direz plus rien de semblable, et que vous ne transformerez pas en un gros prélat le plus petit des aumôniers de collège.

J'envoie mille tendres bénédictions à votre petit Henri. Que Dieu développe déjà dans cette chère petite âme la connaissance et l'amour de son saint nom!

A Augustin Cochin.

Paris, 23 février 1861.

Cher monsieur et excellent ami,

Oui, j'irai vous voir. Vous savez bien que je ne passe guère devant votre maison sans la bénir, ainsi que tout ce qu'elle renferme de cher à votre cœur. Ce que vous me dites de mon *Livre des Malades* ne me fâche point, puisque vous me faites espérer d'en parler plus tard. Je sais quelle est votre vie, tout occupée à faire l'œuvre de la justice et de la foi. Je pense souvent à vous en forme d'examen de conscience. Car le Concile de Trente m'ordonne de croire, *sous peine d'anathème*, que le célibat est meilleur et plus saint que le mariage. Et d'autre part, quand je vous regarde, je vous trouve si bon et si heureux que j'en suis tout excité et aiguillonné à être meilleur, à servir Dieu davantage, à trouver davantage en lui joie, rassasiement, paix et plénitude ! La belle chose si les prêtres aimaient l'Église comme les bons maris aiment leurs femmes, et savaient mettre vraiment toute leur joie dans l'intimité de Jésus-Christ comme ceux-là dans le foyer domestique ! Je me dis souvent ces choses quand je pense à vous. Pardonnez-moi ces éloges ; les éloges aussi ont du bon, et les âmes les plus fortes en ont besoin pour ne pas trop sentir la fatigue de la contradiction extérieure et intérieure. Mille tendres et respectueux sentiments.

Paris, 7 mars 1861.

Cher ami, que faisons-nous en ce monde, si nous ne faisons pas de notre mieux l'œuvre de Notre-Seigneur? A quoi bon tant de travaux, tant de fatigues, tant d'épuisement de forces, si tout cela frappe l'air et n'y laisse pas même un sillon, *quasi aerem verberans* (1)? Pour moi, quand je sens l'extrême fatigue de ces agitations, j'ai plus besoin que jamais de mettre cette fatigue aux pieds du divin Maître et de la lui offrir; telle quelle, mêlée de vanité, mêlée de lâcheté, il l'accepte et la garde pour le jour de la couronne.

Grande joie du côté de mon père! Il a fait le pas décisif; il s'est confessé, simplement, naturellement, et nous l'a dit avec un calme et profond bonheur. Si nous ne savions comment Dieu sait achever ses plus grands ouvrages, il y aurait lieu de s'étonner, tant le passage de l'abîme a été fait sans luttes, sans troubles, en paix et en facilité tout heureuses. Quel mystère! on ne sait qu'admirer davantage! Quoi de plus prodigieux et de plus impossible que cette démarche d'un homme qui passe du temps à l'éternité? Quoi de plus simple aussi et de plus facile, une fois que Dieu a voulu mettre la main sur une âme et la porter dans sa marche? Voilà les abîmes du Cœur éternel: *Quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas et profondum* (2). Tu rendras grâces avec nous. Si tu te rappelles quelles étaient mes inquiétudes, et le sujet même de notre dernière conver-

(1) I Cor., IX, 26.
(2) Ephes., ch. III, 18.

sation la veille de ton départ, tu comprendras ma joie et ma reconnaissance.

Adieu. Tu fais ce qu'a fait le P. de Ravignan avant de prêcher à Notre-Dame, *un carême caché*. Gagne là des mérites qui te feront plus tard convertir des rois et des empereurs, s'il y a encore des empereurs plus tard... ce qu'à Dieu ne plaise!

A M. Ampère.

Laroche-en-Breny, 20 juin 1861

Monsieur et excellent ami,

Comment vous exprimer la joie et la fierté de six ou huit jeunes gens auxquels j'ai fait connaître qu'ils auraient l'honneur de déjeuner dimanche prochain avec vous? Je ne reçois que des lettres d'actions de grâce. Mais qu'arriverait-il si vous ne veniez pas? Vraiment, je crois que je me sauverais de chez moi, j'irais hors Paris, et je laisserais Théodore recevoir mes invités et leurs injures...

Oui, mais ceci est le mauvais rêve, le cauchemar, tandis que le réel, le solide, c'est votre indulgence et votre bonté. N'est-ce pas, cher Monsieur, que vous viendrez dimanche prochain, vers onze heures, rue de la Chaise, 14? Vous voyez bien que je parle de vous comme l'avare de son trésor; mais il y a plus, je me souviens d'avoir entendu la lecture d'un admirable fragment d'*Alexandre* qui m'a paru contenir une très

grande et belle leçon de philosophie morale. Je parle du jeune Alexandre domptant Bucéphale. Nous avons tous, tant que nous sommes, un animal indompté à vaincre en nous, ce n'est pas toujours un noble Bucéphale; mais il suffit d'un âne rétif pour casser le cou de son maître. C'est donc une belle et bonne leçon à nous donner, à nous surtout jeunes gens, que de nous lire votre bon fragment d'Alexandre; vraiment y consentiriez-vous? Songez, Monsieur, qu'on parlerait de ceci dans tout le collège pendant longtemps, et ce qui vaut mieux encore, que le souvenir de votre aimable bonté envers de *très jeunes hommes*, resterait dans les mémoires comme un exemple salutaire et un noble encouragement.

Je laisse tout ceci à votre générosité. Il n'y a qu'une chose que je ne vous laisse pas, c'est vous-même; celle-là, je n'y renonce à aucun prix et je renonce à tout pour l'avoir, même à Alexandre!

Veuillez accepter, Monsieur, l'assurance de mon respectueux et profond attachement.

A l'abbé de la Boissière.

* Paris, 26 juin 1861.

Cher abbé et ami,

Je ne pense pas aller aux eaux cette année, j'irai néanmoins dans le Midi à cause de la santé du R. P Lacordaire. Vous voudrez bien prier avec nous pour une vie si chère à tant d'âmes. Je compte vous voir au

retour, mais quand sera-ce? Je ne puis rien dire, puisque tout dépend de la santé du Père : J'irai quand il m'appellera, et je resterai près de lui tant qu'il voudra... Rien de triste comme de voir pencher vers le déclin les belles et grandes âmes qu'on aime! Heureusement qu'il n'y a déclin que du côté de ce monde, et que les soleils couchants de la terre se lèvent dans l'éternité!

Je travaille plus que jamais, je prépare ma thèse de doctorat pour le mois de novembre; à la garde de Dieu!

Cher Monsieur et ami, oui, je désire vous revoir et retrouver nos âmes d'autrefois! Mille tendres amitiés.

A M. Foisset.

Paris, 6 juillet 1861.

Monsieur et indulgent ami,

Que pourrais-je répondre à la lettre que je viens de recevoir, si ce n'est qu'elle me remplit de confusion, et aussi de chagrin, s'il est vrai que je n'aie point su jusqu'à ce jour vous témoigner la sincérité de mon respectueux attachement. Il faut donc, Monsieur, que j'aie été bien étrangement trahi par mon style, car rien n'est plus véritable en moi, surtout depuis l'année dernière, que le sentiment d'une affection profonde à votre égard. Vous me dites que *je vous respecte trop*. Je comprends bien ce que vous voulez dire, mais alors ce ne serait pas *du respect*... et je ne sens point que le vrai respect, le

grand respect diminue dans l'âme les sentiments de l'amitié. J'ai toujours éprouvé une jouissance particulière dans le sentiment, le goût, la culture et l'expression du respect... par exemple, à l'égard du vénéré Père (1). Jamais je n'ai permis à ma jeune amitié de se familiariser avec son grand objet. Le Père s'en est plaint quelquefois, il m'a ordonné de le tutoyer, il a voulu briser ce qu'il appelait *cette glace*. Mais je lui ai fait connaître sincèrement qu'il gênait alors mon âme, et que la vraie forme libre de ma tendresse pour lui était celle d'un respect religieux. Nous ne sommes point une génération qui ait abusé du respect, hélas! Au milieu de tant d'idoles brisées et de fragments tombés en poussière, quel bonheur de trouver encore autour de soi quelque chose de grand, de pur, d'intact, et de tourner là ce grand besoin du cœur qui souffre aux temps où nous sommes : *le respect!* C'est dans ce sens, Monsieur, et non dans un autre que je vous *respecte*, et je vous supplie, comme j'ai souvent supplié le Père, de ne rien m'imposer à cet égard. Qu'il me suffise de vous dire que j'ai senti toute votre bonté, votre indulgence, votre ardeur, votre jeunesse, et que moi aussi, de ce côté-là, je me sens bien près de vous. A mon tour, je vous demande de le croire, et de ne plus m'écrire : « Aimez-moi malgré mon âge. » Il y a longtemps que je ne mérite plus un si grand reproche.

Je suis donc, Monsieur, comme c'est la volonté de Dieu, la vôtre et la mienne, votre *respectueux et sincère* ami.

(1) Le R. P. Lacordaire.

TOAST

ENVOYÉ A SORÈZE POUR LA FÊTE DU R. PÈRE LACORDAIRE

14 juillet 1861

Messieurs,

Les amis absents du R. P. Lacordaire vous demandent une place à la table de la famille, cette place que vous ne leur avez jamais refusée. Séparés, par des devoirs, de celui que vous avez le bonheur d'entourer aujourd'hui, ils vous prient de mêler à votre bouquet de fête la fleur moins joyeuse de leurs regrets.

Tout ce qui est dans votre cœur pour le bien-aimé Père est aussi dans leur cœur : ils ont souffert des mêmes inquiétudes et tressaillent des mêmes espérances; ils ont répandu aux pieds de Dieu les mêmes prières, et se sont liés par les mêmes serments d'éternelle affection. Entre vous et eux, tout est commun : les angoisses, les promesses, les doux souvenirs, les bons présages de l'avenir, tout, et surtout l'amour!

Consolez donc notre absence, chers Messieurs, chers amis, en prêtant à nos vœux d'exilés le secours de vos joyeuses voix. Prenez en vos mains la coupe que les nôtres ne peuvent tenir, levez-la vers notre Père, mais plutôt, levez-la vers le ciel, et conjurons Dieu d'y répandre cette goutte de vie que la France et l'Église réclament, et qui, seule, peut rendre à nos cœurs paix, courage et allégresse!

Paris, 16 août 1861.

Mon bon Charles,

Je pars dans trois heures pour Sorèze; le Père ne va pas bien.

Tu dois comprendre tout ce que j'emporte d'angoisses et de chagrins de toute nature. Prie pour ce cher et vénéré malade. Si Dieu veut nous le prendre, qu'il lui accorde du moins la grâce d'une sainte mort! Je compte beaucoup sur les prières et les secours du saint Père de Ravignan. Après l'avoir suivi dans une communauté fraternelle de travaux sur la terre, il lui doit de l'aider à remporter, comme lui, la dernière victoire.

Ecris-moi à Sorèze.

Au R. P. Gratry.

Sorèze, 30 août 1861.

Mon très aimé Père,

J'ai lu votre belle et tendre lettre au vénéré malade. Son visage a donné des marques d'un profond attendrissement; peu s'en faut qu'il n'ait pleuré. Il m'a dit de vous transmettre sa vive reconnaissance et ses bénédictions.

Vous avez raison, cher Père, d'espérer; il y a encore de la vie dans ce noble corps, et, comme vous le dites admirablement, *des forces surnaturelles en réserve*. Ces forces luttent en cette heure même courageusement

contre la mort. La prière est une autre force du dehors. Prions donc, tout espoir n'est pas perdu, il y a une ombre de mieux.

Merci ensuite pour moi-même de votre belle et bonne lettre. Vous avez le don de mettre votre âme sous un très petit nombre de mots : ceci, pour expier et racheter tant d'*œuvres complètes* qui se développent démesurément en volumes sans contenir ni esprit ni cœur. Ma thèse sera-t-elle ainsi (1)? Qui le sait? Cependant je l'écris de conviction et indépendamment de toute convention de Sorbonne ou autre.

Cher Père, je vous aime respectueusement en Notre-Seigneur.

Au comte de Montalembert.

Sorèze, 6 septembre 1861.

Monsieur le comte,

Je ne veux point quitter Sorèze sans vous envoyer des nouvelles du cher et vénéré P. Lacordaire. Il y a trois semaines que je suis auprès de lui. Quand j'arrivai, je fus épouvanté de sa faiblesse, de l'altération très sensible de son visage et de plusieurs syncopes qui suivirent alors ses repas. Depuis ce temps, sa santé s'est un peu relevée, les forces ont quelquefois reparu jusqu'à permettre au malade une petite promenade à pied.

(1) Sa thèse de docteur en théologie, intitulée : *des Caractères de la véritable Église*, qui forme aujourd'hui le premier volume des *Entretiens sur l'Église catholique*.

Hélas! c'est vous dire, Monsieur, à quelles extrémités sont réduites nos espérances, et de quelles lueurs il faut maintenant nous féliciter! Peut-être que les excessives chaleurs de ces derniers temps ont pu contribuer à aggraver une faiblesse déjà ancienne, et que le retour des premières fraîcheurs d'automne ranimera un peu ce bien-aimé Père! Je renonce à vous exprimer tout ce que j'ai souffert à voir une si grande vie nous menacer de ses derniers déclins!

Il ne m'appartient pas, Monsieur le comte, de recommander à vos prières cette belle et grande âme, que vous avez eu le bonheur de connaître et d'aimer longtemps avant moi. Que la volonté de Dieu soit faite!

Le Père s'est déchargé depuis huit jours, par une démission, de la direction de l'Ordre; il trouvera sans doute un grand soulagement dans la paix de l'esprit. Il est calme, pieux, et reçoit, presque tous les matins, dans son lit, la sainte communion.

J'ai lu avec une émotion profonde les belles pages que vous venez de consacrer à la Pologne. Après une pareille lecture, l'âme est enlevée de terre. On voudrait parler, prier, souffrir, combattre tout à la fois pour cette sainte cause. Mon Dieu, que ce monde est dur pour la justice! L'ange de la Pologne a dû porter votre nom aux pieds du Seigneur, et lui demander de vous récompenser et de vous bénir. C'est bien ce que je demande aussi, *d'en bas* où je suis et comme je puis.

Veuillez agréer, Monsieur le comte, l'hommage de mon profond respect.

Au comte de Montalembert.

Paris, 23 novembre 1861.

Monsieur le comte,

L'inexprimable affliction dans laquelle la mort de ce saint et vénéré Père a jeté mon âme, me presse de venir à vous qui avez été le plus ancien, comme le plus illustre de ses amis (1). Je voudrais vous dire tout ce qui est dans mon cœur et je ne sais que vous dire ! Mille sentiments confus de regrets, de découragement, de dévouement pour l'avenir aux causes qu'il a servies avec vous, se pressent devant ma pensée. Il est un point cependant sur lequel je voudrais, Monsieur le comte, prévenir vos moindres doutes. Le R. P. Lacordaire m'a laissé, en mourant, tous ses papiers personnels, et dans le dernier voyage que j'ai pu faire auprès de lui, il a voulu me les remettre de sa propre main, en présence de plusieurs de ses religieux.

Ce choix, qui sera le plus grand honneur de ma vie, m'impose, je le sens, de graves devoirs de sagesse, de discrétion, de fermeté. J'aurai besoin des conseils de ceux qui ont été les amis et les compagnons de la grande vie que je devrai retracer. J'aurai besoin de défendre mon inexpérience et d'éclairer mes bonnes intentions en suivant leurs avis et leurs désirs. J'aurai surtout à consulter les intérêts et l'honneur de l'Ordre religieux qui continue la personne du vénéré Père, et à ne rien écrire

(1) Le R. P. Lacordaire était mort l'avant-veille, 21 novembre 1861.

qu'en union d'âme et de cœur avec ses fils spirituels.

Je voudrais croire, Monsieur, que vous ne me refuserez pas alors le soutien de votre incomparable jugement dans les choses de délicatesse et d'honneur. Ceci surtout est rare et beau devant les hommes et devant Dieu. Je voudrais croire que vous ne douterez pas de l'absolue droiture de mes intentions, et que vous ne me refuserez ni les encouragements, ni les avertissements qui pourront m'aider à les accomplir fidèlement.

Je n'ai jamais commis la faute de confondre dans ma pensée et de mettre sur le même rang ceux qui, comme moi, ont eu l'honneur de servir le P. Lacordaire dans ses dernières années de gloire, et ceux qui, comme vous, Monsieur, l'ont, de plus, connu, aimé, défendu, servi dans les grands jours de ses commencements et de ses périls.

L'histoire devra faire cette différence, mais elle est déjà tout entière dans mon cœur, et c'est elle aussi, qui, en ce moment de vide qui suit la mort, ramène vers vous toute mon admiration, tous mes souvenirs, tout mon dévouement.

Paris, 26 novembre 1861

Mon bon ami,

Décidément, on me retient, je partais (1); mais le fait est que je n'en puis plus, et que, depuis mon retour, je n'ai cessé de souffrir de la poitrine. Les dernières

(1) Il voulait assister aux funérailles du P Lacordaire, mais il en fut empêché par sa santé.

émotions de ces derniers jours m'ont achevé. Hélas! me croirez-vous et me pardonnerez-vous? Dites à ceux qui vous entourent que jamais je n'ai plus cruellement senti la tyrannie de la terre et l'impuissance des meilleurs désirs!

Adieu, à bientôt. Je vous supplie de m'obtenir ou de me dérober un morceau du vêtement de notre Père.

Hélas! pensez à moi sur cette tombe qui renferme ce que j'ai aimé de plus grand sur la terre après Dieu. Je vous embrasse tendrement dans le culte immortel de cette chère mémoire.

A l'abbé de la Boissière.

Paris, 10 décembre 1861.

Bien cher abbé et excellent ami,

Je profite d'un instant de calme pour vous envoyer mes plus tendres souvenirs. Ce qu'a été ma vie depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir, est totalement inexprimable. J'ai fait deux voyages à Sorèze, j'ai passé ma thèse de doctorat à la Sorbonne, j'ai été nommé à la Sorbonne (1), j'ai eu cent affaires au sujet du legs des papiers du P. Lacordaire, sans compter l'immense douleur de cette mort qui m'enlève ce père et cet ami!

(1) Il venait d'être chargé du cours d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie, en remplacement de Mgr Lavigerie, aujourd'hui archevêque d'Alger.

Aussi je dois vous dire que je suis exténué. Je suis si fatigué, d'une fatigue de *fond*, que j'ai peur de cet hiver. Je me sens ébranlé, affaibli, tout près d'être malade. Et avec cela, le cours de Sorbonne à ouvrir, des prédications, du tapage, le public, l'opinion, déjà les journaux... Singulière chose que ce monde! Je ne sais si j'ai pu jamais désirer cette agitation de la vie. Je le crains, car c'est un rêve qui ravit dans le commencement; mais du moins, à peine en ai-je goûté, que j'en sens tout le vide et tout le profond ennui, sans compensation. Je me trompe, car si l'on a vraiment dans le cœur le désir de la gloire de Dieu, il y a l'espérance de faire un peu de bien aux âmes, de leur donner un peu de respect et d'amour pour l'Église, de relever en elles les saintes passions, au lieu de les laisser dormir dans les sens et la grossièreté de la vie matérielle.

Hélas! priez pour moi. Je me connais des jours d'étranges découragements, de tristesse et d'épuisement de corps et d'âme. Le bien est difficile à faire, difficile au dehors, difficile davantage en nous-mêmes!

Je ne veux pas cependant ne vous envoyer que des plaintes. Elles seraient, ce semble, peu justifiées à vos yeux par la manière dont Dieu a daigné bénir ma vie jusqu'à ce jour. Voyez-y seulement l'effet d'une fatigue excessive jointe à une grande affliction.

Comment allez-vous? Comment vont vos bonnes religieuses? Pour ma part, je crois qu'il y a plus de vraie théologie dans leur petit doigt que dans mon bonnet carré de docteur en Sorbonne. Suppliez-les de prier

pour un pauvre abbé qui se remue plus qu'il ne fait de besogne.

Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, 12 décembre 1861.

Madame,

Un voyage nécessaire et soudain m'a privé de l'honneur que je désirais de vous revoir cette semaine. Je le regrette beaucoup, moins pour l'espérance de vous apporter du secours par mes visites, que pour la crainte de paraître prendre peu de soin de votre douleur. Je suis d'ailleurs intimement persuadé que Dieu seul peut toucher aux blessures profondes des âmes; la main des hommes les envenime. C'est pourquoi je n'aurais qu'un désir à votre égard, celui de vous voir entrer dans la voie d'une humilité profonde devant Dieu, adorant l'impénétrable grandeur de ses desseins, croyant à sa bonté malgré les révoltes de la nature, décidée à reprendre l'accomplissement de vos devoirs chrétiens et à souffrir de ces doutes qui ne sont que des vertiges d'une âme troublée, comme on souffre une épreuve amère et terrible. Je crois sincèrement que vous retrouveriez dans cette soumission et dans cette humilité intérieure, sinon la consolation que je ne vous propose ni ne vous souhaite, du moins la paix dans les larmes. L'angélique enfant, qui vous a précédée dans la bonne patrie, vous aidera dans cet héroïque

effort; mais à la condition que tout sera humble, simple, soumis à Dieu dans votre douleur. Encore une fois, je ne compte que sur cette main divine pour relever les ruines de votre âme. Je l'implore ardemment pour vous. Faites de même et attendez.

Je vous supplie de ne point parler de mon indulgence et de ma patience; dès que je serai à Paris, j'aurai l'honneur de vous entendre, non pas avec patience, mais avec le religieux et dévoué respect que méritent des douleurs comme les vôtres.

---

* Paris, décembre 1861.

Madame,

Puisque vous le voulez, je continuerai à dire la sainte Messe pour votre chère fille, et je vous assure que je prie Dieu de tout mon cœur pour elle, car je sais combien vous aurez besoin de la retrouver, heureuse et bienheureuse, dès l'instant où, vous-même, vous aurez quitté ce monde.

Vivez beaucoup à l'avance, Madame, dans ce monde meilleur des réparations. Quittez souvent du regard les lieux attristés de cette terre trompeuse et levez les yeux vers le but. Celle que vous pleurez l'a atteint déjà. Si elle pouvait vous parler, elle vous reprocherait de pleurer sur elle et vous exhorterait plutôt à prendre

courage pour vous-même, car c'est vous qui êtes digne de larmes.

J'espère que Dieu vous soutient au milieu de votre grande douleur, et que vous commencez à ne rien regarder, ni du présent, ni de l'avenir, qu'à travers la miséricorde divine : c'est le vrai point de vue pour tout juger.

ANNÉE 1862

A M. Heinrich.

Paris, 4 janvier 1862.

Cher et excellent ami,

Il y a quelque temps, j'ai accusé ton silence, et c'est moi maintenant qui suis suspect. Hélas! pardonnons-nous, et désirons un monde où les vieux amis auront le temps de s'aimer. C'est Arnaud, je crois, qui disait : « Nous aurons toute l'éternité pour nous reposer. » Cette idée du ciel ne me plaît pas. L'idée du repos est fatigante et insuffisante; mais si l'on dit : « Nous aurons « toute l'éternité pour aimer, » ah! alors, j'en suis!

Tu en seras avant moi, cher bon laïque, l'honneur des saints laïques de Lyon! Tu seras de ceux qui, n'ayant renoncé à rien en ce monde, passeront au ciel avant nous autres, pauvres, qui prétendons avoir renoncé à tout. A la bonne heure! *Prœcedent vos in regnum Dei!* Quelquefois nous enrageons avec tes bons amis de l'Oratoire, et nous trouvons injuste que tu sois si sage et si bon; cela devrait être réservé aux gens d'Église. Dis-m'en ton avis.

Cher ami, il est donc vrai que le 8 de ce mois, à une heure, j'ouvre mon cours à la Sorbonne. C'est à moitié

plaisant, tant cela est étrange! J'ai besoin de prières, car tu sais qu'on peut faire du bien à cette jeunesse, mais à des conditions difficiles et périlleuses. J'ai plus peur de mon auditoire que de moi-même, bien que je me craigne un peu, une fois la mèche allumée. Enfin j'espère que Dieu me soutiendra et me permettra de faire un peu de besogne à son service.

Quand tu viendras à Paris, je te retiens pour une petite réunion intime avec tes amis. Il faut nous voir et nous resserrer; nous faisons même œuvre, et il est grandement important de nou unir.

Au reste, il faut que tu viennes à Paris le plus tôt possible, à la Faculté des lettres, c'est évident. Nous le dirons si haut que cela se fera. Adieu, je t'embrasse comme un respectable et aimable frère.

A M. Heinrich.

Paris, 23 janvier 1862.

Mon bon ami,

Tu m'as écrit le 7 janvier une lettre aimable et fraternelle qui m'est arrivée tout juste comme je partais pour la Sorbonne. Dans ce moment-là, j'éprouve à peu près ce que ressentait ce condamné dont notre cher docteur exprimait si énergiquement les sensations. Ta bonne lettre m'a relevé le cœur, en me prouvant que je n'étais pas seul, et que des âmes amies me soutenaient de leur souvenir et de leur prière.

Je me suis accordé ce jour-là, devant un bel auditoire,

le petit plaisir de parler totalement selon ma conscience. La question a été, pendant quelques jours, de savoir s'il y aurait une seconde leçon, mais on s'est décidé pour l'indulgence. Je suis au reste très sage maintenant. Je ne tenais à bien faire connaître l'état de mon âme qu'une fois, et une bonne, pour n'avoir plus à y revenir.

Maintenant personne ne me soupçonne d'avoir acheté une chaire par de petites vilenies, je suis tranquille et allégé d'un grand poids. *Liberavi animam meam.*

Tout ce que tu me dis sur *notre œuvre* me touche beaucoup. Oui, cher ami, nous faisons œuvre commune. Seulement je voudrais voir nos forces réunies et concentrées, ce qui consiste à te voir venir à Paris. Fais-moi ce plaisir-là le plus tôt possible. J'espère que tu y trouveras une jeunesse un peu plus intelligente qu'il y a cinq ou six ans; je dirige une conférence littéraire au Cercle catholique (1), et je suis heureux d'un courant d'idées qui commence à y dominer ces jeunes esprits.

Courage, cher bon ami. Parle-moi un peu de ta vie intérieure. Es-tu en veine de travail? Es-tu gai, ou triste? Que fais-tu? que feras-tu? Hélas! il y a un grand fond d'instabilité dans la vie humaine. Prie pour moi, puisque, dit le proverbe, l'*habit ne fait pas le moine*, et demande à Dieu de me teindre un peu en humilité, piété, zèle, prudence et sainteté.

(1) La Conférence *Ozanam* dont il fut le président pendant trois ans. C'est à l'une des séances de cette conférence qu'il prononça son beau discours sur l'*Histoire de France*. (Voir les *Etudes historiques*, p. 57.)

Au prince Albert de Broglie.

Paris, 21 février 1862.

Monsieur (1),

Vous me pardonnerez bien de venir, parmi les premiers, vous offrir le témoignage d'une joie que vous savez sincère et profonde. La pensée que cette belle élection apporte à l'Académie un renfort de dignité, d'intelligence, d'indépendance, m'est déjà bien douce et bien heureuse ; mais j'en connais une plus intime et plus chère encore dans mon cœur : c'est de sentir la mémoire de l'illustre religieux qui, jusqu'à son lit de mort, m'a traité comme son fils, confiée à des mains si dignes de la porter, c'est de savoir que les espérances divines et humaines de ce saint et beau génie seront présentées à l'Europe et au monde savant par vous, Monsieur, qui les partagez toutes. Nous ne saurions jamais assez bénir Dieu qui, au milieu de grandes amertumes, daigne encore nous consoler de loin en loin, comme pour nous défendre de désespérer tout à fait de l'avenir.

Pourquoi ne vous dirais-je pas que le premier mouvement de ma joie s'est assombri tout à coup par un amer souvenir? Il m'a semblé que ce rayon de gloire traverserait dans votre âme des solitudes douloureuses, et que toutes les félicitations du monde vous paraîtraient bien peu de chose, quand la première a manqué ! Alors

(1) Le prince Albert de Broglie avait été élu, la veille, membre de l'Académie française, en remplacement du R. P. Lacordaire.

j'ai prié pour vous, Monsieur, qui êtes trop grand pour trouver un soulagement dans l'orgueil, et j'ai demandé à Celui qui seul sait toucher aux âmes d'augmenter en vous la résignation, comme il a augmenté l'éclat.

Je n'ai pas besoin de vous redire que je serai personnellement à votre service pour tous les renseignements dont vous pourriez avoir besoin au sujet de votre discours, et que je me réjouis d'avoir conservé inédites les suprêmes pensées du Père, vous offrant d'y choisir, et de présenter le premier à la grande impatience des âmes, celles qui vous paraîtront le plus dignes de lui et le plus dignes de vous.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression plus profonde que jamais, de mon respect et de mon dévouement.

A Mme Tonnellé.

Paris, février 1862

Hélas! il est vrai que j'ai peur de votre cœur, et que les secousses qu'il a données à votre pauvre corps pour l'arracher de ce monde ont pu cruellement diminuer en vous la force de la vie.

Madame et ma sœur en Jésus-Christ, au moins offrez à Dieu tout ce que vous souffrez. Soyez avec lui et son saint Évangile! Souffrez avec lui! Mettez en lui le flot confus et contraire de vos désirs, de vos craintes, de vos impatiences et de vos frayeurs. Que l'amour de Jésus-Christ souffrant sur la croix couvre et domine tout. Vous n'aurez pu offrir à Dieu d'un cœur soumis

et résigné la mort de ce qui vous était cher plus que vous-même, ayez du moins le courage de lui offrir l'holocauste de vos propres défaillances pour l'expiation de vos fautes dans toute votre vie, et pour obtenir de lui ce qu'il convient que vous obteniez de meilleur, *vie ou mort* (1).

A M. le curé de Domrémy (2).

Orléans, 9 mai 1862.

Monsieur le Curé,

Je remplis la promesse que je vous ai faite à Domrémy, et je ne quitte pas Orléans sans vous avoir envoyé des nouvelles de la fête d'hier.

Evidemment, Monsieur le Curé, vos prières et celles des bonnes religieuses vos voisines, et celles de leurs chères enfants, sont de bonnes prières ! C'est tout ce que je veux vous dire de mon discours. Dieu m'a donné des forces. J'ai été entendu dans toute la cathédrale. Quant au discours en lui-même, j'en reviens à vos prières qui l'ont fait, et je ne sais que vous remercier.

Il y a dans ce discours un souvenir pour Domrémy. J'avais le cœur bien ému en le disant ; vous y trouverez, Monsieur le Curé, le souvenir de ma reconnaissance pour vous tous.

(1) Mme Tonnellé ne survécut que trois mois à cette lettre.

(2) L'abbé Perreyve venait de prêcher à Orléans le panégyrique de Jeanne d'Arc, qu'il avait voulu préparer dans la ville natale même de la sainte héroïne. Voir le discours sur Jeanne d'Arc dans les *Biographies et Panégyriques*, p. 43.

J'avais vu, auprès de vous, Jeanne d'Arc sous la figure d'une petite enfant; vous m'aviez montré ses champs, sa pauvre maison, son petit jardin, les bois où elle allait conduire ses troupeaux. Je l'ai retrouvée à Orléans dans tout l'éclat de sa gloire et de ses triomphes. Il me semble que j'ai suivi ainsi, dans ses phases principales, la vie de la sainte enfant et que je suis entré moi-même dans le développement de cette héroïque destinée.

Ces fêtes d'Orléans sont admirables, elles sont plus belles que je ne le croyais. Sous ce rapport, permettez-moi de vous dire qu'Orléans fait honte à votre département; Jeanne d'Arc y est vivante, honorée, glorifiée comme elle le mérite, tandis qu'il y a trop peu de choses en son honneur autour de Domrémy. Si vous n'étiez pas là, Monsieur le Curé, vous et les bonnes sœurs qui ont le culte de cette sainte mémoire, je ne sais ce que cela deviendrait. J'ai fait une *scène* en partant, à Vaucouleurs, où j'ai retrouvé, après une demi-heure de recherche, l'ancienne chapelle du château du sire de Baudricourt. Cette chapelle est admirablement conservée, les voûtes sont intactes et d'un beau gothique, et elle sert aujourd'hui d'écurie! Et Jeanne d'Arc y a prié pendant plusieurs mois avant de partir pour délivrer la France! Je ne comprends rien à l'ignorance et à l'indifférence d'un conseil municipal qui laisse, dans l'oubli et dans la ruine, de tels souvenirs et de tels monuments. J'écrirai à ce sujet au maire de Vaucouleurs.

J'ai commencé à recueillir un peu d'argent pour le calice que je veux offrir à la paroisse de Jeanne d'Arc. J'espère y arriver pour la fin du mois.

Veuillez renouveler mes sentiments de profonde gratitude aux bonnes sœurs, à la révérende mère Gertrude en particulier. Dès mon retour à Paris, je ferai monter la croix qu'elle m'a donnée. Je bénis de tout cœur les chères enfants qui ont le bonheur de grandir et de se développer de cœur et de corps à l'ombre de ce sanctuaire où est née la plus pure et la plus généreuse fille de France.

A M. le curé de Domrémy.

Paris, mai 1862.

Monsieur le Curé,

Je reçois à l'instant d'Orléans une lettre qui me remplit de joie, puisqu'elle m'annonce que ma demande a été enfin couronnée de succès, et que l'étendard de Jeanne d'Arc, exécuté fidèlement sur l'original conservé à Orléans, vient d'être envoyé à Domrémy. Je suis bien heureux d'avoir pu ainsi procurer à votre commune et à votre chère église ce bel étendard qui sera, je l'espère, celui de la foi, de l'honneur, de la piété, du patriotisme, comme il l'était dans les mains de Jeanne d'Arc.

Le souvenir de la sainte héroïne retrouvera par là plus de vie et plus d'éclat parmi les populations de votre contrée; et, en voyant le culte pieux dont on entoure la mémoire de l'admirable enfant dans une grande ville comme Orléans, les habitants de Domrémy se sentiront plus excités encore à honorer son souvenir et surtout à imiter ses vertus.

Je bénis la Providence qui a daigné me conduire parmi vous, puisqu'elle a bien voulu se servir de moi pour vous rendre quelques bons offices, et je vous prie de croire que je n'oublie pas, Monsieur le Curé, le bon accueil que j'ai reçu de vous.

Paris, 4 juin 1862.

Mon cher ami et cher frère en Notre-Seigneur,

Je prie Dieu du fond de mon cœur de vous bénir, de vous sanctifier, de vous attacher à son amour par des liens totalement indissolubles.

J'ai le plus grand souvenir de mon sous-diaconat. C'est le jour de la mort, mais d'une mort qui sera la vie, la force, la fécondité de l'esprit et du sacrifice. Je n'oublierai, certes, de ma vie, ma première prostration sur les dalles de Saint-Jean-de-Latran, sur le sein de *la mère des Églises*. Hélas! combien il faut prier et supplier Dieu de ne pas permettre que la nature mauvaise survive à ce coup de mort, se relève, se retrouve, se reprenne plus tard. *Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo*. En tout cas, cher ami, et contre les tristes et douloureux réveil de l'homme de péché, il n'y a pas de plus grande défense que le souvenir de la grâce de Dieu dans ces saints grands jours des ordinations. Ils restent comme les types inaltérables de ce qu'il faudrait être toujours, et si, par malheur on n'a plus la joie de se dire : « J'ai « tenu fidèlement toute la perfection de mes premières

« promesses, » on a du moins, dans la contemplation de ces grands modèles, d'immenses ressources de regrets, de désirs et d'efforts nouveaux. Écrivez beaucoup pendant ces jours où vous êtes, écrivez *pour vous seul*, bien entendu. Des pages écrites sincèrement, et qui renferment l'expression vraie, pure, naïve des sentiments qui occupent l'âme en ces grands jours, sont des armes excellentes pour plus tard.

Paris, 1862.

Je vous remercie de tout ce que vous avez dit de bon pour moi. J'y vois l'effet constant de votre indulgente amitié. Il y a quelque temps j'ai redouté, — oserai-je l'avouer? — que vous n'ayez découvert en moi une profonde faiblesse d'orgueil. Hélas!... Mais je vous ai connu davantage, et je n'ai pu conserver cette crainte. Vous êtes sincère, et vous méritez par conséquent que je le sois aussi.

Or, sachez que je me rends parfaitement compte de ma situation intellectuelle. Je me sens un talent médiocre, qui jette maintenant sa flamme la plus vive, mais qui s'épuisera bientôt. Je ne me sens rien de profond, de grandement original et de puissant. Quand on rapproche de ma chétive et frêle personne, — et je ne sais pourquoi on l'a fait plusieurs fois cette année même publiquement, — des noms comme ceux du P. Lacordaire ou d'Ozanam, j'en éprouve intérieurement une sensation si pénible, que je ne sais comment l'exprimer. Si je prétendais succéder à de tels hommes, je m'appré-

terais pour les vingt années qui vont suivre, si Dieu me les donne, le plus amer des mécomptes ; car, après un temps de faveur, le public aura vu la corde et saura bien à quoi s'en tenir. Mais, Dieu merci ! je n'ai rien de tel dans l'âme, et je ne demande que de faire un peu de bien, comme je le puis, c'est-à-dire à un rang nécessairement inférieur dans l'ordre scientifique et intellectuel, à quelques jeunes esprits qui passeront par moi et iront ensuite plus haut que moi.

Ce que je vous dis là, mon cher ami, est encore périlleux à dire, car il y a de fausses modesties, et si je ne connaissais pas votre cœur, j'en aurais pu craindre le soupçon. Mais encore une fois, j'ai confiance en vous maintenant. Ne me faites donc plus d'éloges et ne me trompez pas sur moi-même. Travaillons, travaillons, travaillons ! Nous serons toujours assez ignorants, assez faibles, assez dominés par les préjugés courants, et par les petites craintes serviles qui nous entourent. Que Dieu ait pitié de notre travail, et qu'il nous accorde, puisque c'est la vocation qu'il nous a donnée, la grâce de faire un peu de bien pour sa gloire à cette chère jeunesse, qui est si avide de sa parole, et qui a si étrangement faim et soif de l'Évangile !

A l'abbé de la Boissière.

Épinay, juin 1862.

Je vous remercie de votre bonne lettre, cher abbé et cher ami. Vous m'amusez en me disant : « Réfléchissez,

« méditez, craignez le tapage. » Eh! cher ami, j'ai horreur du tapage et de la phrase, j'en suis l'ennemi-né, car il y a longtemps que je le suis. Je fuis Paris tant que je puis, et je passe un temps très solitaire à la campagne à méditer longuement mes leçons. J'ai trouvé à la Sorbonne plus de succès que je n'aurais osé le désirer. La salle est pleine, et mon public me donne — et trop — cette récompense enivrante de l'*applaudissement*. Au reste, elle est triste aussi. Combien de temps serai-je applaudi? Qui a-t-on applaudi avant moi dans cette chaire, et qui après?

Si c'était là tout le but de la vie, hélas! qu'un frémissement de quelques secondes récompenserait mal les efforts, les veilles et les travaux de toute une année! Votre Stanislas est un charmant enfant, et un des bons du collège Saint-Louis; il y en a de tels, et qui sont admirables. Priez pour eux et pour moi qui les prêche et ne les vaux pas.

Je vous enverrai un discours prononcé à Orléans dans la dernière fête annuelle de *Jeanne d'Arc*, et dont les journaux ont fait beaucoup plus de bruit qu'il n'eût été convenable. J'ai fait ce discours à Domrémy-la-Pucelle, dans les Vosges, où j'ai été habiter huit jours avant de monter dans la chaire de la cathédrale d'Orléans. J'étais arrivé à être passionné pour cette divine enfant qui est morte pour la France. C'est une de nos grandes saintes, et je vous recommande de la prier souvent pour notre chère patrie. Vous êtes bien *Français*, et je crois que vous sympathiserez avec les idées générales de ce discours.

Veuillez me recommander aux prières de vos saintes

pénitentes. J'espère qu'elles vous santifient; moi, je ne suis qu'à moitié coupable d'être très médiocre, vivant avec les chenapans du collège; mais vous... enfin vous, c'est vous qui êtes tenu à une perfection! Hélas! soyons seulement des chrétiens selon l'Évangile. Quelle belle congrégation que celle-là! Je m'étonne qu'on en invente encore après elle! Irez-vous aux Eaux-Bonnes, irai-je moi-même? J'ignore l'un et l'autre, je ne suis certain que de vouloir aimer Dieu et de vous aimer.

A Augustin Cochin.

Montmorency, 5 octobre 1862.

Je vous écris ce mot, mon bien cher et excellent ami, au sujet de la candidature du P. Gratry à l'Académie française. Vous savez aussi bien que moi que le Père désire grandement remplacer M. Biot à l'Académie, et vous savez mieux que moi juger, comme il le faut, la légitimité de ce désir. Tout ce que je veux vous dire ici c'est combien j'ai été frappé, pendant le temps que j'ai passé avec lui à la campagne, de la grandeur et de la noblesse des raisons qu'il fait valoir pour défendre sa candidature. Il aimerait l'honneur de représenter à l'Académie l'alliance des sciences et de la foi, comme le P. Lacordaire avait aimé l'honneur d'y représenter l'alliance de la religion et de la liberté. A cet égard, la circonstance de l'éloge à faire de M. Biot le ravit. Il y voit l'occasion d'une œuvre importante, et d'un pro-

gramme tracé d'une manière solennelle pour le bien d'une foule d'esprits. Je partage, je l'avoue, tous ces désirs. Il me semble qu'après la confusion pleine de périls qui s'était faite entre l'Église et les institutions politiques et civiles de notre pays, rien n'est plus fatal au bien des âmes que la séparation absolue et excessive qui a suivi entre les hommes de l'Église et ceux de la nation, et que toutes les occasions importantes d'opérer un rapprochement raisonnable et honorable entre ces hommes, si nécessaire à leur mutuelle grandeur, doivent être sérieusement recherchées. Ne pensez-vous pas que le P. Gratry soit un des prêtres de notre temps les plus capables de servir de trait d'union entre les deux mondes, par l'élévation de ses désirs et la générosité de ses élans? Je ne suis nullement en état d'apprécier sa valeur scientifique, mais je puis admirer, sans crainte, l'accueil confiant et enthousiaste que rencontre toujours dans son esprit l'idée d'une découverte, d'un progrès, d'un avancement de la science. Ceci est déjà beaucoup pour satisfaire les esprits des hommes de notre temps, habitués à voir toute idée de progrès regardée de travers et traitée en suspecte au nom de la foi catholique. Vous me demanderez, sans doute, où j'en veux venir, et si vous le faites, cher bon ami, vous m'embarrassez subitement. Mais si vous avez l'imprudence de me demander en riant si je réclame *votre voix* à l'Académie, je réponds avec confiance et à bon escient : « *Oui,* « *votre voix à l'Académie française pour le* « *P. Gratry.* »

Mais peut-être mes observations sont-elles très inutiles, si vous êtes plus convaincu que moi-même de tout

ce que je viens de dire en faveur de notre bon Père et ami. J'en doutais, et c'est ce doute, finalement, qui peut seul expliquer et excuser cette sotte lettre qui n'a ni tête ni corps, et qui aura du moins une queue, car je la finis en vous répétant que je vous aime, vous, les vôtres, vos idées, vos livres, vos actions, vos projets, et que je demande à Dieu l'occasion de vous le témoigner davantage.

Tendres et fraternels respects.

Au comte de Montalembert.

Paris, 18 octobre 1862.

Monsieur le comte,

Je suis profondément touché de l'honneur que vous me faites en m'invitant de nouveau à aller passer quelques jours au château de La Roche-en-Brény. Mais je suis retenu à Paris par la publication très pressante des lettres du P. Lacordaire, et par les confessions de la Toussaint qui vont venir. Combien je serais heureux de vous porter ce livre des Lettres du Père, comme j'eus l'honneur, l'an passé, de vous porter ses Mémoires! Ayez donc la bonté de me dire, si vous pourrez, sans dérangement, m'accueillir après la Toussaint.

Vous me parlez encore de votre aimable et admirable enfant, et vous me transcrivez les choses affectueuses qu'elle veut bien penser dans sa bonne âme et dire à

mon sujet. Je crois devoir vous prévenir, *en honnête homme*, que je pense souvent à cette chère enfant, que son amitié me touche très sensiblement, que je sais par cœur tout ce qu'elle a dit de bon sur moi (et que je tiens par vous), et qu'il m'arrive de le raconter deux fois de suite aux mêmes personnes... D'après cela, voyez vous-même, Monsieur, ce que vous avez à faire, et s'il convient de me pousser ou de m'arrêter sur la voie où vous m'avez mis. Quoi de plus beau et de plus pur que l'amitié d'une enfant? Mais il y a là un piège et une trahison. Le P. Lacordaire dit *qu'elles ont un serpent autour du cou!* A vrai dire, je n'en ai jamais vu l'apparence, même d'un très petit, au cou de votre bonne petite fille; et cependant il y est, et la preuve est qu'il grossira et deviendra très visible en moins de dix ans. C'est terrible et horrible à penser! Aussi je me hâte de remercier maintenant le petit ange et de le bénir, pour le temps où je ne devrai plus oser le faire.

Au comte de Montalembert.

Paris, 21 novembre 1862.

Monsieur le comte,

Voici un jour qui me ramènera toujours vers vous. Quel jour! Dieu seul sait comment il entre dans les plans de son amour et de sa miséricorde! Je m'étais flatté depuis longtemps de l'espoir de le passer auprès de vous, et j'avais souvent accepté avec émotion le rêve

de dire la sainte messe dans la chapelle de La Roche-en-Brény, le 21 novembre, pour le P. Lacordaire.

Cette grande consolation ne m'a pas été donnée, Monsieur, et j'y supplée le moins mal que je puis en vous priant d'accepter mes regrets et l'expression renouvelée de l'attachement qui m'unit à vous dans le culte de cette grande et sainte mémoire.

Jamais en aucun temps je n'ai vécu aussi constamment avec ce Père bien-aimé. La douce occupation de réunir ses lettres, de les mettre en ordre, de les publier, m'a mis dans une communication continuelle avec son âme, et je puis dire en vérité que depuis longtemps je ne le quitte pas. Je pense au grand travail que je devrai entreprendre un jour pour répondre à la confiance dont il m'a honoré, et quand je relis votre admirable écrit sur cette grande vie, je me sens découragé. On pourra dire plus, mais nul ne dira mieux! Cet écrit est certainement pour vous une grande consolation, car il doit être bien doux au cœur d'avoir pu rendre, à un ami tendrement aimé, un si pur hommage.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments de profond respect.

A l'abbé de la Boissière.

Paris, 28 décembre 1862.

J'espère que vous n'aurez pas accusé mon silence, cher monsieur l'abbé, mais que vous connaissez la vie que Dieu m'a faite désormais. Je ne vous en parle plus,

parce que je serais tenté de me fâcher contre l'accablement parfois excessif des fatigues et des occupations. Je préfère mieux employer le peu de temps que je trouve, et vous souhaiter du moins tranquillement la bonne année.

Je vous envoie aussi un cadeau : *Les Lettres du P. Lacordaire.* Vous exhorterez quelque libraire de B... à faire venir ce beau livre et à le vendre dans la ville. Il n'y a rien dans ce livre qui puisse offenser personne, rien... si ce n'est une demi-page sur le sentiment profond qu'inspiraient au saint et illustre Père les calomnies répandues contre la mémoire d'Ozanam.

Pendant que je vous écris, notre pauvre archevêque se meurt (1). C'est une grande et douloureuse perte. On commence à dire de toutes parts qu'il a été mal jugé, et que son action a été sage et conforme aux vrais intérêts de l'Église. Il y a, même dans l'Église de Dieu, les vrais serviteurs modestes et ceux qui font grand bruit...

C'est la mort qui les juge avant même le jugement de Dieu! L'Empereur a été voir l'archevêque hier et s'est montré, dit-on, fort ému. Il a dit en approchant le malade : « Monseigneur, j'ai voulu avoir votre bénédic- « tion, elle me portera bonheur, quoi qu'il arrive. » Il faut demander à Dieu qu'il en soit ainsi, et que la sagesse et l'honneur reviennent dans les conseils de notre politique. On dit qu'en secret l'Empereur favorise *les États du Sud* dans la guerre d'Amérique. Favoriser le maintien de l'esclavage aux États-Unis, et demander

(1) Le cardinal Morlot, archevêque de Paris.

au Pape des réformes civiles, voilà de ces tours de force auxquels les innocents comme vous et moi ont peine à croire; ils sont, hélas! trop habituels dans la confusion d'idées où nous sommes depuis longtemps.

J'espère que votre santé est meilleure et que vous supportez bien les travaux de l'année. Les eaux ne m'ont rien fait cette fois, je n'en ai ressenti aucun effet salutaire. Cependant j'ai repris mon cours de Sorbonne et quelques prédications. J'ai retrouvé, au retour, encore augmenté, un grand mouvement de jeunes hommes autour de moi. Je suis confus de leur confiance et je voudrais que tout cela fût pour la gloire de Dieu (1). Je l'espère aussi en voyant leurs bonnes dispositions. Ma salle à la Sorbonne est entièrement pleine et l'auditoire absolument sympathique.

Adieu, cher bon ami, veuillez me recommander aux prières de vos saintes religieuses et me permettre de vous embrasser tendrement.

---

* Paris, décembre 1862.

Mademoiselle et chère sœur en Notre-Seigneur,

Je suis accablé de travail. Je vous savais bien portante et en paix, c'est pourquoi je ne suis point allé vous voir. Vous savez que le jour où vous êtes dans

(1) L'abbé Perreyve inspirait, on le sait, aux jeunes gens une très vive sympathie. Il recevait chez lui, tous les quinze jours, les plus distingués de ceux qui s'étaient groupés autour de lui. Dans ces réunions, on étudiait quelque question philosophique ou religieuse, qu'il avait lui-même indiquée

l'épreuve, malade et souffrante, je vais chez vous. C'est là la destinée du prêtre : il doit prendre sa part des chagrins des âmes et ne garder les siens que pour lui-même.

Je vous remercie de ce que vous faites en ce moment pour ma famille et pour moi. Vous comprenez tout ce qui s'attachera de bons et chers souvenirs à ce portrait de mon père. Vous travaillez pour l'avenir et ce que vous faites aujourd'hui consolera peut-être les heures solitaires et délaissées qu'un vieux prêtre doit traverser avant d'arriver au lieu de sa récompense. Merci d'avance pour ce temps-là, *s'il doit venir*, et merci déjà pour maintenant, à cause du plaisir et de la joie que j'aurai à posséder chez moi cette chère image, belle aussi, grâce à vous.

Au comte de Montalembert.

Paris, 31 décembre 1862.

Monsieur le comte,

Je ne puis répondre comme je le voudrais à la belle lettre que je viens de lire de vous, au milieu de l'agitation de ces deux derniers jours, et cependant je puis moins encore ne rien vous dire après l'émotion profonde que cette lettre m'a causée. Ce que vous me dites sur le Père ne m'étonne point. Vingt fois en corrigeant les épreuves de ce livre, j'ai eu les yeux pleins de larmes, et j'avoue que ma seule angoisse était de savoir si le public, auquel j'allais livrer ce trésor, le public auquel on donne

en même temps les ignobles turpitudes littéraires de ces derniers jours, était digne de le recevoir. Vous, Monsieur, et les âmes qui vous entourent, possédiez ce livre presqu'autant que moi, et je ne pouvais douter de votre bonheur à retrouver vivante la grande âme qui vous a aimé. Mais c'est ce que vous me dites sur moi-même qui me trouble. Hélas! Monsieur, si je me sentais tenté de répondre à vos ardentes paroles par les vulgaires excuses d'une petite modestie, je me tairais, je vous le jure. Mais non, le trouble est plus profond et très sérieux. Non, j'en tremble, je ne suis pas l'homme que vous croyez. Quand je regarde d'une part l'héritage que Dieu m'a imposé, et, d'autre part ce que je suis sous le rapport de l'intelligence, de la *portée d'esprit*, de la volonté, je me sens pris de tristesse, et je me demande pourquoi Dieu n'a pas choisi son homme parmi les forts? Il y a certainement de ma faute dans l'insuffisance où je suis; car le péché est à la racine de toute faiblesse, même physique, mais il y a aussi du malheur. De longues maladies, des exils prolongés, ont rendu irrégulières mes premières études ecclésiastiques, et mon enfance même, presque toujours maladive, n'a pas subi le frein d'une forte discipline. Je me sens de mon temps, c'est-à-dire hâtif, insuffisant, et plus capable de promettre que de donner grand'chose. C'est une peine immense pour moi, car Dieu sait si je comprends de quels hommes le monde aurait besoin à cette heure! Pardonnez-moi de n'avoir pu contenir cette plainte sur moi-même après la lecture de vos magnifiques paroles. Vous êtes, Monsieur, d'une génération que nous ne valons pas. Je le sens profondément, et c'est ce qui me rassure

un peu sur ma petitesse, car le regret de la grandeur et de la force peut sauver du moins de certaines défaites. Tant que je le puis, je me rapproche des hommes antérieurs à notre stérilité actuelle, leur compagnie pourrait nous relever, si nous étions relevables. Bien souvent, j'ai été tenté de vous parler de tout ceci à cœur ouvert, et de vous faire mes confessions de petitesse, d'exiguïté et d'impuissance; mais toute heure n'est pas bonne pour cette douloureuse chute de l'âme sur elle-même. Votre bonne et tendre lettre m'a donné la parole; j'attends un jour où je pourrai la reprendre et vous dire à quel point je *ne suis pas heureux* quand je m'entends répéter qu'on attend beaucoup de moi, et quels flots de regrets, d'amertume et de confusion une telle parole soulève dans mon cœur.

Encore et encore je vous demande pardon de cet épanchement. Je vous promets aussi d'espérer, de prier et de tout sacrifier du moins à ce que Dieu aurait voulu trouver en moi.

Laissez-moi terminer en bénissant du fond de mon cœur de prêtre et d'ami, vous-même, votre maison, tous ceux qui l'habitent avec vous, jusque et y compris vos serviteurs. Tout cela a été bon pour moi à des degrés divers, et je voudrais être écouté de Dieu pour attirer de ce côté-là du monde la surabondance de sa grâce et de sa lumière éternelle.

ANNEE 1863

Paris, 1er janvier 1863.

Cher frère et ami bien-aimé,

Je ne t'ai point quitté du souvenir depuis que tu n'es plus auprès de nous, et je n'ai cessé de te suivre par le cœur, par la sympathie des mêmes admirations, par la prière, dans les diverses stations de ce grand pèlerinage que tu as le bonheur d'accomplir en ce moment. J'ose espérer aussi que tu auras retrouvé à Rome quelques vestiges de mon âme, et que certains détours, certaines ruines, certains sanctuaires t'auront parlé de moi. Tu sais bien ceux que j'affectionnais le plus, car je t'en ai souvent parlé. Je ne crois pas que tu puisses entrer à la prison Mamertine, à la chapelle souterraine de Saint-Pierre, au chœur de Saint-Jean-de-Latran, sans que mon nom vienne se joindre à ta prière. Combien j'aurais été heureux de te montrer tout cela! Combien j'aurais aimé à recommencer avec toi cette histoire passée qui est pleine de la miséricorde de Dieu et de nos souvenirs mutuels! La Providence ne l'a pas voulu. Pendant que tu jouis là-bas de ces grandes choses, je suis engagé de plus en plus dans le feu de peloton, et je n'ai que tout juste le temps de recharger entre deux

coups de fusil. Je ne le regrette pas, car c'est pour nous l'heure de se battre, et je sais que tu souffres d'être à l'ambulance pendant que nous sommes engagés. Et cependant, j'ai des souvenirs pleins de mélancolie et des regrets sans fond et sans terme quand je pense à ces belles années de Rome dont je ne retrouverai plus la sainte paix, où l'incertitude même de la vie et de la mort mêlait un charme austère à l'enivrement de tant de beautés et qui m'ont, en somme, formé l'âme plus que dix années d'études! Ah! cher ami, je t'en conjure, ne lis pas; regarde, écoute, écoute le silence de Rome, le long des ruines de la via Appia, à la villa Volkonski, le matin au Pincio, quand au loin le dôme de Saint-Pierre sort des brumes matinales et s'éclaire du premier rayon du soleil. Ceci *informe* l'âme pour tout le reste d'une vie, et elle en rapporte certains rayons d'un éclat inimitable que ni la science, ni le travail, ni le génie même ne sauraient remplacer. Flâne donc beaucoup, en laissant flotter ta pensée à travers les temps, ce qui est facile à Rome. A chaque pas, on rencontre une pierre qui supprime une vingtaine de siècles pour le passant qui la regarde. On touche donc là bien facilement les extrémités des choses. Quelles leçons! quelles vues d'une originalité et d'une profondeur éternelles! C'est tout le nœud de l'histoire.

Je t'envie donc, mais surtout je voudrais augmenter ton bonheur si je pouvais, ce qui est la bonne forme de l'envie. Comment te trouves-tu pour la santé? Ne reste pas trop au soleil, et ne te sépare pas plus de ton manteau chaud que de ton ombre. Tu dois voir, dans la campagne, les conducteurs de buffles presque nus, mais

avec un grand *farraiolo* sur le bras ou sur l'épaule. C'est la seule cuirasse contre la fièvre.

Adieu, petit Charles, je t'embrasse tendrement. Embrasse pour moi ton compagnon, et dis-lui que j'ai toutes les peines du monde à croire que ce soit *lui* et non pas *moi* qui demeure avec toi *via della Vite.*

A M. Ampère.

Paris, 9 janvier 1863.

Combien je vous remercie, Monsieur et excellent ami, de la belle lettre, bonne et indulgente, que vous m'avez écrite à propos du livre du P. Lacordaire (1). Il faudrait que des livres comme ceux-là fussent toujours lus par des âmes comme la vôtre; alors il y a *harmonie préétablie*, et pendant que le lecteur aime le livre, on peut dire que le livre admire et aime le lecteur. Mais quand je pense que ce livre-là peut tomber entre les mains de quelque vilain monsieur, comme il y en a, même à l'Académie, qui peut rire après lecture, j'éprouve une sorte de frisson désagréable qui me court dans le dos. J'ai donc besoin de me réchauffer au feu de votre bon cœur, et de me dire que j'ai bien fait de publier ces charmantes lettres, puisque des yeux comme les vôtres devaient les lire.

Au reste, je suis heureux des témoignages que je reçois de la très vive admiration pour ce côté inconnu

(1) L'abbé Perreyve venait de publier les *Lettres à des jeunes gens,* du P. Lacordaire.

de l'âme du P. Lacordaire. On m'a écrit de plusieurs évêchés des choses fort encourageantes pour les amis de cette grande mémoire, et dans peu de jours la première édition de deux mille exemplaires sera épuisée. Il n'y a pas que les *muses d'État* qui se vendent, sans parler des différences de l'article, de la vente et des acheteurs.

Quand votre lettre m'est venue, j'allais vous écrire; vous trouverez peut-être mon désir inopportun et précipité, mais n'importe, je vous le fais connaître. Ne croyez-vous pas, cher monsieur, qu'il soit bientôt temps de publier quelque chose des œuvres philosophiques de votre illustre père? Vous m'avez dit qu'un signe des temps opportuns serait la réapparition, dans la controverse, des doctrines matérialistes et sensualistes qui combattent les œuvres philosophiques. Hélas! ce signe a paru, rien n'est plus déplorable à voir que les progrès de ces doctrines dans beaucoup d'esprits qui commencent par se troubler sur les évidences rationnelles, grâce au vertige panthéistique et aux rêveries de M. Renan, et qui se calment et se fixent dans le pur matérialisme. Ceci est vrai à certains égards pour l'École normale, plus vrai encore pour une partie de l'École de médecine à Paris, pour la littérature officielle et les dernières productions à éclat.

M. T. a failli remplacer M. de L. à l'École polytechnique; enfin un grand nombre de traits épars concordent à établir ce fait, malheureusement trop incontestable, d'un retour du matérialisme.

Je vous renouvelle l'assurance, cher monsieur, de mes tendres et respectueux sentiments.

A un séminariste de Versailles.

Paris, 8 février 1863.

Mon bon et cher frère en Notre-Seigneur,

J'ai été bien ému en lisant votre lettre si pleine de cœur et de piété, et je ne veux pas tarder à vous en remercier. Quand vous aurez l'honneur de porter la parole de Dieu, vous saurez qu'après la joie d'avoir servi ce bon Maître selon ses forces, il n'en est pas de plus grande que celle de savoir qu'on a touché une seule âme de l'aiguillon sacré de la foi et de l'amour de Jésus-Christ.

Laissons pour ce qu'il valait mon pauvre discours, qui a dû être bien faible, car j'étais malade ce jour-là, et remercions Dieu qui a daigné se servir de cette faiblesse même pour vous fortifier et vous animer à ses saints combats. Il me semble que vous serez un prêtre selon son cœur, si vous avez une âme si sensible aux intérêts de sa gloire, si sensible aussi aux détresses des pauvres âmes. Ces deux amours font toute l'âme des vrais prêtres : l'amour de Jésus, vraie lumière et salut du monde, et l'amour des enfants de Dieu, surtout des pauvres, des malades du corps et de l'âme, des abandonnés, des pécheurs. Quand une âme est enflammée de ces deux passions, Jésus s'en sert volontiers pour l'accomplissement de son œuvre parmi les hommes, et il se plaît à en faire un grand cœur sacerdotal, humble, oublieux de soi et dévoué au salut du monde, *usque ad mortem.*

Je remarque dans votre lettre un accent qui trahit une disposition généreuse à *se donner*. C'est une grande force, qui, bien dirigée en Dieu, peut mener votre âme vite et loin du côté de la perfection sacerdotale. Que le Seigneur l'augmente en vous, et qu'il vous soutienne toujours dans l'ardeur et dans la générosité de votre sacrifice!

Oui, certainement, je prie pour vous. Moi aussi je me recommande vivement à vos prières, afin que nous méritions de notre bon Maître et Seigneur Jésus l'onction de force, de douceur, de pureté, de sainte humilité, qui seule fait les bons prêtres et seule aussi permet de traverser, sans s'y perdre, les périls de la jeunesse sacerdotale.

Au revoir et merci. Je suis à vous et avec vous toujours et de tout mon cœur.

A M. Casimir Wolowski.

Paris, 16 mars 1863.

Monsieur,

Je viens de recevoir vos *Etudes sur la Pologne*, et je suis profondément touché de ce présent, en un moment où tout homme de cœur est Polonais et désirerait donner un peu de sa vie, ne pouvant faire plus, pour la résurrection de votre admirable nation. J'ose dire que vous ne vous êtes pas trompé, Monsieur, en comptant sur ma très ardente sympathie pour une cause

que je ne sépare jamais de celle même de l'éternelle justice. Je suis de ceux qui attendent son jour, et qui demandent souvent à Dieu, comme une des grâces les plus chères qu'ils puissent recevoir en ce monde, de ne pas mourir sans avoir vu le triomphe total et absolu du droit national polonais sur ce qu'on peut considérer comme l'un des derniers vestiges du paganisme politique, je veux dire la conquête farouche, constamment réduite à la ruse et à l'effusion du sang.

Que Dieu entende l'immense prière qui monte en ce moment vers lui pour cette sainte Pologne, et qu'il nous épargne la honte de survivre à une ruine plus affreuse que la première, et dont l'histoire ne nous pardonnerait pas d'avoir supporté la vue!

Paris, 7 avril 1863.

Madame et chère sœur en Notre-Seigneur,

Vous m'annoncez dans votre lettre votre présence à Paris vers le 20 avril et vous me témoignez le désir de me voir. Je vous assure que je le partage sincèrement, surtout si Dieu m'accorde la grâce de vous apporter un peu de soutien et de consolation dans des peines qui n'ont rien d'ordinaire. Comptez donc sur moi, autant du moins qu'on peut compter sur une pauvre créature imparfaite sous tous les rapports, et très indigente elle-même en force et en sainteté.

J'aurais voulu vous écrire longuement en réponse

à votre lettre si sérieuse et si humble, mais accablé d'occupations, je n'ai pu le faire. Pardonnez-moi ma brièveté, et veuillez surtout ne pas mesurer sur elle l'intérêt que je prends à l'état de votre âme et à vos chagrins. Cet état de votre âme me paraît bon, quoi que vous en disiez. Vous supportez sans révolte et sans scandale intérieur une de ces épreuves terribles qui pourraient ébranler dans une âme faible et peu chrétienne l'idée même de la Providence. Vous souffrez, vous languissez, vous voyez le temps s'enfuir dans une monotonie décolorée, tout cela sans chercher à remplacer, par des joies mauvaises, les joies pures que vous aviez le droit d'attendre et qui vous ont été ravies. Je trouve, quant à moi, que vous êtes fidèle à la part de la croix que Notre-Seigneur vous a imposée de sa main mystérieuse, mais paternelle et sage. Ne vous affligez pas de vos froideurs, tiédeurs, sécheresses, offrez-les à Dieu. Songez à la sécheresse de l'âme de Jésus sur la croix quand il cria : « Mon Dieu, « mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Ne soyez pas trop sévère envers vous-même; tout entourée d'amertume comme vous l'êtes, vous avez besoin de douceur, même de la vôtre.

Ne cherchez pas non plus à éclaircir maintenant les ténèbres qui se sont faites sur votre destinée. Il y a le temps de la lumière, il y a le temps de l'obscurité pour les âmes. Il faut laisser à Dieu le soin de dissiper le nuage quand il le voudra; en attendant, marcher avec foi et avec courage, malgré les ténèbres, et se rappeler cette parole de Notre-Seigneur : « Celui qui marche « avec moi ne marche point dans les ténèbres éternelles,

« mais bientôt il aura la lumière de vie. » Cette lumière de vie revient un jour ou l'autre. Tout à coup, on ne sait comment, les situations les plus sombres, les plus désolées, trouvent une solution presque heureuse, et un rayon de soleil vient consoler l'attente de longues années de chagrin. Ce soleil de la consolation divine se lèvera, je n'en doute pas, sur votre vie, sur votre âme, sur votre avenir. Dans quelle forme? je ne le sais, c'est le secret de Dieu; mais je suis sûr de sa venue, parce que « Dieu ne nous tente pas au-dessus de nos forces », dit la sainte Écriture.

Paris, 5 juin 1863.

Pourquoi donc prenez-vous tant de précautions, Madame, pour parler de votre âme et de vos peines à un prêtre qui est de plus pour vous un ami des anciens jours? Toute cette part de votre lettre m'a impatienté, et encore plus le reproche que vous me faites de vous avoir écrit sèchement la dernière fois. Hélas! serait-il vrai? J'en rougirais tristement, car les âmes sèches sont bien éloignées du cœur de Dieu qui est la bonté, la douceur, la charité, la compatissance et la tendresse éternelles! Pardonnez-moi donc ce reste d'infirmité, s'il était réellement sensible dans ma pauvre lettre, et croyez que l'expression m'aura trahi, car je vous assure que je ne sens en moi, à l'égard de votre destinée, rien qui ressemble à l'indifférence. Oui, je comprends bien vos peines, et je sens tout ce qu'elles doivent avoir de profond et d'amer. C'est si peu ce que vous aviez le droit

de rêver, de vouloir et d'attendre! C'est un brisement si absolu de tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus délicat dans le cœur! Oui, je comprends que la croix vous semble lourde à certains jours, et que des troubles s'élèvent dans une âme qui souffre au delà de ses forces. Il faut alors ne pas vouloir être trop au-dessus de sa faiblesse. Il faut s'abandonner un peu aux pieds de Dieu et se plaindre même; car il le permet, lui qui s'est plaint en plusieurs endroits de la Passion. Il faut oser tout lui dire, même les amertumes les plus secrètes, et les douleurs qu'on n'oserait confier à l'oreille d'aucun homme, et lui, confident éternel des âmes souffrantes, comprend tout, pardonne tout, adoucit tout par les ineffables épanchements de cette grâce qui change les cœurs, d'un moment à l'autre, d'une manière si surprenante.

Ce secret de la confiance absolue envers le cœur de Dieu, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre, Madame. Évidemment, vous le connaissez, puisque parmi de si grandes épreuves, vous êtes restée ce qu'il fallait être, une chrétienne pleine de foi et de courage. Mais soyez douce et patiente envers vous-même, ne vous condamnez pas trop quand la force vous abandonne, et surtout n'aggravez pas votre fardeau par des appréhensions vaines de l'avenir.

J'ai appris avec un vrai soulagement de cœur que votre frère tant aimé était mieux portant et que Dieu vous le ramènerait bientôt. C'est une grande force, dans votre abandon, que cette affection fraternelle dont je connais la sainte profondeur.

Adieu, dites-moi vos chagrins si vous y trouvez du soulagement. Je prierai pour vous. Il faut être bien peu

avancé dans la vie de ce monde pour ne pas comprendre à quel point certaines douleurs sont dignes de respect, d'attention et de profonde sympathie.

Paris, 24 juillet 1863.

Je ne vous ai point encore embrassé, mon cher ami, depuis que vous avez reçu de Jésus-Christ la grâce de son sacerdoce. Si j'étais devant vous, je me mettrais à vos pieds, et je vous demanderais votre bénédiction. Bénissez-moi de loin, obtenez de Dieu pour moi la grâce de cette sainte mort sacerdotale qui sépare pour jamais un serviteur de Dieu de soi-même et du monde. Cher frère et ami, c'est à cette mort-là qu'il faut venir. Elle seule a le secret de la paix. Jusqu'à l'heure où on l'a sentie, connue, acceptée, on a l'âme dans l'agitation et le tourment. On n'est plus assez du monde pour se repaître de ses fantômes et s'enivrer de ses joies, et l'on n'est pas assez de Dieu pour vivre les yeux fermés à la terre et fixés seulement sur la volonté du divin Maître. On se débat dans cette région médiocre où les devoirs paraissent difficiles et lourds, au lieu de marcher légèrement et vite comme les bonnes troupes qui, pour aborder plus gaiement les redoutes ennemies, ont laissé là-bas tous leurs bagages. Laissons-les donc, nous aussi, mon cher frère, et marchons! Vous venez de faire à Jésus-Christ le sacrifice de votre vie, de votre jeunesse, de votre âge mûr, de vos cheveux blancs si Dieu vous les accorde; vous devez avoir l'âme tout

ailée, comme parle Platon, et comme l'éprouvent les fils de Dieu, au lendemain des généreux sacrifices. Je vous envie les élans joyeux de ce vol divin!

Ensuite, il faut retomber un peu contre terre, et reprendre au jour le jour, dans la patience quelquefois amère et aride, le sacrifice qu'on croyait accompli à jamais. Mais, dans cette mort quotidienne, on trouve encore Jésus-Christ, et avec lui les joies inexplicables de la Croix. On sent qu'on avance, qu'on arrivera, et que le désert même a toutes les prophéties de la terre promise. Ayons donc courage, et demandons à Celui qui nous a choisis de nous faire des cœurs généreux.

Paris, 28 août 1863.

Madame,

Avec quel chagrin j'ai appris la mort prématurée de votre cher frère! Que vous dire sur un si triste sujet? Je ne sais que souffrir avec vous et comprendre l'immensité de votre douleur. Votre dernière lettre m'a édifié, je vous l'assure. Elle est d'une chrétienne, et ce que vous montriez de profond chagrin devant la perspective de cette perte pour vous irréparable, n'est pas, il s'en faut bien, condamné de Dieu! Tout ce que Dieu demande en de si douloureuses circonstances, est l'abandon à sa volonté, sans révolte, mais avec l'énergie de la foi. Il ne nous demande pas de trouver doux ce qui est amer, ni d'être indifférent à ce qui déchire le cœur; tel il ne s'est pas montré lui-même au jardin des

Oliviers; mais il veut que nous sachions dire avec lui : *Que votre volonté soit faite!* et cela même est quelquefois héroïque.

Oui, je pense bien à votre abandon désolé, à cette solitude plus grande du cœur qui vient pour vous. Je voudrais pouvoir quelque chose pour les adoucir, mais hélas! les âmes peuvent bien peu les unes pour les autres. Je compte davantage sur Dieu, si vous savez vous faire avec lui une société vraiment intime, et lui parler de vos malheurs comme vous le feriez à un ami réel, tendre et présent.

Ayez courage et vivez beaucoup par avance dans un monde meilleur que celui-ci. Vous avez plus besoin que tout autre de cette sainte espérance.

A l'abbé de la Boissière.

Épinay, 28 août 1863.

J'ai tardé à vous écrire, cher et excellent ami, pardonnez ce retard à l'accablement que m'ont causé les dernières fatigues de la Sorbonne et des prédications, joint à la préoccupation d'un ouvrage sur l'*Église* que je vais vous envoyer vers novembre ou décembre. Je tremble que ces deux volumes ne soient pas dignes de la sainte cause qu'ils voudraient défendre. Cependant je les ai bien travaillés et je n'aurai pas l'excuse d'une chose improvisée. Un théologien de Saint-Sulpice a tout revu. Accordez-moi une petite prière à l'intention de cet ouvrage.

Saint-Ilan, par Saint-Brieuc, 1er octobre 1863.

Mademoiselle et chère sœur en Notre-Seigneur,

Je réponds trop tard à la bonne lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. J'y réponds du fond de la Bretagne, où je suis depuis un mois et à la veille de revenir à Paris. Je ne connaissais nullement cette partie de notre chère France, et je la trouve extrêmement intéressante. Bien que les communications, de plus en plus faciles et fréquentes, ôtent chaque jour au pays ses allures originales, ce qui reste des vieilles mœurs mérite encore d'être étudié. On apprend là tout ce que notre vieille France avait de noble et de digne, et si l'on ne perd pas le goût de l'avenir et du progrès, on ne garde plus rien du moins de ce frivole dédain pour le passé dont tant de prétendus libéraux font un sot étalage. Votre pinceau aurait bien à faire ici. Je voudrais vous montrer une fête bretonne sur le bord de la mer, et vous faire admirer le mélange de joie et d'austérité qui se voit sur toutes choses. Qu'il y a loin de ces populations encore chrétiennes aux foules banales et abaissées des environs de Paris! Ici Dieu est de toutes les fêtes; je ne veux pas dire qu'il n'y ait rien à reprendre, mais un caractère élevé, grave et comme sacré domine tout.

Priez toujours Dieu de me donner des forces à dépenser pour son service. Je vous bénis de tout mon cœur.

Paris, novembre 1863.

Madame,

J'ai lu votre lettre avec une réelle émotion. Je ne suis plus étranger à vos peines, et rien ne m'y est indifférent. Or ce sont toujours des peines que vous me dites, et je comprends tout ce que la dernière a de cruel pour vous. Je ne vois pas encore bien le dessein de Dieu sur votre vie, mais je sais quels sont les devoirs des âmes chrétiennes dans les temps incertains et obscurs. Il faut alors que la foi et l'amour soient leur flambeau, et qu'elles marchent sans lâcheté du côté que Dieu veut. C'est une grande épreuve d'obéissance. Combien Dieu vous récompensera de votre fidélité! Songez que toute la vie n'est pas une crise continuelle : il y a les temps calmes, fixés, décidés. Le tout est de gagner la bataille dans les heures décisives, celles où la destinée semble en suspens, et attend, de notre vertu comme de la grâce divine, sa vraie forme pour l'avenir.

Oui, tout consiste alors à tenir ferme, à ne pas se laisser tomber dans le doute, l'abattement, le désespoir. Ayez foi en Dieu; dites-lui souvent : « O Sauveur, « ô Maître, ô ami! je ne vous vois point, mais je sens « votre présence, et ce divin voisinage, tout en me « laissant quelque tristesse parce que vous êtes caché, « me relève cependant, me fortifie et me fait bien com- « prendre qu'il n'y a de défaite et de désespoir que là « où vous n'êtes plus. »

... Qu'on soit aimé autour de vous, non de cet amour de passion qui est égoïste, qui a des caprices, des

alternatives d'ardeur et de lassitude, des mélancolies injustes après des exigences excessives, mais de cette affection chrétienne qui a prévu l'insuffisance des choses mortelles les plus grandes, et qui ne dit qu'à Jésus-Christ ses douleurs secrètes, pour donner au dehors la paix, la douceur et la sérénité.

... Souvent le calme extérieur fatigue l'âme plus que toutes les agitations. On a des *faims* et des *soifs* intérieures infinies... Ah ! c'est toujours Dieu que trouvent les Saints, dont ils se repaissent et se désaltèrent. Combien je conjure ce grand Dieu Sauveur de se donner à vous dans l'épanchement de sa force et de sa paix !

ANNÉE 1864

Prier Dieu d'accroître mon courage et de me laisser mes souffrances.

Au comte de Montalembert.

Paris, 11 janvier 1864.

Monsieur le comte et excellent ami,

Pourquoi ai-je eu la malheureuse inspiration de m'obstiner à ne pas vouloir vous écrire, à moins d'avoir tout le temps de le faire longuement, et de la façon qui conviendrait à tout ce que je voudrais vous dire? Je suis si accablé en ce moment par l'achèvement de mon livre, par mon cours de Sorbonne et mes autres devoirs, que je n'ai pu trouver ce bon espace de temps si attendu, et que j'en suis réduit à saisir le premier moment. Laissez-moi du moins en profiter bien vite pour vous offrir mes vœux de nouvel an. Hélas! il est inévitable que cette seule parole vous ramène à l'année qui vient de finir, et dans laquelle Dieu vous a demandé ce grand et continuel sacrifice! Combien je supplie ce Maître adoré, obéi, aimé jusque dans ses rigueurs, de mettre

sa main puissante sur la blessure de votre âme, et d'y toucher en Sauveur, ce que ne peuvent faire les pauvres hommes, ceux-là mêmes qui vous aiment le plus !

Comment à ce propos, Monsieur, pouvez-vous dire que je suis lent et tiède à vous aimer? Que cela est grandement faux, et tout à fait capable de me faire perdre mon sang-froid ! Mais par bonheur, vous savez, et j'y compte, que c'est le contraire qui est le vrai. Il y a longtemps que j'ai pour vous cette admiration tendre qui fait qu'on n'est plus étranger à rien de ce que ressent une âme, et je l'ai singulièrement éprouvé dans vos dernières souffrances.

Je me suis permis, Monsieur, d'aller voir une fois votre sainte enfant au couvent du Sacré-Cœur. Je l'ai trouvée calme, heureuse, forte du côté de Dieu, mais faible à votre nom et à votre souvenir, et une phrase de votre dernière lettre que je lui ai citée l'a fait fondre en larmes. Elle m'a dit d'admirables choses, entre autres celle-ci : « Qu'elle espérait bien sentir toujours « son sacrifice et souffrir toujours, et ne point se con- « soler ni s'habituer humainement, afin d'avoir dans « le cœur une offrande à faire à Jésus-Christ. » J'en ai conservé une grande et durable édification.

Vous connaissez mes profonds, respectueux et tendres sentiments pour vous.

A Augustin Cochin.

Paris, 2 février 1864.

Combien vous êtes bon, cher ami! Je le sais, je le savais, et je puis dire que je l'admire encore. Merci de ce grand service d'ami, si grave et si dévoué, que vous m'avez rendu. Je suis absolument calme et résigné au sujet de mon livre. Je sens même, avec une certaine joie, que l'ayant écrit pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, si *mes Pères* dans la foi m'en demandent le sacrifice, je le ferai volontiers, c'est-à-dire sans révolte ni amertume. Soyez donc tranquille, l'avis de l'évêque d'Orléans sera écouté avec un cœur de fils, *da figlio*. Vous m'avez donné naguère, cher ami, l'exemple de la paix et de l'acceptation de la volonté divine dans un grand sacrifice. Le mien serait moins méritoire, et j'espère que je saurais l'accomplir avec foi et simplicité.

S'il n'y avait qu'un retard à subir, je n'y vois aucun malheur. En tout, je m'en rapporte à ce que vous ferez et à la bonne Providence. Respectueuse et fraternelle tendresse.

Paris, mai 1864.

Ce n'est pas mon discours qui est un chef-d'œuvre (1), ma bonne demoiselle, c'est votre petite lettre que je

(1) Le discours sur *la Vie future*, l'un de ses derniers sermons, prononcé dans la chapelle de la Sorbonne. Voir au volume des *Sermons*, p. 325.

trouve en rentrant chez moi. J'aime bien cette joie généreuse que vous a fait éprouver ce bon monsieur qui, en louant mon pauvre discours, était *l'écho de tout ce que vous ne disiez pas*. Voilà ce qu'un homme ne trouvera jamais! Si cette petite phrase était dans mes œuvres, comme vous sauriez l'admirer! Le malheur est qu'elle est de vous.

Je vous dirai cependant, avec la simplicité dont nous sommes convenus, que je suis littéralement accablé de félicitations pour ce discours; mais tout ceci me fait trembler. Il faudrait être un saint pour supporter le succès dans les choses de Dieu. Autrement, si on les prend du point de vue de l'homme, quelle ruine! quelle honte! quelle abjection! Le pauvre prêtre qui, en descendant de chaire, se repaîtrait de cette horrible pâture d'orgueil, serait le plus malheureux des monstres. Je vous avoue sincèrement et devant Dieu que j'ai horreur, jusqu'à ce jour, des moindres approches de ce sentiment-là; mais je sais, par ailleurs, qu'il est à craindre, et je vous prie d'aider fraternellement ma faiblesse en priant Dieu de faire de moi un prêtre 1° humble, 2° humble, 3° humble. Ce sont les *trois* vertus que je demande le plus au bon Dieu.

Mille respects, respectueux et dévoués pour Madame votre mère; respectueux et fraternels pour vous. Le mot *respect* n'a pas de synonyme et il est si beau que j'aime mieux le répéter que le remplacer.

Paris, mai 1864.

Votre excellente lettre m'a touché par les petits commencements de critique que vous vous êtes permis à l'endroit de mon pauvre discours. C'est une marque *bien vraie* d'intérêt sincère ; mais de quels éloges et de quelles précautions vous avez cru devoir envelopper tout cela, et faut-il que vous me croyiez si perdu d'orgueil que de ne pouvoir supporter une observation absolument sévère, sans être malheureux ou découragé ? La charge de paraître en public, même pour le compte de Dieu et de sa gloire, expose déjà à d'assez cruelles méprises sur soi-même, pour que les amis *vrais* doivent traiter sévèrement le pauvre malheureux qui n'est que trop disposé à se considérer avec complaisance. Je vous en prie, prenez la chose chrétiennement, c'est-à-dire en ce point sévèrement, et osez me dire des vérités dont j'ai besoin pour le bien de mon âme et même pour le développement de ce que Dieu peut avoir mis en moi.

Je vous remercie toutefois de votre effort ; je vous en sais gré, et il me donne l'espérance de vous voir arriver un jour à cette sincérité grave et ferme qui est plus rare dans le monde que la perle et le diamant.

Je prierai pour votre âme qui est pure et en bonne voie, *simple et droite*. Ne m'oubliez pas non plus devant Dieu. Il est effrayant de donner beaucoup en parole sacrée quand on a peu de chose dans le trésor intérieur de l'âme ; c'est une véritable dilapidation. Hélas ! hélas ! il ne faudrait parler que comme le vase qui déborde.

Je vous bénis en Dieu.

Au comte de Montalembert.

Les Eaux-Bonnes, 21 juillet 1864.

Monsieur le comte et excellent ami,

J'ai été très fatigué depuis que je n'ai eu le bonheur de vous voir, et il m'a fallu quitter Paris, faire ce grand voyage des Pyrénées, et venir chercher ici dans ces Eaux un peu de santé et de force. Je vais mieux déjà, et mon médecin me laisse l'espérance de reprendre mes occupations à Paris.

J'ai reçu de vous avant de partir, cher Monsieur, une lettre éloquente et tendre que j'ai relue vingt fois et qui m'a apporté de la consolation. Votre péroraison m'a paru si belle que je la sais par cœur, je vous avoue même que je l'ai récitée à plusieurs de mes amis. Oui, et vous avez raison, je suis fier d'être déjà traité comme tant d'autres,... et quand je repasse ma pauvre vie dans mes souvenirs, assurément je n'y vois rien qui semblât me promettre, ni surtout me mériter cet excès d'honneur. Dieu est bon, et il se plaît à récompenser les plus faibles efforts. Si j'avais la moindre ambition, j'entends celle des charges et des dignités, je pourrais craindre que la calomnie ne finît à la longue par me créer des obstacles insurmontables ; mais Dieu m'a fait encore cette grâce qu'à aucun moment de ma vie, je ne me suis senti plus complètement et radicalement dépouillé de toute espèce de désirs à cet égard. Je me sens l'ambition de servir Dieu, de calmer les esprits ombrageux des hommes de notre temps et de les ramener à Jésus-Christ qu'on leur

a défiguré; d'avoir même du talent et de l'influence par l'esprit sur l'opinion, et de m'en servir pour la sainte cause à laquelle j'ai donné ma vie. Cette ambition-là, j'espère bien la conserver toujours, et nul, que je sache, ne peut l'entraver; mais c'est la seule qui soit dans mon cœur. Je sens quelle force donne ce profond sentiment. On ne craint rien quand on ne désire rien, et les rapports même intérieurs de l'âme avec Dieu deviennent plus purs, plus confiants, plus doux parce qu'ils sont plus désintéressés du côté de la terre, plus affranchis de ce qui trouble tant les cœurs des hommes...

Permettez-moi, Monsieur et tendre ami, de vous embrasser avec ce filial respect que j'avais tant de bonheur à me sentir dans les bras du P. Lacordaire.

Paris, juillet 1864.

Ma chère enfant (1),

Je suis tout à fait souffrant ces jours-ci, et je n'ai pas la force de vous écrire comme je l'aurais voulu.

Demeurez en paix aux pieds de Dieu, *ferme* et *douce*. Ce sont deux grandes vertus qui s'allient parfaitement dans les belles âmes, et qui servent les desseins de Dieu plus que la force, l'impétuosité, la violence. Acceptez l'épreuve de l'attente. Elle est bonne de toutes manières, surtout si le dessein de Dieu demeure le même en votre âme, comme je le crois. Vous serez alors beaucoup plus forte et vous aurez la joie de sentir que le combat a été bon.

(1) Cette lettre et celle d'octobre 1864 sont adressées à une jeune fille qui, peu de temps après, entrait chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Aimez de plus en plus Jésus-Christ. C'est le tout du christianisme. Aimez son Évangile, son esprit, ses exemples, sa charité, l'élévation de sa doctrine, sa vie, ses larmes, ses promesses, sa croix! Vivez en ces grandes choses. Mettez toutes vos angoisses, vos impatiences, vos peines aux pieds de Jésus crucifié. Si vous pleurez, que ce soit sur ses pieds divins; là, les larmes se changent en trésors sacrés pour la vie éternelle.

Communiez souvent et librement. Vous avez avec Jésus-Christ des droits d'épouse, usez-en dans une sainte liberté. Je vous le permets de tout mon cœur.

Enfin, ma chère enfant, priez et attendez en aimant, je ne sais vous dire mieux. Je vous bénis et me recommande moi-même à vos prières.

A Auguste Cochin.

Orléans, 26 septembre 1864.

... Mon but a été de faire connaître, comprendre et aimer l'Église aux jeunes gens du monde, et de montrer toutes les harmonies profondes qu'il y a entre l'œuvre divine et les grands et généreux désirs de l'âme humaine (1). J'ai, dans ce dessein, rapproché constamment la constitution de l'Église des besoins profonds et essentiels de l'homme, considéré surtout comme *être social*. J'ai montré que les plus grands instincts sociaux de l'humanité sont satisfaits dans l'Église et par l'Église, et qu'elle a le secret des vertus, par

(1) Dans son ouvrage sur *l'Église catholique.*

conséquent du progrès et du bonheur des hommes.

En un mot, j'ai tâché de faire *admirer* et *aimer* l'Église catholique, et de la montrer comme tout ce qu'il y a de plus vivant, de plus actuel, de plus nécessaire et de plus persistant dans le monde.

Les esprits auxquels je m'adresse avaient besoin de ce langage. Voilà le gros du travail. Soyez mille fois remercié pour tout ce que vous ferez.

Paris, octobre 1864.

Ma très chère fille en Notre-Seigneur,

Ayez toujours courage et patience. La lumière se fait dans la douceur, et les sacrifices mêmes que Dieu vous impose serviront à vous fortifier dans ce que Dieu veut de vous. Combien je suis heureux d'apprendre votre conduite à la maison et à l'égard de vos parents! Soyez héroïque dans la douceur et la fermeté patiente. Il faut qu'on admire en vous quelque chose d'évidemment plus grand que vous-même et qu'on y sente la présence de Dieu. Je vous parle peu des lèvres, mais je pense à vous et je prie pour vous.

Demandez à Dieu de me rendre la vie et les forces si je dois faire du bien aux âmes et servir à sa gloire; autrement laissez faire les choses. La vie est assez pleine de périls pour qu'on la quitte, si Dieu l'ordonne, avec une joyeuse et prompte obéissance.

Je vous bénis du plus profond de mon cœur.

Paris, 2 octobre 1864.

J'ai bien souvent pensé à vous, Madame, et j'ai vécu, je vous l'assure, avec vos afflictions. Je n'ai pas l'âme forte contre les douleurs intimes, et cette disposition à souffrir beaucoup et longtemps de certaines blessures, peu apparentes aux regards les plus voisins, me rend très compatissant aux souffrances analogues des âmes; je l'ai ressenti pour vous. J'avais d'abord confiance en la main de Dieu qui, après des temps de grandes épreuves, envoie souvent des consolations inattendues. J'avais aussi quelque espoir bien banal dans l'action du temps. Malheureusement je sais qu'il y a des plaies profondes que le temps ne fait qu'envenimer. Enfin je reçois votre lettre et elle me dit que vous souffrez toujours.

Souffrir! Singulière chose qu'il faille toujours en revenir là, tandis que toutes nos aspirations, tous nos instincts, tous les appels de notre nature vont si clairement vers un bonheur dont il ne semble pas que nous puissions être privés avec justice! Et puis quelle étrange contradiction à tant d'éléments et de *commencements de félicité* qui sont en nous! Nous sentons si clairement, si profondément que le bonheur serait possible, facile, qu'il est voisin, qu'il est là tout proche, encore un peu et tout serait achevé! Mais non, il y a ce grain de sable, il y a cette légère déviation, il y a cette pauvreté, il y a ce rien qui détruit le tout et nous replonge dans les détresses d'un cœur trompé. Quelle souffrance! Ah! plaignons-nous, pourvu que ce soit de cette plainte respectueuse qui adore dans sa souffrance même le

secret de Dieu et ne désespère jamais de sa bonté. Tout serait irréparable si les espérances éternelles étaient vaines, et j'avoue bien alors qu'il n'y aurait de sensé que l'indignation et le désespoir; mais heureusement il n'en est rien, et nous sommes attendus, après ces temps de luttes et de contradictions, par une substantielle réalité bienheureuse qui sera la paix, l'intelligence, l'union parfaite et sans troubles, l'assurance d'une possession sans défaillance et sans déclin! Il faut savoir attendre, les yeux fixés sur ce sommet éternel, être courageux et mériter ce qu'on espère.

Oui, le seul remède à ce mal serait un amour si généreux pour Dieu que tout en nous lui fût vraiment donné. Je connais quelques âmes qu'une grâce admirable de Dieu, reçue très fidèlement, a élevées à cet état d'union intime avec Jésus-Christ : elles vivent avec lui, elles portent sa croix, elles reçoivent ses divines visites, elles l'attendent comme on attend celui qu'on aime, elles pleurent quand il tarde, elles sont dans une extase de bonheur quand il demeure, elles lui content leurs peines, elles entendent ses réponses, elles mouillent de larmes d'amour ses pieds et ses mains. Est-ce un rêve, est-ce une folie? Mais ces âmes sont fortes, chastes, humbles, courageuses, dévouées aux vertus pratiques. Voilà un rêve qui se traduit en vertus éveillées et en folie divine!

Je crois que certaines âmes ont besoin de cet amour de Dieu porté jusqu'à un certain excès, et je crois que la vôtre est de ce nombre. Je vous le dis parce que je le crois et que c'est de mon devoir de vous le dire. Oui, aimez Dieu, aimez Jésus-Christ, et encore plus, et plus encore! Après cela, lectures, méditations, offices, l'É-

glise, les sacrements, toutes ces choses sacrées se trouveront naturellement en votre vie pour la soutenir et l'occuper. Les soins de votre vie selon le monde, vos devoirs de fille, de mère, d'épouse, d'amie, s'y trouveront aussi. Jésus-Christ sera au milieu de tout cela, il ne quittera pas votre cœur, il vous suivra partout, jusque dans les fêtes profanes, il vous suivrait jusque dans de plus grands périls. Tout sera en paix, en ordre et en force dans votre âme; et vous ne craindrez plus rien. Saint Augustin a écrit cette belle pensée : *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

Pau, 23 décembre 1864.

Mon bon père (1),

Je veux te souhaiter les bonnes fêtes de Noël, *le buone feste*, et te donner pour cadeau l'assurance que je vais mieux déjà, dans un repos absolu et entouré de soins. Si ma santé ne recevait pas de ce régime un bienfait souverain, il faudrait en désespérer.

Je ne te dirai pas, mon bon père, que tout ceci se passe sans qu'on sente le sacrifice. Cet éloignement de tout ce que j'aime et de tout ce qui m'attire est très pénible. J'ai besoin de courage et j'en demande à Dieu. Je te remercie tendrement d'avoir entendu la messe plusieurs fois à mon intention. Je puis te dire en toute sincérité que tu t'acquittes ainsi d'une grosse dette, car

(1) L'abbé Perreyve, déjà très malade, était allé passer l'hiver à Pau, où M. et Mme Cheuvreux lui avaient offert une généreuse et tendre hospitalité.

il y a longtemps que j'ai l'habitude de dire fréquemment la messe pour toi. Autrefois, je la disais toujours en vue d'une espérance bien chère qui s'est réalisée. Depuis que, sur les choses de Dieu, nous avons le bonheur de n'avoir plus qu'un cœur et qu'une âme, je la dis souvent encore pour toi, en actions de grâces, et aussi pour demander à Dieu de te soutenir et de te sanctifier dans tes grandes et continuelles souffrances (1). Maintenant que j'ai besoin d'un secours spécial, je te remercie de le demander à Dieu : il a entendu le fils pour le père, il entendra le père pour le fils.

Adieu et courage, je vous bénis tous trois pour la Noël.

A M. Egger.

Pau, 30 décembre 1864.

Monsieur et bon ami,

Je n'ai pas le courage d'avoir toutes les amertumes de l'absence, et je vous envoie mes respectueux et tendres souvenirs. Dieu sait quelle reconnaissance j'ai pour vous, quand je songe aux soins affectueux dont vous avez entouré mon bon père depuis si longtemps! Quand je veux me consoler de ne pouvoir plus apporter dans son salon, le soir, un peu de consolation et de

(1) M. Perreyve était atteint, depuis plusieurs années, d'une cruelle maladie, qui avait interrompu son enseignement à l'École de droit, et à laquelle il devait succomber, quatre ans après la mort de son bien-aimé fils.

gaieté, je pense à votre sollicitude d'ami, et je vous vois entrer par la petite porte qui met si près de nous votre aimable intimité. Laissez-moi donc vous bénir au passage et vous dire que je ne vous dis pas toute ma gratitude.

On dit que je vais assez bien. L'autre jour, après m'avoir examiné, mon médecin, un brave homme, se rasseoit et me dit : « Oh ! depuis les Eaux-Bonnes, il y « a du progrès, sensiblement du progrès. » Moi, je comprends tout simplement qu'il trouve du progrès dans mon mal, et je lui réponds très cordialement : « Eh bien, cher monsieur, je vous remercie de votre « franchise ; j'aime beaucoup mieux savoir la vérité. » Le pauvre homme a bondi et protesté que *son progrès* était dans un tout autre sens, à quoi j'ai bien voulu croire. Ce pauvre médecin criait dans son accent du Béarn : « Pour qui me prenez-vous de vous avoir dit la « vérité, si je l'avais trouvée mauvaise ? » C'était la meilleure scène, où vous pouvez voir aussi, cher monsieur, qu'il y a deux sens différents du mot *progrès*, selon que l'on l'applique au bien ou au mal ; distinction lumineuse autant que simple et tout à fait nécessaire.

Adieu, Monsieur et cher ami, soyez bon pour ce premier jour, et permettez-moi de vous embrasser de tout mon cœur.

ANNÉE 1865

O jour bienheureux de l'éternité qui remplira nos cœurs des vraies joies et rassasiera tous nos grands et purs désirs! Maintenant, toujours des inquiétudes, toujours des séparations, toujours la dispersion de ceux que vous avez faits, Seigneur, pour la *réunion fraternelle*. C'est elle que nous attendons, c'est elle que nous vous demandons! Soutenez nos âmes, Seigneur, durant le chemin; que le combat ne les épuise pas, que le découragement ne s'empare pas d'elles; que l'espérance de vous posséder un jour et de jouir alors en vous de cette fraternelle union, les relève à l'heure de la tristesse en leur montrant le fruit de leur sacrifice. Père plein de miséricorde et d'amour, bénissez la bonne volonté de vos enfants!

Vierge sainte, au milieu de vos jours glorieux, n'oubliez pas les tristesses de la terre. Jetez un regard de bonté sur ceux qui sont dans la souffrance, qui luttent contre les difficultés, et qui ne cessent de tremper leurs lèvres aux amertumes de la vie.

Ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés.

Ayez pitié de l'isolement du cœur.

Ayez pitié de la faiblesse de notre foi.

Ayez pitié des objets de notre tendresse.

Ayez pitié de ceux qui pleurent, de ceux qui prient, de ceux qui tremblent... donnez à tous l'espérance et la paix! Ainsi soit-il.

Pau, 17 janvier 1865.

Je vous bénis, madame, d'avoir pris si ardemment et si généreusement la direction de ces deux pauvres âmes qui n'avaient sans vous aucun soutien. N'abandonnez pas la pauvre B... Elle est bien en péril, étant seule au monde, avec son cœur! Ces bonnes œuvres occupent votre âme, et cependant lui laissent encore du temps pour la pensée, la réflexion, je n'ose dire, la rêverie. Vous avez le vrai remède aux maux vains et imaginaires de l'âme : c'est la charité, c'est le dévouement aux vraies misères. Les gens qui sont blessés de l'idéal et qui en souffrent devraient se loger près d'un hôpital, et quand le cœur est trop endolori et languissant, ils devraient traverser la rue, et entrer dans la salle des *aigus*, ou celle des *chroniques*, ou celle des *amputés*. J'ai fait quelquefois cette expérience, et je vous assure qu'elle est souveraine.

Cependant je ne suis pas de ceux qui traitent de chimère toute souffrance de l'âme. Hélas! elles sont souvent plus cruelles que celles du corps; mais je crois qu'alors la souffrance d'autrui vous tire de l'égoïsme et de ce repliement découragé sur soi-même qui augmente le mal.

Pardonnez-moi de vous répondre avec inexactitude; je n'ai pas beaucoup de forces, et je les réserve tant que je puis pour un peu d'étude.

A M. l'aumônier de Sainte-Barbe.

Pau, 9 février 1865

Monsieur l'aumônier,

Ce n'est pas sans tristesse que je vois approcher le premier dimanche de carême, et je me mentirais à moi-même si je voulais me dissimuler ce vrai chagrin. J'ai espéré longtemps que le retour plus rapide de mes forces me permettrait un coup de hardiesse, une de ces entreprises où le cœur se charge de tout; mais bien que ma santé soit meilleure, elle ne supporterait évidemment pas en ce moment la secousse de la bataille, et c'est à l'ambulance, tristement, qu'il me faut rester.

Je voudrais, Monsieur l'aumônier, que vous fissiez connaître mes regrets aux directeurs de Sainte-Barbe, auprès desquels j'ai trouvé un accueil que je n'oublie pas. Je ne vous charge de rien dire à votre chère jeunesse. Dieu me l'avait un instant confiée, et je sens trop maintenant ce que sont de tels liens; car je vous assure que j'éprouve à son égard une vraie douleur, comme je n'avais nulle part éprouvé une plus grande joie, qu'en parlant à ces jeunes gens. Je souhaite du fond de mon âme que mon successeur hérite de la sympathie qu'ils me donnaient, et rien ne me serait plus pénible que de voir leur bienveillance pour moi devenir une petite difficulté à vaincre pour le prêtre qui parlera cette année. Ce n'est point ce genre de succès que j'ai cherché en leur parlant de Dieu, et j'espère qu'ils sauront, sans être infidèles à un souvenir qui m'est cher, accueillir celui qui vient comme ils m'ont accueilli.

Vous avez vu de près, cher monsieur, combien l'aimable accueil de Sainte-Barbe relevait mon courage et me donnait des forces qui commençaient à me manquer; tout est là pour un pauvre homme qui parle, et c'est bien l'auditoire qui fait le discours.

Je regrette tout! Je regrette vos bonnes réceptions du dimanche matin; je regrette une admirable tasse de café au lait que votre excellente domestique tenait prête à sept heures moins un quart; je regrette ses soins que ma distraction déplorable a paru oublier, tandis que j'en suis dévoré de remords. Je regrette cette demi-heure, quelquefois bien allongée, passée à la barre de cette vive, étincelante et spirituelle assemblée; je regrette ma chère fatigue que j'aimais à offrir à Dieu en remontant vos escaliers. Tout cela est du passé, déjà loin!

Croyez, Monsieur l'aumônier, que je vous remercie de m'avoir donné ces souvenirs. Vous voyez qu'ils embellissent maintenant des jours un peu assombris. C'est ainsi la vie de ce monde, et encore faut-il bénir Dieu quand il a permis de connaître pendant quelques jours les joies très hautes et très pures que j'ai connues à son service.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mon très humble et affectueux respect.

A Augustin Cochin.

Pau, mars 1865.

Cher bon ami,

Je reviens encore à votre palme académique, pardonnez-moi; vous savez que les gens de province sont en retard et tombent de la lune en fait d'opportunité. Non, je ne vous ai pas assez dit combien j'ai été heureux de ce grand succès. Il est très important pour vous; il me semble qu'il ajoute à votre influence extérieure et que l'autorité de vos doctrines sera plus incontestée dans un certain monde. Enfin on aime voir ses amis devenir *immortels*, vous surtout, cher ami, qui, j'en suis sûr, n'en perdrez pas l'habitude d'être bon, et me permettrez encore de causer avec vous si j'ai le bonheur d'aller cette année à Laroche.

Je vais mieux, j'ai l'espérance de reprendre mes travaux de la Sorbonne. En attendant, j'ai réuni dans un petit volume ce que j'ai fait sur la Pologne, — discours et articles. — Au moins je n'aurai pas été tout à fait inutile, cet hiver, à la vérité et à la justice. Laissez-moi vous dire que j'ai reçu un grand nombre d'adhésions à ce sujet. Cela m'a beaucoup touché; on est si heureux de servir, même petitement, une grande cause.

Figurez-vous qu'on ne vous connaît pas personnellement ici, mais qu'on vous admire, qu'on vous aime, qu'on vous lit, que vous y êtes un ami intellectuel dont le nom revient à chaque moment. Pour moi, j'y ajoute le cœur : les personnes chez lesquelles je suis sont, par

leur bonté, bien dignes de vous connaître en personne après qu'elles professent pour vous une si profonde estime. On parlait l'autre jour du bonheur et du bonheur *mérité*. Je me suis permis de ramener là votre nom; vous êtes pour moi l'une des justifications sensibles de la Providence qui se cache si souvent en ce monde. Ah! très cher ami, que Dieu bénisse tout ce qui vous entoure! Je puis dire que je jouis de vos joies et qu'il m'arrive de me reposer dans leur souvenir. J'admire en vous surtout deux choses: que le bonheur vous ait laissé la flamme du travail; qu'il vous ait laissé le don de voir que d'autres sont moins heureux que vous. Vous êtes académicien, je suis depuis quatre ans professeur de Sorbonne; où est le temps de nos charades chez Adrien G...? Comme ce fleuve marche vite, tantôt baignant des rives heureuses, tantôt déchirant ses flots contre des rochers arides! Par bonheur, Dieu est l'Océan; quelle profonde et tranquille joie de le savoir!

Adieu, je vous aime sur ce fleuve qui s'enfuit, et je vous aimerai encore quand sera venu le repos... Tout à vous.

Pau, mars 1865.

Je voudrais répondre à chaque ligne de votre aimable lettre. Je bénis Dieu de vous mettre au cœur cette généreuse charité. Vous faites un grand bien et vous en recevez autant. Demandez à Dieu que je retrouve assez de forces pour me donner à mon tour aux autres. Car un prêtre est un homme créé et mis en ce monde pour les

autres. Ramené à lui-même, il n'a plus de *raison d'être*. Quant à moi, je suis las de ma pauvre personne, et l'idée de mes chers *Sainte-Barbe* commence à ne me laisser aucun repos. C'est quelque chose qui va de la tête au cœur et du cœur à la tête. Mon médecin ne connaît pas cela, je lui pardonne; il n'est pas prêtre et n'a pas prêché trois carêmes à Sainte-Barbe, avec demande d'un quatrième. J'aurais plus de confiance en vous pour comprendre cette maladie-là.

Au comte de Montalembert.

* Pau, 24 mars 1865.

Monsieur le comte et excellent ami,

Je ne puis vous dire à quel point votre lettre m'a touché. Vos éloges sur mon livre me sont précieux. Vous êtes un admirable juge en pareille matière et je suis heureux d'avoir votre assentiment. Je profiterai de vos critiques qui sont d'ailleurs relatives à des points de détail, puisque, quant à l'ensemble, vous l'admettez et l'approuvez.

Ce que vous m'écrivez est beau, et je ressens en mon âme ce que vous ressentez dans la vôtre, — peut-être avec plus d'espérance, — et il ne faut pas m'enlever ce fragment du trésor, car si Dieu me laisse vivre, j'ai besoin de croire que les gens de mon âge verront des jours meilleurs. En attendant, je vis très assidûment et presqu'exclusivement avec les choses et les hommes

du passé. Par bonheur, j'ai eu le temps de connaître un autre âge qui finissait et de jouir de ses derniers éclats. Je passe des heures, le soir et bien avant dans la nuit, avec le P. Lacordaire. Nous conversons... Je vois cette belle tête, humble et libre. Je lui renouvelle la promesse de vivre et de mourir dans le culte de ce qu'il a aimé!

Adieu, Monsieur et ami, je sens chaque jour davantage combien mon âme est liée à la vôtre.

Pau, 27 mars 1865.

Monsieur et excellent ami,

Je suis touché plus que je ne sais vous le dire de vos félicitations au sujet de mes *articles polonais*. Tout cela va être réuni dans un volume qui sera vendu au profit des pauvres de l'émigration (1). Ainsi Dieu a permis avec miséricorde que tout mon hiver ne fût pas perdu, et que je puisse faire quelque chose pour cette grande et sainte cause de la Pologne.

Mais l'important pour moi n'est point ce petit livre. Ce sont mes deux volumes d'*Entretiens sur l'Église catholique* (2), dont vous êtes le *second père*; car, en aucune circonstance, je ne pourrai oublier l'admirable et charitable patience avec laquelle vous avez bien voulu

(1) *La Pologne*, vendu au profit des pauvres Polonais.

(2) Ces deux volumes contiennent les leçons de son cours en 1862 et 1863.

lire le premier ces feuilles, plume en main, et les corriger. Je ne sais plus et ne puis plus vous remercier. Que Dieu vous récompense pour ce don de sages et sincères conseils, le plus grand qui puisse être fait en ce monde!

Vous me dites que « vous n'entendez parler de mon « ouvrage qu'avec éloge ». Voilà une parole qui m'a été fort douce à l'esprit, car le monde ecclésiastique où vous vivez est mon juge naturel, et je me déclare très sensible à ses jugements. Veuillez bien remercier d'avance le jeune prêtre qui a la bonté de s'occuper de ce livre et de lui consacrer un travail. Je ne doute pas que ce ne soit un des meilleurs de ceux qui paraîtront.

Soyez bon jusqu'au bout pour ce livre, cher Monsieur; j'insiste, parce que je sais que vous pouvez beaucoup.

Oui, vous avez bien raison d'appliquer à votre situation mes deux aphorismes : *l'âme est et l'âme passe.* A travers des difficultés vous avez fait un grand bien, donné une direction élevée, intelligente à un grand nombre de jeunes gens, et quels jeunes gens! Ceux qui dirigeront les consciences et seront les guides du monde! Votre poste est caché, mais admirablement puissant. Je le comprends, je vous l'assure, chaque jour davantage, en rencontrant çà et là des esprits en qui l'idée chrétienne a été semée par un homme qu'ils ont quelquefois à peine approché, mais dont le contact a été une révélation. Vous pouvez voir mieux que personne à quel point il devient *nécessaire* d'arracher les âmes, surtout celles des pasteurs, aux doctrines qui ne peuvent sauver le monde, et qui doivent disparaître pour laisser le champ libre à la pure vérité de la parole de Dieu. C'est ce but que nous voulons atteindre

chacun dans notre voie, comme tout vrai ministre de Jésus-Christ.

Je vous demande vos prières. Adieu. Je vous reverrai le saint jour de Pâques, dans notre chère église de Saint-Sulpice; c'est là que je vous donne rendez-vous. Mille témoignages du plus respectueux attachement.

Paris, 14 avril 1865.

Ai-je besoin de vous dire, ma chère cousine, le chagrin profond que j'éprouve à être cloué sur mon lit pendant que vous auriez besoin de moi, et que je serais si heureux de vous être utile? Croyez bien que le premier jour où je pourrai mettre un pied devant l'autre, j'irai aussitôt vous voir.

Je vous supplie de ne pas vous croire aussi malade que vous le dites. J'ai la ferme espérance que cette attaque cédera, comme d'autres fois, aux soins qui vous entourent.

Oui, dans un mois, nous serons tous ensemble à Épinay. Vous rappelez-vous, l'an dernier, ce délicieux mois de mai, blanc comme neige, rose et vert tendre, avec un beau soleil chaud et toute la nature en fête? Huit jours plongés dans cette atmosphère remettent mieux la vie que tous les remèdes (1).

Adieu et bon courage! Après tout, quel est le pire

(1) Revenu de Pau encore plus malade, il fut, en effet, conduit à Epinay; mais il fallut bientôt le ramener à Paris, où il expira le 26 juin 1865.

qui puisse nous arriver, à nous chrétiens? C'est de passer de ce pauvre monde de souffrance, de péché, de séparation et d'expiation, au monde de nos désirs et de nos espérances. Il ne faut pas que, lorsque nous sommes malades et que l'approche de l'éternité se fait sentir à nous, nous ayons moins de confiance et d'espérance dans notre foi. Aimons la volonté de Dieu, dans toute son étendue, sans aucune exception. Acceptons tout ce qu'elle nous apporte avec la persuasion invincible que Dieu nous aime souverainement et qu'il veut tout pour notre plus grand bien.

Épinay, 12 mai 1865.

Vous êtes bonne, Madame, de ne pas m'oublier à Laroche, au milieu de toutes les choses douces, heureuses, prospères que Dieu a mises près de vous, et dont vous avez le droit de jouir en paix, parce qu'il n'y a pas un atome de votre bonheur qui ne soit mérité. Ainsi donc vous me demandez de mes nouvelles : elles ne sont pas brillantes; je suis extrêmement faible. On me fait suivre un traitement énergique, mais surtout je me rappelle vos indications dont je reconnais tous les jours la justesse. Je prends exactement le bouillon dont vous avez donné la recette à ma mère; enfin, Madame, si je guéris, je devrai beaucoup à vos conseils.

J'ai vu dans les journaux que vous vous occupez d'une œuvre qui a toutes les sympathies de mon cœur, celle des pauvres esclaves du Sud dont il s'agit de vêtir la misérable liberté. Je veux vous envoyer mon offrande

par la première occasion. Je pense que mon cher et bon ami M. Cochin est heureux de voir le triomphe d'une cause pour laquelle il a tant et si bien combattu. S'il avait un peu d'ambition de bruit et de gloire, il irait maintenant en Amérique. Quels accueils lui seraient faits, et quelle ovation! Moi, je veux comme vous qu'il reste en France, à Laroche, et qu'il continue à délivrer les esclaves, car il n'y en a pas, hélas! que dans la Caroline du sud.

Je bénis de cœur vos chers enfants et vous offre l'hommage de mon respect.

Au comte de Montalembert.

Épinay, 14 mai 1865.

Monsieur et excellent ami,

Je voudrais bien vous dire que tout va bien, et faire sur ma santé de la littérature officieuse; mais vous êtes un trop véritable ami pour n'avoir pas droit à ce qui est la vérité. Je suis toujours sous l'empire de ce mal qui résiste aux remèdes et m'ôte toute force.

Je n'écris pas, je lis à peine. J'ai voulu composer le premier chapitre du livre dont je vous ai parlé pour les jeunes gens. Je n'ai rien pu trouver dans ma pauvre tête. J'en ai été effrayé; évidemment, c'est le repos animal que je suis condamné à prendre. Plaignez-moi, cher Monsieur, car Dieu ne pouvait me flageller d'une manière qui me fût plus douloureuse.

Je suis d'ailleurs en grand calme dans les eaux profondes de l'âme : *sive per vitam, sive per mortem.* J'accepte bien volontiers ce que Dieu voudra, et je dois dire que, depuis plusieurs années, plusieurs raisons, les unes générales, les autres particulières et personnelles, m'ont rendu plus facile le détachement et le non regret de ce monde.

Mes amis prêtres veulent faire une neuvaine pour mon rétablissement. Elle commence mardi prochain et finira le jour de l'Ascension. Vous avez l'âme très pieuse et j'ai confiance en vos prières, mais vous ne demanderez rien qu'à la condition que je demeure fidèle à tout ce que Dieu a voulu de moi, car à voir ce que deviennent certains hommes, pour l'amour de quelques honneurs, c'est à faire peur de la vie, et à dégoûter de demander de guérir.

Adieu, permettez-moi de bénir vos chers enfants.

Épinay, 14 mai 1865.

Laissez-moi seulement vous bénir. Je suis très fatigué, très accablé, et la plume ne me tient pas dans la main. Vous m'écrivez de pieuses lettres qui me font du bien, nous avons l'âme accordée en *la*. Pour moi, c'est le ton divin.

Je souffre d'être loin de tout ce que j'aimerais. Il faut être brisé et broyé, et adorer la main qui fait ce grand travail.

Mes amis commencent après-demain matin, pour ma guérison, une neuvaine qui finira le jour de l'Ascension.

Adieu. Des orages, du soleil, des nuages, des retours de bleu et des chants d'oiseaux... Pauvre petite terre de ce monde qui se débat pour protester qu'elle n'est pas le ciel, mais qu'elle attend l'éternel jour dont elle porte déjà çà et là quelque prophétique rayon !

Mai 1865.

Si je meurs, il faut encore bénir la main de Notre-Seigneur, qui a des droits souverains sur notre vie, nos actions, nos pensées, nos espérances, notre amour et notre mort...

PREMIÈRES ET DERNIÈRES LIGNES DE SON TESTAMENT

24 juin 1865 (deux jours avant sa mort).

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit;

Je meurs dans la foi de l'Église catholique, au service de laquelle, dès l'âge de douze ans, j'ai eu le bonheur de consacrer ma vie.

Je bénis tendrement mes parents et mes amis.

Je conjure tous ceux qui garderont quelque souvenir de moi, de prier longtemps pour le salut de mon âme afin que Dieu, détournant ses regards de mes péchés, daigne me recevoir dans le lieu du repos et du bonheur éternels.

J'espère cette grâce par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen. . . . .

. . . .

Je bénis encore une fois tous ceux qui me sont chers, mes parents, mes bienfaiteurs, mes maîtres, mes pères et mes frères dans le sacerdoce, mes fils spirituels, tant de chers jeunes gens qui m'ont aimé, toutes les âmes auxquelles j'ai été uni sur la terre par le lien d'une même foi et d'un même amour en Jésus-Christ.

Pax vobis.

LETTRE

de Mgr Dupanloup au R. P. Adolphe Perraud, à la mort de l'abbé Henri Perreyve.

27 juin 1865.

Cher et excellent ami,

Quelle tristesse et quel malheur! Il faut prier encore plus pour l'Église que pour lui.

Pour lui, je le crois avec Dieu... C'était une flamme qui a retrouvé le foyer, flamme si vive et si pure, que bien souvent je me disais : « Le bon Dieu le reprendra, « mais l'Église en aurait bien besoin. »

C'est affreux de voir disparaître de tels prêtres!

† FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

TABLE

ANNÉE 1850

ANNÉE 1851

Nota. — L'astérisque * placé devant certaines lettres indique qu'elles ont été ajoutées à cette édition.

ANNÉE 1852

ANNÉE 1853

ANNÉE 1854

ANNÉE 1855

ANNÉE 1856

ANNÉE 1857

ANNÉE 1858

ANNÉE 1859

ANNÉE 1860

ANNÉE 1861

ANNÉE 1862

ANNÉE 1863

ANNÉE 1864

ANNÉE 1865

R. P. G. BOUFFIER, S. J.

ANNA-MARIA TAÏGI

D'APRÈS LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES DU PROCÈS DE SA BÉATIFICATION

5e édition. 1 vol. in-12. Prix. . . . . 3 francs

Les fastes des saints offrent peu de vies aussi merveilleuses et aussi pratiques. Par un privilège unique dans la vie des saints, Anna-Maria vit, pendant quarante-sept ans, dans un soleil mystérieux, le passé, le présent, l'avenir, les événements politiques et religieux, les persécutions et les triomphes de l'Eglise.

Pendant les trois grandes journées de juillet 1830, elle *voyait* à Rome se dérouler heure par heure les événements qui se passaient à Paris et en donnait les détails à son directeur bien avant qu'on pût les connaître à Rome. Elle fut *surnaturellement* avertie de faire donner les derniers sacrements au vénérable pape Pie VII quand on ne soupçonnait pas que le danger de sa mort fût si imminent. C'est à cette âme privilégiée entre toutes que Dieu révéla, en 1825, la mort de l'empereur de Russie, Alexandre Ier, à Taganrog, et l'assurance que Dieu lui avait fait miséricorde en raison de ses bonnes œuvres et de son respect pour la personne du Souverain Pontife Pie VII. La lecture de cette vie est des plus attachantes et attirera même l'attention de ceux que préoccupent les phénomènes inexpliqués de la *télépathie*. (*La Croix.*)

Henri TIVIER

NOS SAINTS DE FRANCE

1 vol. in-12. Prix . . . . 3 francs

Etude édifiante, séduisante, que celle consacrée par M. Tivier à nos saints et à nos saintes de France !

Nous revivons avec les martyrs, comme saint Firmin, Saint Fuscien, Saint Gratien, avec les docteurs, les écrivains et les poètes chrétiens si habilement mis en lumière.

L'influence des femmes à l'époque mérovingienne est l'objet de l'un des plus ravissants chapitres. Avec Charlemagne, c'est le triomphe de l'Eglise, c'est la vie religieuse qui s'étend et qui aura son plein épanouissement au douzième et treizième siècles.

Quelles émouvantes figures que celles de Sainte Colette de Corbie et de Jeanne d'Arc !

Nous avançons : voici Sainte Jeanne de Chantal, la bienheureuse Marie de l'Incarnation, principale fondatrice de notre Carmel d'Amiens ; voici Saint Jean-Baptiste de la Salle, puis Benoît-Labre, un pèlerin de notre pays, le curé d'Ars, modèle du clergé, les Carmélites de Compiègne, Julie Billiart, dont l'Institut prit naissance à Amiens... (*Bulletin du Saint-Rosaire.*)

Fénelon GIBON

OU MÈNE L'ÉCOLE SANS DIEU

CRIMINALITÉ CROISSANTE — DÉCADENCE INTELLECTUELLE
INSTITUTEURS SANS FOI ET SANS PATRIE — FAILLITE DE L'ÉCOLE LAIQUE

2e édit. 1 vol. in-12. Prix. . . . . . 2 francs

M. Fénelon Gibon prouve que l'école laïque, devenue l'école sans Dieu, est en train de devenir l'école sans patrie, l'école socialiste et révolutionnaire.

Enfin l'auteur détruit la fameuse morale laïque, issue de la franc-maçonnerie, de l'alliance des politiciens de tout acabit et du protestantisme. Cent mille insoumis, les apaches en constante progression, tels sont les résultats tangibles de la laïcisation, bien près de toucher à son terme logique : le monopole absolu de l'enseignement athée. (*Semaine Religieuse de Sens.*)

LA LOI DE CAÏN

1 vol. in-12. Prix. . . . . 1 fr. 50

Sous une forme fictive, voici un exposé frappant des dangers de l'éducation sans Dieu donnée dans les lycées. Le triste héros, Henri Sigeau, en est victime ; après avoir perdu la foi et le respect de lui-même et des autres, il est tué dans un duel. Ce récit respire une émotion sincère et contenue ; l'auteur, un moraliste, flagelle la corruption avec une énergie remarquable.

L. LESCŒUR

LA MENTALITÉ LAÏQUE A L'ÉCOLE

1 vol. in-12. Prix. . . . . 3 fr. 50

L'invasion des doctrines socialistes dans l'enseignement primaire et secondaire avec leurs conséquences fatales : antipatriotisme, athéisme, communisme, tel est le sujet de ce volume ; il est effrayant par les vues qu'il nous ouvre sur l'état d'âme des maîtres de l'enseignement officiel, mais on ne peut le taxer d'exagération puisque la plus grande partie de l'ouvrage est formée d'extraits des revues pédagogiques les plus répandues dans le personnel enseignant. On le lira donc avec le plus grand intérêt, en regrettant peut-être cependant qu'il arrive un peu tard pour éclairer ceux qui avaient conservé quelques illusions, à une heure où la partie de l'enseignement libre est presque perdue et où de pareils maîtres sont sur le point d'être imposés à tous les enfants de France.

Du même auteur :

L'Etat père de famille. 3 »
L'Etat maître de pension. 1 »
En face la mort. In-12. . . . 2 »
Les Béatitudes. In-12. . . . . 2 »

Abbé Alfred MONNIN

VIE DU BIENHEUREUX CURÉ D'ARS

Jean-Baptiste-Marie VIANNEY

Publiée avec l'approbation de Mgr l'évêque de Belley

2 vol. in-12. Prix. . . . . . 7 fr. 50

Encore un apôtre, *le Curé d'Ars*, dont l'éloquence, celle des saints, transportait les masses, convertissait les égarés. Cette histoire est l'une des premières ; c'est à cette source que se sont approvisionnés les biographes nombreux du saint curé. Ecrite avec simplicité, onction, une scrupuleuse exactitude, elle a obtenu un succès enviable, puisque la voici à sa vingt-deuxième édition : la première date de 1861. Il semble que ces deux forts volumes doivent plutôt effrayer les lecteurs de notre temps ; il n'en est rien, tant elle est attachante. Rappelons les principales divisions : I. Vie domestique de M. Vianney, depuis sa naissance jusqu'à sa nomination à la Cure rurale d'Ars (1786-1818) ; II. Vie pastorale de M. Vianney depuis la prise de possession de la cure d'Ars jusqu'à l'origine du pèlerinage (1818-1828) ; III. Vie héroïque de M. Vianney depuis la fondation de la Providence jusqu'à sa suppression (1828-1847) ; IV. Vie apostolique de M. Vianney depuis l'origine du pèlerinage jusqu'à son apogée (1826-1858) ; Vie intime de M. Vianney, son portrait, ses qualités naturelles et infuses, ses vertus et ses dons. Cette histoire sera lue avec intérêt par le clergé français dont il est le modèle, aussi bien que par les fidèles auxquels elle fournira une idée merveilleuse des saints prêtres, des curés convertisseurs.

Du même auteur :

Esprit du bienheureux Curé d'Ars. — M. Vianney dans ses catéchismes, ses homélies et sa conversation....... 1 25

Pensées choisies du Bienheureux Curé d'Ars, suivies des *Petites fleurs d'Ars.* Joli volume in-32............... 1 »

Petites fleurs du Bienheureux Curé d'Ars. In-32. Prix : 0 fr. 15 ; les 150/100. 15 »

Mater Admirabilis, ou les Quinze premières années de Marie Immaculée. In-12......... 3 50

Le Bienheureux Curé d'Ars, conduisant le Chrétien au Ciel. 2e édition.......... 2 »

OUVRAGES DE L'ABBÉ HENRI PERREYVE

CHANOINE HONORAIRE D'ORLÉANS, PROFESSEUR A LA SORBONNE

Biographies et Panégyriques, nouvelle édit. in-12. 2 50

Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens, recueillies et publiées par l'abbé H. Perreyve, augmentées de lettres inédites et des approbations de NN. SS. les archevêques et évêques. 13e édit. 1 vol. in-12. 2 »

Le même, in-32 . . . . 1 »

Lettres de Henri Perreyve à un ami d'enfance (*1847-1865*). 8e édit. 1 vol. in-12. . . . . 2 50

Lettres de l'Abbé Henri Perreyve (*1850-1865*). 10e édit., augmentée de plusieurs lettres, avec une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans. 1 vol. in-12 . . . . . 2 50

Méditations sur le Chemin de la Croix, 15e édit. 1 vol. in-32. . . . . 1 »

Méditations sur quelques versets de l'Evangile de saint Jean 0 60

Pensées choisies, extraites de ses œuvres et précédées d'une introduction par S. E. le Cardinal Perraud, de l'Académie française. 3e édit. . . . . 1 »

Etudes historiques. (Œuvres posthumes.) Leçons et fragments du cours d'histoire ecclésiastique . 2 50

Sermons. Sermons inédits. Une station à la Sorbonne. 4e édit. 1 vol. in-12 . . . . 2 »

Souvenirs de Première Communion. 1 vol. in-12. . 0 60

Méditations sur les saints Ordres. (Œuvres posthumes.) 2e édit. 1 vol. in-18 . . . . 1 »

Entretiens sur l'Eglise Catholique, 4e éd. 2 v. in-12. 6 »

La Journée des Malades, réflexions et prières pour le temps de la maladie, avec une introduction par le R. P. Pététot. 16e édit. 1 vol. in-12. . . . . . 2 »

Etude sur l'Immaculée Conception, avec un avant-propos par S. E. le cardinal Perraud. 2e édit. 1 v. in-12. 0 60

Deux Roses et deux Noëls, avec une préface de S. G. Mgr Gauthey, évêque de Nevers. 1 vol. in-32. 0 30